BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM.
BENITIÆ.
No.

EXPLICATION

HISTORIQUE,

DOGMATIQUE ET MORALE.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/explicationhisto0000unse_e8v7

EXPLICATION

HISTORIQUE, DOGMATIQUE ET MORALE

DE TOUTE

LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

ET CATHOLIQUE

CONTENUE DANS L'ANCIEN CATÉCHISME DU DIOCÈSE DE GENÈVE :

Ouvrage utile à tous les Fidèles, et spécialement aux pères de famille et autres personnes chargées du devoir de l'instruction;

PAR M. L'ABBÉ DU CLOT,

ANCIEN ARCHIPRÊTRE ET CURÉ DU DIOCÈSE DE GENÈVE.

Qui diligunt eum replebuntur lege ipsius.
ECCL. II. V. 19.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME SEPTIÈME,

contenant

L'explication de la Salutation angélique, du Chapelet et du Rosaire, de la prière dite Angelus, de ce qu'on doit faire pour sanctifier son travail, ses maladies, etc. : enfin tout ce qui concerne les fêtes et les solennités de l'Eglise.

A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.
1822.

EXPLICATION

HISTORIQUE,

DOGMATIQUE ET MORALE

DE TOUTE

LA DOCTRINE CHRÉTIENNE ET CATHOLIQUE.

CXCIX. DISCOURS.

DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Ave, gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.

Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Luc. 1. v. 28.

Qu'y a-t-il, M. F., parmi les prières vocales, après l'Oraison du Seigneur, de comparable à la salutation angélique? De toutes celles qui s'adressent à la Mère de Dieu, il n'en est point qui ne doive céder à celle-là. Son excellence se connoît par son auteur, par la personne à qui cette harangue a été adressée, et par la fin pour laquelle elle a été composée. Son auteur est Dieu même; car l'Ange ne parla à Marie que de la part de Dieu, et ne lui dit que ce que le Saint-Esprit lui inspira. Cette saluta-

897

tion de l'Ange avait été concertée dans le conseil éternel des trois divines Personnes, et dressée par la Sagesse incréée; elle fut écrite dans le livre de vie avec les mêmes caractères que fut écrit le décret éternel de l'incarnation du Verbe, et nous pouvons dire avec vérité que la salutation angélique est une clause de ce décret infiniment adorable. S'il faut donc juger de l'excellence de cette prière par la qualité de son auteur, qu'est-ce qu'on en peut penser d'assez grand ? En second lieu, ce salut s'adresse à la première et à la plus excellente des créatures, à la véritable Mère du Fils de Dieu ; et sa fin est le plus haut de tous les mystères qui pouvoient jamais partir de la toute-puissance de Dieu, puisque ce fut pour conclure l'exécution du dessein éternel de l'incarnation du Verbe qu'il fut porté à la bienheureuse Vierge, et pour lui en faire la proposition. Esprit humain, ce n'est donc pas à vous à juger du prix de cette prière, puisqu'il le faut connoître par l'importance de son auteur, par la dignité de la personne à qui elle s'adresse, et par la fin pour laquelle elle fut prononcée. Aussi l'Eglise du Dieu vivant, toujours animée de l'Esprit-Saint, fait de cette auguste prière un cas tout particulier ; elle la recommande à ses enfans; elle-même l'emploie continuellement dans ses offices ; elle voudroit la voir gravée dans le cœur de tous les hommes. Pour entrer dans ses sentimens, étudions-en la grandeur, la nature et les effets.

Il y a des choses qui ne sont commandées par aucun précepte exprès, et qui ne se peuvent néanmoins omettre sans une négligence qui marque une

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

très-mauvaise disposition : l'ignorance de la salutation angélique est de ce genre. L'Eglise la joint à l'Oraison dominicale dans ses offices ; elle commande aux Pasteurs d'en instruire les Fidèles, et de leur apprendre à recourir à l'intercession de la sainte Vierge. Par quel esprit pourroit-on donc se dispenser d'imiter l'Eglise ? Ne seroit-ce pas rendre ses soins et ses désirs inutiles dans une chose si facile, et ne peut-on pas dire véritablement qu'une pareille négligence ne peut venir que d'une indifférence pour la Religion et le salut, qui est une disposition très-criminelle ?

La salutation angélique doit être estimée pour une des prières les plus saintes qui puissent être, puisqu'après l'Oraison dominicale que J. C. nous a enseignée par sa propre bouche, et qu'elle nous a donnée pour un parfait modèle d'oraison, la salutation angélique est la plus excellente et la plus noble, comme étant faite immédiatement par Dieu, et prononcée par la bouche de ses serviteurs. C'est pourquoi on ne peut douter que la sainte Vierge n'écoute favorablement ceux qui prononcent souvent cette prière ; et il nous est très-avantageux de ne perdre jamais le souvenir du mystère de l'incarnation, à l'occasion duquel cette salutation fut faite à Marie. Et comment ne se plairoit-elle pas à entendre réitérer souvent ces paroles par lesquelles elle est, comme elle fut autrefois, déclarée *Mère de Dieu ;* prérogative qui comprend toutes les plus riches et excellentes qualités qu'on sauroit jamais attribuer à une pure créature ?

Mais, dira-t-on, s'il est vrai que la salutation angélique soit d'un si grand prix, pourquoi les en-

nemis de l'Eglise catholique ne la veulent-ils ni réciter ni recevoir ? Il est fâcheux de répondre ce qu'on ne sauroit cependant taire sans trahir la vérité, savoir que les hérétiques, en se séparant de l'Eglise à laquelle ils obéissoient auparavant, ont fait dès-lors une alliance funeste avec l'ennemi du salut des hommes, lequel ne peut souffrir que la bienheureuse Vierge en soit la médiatrice ; et c'est en cela même qu'ils portent avec eux un caractère de réprobation, comme parlent plusieurs Pères : ils falsifient même l'Ecriture quand ils soutiennent que Jésus-Christ seul doit être tenu pour médiateur et avocat auprès de son Père ; car nous avons établi en expliquant le premier précepte du Décalogue, que Jésus-Christ *seul* est médiateur *de rédemption ;* mais en même temps nous avons fait voir qu'il y a des médiateurs d'*intercession*, entre lesquels la sainte Vierge tient incontestablement le premier rang. Que dis-je ? elle est notre médiatrice dans un sens plus étendu ; car c'est à elle que nous sommes redevables de Jésus-Christ notre Sauveur et notre Rédempteur, puisque, selon S. Augustin et S. Thomas (1), son consentement fut nécessaire pour l'incarnation du Verbe, et qu'il est de Foi que c'est par cette auguste Vierge que nous l'avons reçu. En effet, si le Fils de Dieu vient pour le salut des hommes se faire homme, ce n'est qu'au moment que Marie a dit, et parce qu'elle a dit : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Comment donc ne regarde-t-on pas comme une prière sainte celle qui

(1) Aug. de S. Virgin. d. Thom. 3. quæst. 30. art. 1.

nous fait saluer la Mère de notre Sauveur, à l'imitation de l'Ange député par Dieu même ?

Il est certain d'abord que nous pouvons saintement et utilement recourir à la sainte Vierge, et implorer le secours de sa protection. L'Ecriture-Sainte établit assez cette vérité, et la Tradition de tous les siècles en est un témoignage authentique. Et en effet, si les Anges qui sont devant le trône de Dieu lui offrent continuellement nos prières, comme les livres Saints nous l'enseignent, pourquoi Marie, la reine des Anges, ne seroit-elle pas en état de nous rendre aussi et avec plus d'effet le même office ? et si Marie elle-même, lorsqu'elle étoit sur la terre, pouvoit bien être invoquée, c'est-à-dire, s'il étoit permis de s'adresser à elle, d'employer sa médiation auprès de Jésus-Christ, de la prier de demander des grâces à cet Homme-Dieu ; maintenant qu'elle est dans le ciel, pourquoi le pourroit-elle moins ? N'est-elle pas toujours pleine de grâce ? Que dis-je ? ne tient-elle pas dans le ciel le même rang qu'elle tenoit sur la terre ? N'est-elle pas toujours la mère de ce Dieu sauveur qu'elle a donné au monde, et qui lui fut si soumis ? Comment, dit S. Bernard, la mère de celui qui comme juge doit prononcer des arrêts de vie et de mort ; je dis une mère sainte, une mère bien-aimée, une mère couronnée de gloire, n'en seroit-elle pas écoutée favorablement ? Est-il donc surprenant qu'après nous être adressés à Dieu le Père dans l'Oraison dominicale par la prière que Dieu le Fils nous a apprise, et qui ne peut manquer de lui être agréable, nous recourions en même temps à l'intercession de la sainte Vierge pour obtenir plus faci-

lement ce que nous avons demandé par cette prière divine ? Et comment notre prière présentée par Marie ne seroit-elle pas exaucée ? Elle mérite sans doute d'être écoutée ; son Fils ne pourroit résister à ses prières. Pour l'attendrir elle lui présente son sein, ce sein virginal qui l'a porté ; et Jésus, pour attendrir son Père, lui montre ses plaies : Voilà, dit S. Bernard, le fondement de notre confiance et de nos espérances.

2.° L'Eglise, en joignant la salutation angélique à l'Oraison dominicale, nous apprend l'union toute singulière que Jésus-Christ a avec la sainte Vierge, et la communication abondante qu'il lui a faite de ses grâces et de son pouvoir, beaucoup au-dessus de celle qu'il fait aux autres Saints. Elle veut nous donner par-là l'exemple de la distinguer extrêmement des autres Saints ; car elle célèbre les fêtes des Saints à certains jours de l'année ; mais par la récitation qu'elle fait tous les jours de cette prière, elle fait en quelque sorte la fête de la Vierge tout le long de l'année, et elle excite les Fidèles à prendre tous les jours la sainte Vierge pour leur protectrice particulière.

3.° Si on a raison de s'adresser à la sainte Vierge dans toutes sortes de besoins, on en a une particulière de lui demander son assistance au commencement de la prière ; car elle a possédé l'esprit de la prière avec une éminence incomparable. Sa vie n'a été qu'une adoration continuelle de Dieu, et elle continue ce même exercice dans le ciel. Il est donc bien raisonnable, quand il s'agit de louer et d'honorer Dieu, de se joindre à la principale adoratrice

de cet être suprême entre les pures créatures, et de suppléer par l'excellence de ses adorations à la foiblesse des nôtres.

4.° La prière que l'Eglise adresse à la sainte Vierge, et qu'elle veut que tous les Chrétiens apprennent avec soin, remet dans l'esprit des Fidèles le mystère de l'incarnation, qui est le fondement de toute l'œuvre de la rédemption des hommes. Cette prière comprend en peu de paroles tout l'ouvrage de Dieu, qui étoit renfermé dans ce mystère comme dans son principe, et la part que la sainte Vierge a eue à ce grand ouvrage; ce qui oblige tous les Chrétiens à une dévotion toute particulière envers elle.

Quand donc je considère l'ambassade qui donne sujet à la salutation angélique, et que je fais réflexion sur la grandeur de celui qui l'envoie, sur la sainteté de celle qui la reçoit, sur la qualité de celui qui est envoyé, et sur l'importance de l'affaire qui s'y traite, il me semble que le ciel et la terre qui y ont un égal intérêt, sont dans l'attente du succès de cette importante négociation. Le Père éternel touché de la perte des hommes, a pris la résolution de mettre fin à leurs misères; et pour l'exécution de ce projet a envoyé un Archange chargé de saluer de sa part une vierge appelée *Marie*, descendue de la tige royale de David; mais cette Vierge, bien loin de prendre la qualité de princesse et d'en tenir le rang, mène une vie obscure et retirée dans une maison de la ville de Nazareth. Là, ce messager céleste lui adresse ces paroles : *Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Il lui parle ensuite de l'incarnation du Verbe divin, lui

annonce qu'elle est choisie pour être sa mère, et pour accomplir par ce moyen un mystère impénétrable à tous les esprits. Nous saluons encore à présent la sainte Vierge, à l'exemple de l'Ange, et nous nous servons de ses paroles pour marquer l'estime et le respect singulier pour sa qualité inestimable de mère de Dieu, pour l'en féliciter, et lui en témoigner la joie de notre cœur.

2.° S. Ambroise est transporté d'admiration en se représentant cette visite célèbre, que la sainte Vierge fit à sa cousine Elisabeth, après que l'Ange lui eut annoncé qu'elle enfanteroit le Verbe de Dieu dans ses chastes entrailles. Ce Père semble étaler tous les charmes de son éloquence pour nous décrire ce qui se passe dans l'entrevue de ces deux illustres mères, dont l'une donne la naissance au plus grand d'entre les enfans des hommes, et l'autre à un Dieu fait homme pour le salut de tous.

Elisabeth, dit ce Père, entend la première la voix de Marie; elle se réjouit de sa visite, et soudainement inspirée de la grâce qui lui fit pénétrer les grands mystères que le Saint-Esprit venoit d'opérer, elle prononce ces divines paroles que l'Eglise a choisies pour achever l'éloge de cette Vierge incomparable que l'ange Gabriel avoit commencé (1) : *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui*, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre ventre est béni. Sainte Elisabeth a compris dans ces paroles toutes les prérogatives excellentes de la sainte Vierge au-dessus de toutes

(1) Luc I. v. 28. 42.

celles de son sexe, fondées sur la qualité de mère de Dieu ; et l'Eglise qui les emprunte de sainte Elisabeth, en y comprenant les mêmes excellences de la Vierge, comme nous le ferons voir dans l'instruction suivante, accomplit de plus avec joie la prophétie de la Vierge même, qui prédit dans son cantique, que toutes les générations publieroient son bonheur. *C'est*, dit-elle (1), *ce qui me fera désormais appeler heureuse dans la suite de tous les siècles.* L'Eglise ajoute avec sainte Elisabeth : Et *Jésus le fruit de vos entrailles est béni*, pour montrer que Jésus-Christ est la source de toutes les grâces et de toutes les bénédictions de sa Mère, et que toutes les louanges qu'on donne à la sainte Vierge, doivent se rapporter à Jésus-Christ, comme la sainte Vierge rapporte elle-même toutes ses grâces et toutes ses actions à la gloire de son Fils.

3.° L'Eglise a recours à Marie d'une manière particulière, parce qu'étant la mère de notre Sauveur, et plus élevée en gloire que tous les autres Saints, elle a plus de pouvoir auprès de Dieu. Nous en avons des exemples dans l'Ecriture, puisque le premier miracle de Jésus-Christ se fit à la prière de sa mère. C'est pourquoi nous devons la conjurer sans cesse de nous présenter à son divin Fils, et de prier elle-même pour nous qui sommes indignes d'être exaucés à cause de nos péchés. Nous expliquerons dans les instructions suivantes toutes les parties de cette salutation, dont le Saint-Esprit seul est l'auteur, quoiqu'il soit vrai que le même Saint-Esprit l'ait

(1) Luc 1. v. 48.

fait prononcer en trois occasions différentes savoir, par l'archange Gabriel la première partie, la seconde, par sainte Elisabeth, et la troisième par l'Eglise ; ce qui doit suffire pour nous inspirer un respect religieux et une profonde vénération pour une formule de prière dont Dieu même est l'auteur. C'est pourquoi, M. F., afin de nous conformer aux desseins de la sainte Eglise, invoquons souvent, dans ce lieu d'exil et de larmes, la mère des miséricordes, l'avocate des Fidèles, et le refuge des pécheurs. Ne cessons d'implorer, par cette prière que l'Eglise lui adresse, son secours et son assistance, afin qu'elle intercède pour nous qui sommes pécheurs. Nous ne saurions douter sans crime et sans impiété que ses mérites, dont elle est redevable aux grâces de son Fils Notre-Seigneur, ne soient d'un très-grand prix devant Dieu le Père, et que cette bienheureuse Vierge n'ait aussi de son côté toute la volonté possible de nous secourir et de nous assister pendant cette vie, pour nous faire arriver heureusement au bonheur éternel. *Amen.*

CC. DISCOURS.

SUITE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Ave, gratiâ plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.

Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Luc. 1. v. 28.

Dieu distribue ses talens suivant la destination de chacun ; il proportionne ses grâces aux emplois que l'on doit remplir. A-t-il chargé Moïse de la délivrance de son peuple, il lui donne le don des miracles : il accorde à Josué qui devoit le mettre en possession de la terre promise, la force de vaincre les Chananéens, et de soutenir les guerres du Seigneur. Il communique à Jérémie un zèle généreux et constant, lorsqu'il l'envoie annoncer aux Juifs les malheurs qui sont près de fondre sur eux. Puis donc, M. F., qu'il a destiné Marie à donner la naissance à son divin Fils, destination supérieure à celle des Anges et des hommes, il falloit qu'il lui communiquât une plénitude de grâces capables de l'élever au-dessus des uns et des autres. C'étoit donc avec raison, remarque S. Jérôme, que l'ange Gabriel lui dit : *Vous êtes pleine de grâce.* Les autres hommes ont reçu des portions de la grâce de Dieu, Marie la possède toute entière ; c'est cette auguste Vierge

que regarde cet oracle du livre des Proverbes (1) : Plusieurs filles ont amassé des richesses ; mais quand on réuniroit toutes leurs acquisitions, on ne pourroit les comparer aux vôtres, *multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu verò supergressa es universas.* Les trésors spirituels dont elle est redevable à la grâce surpassent tous les mérites pris ensemble, tant des Anges que des hommes. Marie est un olivier fécond, planté, arrosé dans la maison du Seigneur, qui rapporte des fruits que le péché n'a jamais souillés.

Qu'elle est donc noble, M. F., cette Vierge que l'archange Gabriel est venu saluer ! mais quelle est son humilité ! Elle rapporte à Dieu seul son élévation et la dignité dont elle est revêtue. Elle écoute la voix de l'Ange qui la salue, en la supposant pleine de grâce ; mais elle ne s'en glorifie pas : toute sa gloire est de s'avouer la servante du Seigneur. Sa foi n'est pas moins admirable à l'égard des promesses de l'Ange ; elle croit sans hésiter ; elle ne va point chercher les raisons du mystère qu'on lui annonce par une curiosité téméraire. La seule chose qui l'intéresse est sa virginité, et sa soumission aux ordres de Dieu éclate avec simplicité. Ne nous contentons donc pas d'admirer les magnifiques prérogatives que l'envoyé céleste reconnoît en elle lorsqu'il la salue de la part du Très-Haut ; attachons-nous, en répétant ses louanges, à imiter les héroïques vertus qui l'ont rendue pleine de grâce aux yeux du Seigneur.

Que de louanges la sainte Vierge ne reçoit-elle pas

(1) Prov. 31. v. 29.

dans la salutation angélique ! Le messager céleste ne se contente pas de l'appeler *pleine de grâce*, de lui dire que *le Seigneur est avec elle*, qu'elle est agréable aux yeux de la divine Majesté (1) : *Invenisti gratiam apud Deum ;* mais il ajoute que l'Auteur même de la grâce répandra sur elle toutes ses richesses : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Comme s'il lui disoit : Vous êtes déjà sainte, mais la qualité de mère de votre Dieu achèvera de vous remplir de sainteté ; vous êtes déjà pleine des grâces du ciel, mais celui qui est la grâce incréée surviendra lui-même à tous ses dons, *superveniet ;* vous êtes déjà agréable à Dieu, mais il faut que la plénitude de la grâce vous soit communiquée, et que le Saint-Esprit répande sur vous tous ses biens en venant lui-même, *Spiritus sanctus superveniet.* Il vous sera donné en personne, et non pas seulement par ses effets, comme vous l'avez reçu dans les autres prérogatives qui ont précédé cette haute et éminente dignité de mère de Dieu ; parce que, pour soutenir le plus glorieux et le plus illustre titre d'honneur dont une pure créature puisse être honorée, il faut que tout ce qu'il y a de plus élevé dans l'ordre de la grâce vous soit donné ; en un mot, que vous en receviez la plénitude ; et l'on peut dire de vous présentement ce que l'on dira un jour de celui que vous donnerez au monde : Que le Saint-Esprit ne vous est point donné par mesure, mais autant que vous êtes capable de le recevoir, afin de répondre à la dignité incompréhensible où il vous élève.

(1) Luc 1. v. 30.

Le nom de *Marie* signifie *étoile de la mer* selon la langue hébraïque(**). C'est ainsi que les anciens nommoient l'étoile polaire, parce qu'avant l'invention de la boussole les pilotes n'avoient point d'autre guide en traversant les flots, que cet astre. Selon la langue chaldéenne, le nom de *Marie* signifie *Dame* et *Maîtresse* (***). Ce fut le jour de son Assomption que la sainte Vierge réalisa ce glorieux titre, lorsqu'elle fut élevée au-dessus des Anges, et établie la reine du ciel et de la terre.

En prononçant ce nom sacré, il me semble, M. F., qu'on peut dire de la bienheureuse Vierge avec quelque proportion, ce que S. Paul a dit (1) du Verbe incarné dont elle est la mère : Qu'elle est d'autant au-dessus des plus hautes intelligences du ciel, que le nom qu'elle porte et qui lui a été donné pour marque de sa grandeur, nous annonce une plus grande distinction : *Tantò melior Angelis... quantò differentius præ illis nomen hæreditavit.* Ainsi, comme le nom, pour être donné avec justice, doit expliquer la nature de la chose qu'il signifie; par ce nom de *Marie* nous devons concevoir d'abord ce qui la distingue, et ce qui fait sa différence singulière entre toutes les femmes qui ont porté le nom de dame, de reine et de souveraine. Or, ce qui y met de la différence, c'est que les autres l'ont eu comme un nom ajouté à celui qu'elles avoient déjà; mais le nom de *Marie*, au contraire, a été donné à la Vierge

---

(**) Il s'écrit en hébreu *Mar-iam*, ce que les Latins rendent par *Stella maris.*

(***) Selon le chaldéen *Maria* se rend en latin par le mot *Domina.*

(1) Heb. 1. v. 4.

mère de Jésus comme son nom propre, et lui a été imposé par rapport à ce qu'elle devoit être un jour, c'est-à-dire, la souveraine du ciel et de la terre; ensorte que ce nom a été pris du fond de sa nature. C'est un nom de grandeur, de puissance et d'autotorité, puisqu'il lui est commun avec Dieu même, qui n'en a point trouvé de plus propre pour se faire craindre et respecter des hommes, que le nom de *Seigneur*, qui est saint et terrible tout à la fois, dit le Prophète (1) : *Sanctum et terribile nomen ejus*, c'est-à-dire, qui doit inspirer la crainte et le respect.

Marie est appelée *pleine de grâce*, parce qu'elle a été comblée des grâces et des faveurs de Dieu plus qu'aucune autre créature.

La première louange que l'envoyé du Seigneur donne à notre Dame est exprimée en ces termes, *pleine de grâce*, par lesquels il ne prétend pas seulement l'assurer qu'elle est agréable à Dieu, mais il découvre par quel principe elle a eu le bonheur de lui plaire; car c'est la grâce qui l'a rendue agréable aux yeux de Dieu, digne de ses regards et de son amour. Dieu l'a prévenue par grâce et par faveur; elle n'a pu par elle-même être préservée du péché, non plus que tirée du néant. Elle a reçu de la pure libéralité de Dieu ces dons magnifiques, ces secours puissans, ces grâces miraculeuses qui l'ont élevée au-dessus de toutes les pures créatures, et qui ont mis même les premiers fondemens de son édifice spirituel au-dessus des plus hautes montagnes, pour parler avec le Prophète, c'est-à-dire, dans une

(1) Ps. 110. v. 9.

perfection plus haute que celle de tous les Anges et de tous les Saints; mais elle a répondu à ces grâces avec une fidélité si parfaite, qu'on peut dire à toute rigueur, que jamais à son égard la grâce n'a été inutile : elle l'a reçue avec reconnoissance; elle en a profité avec des accroissemens incompréhensibles à la foiblesse de nos esprits; elle l'a conservée avec tous les soins qu'on peut avoir pour une chose infiniment précieuse, et elle a eu pour la grâce la même estime que Salomon avoit pour la sagesse, laquelle il jugea préférable à tous les trésors de la terre et à tous les avantages de la fortune.

Les autres Saints n'ont ressenti que passagèrement les impressions du Saint-Esprit, et n'ont pas eu l'esprit parfaitement assujéti à ses mouvemens. Les Prophètes étoient possédés de l'esprit de Dieu qui les dominoit; mais ils n'en étoient pas pleinement remplis; c'est pourquoi ils ne parloient pas et n'agissoient pas comme des hommes ordinaires. Mais dans la sainte Vierge, le Saint-Esprit a possédé pleinement son ame, et l'a remplie parfaitement; sa vertu n'a eu aucune inégalité, aucun mouvement extraordinaire; sa disposition a été semblable à celle de son divin Fils, en qui il n'a paru aucun transport, et à qui les plus grandes vertus étoient toutes naturelles.

L'Evangile nous apprend (1) que la sainte Vierge conservoit dans sa mémoire les paroles des pasteurs, de Siméon, d'Anne et de Jésus-Christ, et qu'elle s'en nourrissoit : *Maria autem conservabat omnia*

(1) Luc 2. v. 19.

verba

verba hæc, conferens in corde suo. On ne doit point douter qu'elle n'ait fait la même chose de toutes les paroles et de toutes les actions de J. C., depuis le commencement de sa vie jusqu'à son Ascension. Or, toutes les paroles et toutes les actions du Sauveur étoient non-seulement saintes, mais sanctifiantes; c'étoient des semences qui produisoient des fruits à proportion de la bonté de la terre qui les recevoit. Qu'on juge par-là de ce qu'ont pu produire dans le cœur de Marie toutes les paroles et toutes les actions du Fils de Dieu, qui y ont fructifié à proportion des dispositions admirables avec lesquelles elle les a reçues.

Enfin, ce qui affoiblit la grâce dans les autres Saints, c'est la résistance que la concupiscence y fait; mais la doctrine de l'Eglise nous oblige de bannir de la sainte Vierge toute sorte de concupiscence: cela paroît clairement par ce qui est dit de la Mère de Dieu dans tout le cours de l'Evangile; il n'en paroît aucune trace, ni aucun vestige d'amour-propre dans ce qu'elle répondit à l'Ange, ni dans le silence qu'elle garde avec saint Joseph sur le mystère que Dieu avoit opéré en elle, ni dans tout le reste de sa vie; surtout on ne sauroit assez admirer qu'après la mort de son Fils, quelque respect que les Apôtres eussent sans doute pour elle, elle se tint toujours néanmoins dans son ordre; elle ne se mêla point du gouvernement de l'Eglise, elle s'appliqua uniquement à ce qui étoit de la volonté de Dieu sur elle, sans s'en écarter le moins du monde; elle se contenta de mener une vie cachée et intérieure, sans en sortir jamais, parce qu'elle n'avoit point d'amour-propre

qui la portât à se produire et à s'éloigner des ordres de Dieu. Cela donne lieu de conclure que les grâces de Dieu ayant trouvé dans la sainte Vierge un cœur sans aucune résistance, et qui les recevoit toujours dans toute leur étendue, sans en ternir jamais la pureté, ni en affoiblir la force par aucun sentiment humain, ces grâces, dis-je, ont dû faire en elle des progrès admirables; de sorte qu'ayant mérité d'être appelée *pleine de grâce* dès le moment de l'incarnation, il faut, selon l'analogie de la Foi, qu'elle soit parvenue, lorsqu'elle a quitté le monde, à une plénitude de grâce qui ne se peut exprimer.

Puisque l'ame est unie à Dieu par le moyen de la grâce, l'Ange qui avoit reconnû que la sainte Vierge en étoit remplie, lui a rendu ensuite avec grande raison le témoignage de la présence de Dieu et de son assistance particulière, en lui disant: *Le Seigneur est avec vous.* Ces paroles donc signifient l'union de la sacrée Vierge avec Dieu par le moyen de la grâce, et l'habitation de Dieu dans la Vierge comme dans son temple et dans son trône; car il y habitoit d'une manière très-particulière, remplissant tout son entendement et toute sa volonté; étant le principe de toutes ses pensées, de tous les mouvemens de son cœur et de toutes ses actions, et ne souffrant pas qu'il s'y mêlât la moindre tache qui en pût ternir la pureté. De sorte que ces termes, *Dominus tecum*, le Seigneur est avec vous, peuvent être regardés comme la source de cette plénitude de grâce que l'Ange lui avoit attribuée. Il est croyable que l'Ange en étendit encore le sens et le mystère sur l'union qu'elle devoit bientôt avoir avec Dieu,

comme une mère avec son enfant; et quand nous la saluons, nous devons nous réjouir avec elle de ces deux avantages; mais nous devons y ajouter celui de l'union qu'elle a maintenant avec Dieu dans la gloire, et la regarder en cet état avec une complaisance d'autant plus grande, que cette union est plus parfaite. Cependant, comme elle a incomparablement plus de soin et plus de zèle pour notre bonheur, que nous n'avons de joie pour le sien, prenons garde qu'elle ne nous reproche que nos sentimens ne sont point sincères, et que nous ne l'estimons pas autant heureuse que nous le disons dans la possession du souverain bien, si nous en cherchons toujours quelqu'autre au mépris de celui-là. Si nous en avons une juste estime, craignons sans cesse d'en être séparés, même pour un moment, et demeurons attachés et unis à Dieu par la conformité de nos volontés avec la sienne, afin que cette union, commencée par l'amour sur la terre, se consomme par la gloire dans le Ciel.

Enfin Dieu a accordé à Marie toutes les grâces que tant d'illustres femmes avoient reçues avant elle, et toutes les faveurs qui avoient été départies aux autres ont été rassemblées en sa personne. Nous devons donc entendre par ces paroles: *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, qu'elle a été créée en grâce et dans un degré plus excellent que celui qui fut donné à Eve à l'instant qu'elle fut formée. Elle a été plus forte, plus chaste, plus fidèle, plus éclairée, et enfin plus parfaite en tous les dons et en toutes les vertus, que les plus vertueuses femmes que l'Ecriture nous a représentées. On peut dire pour

leur gloire qu'elles ont été des figures et des ombres imparfaites de l'excellence de la sainte Vierge. Mais parmi elles on n'a pu trouver le plus léger crayon, ni la moindre image du privilége incommunicable à tout autre, et qui lui a été spécialement accordé quand elle a été choisie pour être la mère de Dieu, *vierge et mère* tout ensemble. Elle a donc la pureté dont les vierges font leur trésor; elle a aussi la fécondité dont les mères tirent toute leur gloire. Or, ces deux avantages, qui séparément ont leur prix différent, sont réunis en elle par le miracle qui les assemble et les consacre dans sa personne. Cette faveur étoit si spécialement réservée à Marie, qu'il n'y a qu'elle qui soit mère et vierge, comme il n'y a que son Fils qui soit Dieu et homme; et S. Bernard a dit ensuite que, comme Dieu voulant se faire homme ne pouvoit naître que d'une vierge, aussi une vierge pouvant être mère, ne pouvoit produire qu'un Dieu-homme. Cette divine maternité, qui est pour Marie une faveur inestimable, est la source et le fondement de toutes les autres, et l'élève au-dessus de toutes les créatures; et c'est de quoi nous la félicitons spécialement quand nous lui répétons ces paroles : *vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

Puisque le plus grand présent que Dieu ait jamais pu faire aux hommes est celui qu'il nous a fait de Jésus-Christ son Fils et son Verbe par Marie, nous terminons les louanges de cette incomparable créature en bénissant ce Fils adorable avec elle, le considérant comme la fin de toute consommation, c'est-à-dire, comme l'objet de toutes les actions parfaites. Quelle joie pour Marie de voir ses servi-

teurs louer son Fils bien-aimé, et multiplier ses bénédictions autant de fois qu'ils la saluent! Mais en même temps quelle gloire pour nous, M. F., de louer et de bénir celui que tous les Prophètes ont béni avant son incarnation, les Anges en sa naissance, Siméon et Anne dans le temple de Jérusalem, les enfans des Hébreux lorsqu'il entra en triomphe dans cette ville. Que les Anges l'adorent et le bénissent dans le Ciel, et les hommes vivans sur la terre; heureuses sont les entrailles qui ont porté ce fruit de bénédiction; heureuses les mamelles qui l'ont nourri. C'est par vous, glorieuse Vierge, que Dieu nous l'a donné; vous êtes l'arbre de vie qui l'avez porté, et c'est par vous que nous espérons le posséder à jamais dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

CCI. DISCOURS.

FIN DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Ecce mater tua.

Voilà votre Mère.

JOAN. 19. v. 27.

CE sont là, M. F., les paroles que Jésus, étant en croix et voyant sa bienheureuse mère avec Saint Jean, adressa à ce disciple bien-aimé: paroles qui renferment de grands mystères; car, selon le sentiment des Pères, Marie représentoit alors l'Eglise comme en

étant la plus sainte partie, et saint Jean représentoit tous les prédestinés et tous les enfans adoptifs de Dieu, qui furent donnés à Marie dans sa personne et mis sous sa protection. C'est alors que parut le grand sacrement de la charité de Dieu envers les hommes, en leur laissant sa mère pour protectrice, pour conseil, pour avocate et pour mère. Ne craignons pas de donner ces titres à Marie : oui, M. F., elle est véritablement la mère des hommes, puisque tous les hommes sont non-seulement *les frères*, mais encore *les membres* de cet Homme-Dieu qu'elle a porté dans son chaste sein; elle est la protectrice des hommes, puisqu'ayant été choisie en leur faveur, et leur devant, pour ainsi dire, son élévation, elle se trouve fortement engagée à s'employer pour eux. Elle est de plus la médiatrice entre Dieu et les hommes, elle est la coopératrice du salut des hommes, puisqu'elle a servi à former le Sauveur qui est venu racheter les hommes. Que de glorieuses qualités réunies en Marie ! mais en même temps que de motifs pressans pour nous engager à recourir à elle, pour détruire tout ce qui pourroit affoiblir la confiance que nous devons avoir en sa protection, et pour justifier la demande que l'Eglise en fait en ajoutant aux paroles de l'Ange et de sainte Elisabeth cette prière : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous qui sommes pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.* Vous verrez, M. F., que le but de cette prière est d'invoquer la bienheureuse vierge comme mère de Dieu, et d'avertir les Fidèles qu'ils doivent mériter par leur dévotion envers Marie, pendant leur vie, qu'elle se rende leur protectrice

au moment de leur mort, d'où dépend leur éternité.

Pour connoître l'alliance admirable que Marie a avec la Divinité, entrons, M. F., avec le flambeau de la Foi, jusques dans le sanctuaire auguste des conseils éternels de Dieu. Il avoit été résolu dans ces admirables conseils que le Verbe de Dieu se couvriroit des voiles de notre humanité; que Dieu et homme tout à la fois, toujours infini dans sa nature divine, mais anéanti dans sa nature humaine, il viendroit sur la terre pour être le rédempteur des hommes, destructeur du péché et le réparateur du monde. En qualité de Fils de Dieu, il ne pouvoit point avoir de père parmi les hommes; en qualité d'homme, il lui falloit une mère qui contractât une alliance ineffable avec Dieu. Il falloit donc que parmi les filles d'Adam il y en eût une avec qui Dieu le Père partageât la possession glorieuse de ce Fils adorable; une qui engendrât dans le temps, et avec une pureté ineffable, celui qu'il engendre de sa substance infiniment pure de toute éternité; une que le Saint-Esprit, qui devoit être le consommateur de ce grand mystère, pût choisir comme sa digne épouse; une que le Verbe pût adopter comme sa mère, dont le sein fût le temple auguste qu'il habiteroit et où il seroit porté pendant neuf mois.

Or, M. F., c'est Marie qui a été destinée à cette haute alliance; c'est elle qui a été élevée à la dignité incomparable de mère de Dieu. En vain Nestorius a voulu lui contester cette auguste qualité; l'Eglise assemblée à Ephèse a anathématisé cet hérésiarque,

et a maintenu Marie dans la juste possession du titre de mère de son Créateur; et en effet n'est-elle pas appelée mère de Jésus dans l'Evangile (1)? et puisque J. C. est Dieu, ne s'ensuit-il pas qu'elle est mère de Dieu? Cette qualité n'est-elle pas encore établie par les paroles de l'Ange (2): *Vous concevrez, et de votre sein naîtra le Fils du Très-Haut?*

Nestorius objectoit que Marie n'a pas engendré la divinité. A quoi Saint Cyrille répondit (3): « Les » mères ordinaires engendrent-elles l'ame de leurs » enfans, et ne sont-elles pas malgré cela vraiment » leurs mères? Pourquoi donc Marie qui, sans le » concours d'aucun homme, a formé de sa substance » un corps auquel Dieu s'est hypostatiquement uni, » ne seroit-elle pas la mère de Dieu, quoique la » divinité ne tire rien d'elle? Ecoutons S. Jean » Damascène (4): « Puisque l'enfant que Marie a » mis au monde est vraiment Dieu, elle est véri- » tablement mère de Dieu, ayant engendré un Dieu » fait homme. Car l'enfant qui est sorti de son chaste » sein, n'est point un pur homme, mais un Dieu » véritable. Il n'a pas apporté du ciel la chair dont » il s'est revêtu.... C'est la chair de cette auguste » vierge qui est devenue la sienne. L'apôtre saint » Paul nous le fait entendre (5): *Dieu a envoyé sur* » *la terre son Fils qui a été formé d'une femme.* Il » ne dit pas, il est sorti d'une femme; mais c'est » une femme qui lui communique sa nature. » C'est

(1) Joan. 2. v. 1, 3. etc.
(2) Luc. 1. v. 32.
(3) Apud de Thom. 3, quæst. 35, art. 4. 6. ad. 2.
(4) De Fid. Orthod. lib. 3, cap. 12.
(5) Gal. 4. v. 4.

donc avec fondement que l'Eglise donne à Marie la qualité de mère de Dieu. Qualité auguste, M. F., titre qui élève cette Vierge sacrée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, qui la place dans un ordre particulier entre Dieu et les créatures, toujours sans doute infiniment au-dessous de Dieu, mais toujours incomparablement au-dessus de toutes les autres créatures.

Grandeurs du monde, puissances de la terre, avec tout l'éclat de vos sceptres, de vos couronnes et de vos diadèmes, qu'êtes-vous en comparaison de la Mère du Verbe incarné ? vous-mêmes, esprits bienheureux, qui êtes toujours devant le trône, et qui contemplez de si près l'éternelle Majesté, qui allez annoncer ses oracles et ses volontés à la terre, qu'êtes-vous en comparaison de Marie ? Vous êtes les objets de nos respects, de notre culte, de notre admiration, et Marie l'est de la vôtre. Vos fonctions devant le Seigneur, toutes glorieuses qu'elles sont, ne sont que des fonctions d'obéissance, de soumission et de dépendance : celles de Marie sont de puissance et d'autorité. Vous obéissez, elle commande; vous exécutez, elle gouverne. En effet, M. F., être mère de Dieu, c'est avoir une toute-puissance sur ce même Dieu, et conserver, s'il m'est permis de parler ainsi, une espèce d'autorité sur lui. Quelle merveille! quelle plus sublime élévation peut-on concevoir ? par là un Dieu est obligé envers Marie à tous les devoirs naturels d'un fils envers sa mère ; par-là Marie est en possession, à l'égar dd'un Dieu-Homme, de tous les droits qu'une mère a sur son fils, et de tous les biens pour ainsi dire de ce fils. Prenez garde, cependant, et ne pensez pas que

par-là nous l'égalions à J. C. même; à Dieu ne plaise: il reste toujours une disproportion infinie entre le fils et la mère; car Marie n'est si privilégiée que par la grâce de son fils. Or, cette différence, sans parler d'une infinité d'autres, cette différence essentielle une fois établie, c'est pour l'honneur même de J. C. que les saints Pères se sont tous efforcés d'épuiser tous les trésors de sa divinité pour les répandre sur sa mère. Quel doit donc être notre dévouement et notre dévotion pour Marie! quel culte plus religieux et plus agréable à J. C. que celui que nous rendons à sa sainte mère? quelle doit être notre confiance envers la mère de Dieu, qui est en même temps la nôtre? Sa tendresse pour nous, dit S. Bernard, est aussi étendue que ses pouvoirs; elle nous aime d'un amour invincible: nos misères, nos besoins, excitent sa tendre sensibilité. On peut dire de Marie avec plus de raison que de Job (1): Que la compassion est sortie avec elle du sein de sa mère, et qu'elle a toujours crû en elle depuis son enfance, *mecum crevit miseratio*. Elle étoit prédestinée pour le mystère de l'Incarnation, qui est un mystère où la bonté et la miséricorde éclatent de toutes parts: quand Dieu forma son cœur, ce n'étoit dans lui que desseins de la plus incompréhensible charité. Ce cœur sortit, pour ainsi dire, de ses mains, dans le plus grand excès de son amour pour nous. Et de quoi s'agissoit-il en le formant? De former un cœur dont devoit se former la substance du cœur même de Jésus; un cœur où devoit prendre sa source le sang qui devoit couler pour nous. Quelle tendresse,

(1) Job 3. v. 18.

quelle bonté Dieu ne dut-il pas mettre dans ce cœur! Ah! pour en avoir une idée, il faudroit concevoir la tendresse même et l'amour d'un Dieu pour nous. Jetons-nous donc avec confiance dans les bras de sa miséricorde ; nos besoins sont des titres suffisans pour exciter sa charité : elle est touchée de nos maux ; elle nous porte tous dans son sein. Aussi quels prodiges de puissance et de bonté n'a-t-elle pas opérés pour nous? Que ne puis-je ici, M. F., vous raconter les faveurs innombrables qu'elle a obtenues dans tous les temps aux Fidèles religieusement attachés à son culte? Que ne puis-je ouvrir à vos yeux les fastes des nations diverses qu'elle a protégées? vous faire parcourir les annales de la Religion qu'elle a remplies de ses miracles? compter les fléaux qu'elle a bannis ou détournés de dessus la terre? vous montrer les monumens de reconnoissance épars dans les contrées qui ont éprouvé les effets de sa miséricorde? Que ne puis-je vous faire lire ses bienfaits gravés en mille endroits sur le marbre et l'airain? étaler à vos yeux ces glorieuses dépouilles des infirmités humaines qu'on voit suspendues aux murs des temples consacrés à Dieu sous son invocation, pour rendre à la postérité un hommage éternel des guérisons miraculeuses qui ont été obtenues par son entremise? Que ne puis-je enfin rassembler ici toutes les merveilles de sa bonté dont la tradition a transmis la mémoire jusqu'à nos jours? Je vous ferois voir qu'elle a arraché par sa puissance, les uns aux flammes et aux flots; délivré les autres de l'empire du démon qui les tenoit captifs. Je vous dirois qu'elle a guéri ceux-ci des plus affreuses maladies, secouru

ceux-là dans des circonstances où ils n'avoient ni ressources ni appui. Je vous représenterois des pilotes au fort de la tempête, des soldats dans l'horreur des combats, des voyageurs dans les plus grands périls, des mourans aux portes du tombeau, qui ont tous éprouvé les effets de sa main secourable. Je vous découvrirois par tout des traces sensibles de sa charité; vous verriez par son entremise les contagions cesser, les pluies tomber à propos, les victoires se déclarer, les incendies s'éteindre, les tempêtes s'apaiser tout à coup. Je pourrois même vous citer des prodiges toujours subsistans, vous faire voir encore de nos jours toutes les lois de la nature renversées; je n'aurois qu'à vous renvoyer à une chapelle d'Italie dédiée à Marie (1), auprès de laquelle est une enceinte sacrée plantée d'arbustes toujours chargés *de fleurs miraculeuses*, *dans les saisons où toute végétation est arrêtée suivant le climat du pays*: merveille incontestable, et renouvelée sans cesse pour perpétuer la mémoire d'autres prodiges de miséricorde de la Mère de Dieu, opérés dans le même endroit. Enfin depuis que Marie est assise dans le ciel auprès du trône de son Fils, elle ne cesse de s'intéresser en notre faveur, et sa tendresse et son amour pour nous égalent le pouvoir et la gloire dont elle jouit; et son pouvoir et sa gloire n'ont point d'autre mesure que la libéralité infinie de Dieu même.

Nous disons à Marie que nous sommes pécheurs,

(1) Elle est située près de la ville de Bra, à deux mille de Cherasque en Piémont, sous le vocable *de Notre-Dame des fleurs.*

pour l'exciter à la compassion à la vue de nos misères.

En effet, s'il y a quelqu'objet qui doive toucher Marie de compassion, ce sont sans doute les besoins pressans où nous sommes dans cette terre d'exil et cette vallée de larmes. Tant d'ennemis domestiques et étrangers, visibles et invisibles, qui se déclarent contre nous; tant d'inclinations vicieuses qui nous environnent : l'enfer nous attaque, le monde nous enchante, la passion nous aveugle, l'occasion nous entraîne, l'habitude nous domine ; nous nous portons au mal si aisément, nous y demeurons si long-temps, nous en sortons si difficilement ; en deux mots nous sommes pécheurs, et c'en est assez pour attendrir la plus compatissante des mères. Son titre par excellence, dit saint Bernard, c'est d'être particulièrement la mère et le refuge des pécheurs ; aussi est-elle empressée, poursuit le saint Docteur, de les ramener à Dieu ; elle se plaît à les encourager, à les consoler, à leur procurer toutes les grâces dont ils ont besoin, et à employer son crédit pour leur conversion.

Mais, direz-vous, il arrive souvent qu'on invoque la bienheureuse Vierge, et qu'on ne reçoit aucun fruit de cette invocation ; c'est, M. F., que Marie est une sage médiatrice qui ne demande à son divin Fils que ce qu'il est juste de lui demander ; ainsi nous l'invoquons inutilement lorsque nous la prions de nous obtenir des grâces temporelles, qui n'ont aucun rapport à notre salut, et qui seroient même préjudiciables à notre salut ; nous l'invoquons inutilement, lorsque nous nous persuadons que, sous sa

protection, le salut ne nous coûtera plus rien ; qu'après avoir satisfait à certaines pratiques d'une fausse piété envers Marie, nous serions, devant Dieu, tenus quittes de tout le reste ; que rangés sous ses étendards, revêtus de ses livrées, associés à ses confréries, nous serons à couvert de tous les dangers du monde, de toutes les tentations de la vie, de toutes les surprises de la mort, de tous les arrêts de la justice divine, et de la sévérité des jugemens de Dieu, et qu'ainsi nous n'avons rien à craindre en nous exposant aux occasions, en persévérant dans de criminelles habitudes, en vivant dans l'état du péché, en remettant notre conversion ; comme si Marie pouvoit être la protectrice de nos iniquités, et que nous pussions acheter de la mère le droit d'outrager le fils. Ah ! si nous voulons ressentir les effets de sa protection et obtenir des grâces par ses prières, nous devons, dit S. Bernard (1), commencer par régler nos actions par ses exemples : *Ut impetres orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum.* Nous ne devons lui demander que ce qui nous est nécessaire pour procurer la gloire de Dieu et parvenir au salut.

Hélas ! nous avons besoin *maintenant* et à tout moment des prières et des secours de Marie ; car nous sommes dans ce monde combattus de continuelles tentations ; nous marchons dans les ténèbres et par des chemins glissans, bordés de précipices et d'écueils. Nous avons, outre cela, un ennemi terrible qui nous poursuit jour et nuit, qui rôde sans

(1) Hom. super missus est. Circa finem.

cesse autour de nous pour nous dévorer et nous perdre ; comment pourrons-nous lui résister, si nous ne sommes prévenus continuellement de la grâce ? et quel moyen plus assuré de nous la procurer, que d'employer sans cesse la médiation de celle qui en est la dispensatrice ?

Nous demandons spécialement la protection de la sainte Vierge pour l'heure de notre mort, parce que c'est le point décisif de notre éternité, où nous avons plus besoin de la miséricorde de Dieu ; et ce besoin consiste particulièrement en quatre choses : 1.° pour n'être point troublé par la crainte de la mort et les tentations du démon qui redouble, dans nos derniers momens, tous ses efforts pour nous faire succomber et nous entraîner avec lui dans l'abîme ; 2.° pour supporter le mal avec une patience chrétienne ; 3.° pour recevoir dignement les derniers sacremens ; 4.° pour conserver l'esprit de pénitence et de contrition, de confiance en Dieu et de résignation à sa volonté, et de persévérance dans sa grâce et son amour.

C'est donc à l'heure de notre mort que nous avons un plus grand besoin de l'assistance de Marie : espérons qu'elle ne nous abandonnera pas dans ces momens critiques. Une mère peut-elle oublier qu'elle est mère, en abandonnant son enfant ? Et quand elle pourroit l'oublier, Marie, qui a incomparablement plus de tendresse pour nous que les mères les plus passionnées, oublieroit-elle ceux qu'elle chérit si sincèrement ? A quelle occasion réserveroit-elle de leur marquer sa tendresse, si elle les oublioit à l'heure de leur mort dans le danger où ils sont de

se perdre pour jamais ? Où seroit son amour, si, à la vue d'un péril si effroyable, demeurant tranquille, elle laissoit périr de sang froid ceux qu'elle a adoptés pour ses enfans ? Quoi ! insensible à nos malheurs et pouvant les détourner par ses prières, elle refuseroit d'assister ceux qui l'ont aimée, respectée et servie comme leur mère ! Cette pensée révolte et fait horreur. Ne doutons donc point que Marie ne s'intéresse vivement pour ses serviteurs à l'heure de leur mort, afin de leur procurer par ses soins la délivrance de tous leurs maux et la vie éternelle.

Mais ne nous y trompons pas, M. F., si nous voulons éprouver, et pendant la vie et à l'heure de notre mort, les effets de la protection de Marie, il faut que nous menions une vie sainte et chrétienne. Elle est la mère et le refuge des pécheurs, il est vrai ; mais ce n'est que pour les éloigner du péché, les aider à se convertir; et elle ne peut les aimer qu'autant qu'ils lui donnent quelqu'espérance de devenir justes. Mais prétendre qu'elle nous regardera favorablement en persévérant dans le crime ; croire l'honorer par notre culte pendant que nous la déshonorons par nos mœurs ; chanter ses louanges, sans vouloir imiter ses vertus ; la prier de nous rendre son Fils propice, et violer perpétuellement les lois qu'il nous a données dans son Evangile ; ce n'est plus mériter sa protection, c'est nous en rendre indignes ; ce n'est plus avoir en elle une juste confiance, c'est en abuser ; ce n'est plus enfin être dévot à la Mère de Dieu, puisqu'on ne sauroit l'être qu'on ne soit Chrétien fidèle, ou qu'on n'ait au moins

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

moins un désir sincère de le devenir. Commençons donc par réformer notre conduite, et jetons-nous ensuite entre les bras de la mère des miséricordes. Prions-la souvent pendant notre vie, afin que notre voix ne vienne pas frapper ses oreilles comme une voix inconnue à l'heure de notre mort ; honorons-la par notre culte, et souvenons-nous qu'il sera toujours imparfait et vicieux, si nous ne l'honorons encore par la pureté de nos mœurs. Mettons-nous en état de pouvoir lui dire avec une juste confiance : *Monstra te esse matrem*, montrez-nous, Vierge sainte, que nous avons dans vous une véritable mère ; et disons-nous en même temps à nous-mêmes : Montrons à Marie que nous sommes ses véritables enfans, c'est-à-dire, les enfans de la reine des Anges par notre ferveur, de la reine des Patriarches par notre piété, de la reine des Prophètes et des Apôtres par notre zèle, de la reine des Martyrs par notre courage, de la reine des Confesseurs et des Vierges par la pureté de nos cœurs, afin qu'à l'heure de notre mort nous puissions lui dire sans qu'elle nous désavoue : Montrez-moi, Vierge sainte, que vous êtes ma mère, en me reconnoissant pour un de vos enfans. C'est à ce titre que j'ai toujours recherché votre protection ; c'est avec ce titre que je veux paroître devant Dieu, afin de recevoir de votre main une couronne obtenue par votre intercession dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

CCII. DISCOURS.

DU CHAPELET ET DU ROSAIRE.

Salutate Mariam quæ multùm laboravit in vobis.

Saluez Marie qui a beaucoup travaillé pour vous.
Rom. 16. v. 6.

Ce sont les paroles de l'apôtre S. Paul dans l'Epître qu'il écrit à l'Eglise qui commençoit à se former dans la capitale du monde. Entre les choses qu'il recommande aux Chrétiens, il les prie de saluer de sa part une sainte dame, nommée *Marie*, qui avoit employé ses biens et ses soins pour l'avancement de cette Eglise naissante. Permettez-moi, M. F., d'employer aujourd'hui les mêmes paroles pour vous recommander de saluer, non par un compliment de bienséance seulement, mais par un sentiment de piété et par un devoir de reconnoissance une autre *Marie* qui est bien d'un autre mérite, et à qui nous avons des obligations bien plus essentielles, puisqu'elle a travaillé au salut, à la paix et au bonheur de tous les hommes : c'est Marie, la Mère de Dieu, la médiatrice des hommes auprès de son Fils, la reine du ciel, l'espérance et le refuge des pécheurs, et à qui les justes sont redevables, après son Fils, de tous leurs biens et de tous leurs trésors spirituels. C'est cette Marie que je vous conjure de saluer souvent avec tous les sentimens de

respect, de tendresse et de confiance que méritent sa dignité et ses bienfaits, et à quoi votre intérêt propre vous engage : *Salutate Mariam quæ multùm laboravit in vobis*. Le salut que je vous invite de lui rendre n'est pas un compliment officieux tel qu'on a coutume d'en adresser aux grands de la terre ; il a été en partie annoncé par un Ange descendu du ciel, en partie par sainte Elisabeth remplie de l'esprit de Dieu, et l'Eglise ensuite, inspirée du même Saint-Esprit, lui a donné sa dernière perfection, et en a fait sa prière la plus ordinaire. Cette prière donc, consacrée en l'honneur de la sainte Vierge, et que l'on répète si souvent en récitant le chapelet et le rosaire, nous apprend l'excellence de ces pratiques de piété, pourvu qu'on s'en acquitte d'une manière digne de la Religion ; et c'est ce qu'il est très-important de vous apprendre.

Il est constant qu'entre toutes les prières vocales dont l'Eglise honore la sainte Vierge, et les pratiques de dévotion que la piété a suggérées aux Fidèles pour lui rendre le culte qui lui est dû, celle du rosaire et du chapelet, quand on s'en acquitte avec les sentimens conformes au-dessein de son institution, est l'une des plus authentiques et des plus agréables à Dieu et à la sainte Vierge. C'est ce qu'il est aisé de démontrer par l'antiquité de son origine, par la sainteté de son auteur, par le fruit qu'elle a produit dans l'Eglise, par la multitude des miracles incontestables qui l'ont autorisée, enfin par les priviléges et les indulgences qui y sont attachés.

Vers la fin du douzième siècle, l'esprit d'hérésie qui est inséparable de l'esprit de révolte, fit prendre

les armes aux Albigeois pour soutenir leurs erreurs par le fer et par le feu, ne pouvant les défendre par la raison ni par l'Ecriture. On vit en peu de temps le roi d'Aragon, les comtes de Toulouse et d'Armagnac, plusieurs autres Souverains et grands Seigneurs, grossir ce parti et composer une formidable armée. La terreur est répandue partout, et l'orage menace également l'Etat et la Religion, le royaume de France et l'Eglise catholique. Qui osera s'opposer à ce torrent. Qui dissipera cette tempête? N'en soyons point en peine, M. F.; le Dieu des armées qui envoya autrefois Simon Machabée pour le salut de son peuple, va susciter Simond, comte de Montfort, nouveau Machabée pour la protection de son Eglise; et Marie, d'un autre côté, donnant le rosaire à S. Dominique, lui fait entendre ces paroles de consolation : *Accipe, fili mi, gladium sanctum* (1) *in quo dejicies adversarios populi mei*, recevez, mon fils, ce glaive de salut par lequel vous triompherez des ennemis de mon peuple. La promesse ne fut pas vaine; le rosaire fut comme le glaive de Gédéon qui fit un dégât si universel dans le camp des Madianites. L'armée du comte de Montfort n'étoit point tant considérable par le nombre de ses troupes, que par la protection du ciel et la piété des soldats : il fit comme Judas Machabée; il arma chacun de ses soldats, non de piques et de boucliers, mais d'un rosaire et d'une éloquente et pieuse exhortation (2): *Singulos armavit, non clypeo, hastâ, munitione, sed sermonibus optimis.* Aussi le signal

(1) Mach. 15. v. 16.

(2) 2 Mach. 15. v. 11.

du combat étant donné, ils invoquent le nom du Seigneur, fondent avec intrépidité sur les ennemis, et les prières dans la bouche, la piété et la confiance dans le cœur, ils renversent leurs escadrons, et remportent une victoire des plus signalées. O Vierge sacrée! que l'Eglise a bien raison de chanter à votre gloire : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo* ! que c'est à vous seule qu'il faut attribuer la défaite de tous les monstres de l'hérésie par tout le monde, et en particulier de celle des Albigeois en France!

S. Dominique, après que le ciel eut autorisé la dévotion du rosaire par un prodige si merveilleux et en même temps si incontestable, alla aussitôt publier, prêcher et établir partout cette sainte confrérie avec un si prodigieux succès et un zèle si infatigable, qu'il sembloit avoir rappelé le temps des Apôtres, et fait refleurir les premiers siècles de l'Eglise et la piété des premiers Fidèles. Cette prière étant récitée dans un esprit de Foi et de religion, attira sur les peuples tant de grâces et de bénédictions du ciel, qu'on ne voyoit partout que changement de vie, que conversion de mœurs et pénitences si ferventes, qu'on auroit pris la plupart de ceux qui s'étoient enrôlés dans cette sainte société, non plus pour des hommes, mais pour des Anges; non plus pour des pécheurs, mais pour des bienheureux. Aussi bientôt les rois, les princes, les souverains Pontifes, les plus grands prélats et des milliers de personnes de la première qualité, distingnées par l'étendue de leurs lumières et la sainteté de leurs mœurs, se firent une gloire de s'associer à cette sainte confrérie, où l'on rend à

Marie les justes devoirs qui lui sont dus en récitant en son honneur une prière qui lui est très -a gréable, et qui excite dans son cœur des sentimens de bienveillance envers ceux qui lui adressent ces paroles toutes divines, puisqu'elles viennent effectivement du ciel, et qu'elles ont été inspirées par le Saint-Esprit, comme nous l'avons vu en expliquant l'Oraison Dominicale et la salutation angélique, dont le rosaire et le chapelet sont composés. Enfin, cette pratique de dévotion nous rappelle la mémoire du bienfait ineffable de l'incarnation du Fils de Dieu, et nous excite à l'aimer, à le louer, à le bénir, à le servir: par ce moyen nous invoquons sa sainte Mère, et nous lui disons la chose du monde la plus capable de lui toucher le cœur; nous la saluons comme si nous étions à la place de l'ange Gabriel; nous nous acquittons d'un devoir qu'un enfant doit à sa mère, et un sujet à sa reine; nous recevons réciproquement le salut de sa part: elle nous rend salut pour salut, bénédiction pour bénédiction, amour pour amour. En la saluant *pleine de grâce* elle nous en procure d'abondantes, et nous avons d'autant plus lieu de l'espérer de sa bonté, que les choses que nous demandons à Dieu par son intercession, sont celles qu'elle souhaite davantage de nous obtenir, et qui sont comprises dans ce que l'Eglise a ajouté aux paroles de l'Ange et de sainte Elisabeth; savoir, qu'elle daigne s'intéresser pour nous auprès de Dieu, qu'elle emploie son crédit en notre faveur pour le temps de cette vie où nous sommes exposés à mille dangers, mais particulièrement à l'heure de notre mort.

Pour réciter cette prière avec fruit, il faut s'exciter à la douleur de ses péchés, unir ses intentions à celles de l'Eglise, et avoir un grand désir de glorifier Dieu et la sainte Vierge.

C'est une chose bien déplorable, M. F., que l'esprit de la vraie dévotion soit altéré dans la plupart des Chrétiens de nos jours; car, sans parler ni de tant de personnes qui ne font aucun cas du chapelet et du rosaire, comme si ces saintes pratiques ne convenoient qu'aux ignorans et aux simples, ni de ceux qui s'étant engagés dans cette confrérie, n'en remplissent aucun devoir, n'ont aucun zèle pour la gloire de Jésus et de la sainte Vierge sa mère, et laissent passer les plus grandes solennités sans s'approcher des sacremens en son honneur; combien n'en trouve-t-on pas qui se piquent à la vérité d'être des rigides observateurs de toutes les pratiques de cette sainte société, mais qui, d'un autre côté, négligent impunément celles qui sont le plus nécessaires au salut! Ils se feroient un grand scrupule de passer un jour sans réciter le chapelet, et ils ne s'en font aucun de faire sortir de la même bouche qui a prononcé les louanges de Jésus, et invoqué le secours de la reine du ciel, les malédictions les plus détestables, les paroles les plus affreuses. D'autres se contentent de leurs bonnes intentions et de quelques pieux désirs. Sous prétexte que leur nom est écrit dans les registres d'une confrérie, ils croient déjà qu'il est écrit dans le livre de vie. Pour avoir suivi une procession, ils s'imaginent que leur cœur suit de même Dieu; ils prient J. C., ils chantent ses louanges et celles de sa sainte Mère; mais ils en demeurent là, sans se mettre en

peine de régler leur vie sur de si excellens modèles; à peu près comme ces Juifs qui s'écrioient : *Temple du Seigneur*, *temple du Seigneur* (1), et qui ne faisoient rien moins que ce que commandoit le Dieu du temple. Qu'on porte de tels Chrétiens le jugement qu'on voudra, pour moi je soutiens, après l'apôtre S. Paul, qu'on ne peut être justifié et sauvé de quelle confrérie qu'on puisse être, à moins qu'on n'imite Jésus-Christ et sa très-sainte Mère qui a été une fidèle copie de son Fils. Chercher d'autres voies de sanctification, c'est se tromper. Se reposer sur d'autres pratiques sans celle-là, c'est se faire une religion chimérique. Il ne suffit pas non plus de mener une vie exempte de crimes pour remplir les devoirs de la confrérie du rosaire, il faut encore s'acquitter des prières qu'elle prescrit dans un esprit intérieur; et pour cela, avant de commencer le chapelet, on doit s'exciter à une vive douleur de ses péchés, purifier son cœur par un acte de contrition, unir ses intentions à celles de l'Eglise, avoir un grand désir de glorifier Dieu et la sainte Vierge, et accompagner cette prière d'une haute estime de la personne à qui nous l'adressons, et du respect et de la confiance que mérite sa dignité incomparable de mère de Dieu.

Ce n'est pas tout. Si l'on veut que le rosaire et le chapelet produisent des effets salutaires, on doit se faire une religieuse occupation, en les récitant, de réfléchir sérieusement sur quelques-uns des mystères de N. S. J. C. ou de la sainte Vierge; car prier sans jamais méditer ni réfléchir sur ce que l'on dit, c'est

(1) Jerem. 7. v. 4.

se taire tandis qu'on crie tout le jour. C'est imiter les Sacrificateurs de Baal qui demandoient que le feu du ciel descendît sur leurs victimes, et qui n'en reçurent pas une étincelle. C'est avoir le même sort que ce peuple aveugle et grossier à qui Jésus-Christ reproche qu'il l'honore des lèvres, mais que son cœur est éloigné de lui. Il faut donc que la prière mentale soit unie à la vocale pour être salutaire ; et c'est ce secret de bien prier que S. Dominique, instituteur du rosaire, nous a découvert. Car pourquoi ce nombre d'Oraisons dominicales et de salutations angéliques dont le rosaire est composé? Seroit-ce pour faire réciter par routine et sans réflexion ces deux prières un certain nombre de fois? Non sans doute; c'est pour nous donner occasion de réfléchir sérieusement aux mystères dont ces prières nous rappellent le souvenir et la mémoire.

Il y a trois sortes de mystères : les mystères joyeux, les mystères douloureux et les mystères glorieux.

1.° Lorsqu'on prend pour sujet de ses réflexions, en récitant le chapelet, les mystères joyeux, on doit entrer avec la sainte Vierge en communication de ses mystères de joie. Le premier est le mystère de l'annonciation, mystère d'autant plus consolant pour nous, qu'il est, pour ainsi dire, la première époque de notre rédemption. En effet, le moment destiné de toute éternité pour la réconciliation des hommes avec Dieu, étant arrivé, l'ange Gabriel qui avoit prédit au prophète Daniel, il y avoit déjà quatre cents ans, l'avénement et la mort du Messie, et qui depuis six mois avoit été envoyé au prêtre Za-

charie pour lui annoncer la naissance de celui qui en devoit être le précurseur ; cet Ange, dis-je, fut pareillement envoyé de Dieu à une Vierge appelée *Marie*, de la tribu de Juda et de la famille de David, pour lui annoncer qu'elle étoit choisie pour être la mère du Verbe incarné, et pour lui demander son consentement. La sainte Vierge fut troublée à cette nouvelle, et fit entendre à l'Ange qu'elle aimeroit mieux, supposé qu'il fût à son choix, se priver de l'honneur d'être Mère de Dieu, que de perdre la gloire d'être vierge. Alors l'Ange la rassura en lui annonçant qu'elle concevroit par l'opération du Saint-Esprit. Sur quoi Marie répondit avec humilité : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Quel fonds inépuisable de réflexions ne fournit pas ce mystère !

Le second est celui de la visitation de la sainte Vierge à sainte Elisabeth. Après que l'ange Gabriel se fut retiré, Marie s'en alla aussitôt sur les montagnes où demeuroit sa cousine Elisabeth, et étant entrée dans la maison de Zacharie son époux, elle la salua ; alors il arriva que l'enfant que portoit Elisabeth tressaillit de joie dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit et s'écria : D'où me vient cet excès de bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ? Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni.

Le troisième mystère joyeux est celui de la naissance de Jésus-Christ à Bethléem, dans une pauvre étable où Marie s'étoit retirée, n'ayant pu trouver aucune place dans les hôtelleries, parce qu'elle étoit pauvre, et qu'il y avoit un grand concours de peuple à Bethléem.

Le quatrième est celui de la présentation de Jésus au temple, et de la purification de Marie. La sainte Vierge avec Notre-Seigneur se rendit au temple de Jérusalem le quarantième jour après ses couches, pour se purifier, comme si elle eût contracté quelque souillure, afin de nous donner un exemple d'humilité et d'obéissance à la loi de Dieu, et pour présenter son fils au Seigneur comme la seule victime capable d'apaiser sa colère.

Enfin le cinquième mystère joyeux est le recouvrement de Jésus au temple. Lorsque le Sauveur eut atteint l'âge de douze ans, il se sépara de la sainte Vierge et de S. Joseph, et alla dans le temple où il disputa avec les docteurs des Juifs et les confondit par ses réponses. Cependant Marie et Joseph qui l'avoient perdu, l'ayant cherché avec un empressement infini, le trouvèrent au bout de trois jours dans le temple. Quel sujet de joie pour eux! mais quel fonds d'instruction pour nous! Voilà, M. F., des matières abondantes à nos réflexions en récitant le chapelet. Seroit-il possible que nous pussions être distraits en faisant cette prière, si nous nous occupions de tous ces grands objets?

2.° Les mystères de douleur de J. C. tirèrent une infinité de larmes des yeux de la sainte Vierge, et, selon la prophétie de Siméon (1), percèrent son ame d'un glaive de douleur. Mais si ces mystères furent tous accomplis en un jour et une nuit, ils s'imprimèrent si profondément dans le cœur de cette mère affligée, que leur image demeura toujours pré-

(1) Luc. 2. v. 35.

sente dans son esprit, puisqu'elle en fit le sujet de ses plus ordinaires méditations pendant le reste de sa vie. Or, quoique tous les Chrétiens aient une obligation commune de méditer souvent la passion du Fils de Dieu, et que ce divin Sauveur les y ait invités long-temps auparavant en leur disant par la bouche d'un Prophète (1) : *Recordare paupertatis et transgressionis meæ, absinthii et fellis*, souvenez-vous de ma pauvreté, de mes souffrances, de mon fiel et de mon vinaigre, et de toutes les transgressions de la loi de mon Père que j'ai prises sur moi pour me rendre la victime de leur expiation. Quoique, dis-je, ce soit une obligation générale à tous les Chrétiens de penser souvent aux mystères douloureux de J. C., les confrères du rosaire y sont engagés par une obligation plus étroite; ils doivent entrer avec la plus affligée de toutes les mères en société des mystères de la passion de son Fils, c'est-à-dire, qu'ils doivent accompagner J. C. dans les stations qu'il fit, tantôt au jardin des Olives où il prie et s'abandonne à la volonté de son Père en acceptant le calice de sa passion; tantôt dans le prétoire de Pilate où il est flagellé avec une cruauté inouie, et couronné d'épines avec une inhumanité sans exemple; tantôt par les rues de Jérusalem où il passe chargé de sa croix, et enfin sur le Calvaire où il est crucifié et où il rend son esprit à son Père, couvert d'opprobres et accablé de mille douleurs. Oui, M. F., il faut qu'en récitant votre rosaire, votre esprit soit tout occupé de la contemplation de

(1) Thren. 3. v. 19.

ces mystères du Fils de Dieu, et que votre cœur entre avec celui de la sainte Vierge en société de toutes ses douleurs. C'est ce que S. Paul a prêché aux premiers Chrétiens lorsqu'il leur disoit (1) : *Sentite in vobis, quod in Christo Jesu*, entrez dans les sentimens de J. C., dans la participation de ses peines et de ses souffrances par une intime compassion de votre cœur. Il dit la même chose aux Juifs nouvellement convertis à la Foi (2) : *Recogitate*, rappelez souvent dans votre esprit la pensée de celui qui a souffert de si grandes contradictions de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui, qui lui ont donné des malédictions pour ses bienfaits, qui ont proféré mille blasphèmes contre sa divinité, et qui après lui avoir fait souffrir tous les tourmens imaginables, lui ont enfin ôté la vie. Mais quel fruit S. Paul fait-il espérer aux premiers Chrétiens qu'ils tireront de la méditation continuelle des douleurs de J. C. dans sa passion ? Le voici (3) : *Ut ne fatigemini, animis vestris deficientes*, afin que vous ne perdiez point courage et que vous ne tombiez point dans l'abattement. Or, cette promesse et cette exhortation s'adressent particulièrement aux confrères du rosaire ; comme ils doivent honorer la sainte Vierge par le souvenir continuel de ses mystères de douleur, qui n'ont été autres que ceux de son Fils, ils entrent en même temps avec elle en société, non-seulement des douleurs qu'elle a souffertes, mais

(1) Philipp. 2. v. 5.
(2) Hebr. 12. v. 3.
(3) Ibid.

encore de la patience et de la résignation à la volonté de Dieu avec laquelle elle les a souffertes.

3.° Comme la sainte Vierge a trouvé dans son Fils la source des plus pures joies qu'elle a goûtées en ce monde, et des plus cruelles douleurs dont elle y a été affligée, c'est en lui seul aussi qu'elle a trouvé la plus grande gloire qu'elle y a reçue. En effet, comme elle étoit entrée avec J. C. en société de tous les mystères de sa vie, quelle gloire pour cette sainte Mère lorsqu'elle vit son Fils ressuscité, glorieux, impassible et immortel, victorieux de la mort et de toutes les puissances du monde et de l'enfer! quelle gloire pour elle lorsqu'elle le vit monter au ciel par sa propre vertu, environné d'un million d'Esprits bienheureux avec tout l'appareil d'un triomphe! quelle gloire pour elle lorsqu'elle vit les Apôtres remplis du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, commencer à prêcher au milieu de Jérusalem avec un succès admirable, le nom et la divinité de son Fils! quelle gloire pour elle, lorsqu'après avoir payé le tribut à la nature par une mort d'amour, elle se vit élevée elle-même en corps et en ame par une vertu divine, et portée par des légions d'Anges sur le trône qui lui étoit préparé dans le ciel! enfin quelle consommation de gloire lorsqu'elle vit les trois Personnes divines la couronner comme la reine du ciel et de la terre! Voilà les mystères glorieux qui composent la troisième partie du rosaire et qui doivent être le sujet de vos méditations en le récitant. Vous devez ici vous élever en esprit au-dessus de vous-mêmes et de toutes les créatures; vous devez

entrer dans le ciel avec les Anges pour y admirer les mystères glorieux de Jésus et de Marie : heureux, M. F., si après en avoir fait le sujet ordinaire de vos réflexions ici-bas, vous méritez de les contempler à jamais dans l'éternité bienheureuse. *Amen.*

CCIII. DISCOURS.

DE LA PRIÈRE DITE ANGELUS.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.

Le Verbe a été fait chair, et a habité parmi nous.

JOAN. I. V. 14.

VOICI, M. F., l'accomplissement des prophéties, la vérité des figures, l'effet des promesses, la fin de la loi, l'ouverture de la grâce, le Verbe fait homme pour sauver les hommes. Dans tous les autres mystères nous voyons éclater quelques perfections particulières de Dieu. La justice paroît dans les souffrances de son Fils ; la puissance éclate dans sa résurrection, sa gloire dans son retour au ciel et dans son ascension triomphante où il a terminé sa course laborieuse ; mais dans son incarnation le Disciple bien-aimé n'admire que son amour (1) : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Amour qui, renfermé de toute éternité dans le sein de Dieu, s'est répandu au-dehors dès le commencement du monde dans la création, et s'est épuisé

(1) Joan. 3. v. 16.

dans le mystère de l'incarnation du Verbe envoyé pour le réparer.

N'attendez pas ici, M. F., que je vous développe des prodiges qui sont autant au-dessus de mes expressions que de mes idées : cette union de Dieu avec l'homme, la qualité de vierge avec celle de mère, cette alliance du cœur humain jaloux de sa liberté avec la Foi qui le captive, de l'éternité et du temps. N'attendez pas que je vous concilie cette extrême opposition de l'être et du néant, de la force et de la foiblesse, de la qualité de Fils de Dieu et de celle d'esclave : ces grands objets sur lesquels la curiosité des hommes s'est toujours égarée, seroient peut-être l'écueil de notre foible raison. Contentons-nous donc d'admirer ces merveilles, et de nous écrier avec S. Bernard : *Amor est qui hæc operatur*, c'est l'amour qui opère toutes ces choses. Contentons-nous d'honorer par nos hommages et par notre juste reconnoissance un mystère auquel nous sommes redevables des plus grands biens que nous puissions jamais recevoir. C'est là ce que l'Eglise attend de nous, et à quoi elle a voulu nous porter dans l'institution de cette prière spécialement consacrée pour honorer le mystère de l'incarnation. Vous comprenez sans peine que je veux parler de l'*Angelus*. Mais comme il y en a beaucoup parmi les Chrétiens de nos jours, ou qui négligent cette sainte pratique de dévotion, et qui sont sourds à la voix de l'Eglise qui les y invite trois fois le jour, ou du moins qui la récitent sans attention et sans aucune réflexion au grand mystère dont elle doit nous rappeler la mémoire

moire, il est à propos de vous en faire connoître la grandeur et l'excellence, la fin et les effets, pour réveiller les sentimens de votre foi, de votre piété et de votre reconnoissance.

Nous voyons dans l'histoire ecclésiastique que l'usage de réciter l'*Angelus* est fort ancien dans l'Eglise. D'abord les Fidèles récitoient trois fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, au commencement, au milieu et à la fin de la journée; les Papes même, pour autoriser cette dévotion, accordèrent des indulgences à ceux qui la pratiquoient fidèlement. Comme l'intention des Fidèles étoit d'honorer, par cette pratique, le mystère du Verbe incarné dans le sein de la plus sainte des Vierges, on a joint aux Salutations angéliques, que l'on récitoit auparavant, les paroles par lesquelles l'Ange annonça à Marie le mystère de l'Incarnation : *Angelus Domini nuntiavit Mariæ et concepit de spiritu sancto;* celles par lesquelles elle donna son consentement, en disant qu'elle étoit la servante du Seigneur, et qu'il fût fait dans elle selon la parole de l'Ange : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum;* et celles enfin de l'apôtre S. Jean, qui expriment leur accomplissement : Le Verbe a été fait chair et a demeuré parmi nous, *et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* L'Eglise y a joint une oraison, par laquelle nous supplions le père des miséricordes de répandre sa grâce dans nos cœurs, afin qu'ayant connu le mystère de l'Incarnation de son Fils, par le ministère de l'Ange qui fut envoyé pour l'annoncer à Marie, nous puis-

sions, par les mérites de sa passion et de sa croix, être conduits à la gloire de sa résurrection.

On a introduit l'usage de dire l'*Angelus* le matin, à midi et le soir pour quatre fins principales : 1.° pour nous faire consacrer à la prière le commencement, le milieu et la fin de la journée.

D'abord, si je voulois entreprendre de vous prouver ici la nécessité de recourir à la prière au commencement, au milieu et à la fin de chaque jour, la pourrois-je mieux fonder que sur tous les besoins qui nous pressent continuellement et à chaque instant? Si nous pouvions un seul moment nous suffire à nous-mêmes, nous pourrions nous dispenser de prier si souvent; mais qui de nous seroit assez présomptueux et assez téméraire pour se croire un seul instant sans besoin? Chacun de nous en sent plus qu'il n'en peut exprimer, et il en est encore plus qu'on n'en peut sentir : attaqués de toutes parts, au-dedans et au-dehors, nous sommes environnés de dangers continuels qui ne nous laissent jamais en sûreté. Nos passions fomentent dans notre cœur une guerre intestine et irréconciliable; nous n'avons pas plutôt surmonté un vice qu'un autre se réveille; et celui-ci terrassé, il s'en élève une foule d'autres qui nous livrent de nouveaux combats. L'ennemi du salut, attentif à notre perte, n'épargne rien pour en venir à bout. S'il ne peut faire entrer la mort dans notre ame par les yeux, il l'introduit par les oreilles. S'il nous trouve insensible aux douceurs de la volupté, il nous tente par le désir de devenir riches, souvent aux dépens de la probité

et de la conscience. Après cela, qui d'entre nous pourroit n'être pas convaincu de la nécessité où nous sommes de prier et de prier toujours (1) ? *Oportet semper orare, et non deficere.* Nous le voyons, nous le sentons, chaque partie de nous-mêmes a ses foiblesses, chaque objet extérieur, ses tentations; et dans ces fâcheuses extrémités, où en serions-nous, si, du fond de notre misère, nous ne levions sans cesse nos yeux et nos mains vers le trône de la miséricorde de Dieu, et si nous ne faisions sans cesse monter vers lui nos soupirs et nos gémissemens?

2.° L'*Angelus* a été institué pour remercier Dieu, trois fois le jour, du bienfait de l'Incarnation.

Qui eût jamais pensé, M. F., que le Verbe divin dût se faire chair, descendre du sein de son père dans celui de sa créature, se resserrer dans un espace si étroit, tout immense qu'il est; prendre dans le temps notre nature et se charger de nos foiblesses, nonobstant son éternité et sa toute-puissance? Qui eût jamais cru qu'un Dieu infiniment riche, saint, indépendant, eût voulu essuyer toutes les disgrâces de notre pauvreté pour nous faire part de ses biens, se revêtir de la ressemblance du péché pour nous communiquer sa sainteté, traîner les pesantes et humiliantes chaînes de notre servitude, pour nous affranchir et assurer notre liberté? Mais si un Dieu a fait des choses si merveilleuses en notre faveur, quelle reconnoissance ne devons-nous pas lui témoigner? Grâces éternelles soient donc rendues au

(1) Luc. 18. v. 1.

Père éternel, qui nous a donné, dans l'Incarnation, son Fils unique, et en sa personne tout ce qu'il a de plus cher. Grâces éternelles soient rendues au Verbe divin qui, devenant ce qu'il n'étoit pas sans cesser d'être ce qu'il étoit, vient prendre nos maux en prenant notre nature. Grâces éternelles soient rendues au Saint-Esprit, qui opère cet ineffable mystère dans les chastes entrailles d'une Vierge, qui devient mère d'un Dieu sans perdre sa virginité.

La troisième fin de la prière dite *Angelus* est de prier Dieu de nous faire arriver à la vie éternelle par les mérites de son Fils incarné pour nous.

L'homme fait à l'image de Dieu avoit été comblé des richesses de la divinité; mais la tache du péché avoit gâté cette beauté originelle. Il étoit perdu sans ressource, et rien ne pouvoit le sauver ni le dérober au dernier des malheurs. Que va-t-il donc devenir, M. F.? Dieu exécutera-t-il à son égard la sentence qu'il a prononcée contre le péché? Mais des chaînes d'obscurité, un étang de soufre et de feu, des brasiers éternels émeuvent les entrailles d'un Dieu miséricordieux. Laissera-t-il donc impunies tant d'actions d'iniquité, tant d'audace et de désobéissance? Son amour pour l'ordre et sa justice en sont blessés. C'est là l'énigme que tout l'univers ne sauroit résoudre; c'est là ce livre dont parle S. Jean (1); livre fermé des sept sceaux, *septem sigillis signatum*. Et moi, dit S. Jean, je pleurois beaucoup de ce que personne n'étoit digne de l'ouvrir et de le délier, *et ego flebam multùm, quoniam nemo dig-*

(1) Apoc 5. v. 1.

nus inventus est aperire librum et solvere eum. Rassurez-vous, Prophète du Dieu vivant, la tendresse dans Dieu a pris la place de sa colère, toute juste qu'elle étoit; il a envoyé l'auteur de l'image pour la réformer et lui rendre son premier lustre. Ayant la forme de la nature de Dieu, il s'est mis sous la forme d'esclave pour rompre nos fers, et nous mettre en liberté en nous rendant nos priviléges. Il s'est livré lui-même, dit l'Apôtre (1), pour nous retirer de l'esclavage où le péché nous avoit réduits. C'est ainsi, ajoute S. Jean (2), que Dieu a aimé le monde, jusqu'à livrer son Fils unique, afin que ceux qui croiront en lui ne périssent pas, mais qu'ils obtiennent la vie éternelle, *sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret; ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam.*

Cet amour de Dieu envers les hommes a éclaté singulièrement dans la manière dont la rédemption devoit s'opérer; il ne s'agissoit rien moins que d'exposer son Fils bien-aimé, son Verbe adorable, l'objet de toutes ses complaisances, aux plus sanglans opprobres, aux plus cruels supplices; c'est par l'effusion de tout son sang qu'il devoit apaiser sa justice; cette justice inflexible du Père devoit sévir contre lui avec la plus grande sévérité. Tel étoit le moyen qu'il a voulu employer à notre délivrance. Le Seigneur l'avoit chargé d'être une victime de propitiation; en sorte que, les mérites de sa mort nous étant appliqués, nous pussions, pleins de foi en ce mys-

(1) Tit. 2. v. 14. (2) Joan. 3. v. 16.

tère, les opposer au courroux d'un Dieu vengeur (1): *Quem proposuit Deus propitiationem per fidem in sanguine ipsius, ad ostensionem justitiæ suæ.*

Cette manière ineffable d'opérer notre rédemption nous a été annoncée dans une multitude de figures de l'ancien Testament. Celle de Joseph vendu par ses frères, et de Jonas jeté dans la mer pour apaiser la tempête, sont des plus remarquables. Le premier étant le salut de ceux qui l'avoient trahi, représente J. C. persécuté par les Juifs, dont il opère la délivrance. Joseph en prison avec deux criminels, prédit la grâce de l'un et le châtiment de l'autre; et J. C. en fit autant aux deux larrons qu'on avoit crucifiés à ses côtés. Joseph est appelé par Pharaon le Sauveur du monde; cette qualité ne convenoit qu'à J. C., et nullement à Joseph, sinon en figure.

A l'égard de Jonas, J. C. s'est appliqué l'événement figuratif de ce Prophète (2) : Jonas a demeuré trois jours et trois nuits dans le ventre d'un gros poisson; le Fils de Dieu doit demeurer tout autant dans le cœur de la terre. Jonas est envoyé par le Seigneur à Ninive pour y prêcher la pénitence, et menacer de sa part cette ville criminelle; c'est ainsi que J. C. est envoyé dans le monde par son Père (3), pour annoncer le jugement dernier et le salut des hommes. Jonas s'avouant coupable veut être jeté dans la mer, et dès l'instant qu'on l'a précipité, la tempête cesse; et J. C. s'offre à la mort pour nous arracher à l'enfer que nous avions mérité; et nous

(1) Rom. 3. v. 25.
(2) Matth. 12 v. 39.
(3) Luc 11. v. 30.

obtenons par ce moyen la vie éternelle. Jonas tombant au milieu des flots est englouti par un poisson monstrueux, qui le vomit sain et sauf sur le rivage, après trois jours ; J. C. cède au pouvoir de la mort qui le met au tombeau, mais le troisième jour il se dégage, et ressuscite plein de gloire.

Je pourrais ajouter à ces deux figures celle d'Isaac, que son père Abraham alloit immoler ; il fut retenu par un Ange, qui mit un bélier à la place de la victime. Cet animal représente l'Agneau divin qui s'est immolé pour nous, quand son Père étoit sur le point de nous faire mourir tous ; il a daigné nous remplacer pour racheter notre vie, et présenter à la majesté de Dieu une hostie incomparablement plus parfaite que tous les holocaustes du monde.

L'immolation de l'Agneau pascal qui devoit être sans tache figuroit aussi le sacrifice du fils de Dieu. Le sang de l'Agneau garantit les Hébreux du glaive de l'Ange exterminateur, qui tua dans une nuit tous les premiers nés de l'Egypte. Quiconque n'est pas arrosé du sang de Jésus-Christ, par le Baptême, ne peut se soustraire à la mort du péché. C'est le sang précieux qui nous donne droit à la vie éternelle.

La figure du serpent d'airain n'est pas moins expressive. Moïse le fit élever dans le désert, pour guérir en ceux qui le regardoient, les morsures des serpens ordinaires. Nous avons été mordus par le serpent infernal en la personne de nos premiers pères : et quel autre qu'un Dieu sauveur, élevé en croix à la vue de tous les hommes, a pu guérir nos blessures, appliquer sur la plaie causée par le péché un appareil salutaire ? Il devoit être exempt de crime

pour opérer cette merveilleuse guérison, mais il en a pris la ressemblance. C'étoit une représentation de l'homme pécheur, comme le serpent d'airain n'étoit que l'image des serpens naturels. Le Sauveur s'est fait aussi l'application de cette figure (1) : « De même » que Moïse a élevé le serpent dans le désert, c'est » ainsi que doit être élevé le Fils de l'homme ; afin » que quiconque croira en lui ne périsse point, » mais qu'il obtienne la vie éternelle. »

C'est ainsi, M. F., que nous avons été réformés et rétablis au nombre des enfans de Dieu ; c'est par ces moyens admirables et par des mystères incompréhensibles de charité que nous avons encore lieu d'espérer la vie éternelle par la grâce de celui qui nous l'a méritée par son Incarnation ; et c'est pour obtenir cette grâce des grâces que nous devons le prier tous les jours, et plusieurs fois dans le jour. C'est dans cette vue que l'Eglise a institué la dévotion de l'*Angelus*, et c'est dans les sentimens de la plus vive reconnoissance et du plus tendre amour, que nous devons nous en acquitter, si nous voulons faire cette prière utilement et réfléchir à ce qu'elle renferme.

La quatrième fin de l'institution de cette prière est d'invoquer l'assistance de la sainte Vierge comme mère de notre rédempteur.

C'est dans le sein de la sainte Vierge que la Sagesse incréée a pris le corps par lequel elle s'est rendue visible aux hommes. L'Ecriture nous représente tout d'un coup dans le peu de paroles qu'elle

(1) Joan. 3. v. 14. 15.

nous en dit, et la grandeur de cette Vierge incomparable, et l'obligation que nous avons de l'honorer: elle a enfanté dans le temps celui que Dieu engendre de toute éternité. Voilà le fondement de toutes ses grandeurs ; c'est d'elle que le Fils de Dieu a pris la chair par le sacrifice de laquelle il nous a réconciliés avec son Père, le sang par lequel il nous a purifiés pour nous rendre un peuple agréable à ses yeux et consacré particulièrement à son service, pour lui appartenir à jamais comme un peuple choisi et séparé de toutes les nations qui ont rejeté sa loi sainte. Voilà ce que nous devons à Marie ; voilà le fondement des obligations que nous lui avons et des honneurs que l'Eglise lui rend avec une piété si religieuse. Car c'est par elle que la sagesse s'est transportée dans l'Eglise pour y établir sa demeure jusqu'à la consommation des siècles. Recourons donc, M. F., dans toutes nos nécessités, à cette auguste Mère de notre Rédempteur; invoquons-la tous les jours de notre vie, et nous obtiendrons par sa puissante intercession toutes les grâces et les secours qui nous sont nécessaires pour le temps et pour l'éternité. *Amen.*

CCIV. DISCOURS.

DE LA DÉVOTION A L'ANGE GARDIEN.

Angelus meus vobiscum est.

Mon Ange est avec vous.

BARUCH. 6. v. 6.

LA Religion chrétienne nous apprend que nous avons tous des Anges gardiens, qui nous voient quoique nous ne les voyions pas; qui pendant la nuit et pendant le jour, soit que nous parlions, soit que nous gardions le silence, soit que nous soyons en repos ou que nous marchions, sont toujours à nos côtés, recueillant toutes nos paroles, observant toutes nos actions et toutes nos démarches. C'est pour nous tenir compagnie et ne nous abandonner qu'à la mort que nos Anges gardiens sont commis à notre sûreté par la divine Providence : *Angelus meus vobiscum est.* Dieu les a envoyés pour observer tout ce que nous faisons, et lui en rendre compte quoiqu'il le sache. Il les a mis comme des témoins fidèles dont nous ne pouvons ni corrompre l'intégrité, ni surprendre la vigilance, ni tromper la sagesse, ni fuir la présence, ni éluder le témoignage : *Angelus meus vobiscum est.* Vous pouvez bien éviter toute autre présence en changeant d'habit et de nom, en passant de ville en ville, de royaume en royaume; mais démarches très-inutiles pour vous soustraire à la présence de votre Ange. Partout où

vous allez, il vous suit, fût-ce dans les solitudes les plus inaccessibles; Dieu, comme dit S. Bernard, lui ayant communiqué quelque chose de son immensité pour le commettre à votre garde. Mais ce n'est pas tout; non-seulement il ne vous abandonne jamais, mais encore il vous conduit dans le bon chemin et vous défend contre les attaques de vos ennemis; il se met en peine de vous, il a un soin tout particulier de vous. Quelle reconnoissance ne devez-vous donc pas avoir, M. F., envers vos Anges gardiens, et avec quelle humilité et action de grâces ne devez-vous pas reconnoître tous les soins qu'ils prennent continuellement de votre salut? Puissé-je exciter en vous ces sentimens qui paroissent effacés dans le cœur de la plupart des Chrétiens, et réveiller votre foi et votre dévotion envers les saints Anges que Dieu a établis pour vous garder!

Que les miséricordes de Dieu sont grandes, M. F.! Quoiqu'il puisse faire toutes choses immédiatement par lui-même, il se sert néanmoins des causes secondes pour l'exécution de ses desseins. C'est Dieu seul, à proprement parler, qui nous garde, qui nous conserve, qui nous environne de tous côtés de sa protection. Mais ce qu'il peut faire tout seul, il veut l'exécuter par le ministère des saints Anges que nous appelons communément pour ce sujet *nos Anges gardiens*. Ils le sont en effet par plusieurs bons offices qu'ils nous rendent presqu'à chaque instant, et que le Saint-Esprit nous a tracés dans les saintes Ecritures, et dont il a bien voulu nous donner une excellente idée par ces paroles que Dieu

adressa à son peuple (1) : Je vous enverrai mon Ange qui marchera devant vous, qui vous gardera pendant le chemin, et qui vous conduira au lieu que je vous ai préparé, *ecce ego mittam Angelum meum qui præcedet te, et custodiet in viâ, et introducet in locum quem paravi.* Nos Anges gardiens veillent donc sur nous continuellement et nous assistent sans cesse, au milieu des périls que nous courons et qui nous mettent à tout moment en danger de nous perdre (2) : *Ut custodiant te in omnibus viis tuis :* dans les pas les plus glissans, dans les occasions les plus dangereuses, dans les événemens les plus critiques, *in omnibus viis tuis* : souvent nous dormons sur le bord du précipice, et notre Ange gardien nous éveille, comme il fit autrefois à saint Pierre dans la prison (3), *surge velociter.* Eveillez-vous, sortez de ce lieu, quittez cette maison, rompez ces liens. D'autres fois il nous avertit par des pressentimens intérieurs. Nous ne savons ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils veulent dire ; mais si nous n'avions pas été détournés de nous rendre à tel endroit où nous avions coutume d'aller, de faire telle démarche, nous étions perdus sans ressource. Nous ne savons comment nous avons été préservés de ce malheur ; c'est notre bon Ange, c'est ce gardien fidèle qui nous conduit dans toutes nos voies, *in omnibus viis tuis.*

Si vous demandez ce qui excite nos Anges gardiens à nous secourir avec tant de zèle, et ce qui

(1) Exod. 23. v. 20.
(2) Ps. 90. v. 11.
(3) Act. 12. v. 7.

les porte à nous témoigner tant d'amour, je vous en apporterai pour raison (1) : *Semper vident faciem Patris mei qui est in Cœlis*, ils voient sans cesse la face de Dieu, ils sont toujours en sa présence. Ils voient les mouvemens de son cœur, et l'amour infini qu'il a pour nous. Ils prennent toutes les dimensions de cette charité divine, sur laquelle ils règlent la leur. Ces sublimes intelligences la contemplent dans Dieu même, éclairées qu'elles sont des lumières de la gloire, elles en conçoivent la hauteur et la profondeur ; elles voient que Dieu, cet être infini et incompréhensible daigne arrêter ses yeux sur des créatures aussi foibles que les hommes ; ils considèrent que de toute éternité il les a aimées, qu'il a voulu les associer à son propre bonheur, et qu'il n'a pas dédaigné de se revêtir lui-même de leur nature dans le mystère adorable de son incarnation.

Mais est-il certain que nous ayons tous des Anges gardiens ?

Oui, M. F., c'est le sentiment de l'Eglise universelle, que chacun de nous a un Ange gardien que la divine Providence a commis à sa conduite pour l'aider à acquérir la vie éternelle. Dieu, dit le Prophète (2), a commandé aux Anges de vous garder en toutes vos voies ; et le Fils de Dieu dans l'Evangile (3) : Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits enfans, car je vous déclare que leurs Anges contemplent sans cesse la face de mon Père qui est

(1) Matth. 18. v. 10.
(2) Ps. 90. v. 11.
(3) Matth. 18. v. 10.

dans les cieux, *Angeli enim eorum semper vident faciem Patris mei, qui est in cœlis.* De ces célestes Esprits, les uns gouvernent les cieux et les astres, les autres gouvernent les royaumes ; et comme dit S. Clément, chaque nation a son protecteur qui en prend un soin particulier. Par exemple, il y a un Ange tutélaire de la France, de la Savoie, un autre du Piémont etc., et dans les saintes lettres nous en trouvons un (1) qui est appelé *le Prince des Perses*, parce qu'il veilloit au bien commun de cet empire. Il y en a qui sont préposés à la protection des familles religieuses, comme le remarque saint Thomas ; d'autres à celle des Eglises et des Temples consacrés à Dieu ; d'où vient que S. Grégoire de Naziance, disant adieu aux habitans de Constantinople, n'oublie point de rendre honneur aux Anges protecteurs de l'Eglise dans laquelle il parloit. Quelques saints Pères même soutiennent qu'il y a des Anges protecteurs des maisons particulières, surtout de celles des gens de bien. Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que chacun des hommes a le sien qui lui sert de tuteur et de gouverneur, ce qui est très-conforme à la puissance, à la sagesse et à la bonté de Dieu.

L'Ecriture nous apprend (2) que le lit du roi Salomon étoit environné de soixante gardes, les plus forts, les plus vaillans et les plus adroits qui fussent en Israel, et que chacun d'eux veilloit l'épée au côté pendant le sommeil du prince, pour le défendre des surprises et des périls de la nuit. Grâces

(1) Dan. 10. v. 13. (2) Cant. 3. v. 7.

aux miséricordes divines, il n'est aucun de nous qui ne puisse se glorifier d'avoir un semblable avantage et même plus grand. Nous sommes environnés, non de soixante guerriers choisis parmi des hommes toujours susceptibles de foiblesse ou de surprise, mais d'un guerrier immortel et invincible, choisi dans les troupes et les armées du Seigneur. C'est un Esprit céleste qui veille à la garde et à la défense de nos ames contre les embûches des puissances des ténèbres et des enfers. C'est un Ange du Très-Haut qui prend garde que nos ennemis n'usent de quelque surprise et ne viennent troubler notre repos ; c'est un Ange qui a toujours l'épée à la main, non comme autrefois pour interdire à nos premiers parens l'entrée du paradis de la terre, mais au contraire pour nous conduire au vrai paradis du ciel. Quel motif de confiance, M. F., quel moyen plus efficace pour obtenir de Dieu toutes les grâces qui nous sont nécessaires, si nous savons nous servir de cet avantage ! Si un ambassadeur qui réside à la cour d'un prince étranger ne manque pas d'employer toute son industrie et son crédit, pour bien conduire les affaires dont il est chargé et pour parvenir à ses fins ; nous que Dieu a élevés à la qualité de ses amis et de princes de son sang par l'alliance qu'il a voulu contracter avec nous dans le Baptême, qu'avons-nous à craindre de nos ennemis visibles et invisibles, ayant à sa cour un Ange, qui est un résident ordinaire ? Je sais que nous avons de grandes affaires à traiter : il ne s'agit pas d'un petit intérêt temporel, mais de l'héritage du royaume céleste et d'une éternité de

bonheur ; je sais qu'il y a bien des différends à discuter, que nos ennemis y forment d'étranges obstacles. Mais après tout, que redoutons-nous ? Sachons commettre nos intérêts à cet Ambassadeur, et à cet Agent si fidèle, si intelligent, si zélé et si puissant. Combien de fois même avons-nous rompu l'alliance entre notre ame et Dieu par nos infidélités et nos révoltes ! et combien de fois notre bon Ange a-t-il apaisé le juste courroux du Seigneur, allégué notre foiblesse, représenté les piéges et les surprises que nous ont dressés nos ennemis, et nous a obtenu du temps pour rentrer en nous-mêmes, pour faire pénitence et pour nous soustraire aux justes châtimens que nous avions mérités !

Nous devons honorer nos Anges gardiens, les remercier, les invoquer, et suivre leurs inspirations.

Il est certain que le culte et l'invocation des saints Anges, ou la vénération que l'Eglise a toujours eue pour ces bienheureux Esprits, n'est point contraire au commandement d'honorer et d'aimer Dieu seul. Et en effet, se pourroit-il trouver quelqu'un assez insensé pour s'imaginer que, parce qu'un Roi auroit défendu à qui que ce fût de ses sujets de prendre la qualité de roi, et de souffrir qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'à lui-même, ce fût une marque qu'il ne voudroit pas qu'on portât honneur à ses ministres et à ses officiers ? Car, quoique les Chrétiens honorent les Anges à l'exemple des Saints de l'ancien Testament, ils se gardent bien de leur rendre les mêmes honneurs qu'à Dieu. Aussi lorsque nous lisons que quelques Anges ont refusé certains honneurs

honneurs de la part des hommes, ce n'a été que parce qu'on vouloit leur rendre dans ces occasions l'honneur suprême qui n'est dû qu'à Dieu seul. Mais si Dieu même a voulu qu'on rendît tant d'honneurs aux Rois par lesquels il gouverne ce monde pourquoi ne nous seroit-il pas permis d'honorer les Anges, qui sont ses ministres, dont il se sert, non-seulement pour le gouvernement de son Eglise en particulier, mais encore pour celui de tout cet univers, et par le secours desquels nous sommes délivrés tous les jours de mille et mille périls, soit pour l'ame, soit pour le corps ? Entrons donc dans les sentimens de l'Eglise, et faisons tous nos efforts pour honorer nos Anges gardiens. Ecoutons saint Bernard : Nous devons avoir, dit ce Père (1), un grand respect pour la présence de nos Anges tutélaires, *reverentiam pro præsentiâ* : leur excellence, leur sainteté, leur dignité, nous y engagent. La majesté des Rois de la terre imprime tant de respect, que leur seule présence nous tient dans le devoir. Mais, dit J. C. (2), celui qui est le moindre dans le ciel est plus grand que tout ce qu'il y a de plus élevé sur la terre : le dernier des Anges est plus noble que le plus grand potentat de ce monde ; avec quel respect ne devons-nous donc pas nous tenir devant eux, en pensant qu'ils sont toujours présens à Dieu, et en même temps toujours présens à nous ? Quand nos passions nous portent à quelqu'action indigne, imaginons-nous, disoit un sage, être devant une personne d'une haute vertu et

(1) In Psal. *Qui habitat.*

(2) Matth. 11, v. 11.

d'une grande autorité ; cette seule pensée nous retiendra. Le conseil est bon ; mais il seroit bien plus efficace si notre imagination nous rendoit cette personne véritablement présente : or, notre Ange gardien, cet Esprit si noble et si pur, nous est véritablement présent ; comment oserions-nous donc faire devant lui ce que nous rougirions de faire en la présence du dernier des hommes ? Croyons-nous qu'il soit insensible à un si grand mépris, et n'en craignons-nous point les suites ?

2.° Si c'est, au sentiment de S. Jérome (1), une preuve incontestable de l'excellence de nos ames, de savoir qu'elles ne sont pas plutôt créées que Dieu leur députe un prince de sa Cour pour en prendre soin et se charger de leur conduite, ce n'est pas cependant une chose dont nous devions être surpris, puisque c'est l'ordre de la sagesse de Dieu, et en quoi il fait éclater sa grandeur et sa majesté, d'employer ces Intelligences, comme ses officiers, au gouvernement de ce grand univers ; mais que ces Esprits immortels, élevés si fort au-dessus de nous par leur nature, et dans cette plénitude de bonheur dont ils jouissent par la possession de Dieu même qui est leur souverain bien ; que ces créatures, dis-je, si nobles, si excellentes, si parfaites, soient destinées à la conduite, non-seulement des princes et des monarques, mais du dernier de tous les hommes et du plus misérable qui soit sur la terre, et de savoir qu'ils s'y appliquent avec tous les soins imaginables, qu'ils re-

(2) Lib. 3. Comment. in cap. 10. mathæi.

gardent cet emploi comme le plus grand et le plus glorieux ; c'est, M. F., ce qui doit faire l'étonnement de tous les hommes, aussi bien que le sujet de leur reconnoissance. Le bonheur dont ils jouissent ne les empêche pas de soulager nos misères : ils sont au ciel et conversent avec les hommes sur la terre en même temps ; ils louent et bénissent le Créateur, et sont attentifs aux besoins des créatures : de là vient qu'on peut considérer ces Esprits bienheureux sous deux rapports, tous deux exprimés par le nom d'*Anges*, lequel est pris de leur office et non pas de leur nature, comme dit S. Grégoire-le-Grand (1), et qui signifie des messagers, des ambassadeurs et des envoyés ; ce que S. Bernard a heureusement expliqué dans ces courtes paroles : *Illos utique, et tuos ad nos, et nostros ad te, Angelos facis.* Ces purs Esprits, dit-il, en s'adressant à Dieu, son tles vôtres et les nôtres tout à la fois, c'est-à-dire, ce sont vos ambassadeurs auprès des hommes, et en même temps ce sont les envoyés des hommes auprès de vous. Ils ne se contentent pas de prendre soin de nous, de nous rendre toutes sortes de bons offices, de nous procurer toutes sortes de biens, de nous préserver de mille dangers, de nous délivrer de mille maux, ils présentent encore nos prières à Dieu, et nous en rapportent des grâces ; ils nous portent, pour ainsi dire, dans leurs mains : *In manibus portabunt te ;* et quand nous avons le malheur de tomber, ils nous aident à nous relever de nos chûtes. Quelle recon-

(1) Hom. 34. in Evang. ante medium.

noissance ne leur devons-nous pas pour tant et de si grands bienfaits ? Ne devrions-nous pas être animés envers nos Anges gardiens des mêmes sentimens que Tobie à l'égard de l'ange Raphaël, puisque nous ne leur avons pas de moindres obligations ?

3.° Le pouvoir et le crédit des saints Anges est employé continuellement et tout entier pour nous, pour nos affaires, pour nos besoins ; parce que, comme je viens de le dire, ce sont *nos Anges* auprès de Dieu, et nos guides sur la terre. Ils nous protégent contre nos ennemis, nous éloignent du mal et nous portent au bien par les bonnes inspirations qu'ils nous donnent, et les grâces qu'ils ne cessent de nous procurer, en priant pour nous. l'Ecriture-Sainte elle-même nous apprend (1) que ces Esprits bienheureux présentent au Seigneur non-seulement les prières et les larmes des particuliers, mais encore qu'ils s'intéressent pour les provinces et les royaumes (2); aussi est-elle remplie de témoignages qui autorisent l'invocation que nous leur faisons. Jacob demande à l'Ange avec lequel il avoit lutté, qu'il le bénît (3); et même il l'y contraignit, lui protestant qu'il ne le laisseroit point aller qu'il n'eût reçu sa bénédiction. Et non-seulement il invoqua cet Ange qu'il voyoit, mais même un autre qu'il ne voyoit pas, comme il paroît par ces paroles qu'il adressa aux enfans de Joseph (4): Que l'Ange qui m'a délivré de tout mal, protége et bénisse ces enfans, *Angelus qui eripuit me de cunctis malis, benedicat pueris istis.* Que ne devons-

(1) Tob. 12. v. 12.
(2) Dan. 10. v. 13.
(3) Gen. 32. v. 26.
(4) Gen. 48. v. 16.

nous donc point espérer du secours de nos Anges gardiens? quelle intercession plus puissante? et avec quelle confiance ne devons-nous pas réclamer leur assistance?

Nous devons recourir à nos Anges gardiens dans toutes nos nécessités, principalement le matin et le soir de chaque jour, et dans deux occasions particulières, dont la première est lorsque nous délibérons ou voulons entreprendre quelque affaire importante dans laquelle nous avons besoin de conseil et d'assistance. Demandons à notre bon Ange qu'il nous conduise dans cette affaire, en sorte que nous ne l'entreprenions pas si elle n'est pas selon la volonté de Dieu, pour son service et notre salut, et qu'il nous assiste pour l'achever heureusement. Ce moyen est très-efficace pour réussir dans nos prières, et attirer sur toutes nos démarches la bénédiction du ciel. Il est impossible qu'elles ne succèdent heureusement sous un si bon conducteur qui est tout ensemble très-fidèle, très-puissant et très-sage. La seconde occasion est lorsque nous sommes attaqués de quelque tentation, et exposés au danger d'offenser Dieu. Quand vous voyez, dit S. Bernard (1), une grande tentation qui vous presse, ou une grande tribulation qui s'approche, invoquez votre garde, votre docteur, celui qui vous secourt à propos dans vos nécessités: *Invoca custodem tuum, ductorem tuum, adjutorem tuum in opportunitatibus, in tribulatione.* En un mot, recommandez-vous à lui tous les jours de votre vie; priez-le qu'il veille sans cesse à votre conduite;

(1) In loco citato.

soyez docile et fidèle à suivre les saintes inspirations qu'il vous suggère ; demandez-lui qu'il vous préserve des malheurs de cette vie, et surtout du péché, qui est le malheur des malheurs, et qu'il vous conduise enfin à la vie éternelle. *Amen.*

CCV. DISCOURS.

DE LA DÉVOTION AUX SAINTS PATRONS.

Sancti estote, quia ego sanctus sum.

Soyez saints, parce que je suis saint.

LEVIT. 19. v. 2.

OUI, M. F., c'est à l'homme même que Dieu commande d'être saint; mais que cet homme est lui-même éloquent pour exagérer les difficultés et les obstacles qu'il trouve dans la voie de la sainteté, afin d'en faire autant de prétextes à sa lâcheté criminelle! Il dépeint d'une manière vive sa foiblesse, ses engagemens, ses fortes habitudes, son tempérament, son naturel; il se forme une idée de cette sainteté qu'on lui ordonne, comme d'une chose impraticable et qui est entièrement au-dessus de ses forces. Mais foiblesse humaine, difficultés prétendues, excuses frivoles, disparoissez aujourd'hui à la vue de la gloire et de l'exemple du bienheureux N. que l'Eglise va mettre devant nos yeux N. prochain. Nous devons travailler à devenir saints; la gloire dont il jouit dans les cieux nous y anime. Nous pouvons devenir saints, quelques difficultés qu'il y ait dans cette en-

treprise, son exemple nous le persuade. Regardez donc cet exemple, M. F., mais suivez-le en même temps ; combattez comme votre saint Patron, si vous voulez avoir part à sa couronne et à ses récompenses. Spectacles glorieux, saints exemples, quelles impressions ne devriez-vous pas faire sur nos esprits? Mais, M. F., mon dessein n'est point dans ce jour d'exposer à vos yeux les vertus particulières de votre saint Patron. Je veux uniquement vous porter à ne rien négliger pour vous disposer à solemniser saintement sa fête. Je prétends me borner à vous parler en général de la dévotion aux saints Patrons, afin qu'étant instruits de vos obligations sur ce sujet important, vous vous efforciez de les remplir, et méritiez par ce moyen la protection du saint titulaire de votre paroisse.

C'est l'usage de l'Eglise de donner aux Fidèles dans le Baptême le nom d'un Saint, afin que le nouveau baptisé le regarde comme son modèle et son protecteur auprès de Dieu. De même chaque paroisse est sous la protection d'un Saint en particulier, et nous ne devons point douter que ces saints Patrons ne s'intéressent vivement et particulièrement pour ceux qui mettent leur confiance dans leur protection, et qui demandent à Dieu, par leur intercession, les grâces qui leur sont nécessaires pour leur salut. Ce sont nos frères aînés qui règnent déjà dans une paix éternelle, ce sont nos tuteurs, nos défenseurs, qui, dans le bonheur élevé où ils sont parvenus, ne désirent rien tant que de voir multiplier tous les jours les imitateurs de leurs vertus et les compagnons de leur gloire. Tandis que nous sommes ici-bas dans le

combat, ils prient sans cesse Dieu pour nous, et demandent à Dieu les secours qui nous sont nécessaires pour remporter de glorieuses victoires sur les ennemis de notre salut. Ils sont morts dans la charité. Sur la terre ils aimoient non-seulement leurs amis, mais encore leurs ennemis, selon les maximes de l'Evangile, et dans le ciel ils ont une charité beaucoup plus parfaite; que ne feront-ils donc pas pour leurs amis, pour ceux qui les invoquent avec confiance, dans les ardeurs de la charité des Saints qui les dévore?

Ceux qui prétendent que la protection et le secours des saints Patrons est inutile, parce que Dieu entend lui-même nos prières sans qu'il ait besoin d'interprète pour les lui faire connoître, sont dans une erreur que les livres saints condamnent formellement. L'Ecriture en effet, remarque saint Augustin, nous apprend que souvent Dieu n'accorde plusieurs choses aux hommes, qu'après en avoir été prié par ses serviteurs, qui font en cela la fonction de médiateurs et d'intercesseurs auprès de lui. Nous en avons des exemples célèbres dans Abimélech et dans les amis de Job (1), à qui Dieu ne pardonna leurs péchés qu'à la prière d'Abraham et du saint homme Job. Que si l'on objecte que c'est une marque qu'on manque de Foi, ou du moins qu'elle est très-foible, que d'avoir recours à l'intercession des Saints, que peut-on répondre à l'exemple du centenier de l'Evangile, dont J. C. lui-même a loué la Foi d'une manière si particulière, quoique cet homme lui eût

(1) Gen. 20. v. 7. Job. 42. v. 8.

envoyé quelques-uns des sénateurs des Juifs pour le supplier de guérir son serviteur qui étoit malade? Ainsi, quoiqu'il soit vrai, comme nous l'avons observé en expliquant le premier commandement de la loi, que nous n'ayons qu'un seul médiateur, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui seul nous a réconciliés par son sang avec Dieu son Père, et qui étant entré une fois dans le sanctuaire, et nous ayant acquis une rédemption éternelle, ne cesse point d'intercéder pour nous, il ne s'ensuit pas néanmoins qu'il ne soit point permis d'avoir recours aux mérites des Saints. J. C. seul est médiateur de puissance et de rédemption, mais les Saints sont médiateurs de grâce et d'intercession; ils prient au nom de J. C., ils n'ont aucun mérite qui ne dépende des mérites de J. C., ils n'ont accès auprès du trône de la grâce que par J. C.; et s'ils sont exaucés, c'est par l'amitié que Dieu a pour eux, au lieu que J. C. est exaucé à cause du respect et de la vénération que Dieu a pour lui (1): *Exauditus est pro suâ reverentiâ.* Mais tout cela n'empêche point que les Saints n'aient de grands pouvoirs auprès de Dieu, quoiqu'ils ne l'exercent que par les mérites de J. C.; car si, à cause que nous n'avons pour avocat que J. C., il ne nous étoit pas permis d'invoquer le secours des Saints, saint Paul auroit-il désiré avec tant d'ardeur (2) d'être assisté devant Dieu des prières des Saints de son temps, puisque les prières des Saints de ce monde ne dimi-

(1) Hebr. 5. v. 7. (2) Philip. 1. v. 19.

nueroient pas moins la gloire de J. C. notre médiateur, que celles des bienheureux ?

Mais c'est en vain que nous célébrerions les triomphes de nos saints Patrons, c'est en vain que nous présumerions du crédit qu'ils ont auprès de Dieu, si nous ne pratiquiions pas ce que nous solennisons, dit saint Augustin, et si nous ne faisions pas de notre culte la règle de notre vie : *Summa religionis est imitari quod colimus.* Nos saints Patrons sont nos modèles ; si leurs exemples ne nous animent pas, ils nous condamneront. De même donc que la vue de la gloire les a détachés de la terre, il faut qu'elle opère en nous le même effet. De même que la Foi de l'immortalité les a conduits à la sainteté, il faut que nous y parvenions par la même voie. Dieu n'exige pas moins de perfection de nous, qu'il en a demandé d'eux. Ce n'étoit pas seulement à des religieux, mais à tous les Chrétiens que parloit le Fils de Dieu, quand il les exhortoit à être parfaits (1). Ce n'étoit pas à des religieux que S. Paul écrivoit, quand il leur disoit (2) que ceux qui possèdent des biens en soient aussi détachés que s'ils ne les possédoient pas ; que ceux qui sont dans le mariage y vivent avec le même dégagement que s'ils n'y étoient pas ; que ceux qui usent du monde, en usent comme s'ils n'en usoient pas.

C'étoit par les exemples des Pères de l'ancienne loi, que S. Paul engageoit les premiers Chrétiens à la pratique des vertus par lesquelles ces saints per-

(1) Matth. 5. v. 48. (2) 1 Cor. 7. v. 30.

sonnages s'étoient sanctifiés. Il leur mettoit devant les yeux tous les justes de l'ancien Testament; ces justes cachés dans les cavernes (1), errans dans les solitudes; ces justes exténués de jeûnes, accablés de pénitences; ces justes accusés, calomniés; ces justes enfin dont le monde n'étoit pas digne, *quibus dignus non erat mundus*. Ne pouvons-nous pas vous adresser aujourd'hui les mêmes paroles, M. F.? Qui peut donc maintenant vous retenir? Fortifiés de l'exemple de vos saints Patrons, que ne courez-vous dans la carrière qui vous est ouverte? et puisque vous êtes les héritiers, les descendans des Saints, à qui tient-il donc que vous ne soyez saints comme eux, et que vous ne marchiez sur les traces que ces saints guides vous ont laissées? Vous imagineriez-vous peut-être que leur sainteté a été un effet de leur bonheur et non pas de leur courage? ah! sachez qu'ils ne sont au nombre des bienheureux que parce qu'ils ont vécu saintement, et qu'il leur en a coûté beaucoup pour être saints. Ils ont eu les mêmes obstacles à vaincre que vous; vous avez les mêmes moyens qu'eux, et vous prétendez à la même récompense. Ils ont eu les mêmes obstacles à vaincre que vous; et s'ils les ont vaincus, vous ne pouvez vous excuser de la sainteté sur son impossibilité. Si vous avez les mêmes moyens de vous sanctifier qu'eux, vous ne pouvez alléguer la trop grande difficulté. Mais quand les difficultés seroient encore plus grandes, puisque vous aspirez à la même récompense que vos saints Patrons, vous devez avoir le même

(1) Hebr. 11. v. 38.

courage qu'eux pour les surmonter, ou renoncer à la même espérance.

Elie, dit l'Ecriture (1), étoit un homme sujet aux mêmes foiblesses que nous. Les Saints, pour avoir été saints, n'ont pas été impeccables; ils ont eu des foiblesses, des défauts, des passions comme nous, et tout cela a contribué à leur sainteté. Mais s'ils ont eu des foiblesses, ils ont su s'élever au-dessus; s'ils ont eu des passions, ils les ont combattues et les ont vaincues; s'ils ont eu des défauts, ils s'en sont corrigés, et c'est par-là qu'ils sont devenus saints. Que pouvons-nous alléguer pour nous dispenser de travailler à notre sanctification? Est-ce notre tempérament? L'avons-nous plus prompt que Pierre, plus violent que Paul? Ils ont fait servir ce tempérament à leur sainteté. Est-ce la sensibilité de notre cœur? Qui l'eut jamais plus tendre pour les créatures que Marie Magdeleine? Elle sut le tourner du côté du Créateur. Est-ce la force de nos mauvaises habitudes? Qui les eut plus fortes et plus invétérées que saint Augustin? Il les a pourtant vaincues avec le secours de la grâce. Est-ce notre condition, notre état, nos emplois, notre âge, notre sexe? Le Ciel n'est-il pas plein de personnes de même condition, de même état, de même âge, de même sexe? Tous ces saints personnages que nous honorons avoient-ils une nature différente de la nôtre? Leur force étoit-elle la force des pierres, et leur chair étoit-elle de bronze, selon les termes de Job (2), ou s'accordoit-elle en eux parfaitement avec l'esprit? Ne portoient-ils pas dans

(1) Jacob. 5. v. 17. (2) Job. 6. v. 12.

leur cœur un malheureux penchant au plaisir, et la grâce avoit-elle consumé en eux ce fonds de concupiscence et de foiblesse que la prévarication d'Adam a rendu commun à toute sa postérité? Non sans doute, M. F.; pourquoi donc, avec le secours de la grâce, ne pourriez-vous pas devenir forts comme eux? Pourquoi ne pourriez-vous pas faire ce que tant d'autres ont fait? *Non poteris quod isti et istæ* (1)?

Direz-vous que vous n'avez pas les mêmes moyens pour vous sanctifier qu'ont eus les Saints? Mais oseriez-vous l'avancer sans démentir le témoignage de votre conscience? Ne servez-vous pas le même maître qu'eux? Est-il moins bon ce maître, est-il moins puissant, est-il moins libéral qu'il n'étoit alors? Devez-vous donc avoir moins de confiance en son secours? Devez-vous le servir avec moins d'ardeur? N'avez-vous pas le même Sauveur? mérite-t-il moins votre amour? N'avez-vous pas le même Evangile? est-il moins votre règle? Cette règle est-elle plus difficile à suivre qu'elle l'étoit de leur temps? Cet Evangile a-t-il moins de lumières pour vous éclairer? N'avez-vous pas les mêmes Sacremens? La vertu du sang de J. C. qui y est renfermée a-t-elle moins de force pour vous sanctifier? Les grâces, qui sont le prix de ce sang, ont-elles moins d'efficace pour vous toucher, pour vous convertir? D'où vient donc que les mêmes moyens ne produisent point en vous les mêmes effets? C'est que vous n'avez pas les mêmes dispositions; c'est que vous négligez ces moyens; c'est que vous en abusez; c'est que de ces moyens de salut

(1) Aug. lib. 9. Confes.

vous en faites souvent des obstacles à votre salut par le mauvais usage que vous en faites.

Si les saints Patrons sont nos modèles et nos guides, ils sont encore nos avocats, parce qu'ils prient et intercèdent pour nous auprès de Dieu. Ils prient même avec plus d'empressement pour nous que nous ne le pourrions faire nous-mêmes. Je n'insisterai pas davantage sur une vérité que nous avons établie en différens endroits de cet ouvrage, en justifiant le culte et l'invocation des Saints. J'ajouterai seulement que nos saints Patrons, en particulier, prient pour nous d'une manière qui iroit jusqu'à l'inquiétude, si l'état de leur gloire les rendoit capables de s'affliger de nos misères, étant, dit S. Cyprien, chagrins et inquiets sur notre immortalité, quelque assurance qu'ils aient de la leur, *de suâ immortalitate securi, de nostrâ solliciti.*

Puisque les saints Patrons s'intéressent si fort pour nous, il est bien juste que nous les honorions, que nous les invoquions et que nous célébrions saintement leurs fêtes.

1.° Pour concevoir une idée de l'honneur qui est dû aux Saints en général, et surtout à nos saints Patrons et protecteurs en particulier, il faut considérer l'honneur que Dieu même leur fait, les ayant prédestinés de toute éternité à une couronne de gloire, à un royaume éternel pour fruit de leurs victoires et de leurs combats, à un glorieux commerce avec les Anges, à une parfaite conformité avec J. C., à une claire vue de la Divinité, et à une possession éternelle de la lumière divine. Pour qui l'honneur seroit-il donc fait? A qui seroit-il dû

s'il n'étoit plus le prix de la vertu et du vrai mérite? et si les Saints, vivant sur la terre, méritoient qu'on eût du respect pour leur vertu, et qu'on les honorât, pourquoi leur refuseroit-on cet honneur, maintenant qu'ils sont dans le ciel inébranlablement affermis dans le bien, et possesseurs d'une couronne incorruptible?

2.° Pour célébrer saintement leurs fêtes, il faut s'abstenir des divertissemens profanes, et s'appliquer aux œuvres de piété et de religion.

Il faut l'avouer, à la honte de notre Religion, dans le malheureux siècle où nous vivons, la plus grande partie des Chrétiens ne connoît et ne distingue les jours de fêtes, et spécialement les fêtes des saints Patrons, que par les débauches, les jeux, les danses, les divertissemens profanes et les parties de plaisirs. Le libertinage, autorisé par la coutume, est devenu si universel, qu'on peut dire de ces saints jours consacrés à la piété et à la dévotion, qu'il s'y commet souvent plus de désordres que dans tout autre temps; il semble que tous les démons soient déchaînés, qu'ils sortent de l'enfer, et s'emparent des Fidèles dans ces jours sacrés, tant les excès où ils s'emportent sont étranges, tant les profanations qu'ils en font sont énormes et scandaleuses, s'abandonnant avec une licence effrénée et sans retenue, à toutes sortes de dissolutions. Ecoutez, M. F., ce que S. Jean Chrysostôme pensoit de ces indignes Chrétiens: ce saint Docteur n'a pas craint d'avancer que les profanateurs de nos fêtes et de nos solennités, ne sont pas moins coupables que ceux qui pillent ou dépouillent les églises de Dieu par un

attentat sacrilége; puisque si ceux-ci profanent des biens consacrés au culte du Seigneur, ceux-là profanent les jours qu'il s'est réservés et qu'il a voulu être consacrés à son service. L'entendez-vous, M. F., le comprenez-vous, quel péché c'est, dans le sentiment de ce Père, que de violer et de profaner les saints jours? Quels sentimens aviez-vous de ces impies qui, dans ces derniers temps de désolation et de scandale, ont dépouillé vos églises des plus riches ornemens dont la piété de nos ancêtres les avoient parées, et qui, après avoir dérobé les vases sacrés, les ont employés à des usages profanes? Vous avez eu sans doute horreur de ces attentats, et le seul souvenir qui vous en reste vous fait encore frémir d'horreur, parce que vous ne pouvez ignorer que les moindres choses qui ont servi au ministère des autels, sont sacrées et inviolables; mais la profanation des plus saints jours est-elle un moindre sacrilége? ce temps est-il moins consacré à Dieu que les meubles de nos églises? Ah! M. F., vos saints Patrons, dont vous profanez les fêtes, s'élèveront contre vous au jour des vengeances; ils seront eux-mêmes vos accusateurs et vos juges. Que leur répondrez-vous lorsqu'ils vous reprocheront qu'au lieu d'imiter leurs vertus, vous vous serez plongés en toutes sortes de vices, et qu'en honorant leur mémoire en apparence, vous les aurez en effet déshonorés? Le Seigneur lui-même n'a-t-il pas déclaré qu'il punira, dans toute la juste rigueur de sa colère, ces fêtes profanes que l'impiété a fait succéder aux fêtes chrétiennes: Je ne souffrirai pas, dit-il

dit-il par son Prophète (1), vos fêtes infâmes et vos assemblées criminelles, et toutes vos solennités me font horreur.

Ce n'est pas cependant, M. F., que je veuille rien outrer, et que je prétende qu'il ne vous soit pas permis de prendre quelque honnête divertissement dans les jours de fêtes et de solennités. Quelque religieux observateurs que fussent les premiers Chrétiens des saints jours, l'histoire nous apprend que dans ces heureux temps les Fidèles donnoient des marques de leur réjouissance, soit en se vêtant plus proprement, soit par des festins qu'on appeloit *agapes*, c'est-à-dire, festins de charité où, en se réjouissant dans le Seigneur, ils nourrissoient les pauvres; et la piété y avoit autant de part qu'une sainte joie. Après ces repas de frugalité et de dévotion, les Fidèles couroient en foule de la table à l'église, en sorte que leurs divertissemens redoubloient leur ferveur; voici comme en parle Tertullien (1): « A l'issue de nos banquets nous n'allons » pas à ces spectacles où l'on ne voit que du sang » et des meurtres..... à ces assemblées où l'impiété, » la médisance et l'impureté triomphent de la vertu: » l'on ne voit dans nos exercices, dans nos actions, » dans nos discours, dans nos divertissemens même, » que piété, modestie, frugalité, de manière qu'il » est aisé de remarquer que nous avons pris plus » de soin, dans les festins que nous faisons aux » jours de nos fêtes, de nourrir notre esprit du » pain de la parole de Dieu, que notre corps des

(1) Isai. 1. v. 14.

(2) Tert. apolog.

» alimens corporels ; que nos fêtes sont établies » pour inspirer une sainte alégresse à l'esprit, et » non pas pour fournir au corps de quoi contenter » la sensualité. »

Si les Chrétiens de nos jours connoissoient l'esprit de la Religion sainte qu'ils ont le bonheur de professer, et s'ils avoient un vrai désir de se sanctifier, nous ne serions pas obligés de les exhorter, et souvent inutilement, d'approcher des sacremens aux jours de nos plus grandes solennités, ils seroient assez empressés de recourir d'eux-mêmes à ces sources abondantes de la grâce. Mais que de pécheurs endurcis, que de lâches Chrétiens, qui vivent tranquillement dans une criminelle indifférence sur la réception des sacremens ! qui ne s'en approcheroient peut-être jamais qu'à la mort, s'ils ne craignoient les foudres et les anathèmes de l'Eglise ! Et combien ne s'en trouve-t-il pas dans ce siècle d'irréligion et de blasphème, qui les méprisent et qui n'en font aucun cas ! Ne sommes-nous pas parvenus à ces jours malheureux, prédits autrefois par l'Apôtre, où l'on ne peut plus soutenir la sainte doctrine (1), *erit tempus, cùm doctrinam sanam non sustinebunt;* à ces jours où chacun, courant au gré de ses passions et de ses désirs, ne veut plus que des maîtres agréables qui flattent les oreilles, *ad sua desideria coacervabunt sibi magistros prurientes auribus ;* à ces jours où l'on ferme les oreilles à la vérité, *à veritate quidem auditum avertent ;* où l'on ne veut que des fables pour repaître son ima-

(1) 2. Tim. 4. v. 3. et seq.

gination, son esprit et son cœur, *ad fabulas autem convertentur?* Ah! quelle douleur pour nous, quand, au prix de nos travaux, des fatigues de notre ministère, nous apercevons que vous ne tirez aucun fruit de nos exhortations! Quelle amertume pour nous, quand nous remarquons en vous des esprits indifférens, que la vue des vérités les plus importantes ne sauroit fixer, qui entendent tout sans rien entendre. Il faudroit qu'un Prophète vous avertît de votre surdité (1): *Surdi, audite.* Il faudroit que, vous parlant comme à des morts, on vous adressât ces paroles d'Ezéchiel (2): Os desséchés, entendez la parole de Dieu, *ossa arida, audite verbum Domini.* Puissiez-vous, du moins aujourd'hui, vous réveiller et sortir de cet assoupissement funeste! Puissiez-vous intéresser à votre conversion le protecteur que vous avez dans le ciel, et célébrer sa fête d'une manière qui vous mérite cette faveur! Approchez pour cela des sacremens en son honneur, avec les dispositions les plus parfaites; préparez-vous-y par une véritable conversion, un solide changement et une vive détestation de vos péchés. Ne profanez pas cette solennité par des excès et des divertissemens criminels. Appliquez-vous, au contraire, à des œuvres de piété et de charité. Assistez avec édification aux divins offices, et n'oubliez pas de faire au Seigneur le renouvellement des promesses de votre Baptême; car si vous les observez exactement, vous mériterez après votre mort de jouir de la gloire de votre S. Patron, et d'être couronné avec lui dans l'éternité. *Amen.*

(1) Is. 42. v. 18. (2) Ezech. 37. v. 4.

CCVI. DISCOURS.

DE L'EMPLOI DE LA JOURNÉE.

Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.

Rachetons le temps, parce que les jours sont mauvais.

Eph. 5. v. 16.

Quand l'apôtre S. Paul nous assure, M. F., qu'il y a de mauvais jours, il ne faut pas nous imaginer qu'il veuille dire que ces jours sont mauvais par eux-mêmes; il savoit que Dieu est l'auteur de tous les temps, et qu'il n'a rien fait et ne peut rien faire que de très-bon. S. Augustin dit que c'est la malice et la misère des hommes qui rendent les jours mauvais, *dies malos duæ res faciunt, miseria hominum et malitia.* Nous disons que les temps sont mauvais à cause de la disette, à cause des maladies ou des guerres; un malade nomme le jour de son accès, *son mauvais jour;* un voyageur fatigué de la pluie dit qu'il fait mauvais temps; mais il ne tient qu'à nous de changer ces mauvais jours et ces mauvais temps, en de très-bons, par notre patience et par l'exercice des vertus chrétiennes. Ces temps nous serviront même, si nous en usons bien, pour acquérir une éternité bienheureuse; au contraire, notre malice rendra nos jours mauvais en deux manières : ils seront mauvais, si nous les employons à faire ce que nous ne devons pas; ils seront mauvais, si nous ne les employons pas à faire ce que

nous devons; ils seront perdus pour nous de l'une et de l'autre de ces deux manières, et ils deviendront de plus les causes de notre perte. Et voilà en quel sens l'Apôtre nous ordonne de les racheter; c'est-à-dire, en réparant la perte du temps passé par un bon usage de celui qui nous reste. Racheter le temps, dit S. Anselme, c'est réparer le temps mal employé et les années d'une mauvaise vie, et rentrer, par une salutaire pénitence, dans la voie dont nous nous étions écartés; ou bien, comme l'explique S. Augustin, racheter le temps, c'est s'occuper de saints exercices, et donner à Dieu le temps qu'on auroit employé aux affaires du monde. Profitons donc, M. F., du temps qui nous reste; vous le savez, les jours de notre vie sont déterminés, et nous approchons de la fin à chaque moment. Souvenons-nous qu'il viendra un temps où nous ne pourrons plus profiter du temps, parce qu'il sera suivi de l'éternité (1), *et tempus non erit amplius.* Faisons donc un bon usage du temps qui nous reste, et désormais n'en perdons pas un instant (2), *ergò dùm tempus habemus, operemur bonum.* C'est pour vous porter efficacement à ces devoirs, que nous nous sommes proposé de vous entretenir de l'exercice propre du Chrétien. Il est pour vous de la dernière importance de sanctifier votre temps et vos actions; c'est là le but et la fin de toutes les instructions que nous vous adressons; car, de quelle utilité seroient elles, si elles n'influoient pas dans votre conduite particulière, et si vous ne pratiquiez

(1) Apoc. 10. v. 6. (2) Gal. 6. v. 10.

pas ce que nous vous enseignons? Apprenez donc à régler votre conduite sur les principes du christianisme, et à exercer en toutes choses votre sainte Religion. Nous parlerons aujourd'hui de ce que le Chrétien doit faire dès son réveil.

Le Chrétien, à son réveil, doit 1.° consacrer à Dieu ses premières pensées et les premiers mouvemens de son cœur; 2.° se munir du signe de la croix, et demander à Dieu la grâce de le glorifier par toutes les actions de la journée; 3.° il est bon d'adorer les premières pensées de J. C. entrant dans ce monde pour glorifier son Père, et dire avec lui (1): Je m'offre à vous, mon Dieu, je ne reçois la vie que pour faire votre volonté; c'est là, mon Dieu, ce que je désire, d'aimer votre loi et de la porter gravée dans le fond de mon cœur: *Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei.*

Il faut, autant qu'il est possible, régler l'heure de son lever et de son coucher, se lever promptement lorsqu'on a pris un repos suffisant, et s'habiller ensuite avec pudeur, modestie et en esprit de pénitence. On peut, en s'habillant, s'entretenir intérieurement de quelques-unes de ces pensées: que nous n'avons besoin d'habits que depuis que nous nous sommes dégradés par le péché, et que par conséquent les vêtemens dont nous couvrons nos corps sont des monumens honteux du péché et de la rebellion de nos premiers parens; que nous sommes vêtus de la dépouille des bêtes, parce que nous nous sommes rendus semblables aux bêtes en

(1) Ps. 39. v. 9.

suivant nos passions et nos appétits déréglés ; que les habits étant les marques de notre ignominie, c'est un étrange aveuglement d'en tirer vanité et de porter avec faste la livrée du pécheur; que la mort ne nous laissera qu'un triste linceuil pour tout habillement. On peut encore réfléchir sur le soin qu'on prend de couvrir et d'orner son corps, pendant qu'on en prend si peu de revêtir son ame, et de l'embellir des vertus chrétiennes. Enfin, on peut réciter quelques prières, pour ne point perdre de temps, et pour empêcher l'esprit de se livrer à de vaines imaginations.

La pensée que Dieu voit tout, et qu'il est présent en tous lieux, est bien capable de nous retenir toujours dans une parfaite modestie et de nous empêcher de nous permettre jamais rien où il y ait du désordre et de l'indécence; rien qui ressente la licence des ténèbres, puisqu'il est toujours jour pour lui, et que d'ailleurs l'homme a au-dedans de lui une lumière qui le met partout en vue, qui ne lui permet pas de se cacher ni de se travestir, qui découvre tout ce qu'il fait, à un témoin qui l'épie toujours, à un accusateur qui crie continuellement après lui, à un juge à qui il ne peut rien faire accroire. Un Chrétien qui est persuadé de cette vérité, qu'il est partout sous les yeux de Dieu, en quelque lieu qu'il soit et quoi qu'il fasse, peut-il jamais oublier le respect et perdre la retenue? peut-il jamais manquer de modestie et de bienséance? Quoi donc! M. F., la seule pensée d'être aperçus d'un homme sage sert de frein aux plus emportés, et les yeux de Dieu, pour qui il n'y a point de nuit qui

ne soit claire, point de ténèbres qui ne soient lumineuses, n'auront point de pouvoir sur nous? et sa présence à qui rien n'est fermé ni secret ne pourra pas nous retenir dans la modestie?

Dès qu'on est habillé, il faut prendre de l'eau bénite, se mettre à genoux devant un crucifix ou une image de dévotion, et faire la prière du matin.

C'est un désordre bien déplorable, M. F., que celui qui règne chez une infinité de Chrétiens, dans ces derniers temps où la charité s'est tellement refroidie et où la foi est si languissante, qu'ils se dispensent, sans scrupule, de leurs premiers devoirs envers l'Etre suprême pendant que l'idolâtre s'empresse de rendre ses hommages à ses dieux de pierre et de bois; que le mahométan consacre à la divinité les prémices de chaque jour; que le juif donne l'exemple à tous les peuples en ce point, il n'y a que le Chrétien qui refuse à Dieu le juste tribut de ses prières. Combien n'y en a-t-il pas, en effet, qui négligent entièrement, le matin et le soir, l'exercice de la prière! combien ne s'en trouve-t-il pas qui y manquent très-souvent sous les plus légers prétextes? qui se livrent avec affection à leur travail, à leur négoce, sans penser même à Dieu dont la miséricorde les a conservés pendant la nuit, sans reconnoître leur dépendance à son égard, et sans lui demander la grâce de sanctifier le temps qu'il veut bien leur accorder pour opérer leur salut? Ah! quelle indignité! quelle irréligion! quelle impiété! quel abus du temps qui est si précieux! quel compte terrible à rendre, au jour du jugement, de ces jours consacrés au démon, où Dieu n'a point été invoqué!

où tout lui déplaît, par conséquent, et n'est propre qu'à provoquer sa colère et ses vengeances ! quel outrage envers cet Etre auteur de l'univers, de laisser l'essentiel du culte qui lui est dû pour vaquer à des occupations toutes profanes, de le quitter pour suivre les plus misérables objets! quelle préférence odieuse! Mais non-seulement, M. F., vous vous rendez coupables d'un grand péché en manquant à vos prières du matin et du soir ; mais encore vous perdez le mérite et le fruit des bonnes œuvres que vous pourriez faire pendant ces jours-là; vous vous exposez à succomber aux tentations que le démon nous livre sans cesse; et comment pourriez-vous lui résister, lorsque Dieu vous refuse à juste titre ses grâces et ses secours que vous ne lui avez pas même demandés ? Voilà une des principales causes de ce torrent d'iniquités qui inondent la face de la terre ; Dieu n'est point prié, ou ce qui revient au même, on le prie si mal, qu'il n'est pas surprenant que nous n'ayons aucune part à ses bénédictions. En effet, parmi ceux même qui ne portent pas l'impiété jusqu'à omettre entièrement l'exercice de la prière du matin et du soir, combien ne s'en trouve-t-il pas qui se contentent d'en réciter une partie, et qui se dispensent du reste sur les plus légers prétextes! Combien qui font leur prière en s'habillant, en voyageant, en s'occupant de toute autre chose, sans aucune attention à ce qu'ils disent, sans aucun désir de glorifier Dieu, mais seulement par routine, par coutume, et pour apaiser les troubles et les remords de leur conscience, qui s'élèvent contre eux lorsqu'ils ont manqué tout-à-fait

à ce devoir essentiel ! Prenez garde cependant, M. F., ne confondons pas les choses; je suis bien éloigné de condamner ceux qui s'occupent à prier, soit en s'habillant, soit en voyageant, soit en travaillant; on ne sauroit au contraire assez exhorter les Chrétiens à sanctifier ainsi par la prière toutes leurs actions et leurs diverses occupations; mais ils ne doivent point se contenter de ces sortes de prières, et ils sont étroitement tenus de consacrer chaque jour, matin et soir, un certain temps, uniquement à ce saint exercice dont ils doivent s'acquitter à genoux (à moins qu'ils ne soient malades ou infirmes) dans quelque lieu retiré à l'écart, pour ne pas donner occasion à des distractions, ou bien en commun dans chaque famille, suivant les pieux usages de uos pères.

Nous devons, dans la prière du matin, 1.° adorer Dieu par J. C., lui rendre les hommages qu'une créature doit à son Créateur, un enfant à son père, un serviteur à son maître; 2.° lui rendre par J. C. mille actions de grâces pour tous les biens dont il nous a comblés dès le moment que nous avons été conçus dans le sein de nos mères; le remercier de nous avoir fait naître dans la véritable Religion, de nous avoir conservés jusqu'à ce moment, d'avoir pourvu aux besoins de nos corps et de nos ames, de ne nous avoir pas précipités dans les enfers, comme nous l'avons mérité tant de fois depuis que nous sommes au monde; 3.° lui demander pardon de tous les péchés que nous avons commis, de ceux que nous ne cessons de commettre tous les jours de notre vie; le conjurer, par le sang de J. C. notre Sauveur, de

ne pas nous traiter suivant nos mérites, mais d'avoir compassion de nous dans toute l'étendue de sa miséricorde; 4.° lui offrir notre esprit et toutes nos pensées; notre cœur et tous ses désirs; notre ame et notre corps; nos biens, notre santé, notre vie; tout cela lui appartient. 5.° Nous devons protester à ses pieds que nous voulons l'aimer par-dessus tout, que nous ne voulons rien aimer qu'en lui et par rapport à lui; 6.° lui demander par J. C. les grâces nécessaires pour ne point l'offenser en ce jour; qu'il nous remplisse de sa crainte, qu'il nous embrase de son amour, parce que de nous-mêmes nous ne sommes pas capables d'avoir aucun bon sentiment, aucune bonne pensée, pas même de prononcer son saint nom d'une manière qui lui soit agréable; 7.° recourir pour tout cela aux intercessions de la très-sainte Vierge, de nos Anges gardiens, de nos Patrons et de tous les Saints.

Après la prière il est très-important de prévoir les différentes occasions que l'on pourroit avoir dans la journée d'offenser Dieu ou de pratiquer la vertu; soit afin de prendre les mesures convenables pour éviter les occasions qui nous portent au mal et pour être fidèles dans celles qui nous portent au bien; soit pour demander à Dieu qu'il nous fortifie de sa grâce, sans quoi toute notre prévoyance et notre vigilance deviendroient inutiles. Enfin, comme tout Chrétien qui a atteint l'âge de discrétion est obligé, dans quelque état qu'il soit, de penser sérieusement à Dieu et à lui-même; de réfléchir et de s'examiner quelquefois sur ses défauts, ses devoirs et sur les vérités de la loi, sans quoi elles s'éteignent dans

son esprit, et son ame tombe dans la désolation ; et que les personnes qui vivent dans le monde y sont encore plus obligées, parce que leurs occupations les dissipent davantage, et qu'il leur est impossible de ne pas s'égarer, si elles ne rentrent de temps en temps en elles-mêmes; vous devez tous, M. F., vous faire un devoir indispensable de consacrer tous les jours de votre vie un certain temps, surtout le matin après la prière, pour méditer et réfléchir sur vous-mêmes et votre salut, sur vos défauts, pour les découvrir, vous en corriger et les réparer par la pénitence et par des résolutions salutaires et efficaces; sur vos fins dernières, sur les vertus que Dieu exige de nous, sur les exemples et les souffrances de J. C., en un mot sur quelque vérité de la Religion. Au reste tout le monde est capable de cet exercice, même les personnes les plus simples, tout comme celles qui sont le plus accablées d'occupations ne doivent pas s'en dispenser. On ne doit jamais abandonner cet exercice sous prétexte de l'ennui, des difficultés, des distractions continuelles et de ses occupations. Pour éviter l'ennui, il faut en fixer le temps; pour les difficultés, il n'y en a point de réelles; tout le monde est capable de rentrer en soi-même, et de réfléchir sur ses fins dernières, ses défauts, et les miséricordes de Dieu ; pour les distractions involontaires, bien loin de nuire, elles deviennent méritoires si on a soin de s'en humilier et si on continue à former de bonnes résolutions: enfin, pour les occupations, la première, la principale, la seule essentielle et nécessaire est notre salut; et comment pourroit-on ne pas trouver quelques mo-

mens chaque jour pour s'occuper de cette grande affaire, pendant qu'on en perd tant à ne rien faire ou à mal faire ?

Tout Chrétien doit se faire un devoir d'assister tous les jours, quand il le peut, à la sainte Messe; sa seule douleur devroit être de se voir privé par sa faute du bonheur d'offrir à Dieu ce sacrifice auguste qui lui rend plus de gloire que si on lui offroit un million de mondes. Quant à ceux qui ne peuvent point y assister tous les jours, à raison de quelque incommodité, ou à cause de la nécessité de leurs affaires, ou du devoir d'obéissance, comme les domestiques, ils doivent au moins y assister en esprit : pour cela, quand ils entendent le son de la cloche qui appelle les Fidèles au sacrifice de la Religion, ils doivent se joindre au Prêtre qui va l'offrir, aux Fidèles qui ont le bonheur d'y assister, et faire, soit à la maison, soit même au milieu de leur travail, les mêmes prières qu'ils feroient à l'église, s'ils pouvoient s'y rendre : que s'ils ne sont point à portée d'entendre le son de la cloche, ils doivent dans le cours de la matinée faire des prières à cette intention, et s'unir aux Prêtres qui célèbrent à toutes heures dans les différentes parties du monde chrétien. Au reste, ceux qui ne sont chrétiens que de nom, et qui sont dans l'habitude de n'assister jamais au très-saint sacrifice que les jours de précepte, quoiqu'ils puissent facilement s'y rendre tous les jours, doivent s'attendre que Dieu leur accordera ses grâces avec autant de réserve qu'ils en ont pour son service ; ou, pour le dire ouvertement et sans détour, ils portent visiblement un des caractères

les plus marqués d'irréligion, d'impénitence et de réprobation.

Ah ! M. F., rien de plus propre que la Messe bien entendue, pour attirer sur nous toutes sortes de bénédictions. Bénédictions sur nos biens temporels, sur nos terres, sur notre négoce. Il est dit dans l'Ecriture que le Seigneur bénit Obededom et tout ce qui lui appartenoit, parce qu'il avoit reçu l'arche dans sa maison (1), *benedixit Dominus Obededom et omnia ejus propter arcam Dei.* Que ne fera-t-il pas en faveur d'un Chrétien pénétré de sentimens de religion à l'égard de nos saints mystères, dont l'arche d'alliance n'étoit qu'une figure? Bénédictions sur nos corps, sur nos entreprises et sur nos desseins. Si nous entendons la Messe avec foi et piété, elle nous procurera le soulagement dont nous avons besoin parmi les différens accidens qui arrivent si fréquemment dans la vie, l'adoucissement et la consolation dans nos infirmités et dans nos langueurs, la force et le courage pour porter nos croix avec patience. Bénédictions sur nos ames : les pécheurs y recevront l'esprit de pénitence et de componction ; les justes une nouvelle ferveur dans le service de Dieu. C'est la source de la force des martyrs, de la sainteté des confesseurs, de la pureté des vierges. C'est la sanctification des ames chrétiennes, le bonheur et la gloire de l'Eglise ; en un mot c'est le trésor de la bonté de Dieu, comme l'appelle S. Chrysostôme (2) : *Benignitatis Dei thesaurus* ; trésor d'où il répand sur nous les

(1) 2. Reg. 6. v. 12. (2) Hom 3. ad eph.

richesses de sa miséricorde. Assistons-y donc souvent, M. F., et tous les jours, autant qu'il nous sera possible ; mais assistons-y avec tant de foi, de modestie et de piété, que nous méritions, après notre mort, de recueillir le dernier fruit de ce sacrifice dans la possession de la gloire que J. C., qui y est offert pour notre salut, nous a méritée. *Amen.*

CCVII. DISCOURS.

DU TRAVAIL.

Quid habet amplius homo de universo labore suo, quo laborat sub sole ?

Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ?

Eccles. i. v. 3.

Tout travail qui n'a pour but et pour objet que les biens et les avantages de cette vie est un travail vain et inutile ; et toutes les poursuites des hommes, lorsqu'ils s'occupent de ce qui est sous le soleil, sont des œuvres mortes et stériles, et absolument infructueuses. C'est ce qui a fait dire à l'Ecclésiaste : *Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ?* comme voulant dire que tout ce travail est vain, et qu'on n'en peut attendre aucun fruit solide ; c'est-à-dire, selon la remarque de S. Jérôme, qu'un homme, après s'être donné mille peines pour réussir en ses prétentions, s'il ne les rapporte à une fin plus noble et plus relevée

que toutes les choses visibles, ne trouvera en soi qu'un grand vide et qu'une profonde indigence, qui lui fera vivement sentir et déplorer avec regret l'inutilité de ses travaux et de ses poursuites. En effet, M. F., quand on ne travaille que pour le monde; quand l'intérêt est le principal ressort de tous nos mouvemens ; quand la cupidité est le premier mobile de toutes nos actions ; quand c'est elle qui absorbe tout notre temps, à qui nous sacrifions notre repos, notre santé, notre Religion même ; nous travaillons beaucoup, il est vrai, mais tant de mouvemens, tant de fatigues sont-elles moins inutiles pour l'éternité ? Tous nos jours sont pénibles, mais sont-ils moins perdus ? *Lassati sumus in viâ iniquitatis*, disent ces victimes de l'ambition et de l'avidité (1) ; nous n'avons pas coulé nos jours dans l'oisiveté ; qui fut jamais plus occupé que nous ? jamais aucun repos ; à force même de travailler nous nous sommes lassés, épuisés ; mais c'est dans la voie de l'iniquité et de la perdition, *in viâ iniquitatis*. Nous avons marché par des voies rudes et difficiles ; mais à quoi aboutissent nos travaux ? Quel fruit retirons-nous des richesses que nous avons accumulées : *Quid nobis profuit* ? Nous nous sommes interdit jusqu'au sommeil, nous avons usé notre santé, hâté même notre mort; quel avantage nous en revient-il ? Ah ! quelle confusion ! quel regret de n'avoir rien à l'heure de la mort qui puisse être offert à Dieu, à ce maître exact et sévère qui veut que tout profite ! Quel désespoir de ne recon-

(1) Sap. 5. v. 7.

noître

noître son aveuglement et son illusion que lorsqu'il n'est plus temps ! Mais, M. F., en vous suggérant ces réflexions salutaires, mon intention seroit-elle de vous engager à quitter vos occupations, vos travaux et votre état pour ne songer qu'à votre salut ? Non, non ; je viens au contraire vous exhorter au travail, vous en faire sentir la nécessité, vous le proposer comme un des moyens les plus propres à votre sanctification, et vous apprendre ce que vous devez faire pour le rendre utile, méritoire et agréable à Dieu.

Il y a, dit le Saint-Esprit (1), une grande occupation imposée, non à quelques-uns en particulier, mais à tous en général, et un joug fâcheux que tous les enfans d'Adam sont indispensablement obligés de porter. Mais quels sont ces enfans d'Adam ? Cette loi générale n'a-t-elle pas quelque exception ? *A residente super sedem gloriosam usque ad humiliatum in terrâ, in cinere.* Les enfans d'Adam sont ceux que l'on compte depuis le faîte de la royauté jusqu'à l'humiliation de la cendre ; depuis ceux qui portent la couronne et la pourpre, jusqu'à ceux qui ne sont couverts que de bure et de haillons. Cet arrêt n'exclut personne : les princes et les grands du monde y sont compris aussi bien que les misérables et les esclaves. En effet, M. F., qui que vous soyez, je vous le demande, qu'est ce qui vous dispenseroit de travailler ? Seroit-ce à cause que vous êtes distingués du simple peuple, et que vous avez assez de bien pour vivre à votre aise sans

(1) Eccl. 40. v. 3.

travail ? Mais votre rang et vos richesses peuvent-elles effacer la tache de votre origine, ou vous exempter de cette malédiction commune, par laquelle Dieu a condamné tout le genre humain à manger son pain à la sueur de son front ? souvenez-vous donc que vous êtes nés pour travailler comme les autres, et si vous voulez vous exempter du travail, ôtez donc cette tache de votre origine, que tout l'éclat du monde ne pourra jamais cacher ; ou plutôt considérez qu'étant entrés dans ce monde comme des esclaves avec les honteuses livrées du péché, vous ne devez songer qu'au travail. Non, non, personne n'en doit être dispensé : les femmes même n'y sont pas moins obligées que les hommes ; elles doivent s'occuper aux affaires domestiques de leur maison ; et encore que ces emplois leur paroissent peu de chose, il ne faut pas, cependant, qu'elles les négligent : Salomon, tout éclairé qu'il étoit, ne les méprisoit pas ; car après avoir cherché une femme forte, et après l'avoir trouvée, il dit qu'elle met la main à l'œuvre et qu'elle s'applique à des emplois laborieux (1) : *Manum suam misit ad fortia.*

2.° Non-seulement nous sommes obligés de travailler en qualité d'hommes et d'enfans d'Adam, et d'obéir à la sentence terrible que Dieu a prononcée contre tout le genre humain en punition de notre révolte et de notre péché ; mais encore nous devons travailler en qualité de Chrétiens, soit parce que nous devons imiter J. C. notre chef, qui a été

(1) Prov. 31. v. 19.

dans les travaux depuis sa plus tendre jeunesse, comme il nous l'apprend par la bouche du Prophète (1), *in laboribus à juventute meâ*; soit parce que tout Chrétien paresseux et oisif est toujours en proie au démon. Il est certain, en effet, que l'homme oisif est particulièrement exposé aux tentations de cet ennemi cruel qui n'a jamais plus de force que quand il attaque ceux qui languissent dans l'oisiveté. Le Sage dit (2) que l'oisiveté enseigne beaucoup de mal, *multam malitiam docuit otiositas*. Comment cela ? c'est que le démon, l'auteur de tous les maux, choisit le temps où nous sommes oisifs pour se faire entendre et pour nous inspirer ses fausses maximes: il attaqueroit vainement celui qui est saintement occupé; l'esprit qui est rempli de saintes vérités n'est point susceptible de vaines illusions; quand le corps est fatigué par un travail assidu, l'esprit qui a une étroite liaison avec le corps se ressent de ses fatigues ; il n'y a pas lieu de craindre qu'il se laisse séduire par les suggestions de l'ennemi; mais quand le corps est à son aise et qu'il n'est point fatigué par aucun travail, quand l'esprit n'est point nourri de saintes maximes; alors le démon trouve un champ libre, il peut dresser toutes ses embûches sans craindre aucun obstacle. Un esprit vide de bonnes pensées ne tarde guères à être infecté des fausses maximes du siècle; la corruption de l'esprit se répand bientôt jusques sur le cœur. Voilà donc le Chrétien oisif qui devient, pour ainsi dire, le jouet du

(1) Ps. 87. v. 16. (2) Eccl. 33. v. 29.

démon. Cet ennemi n'a qu'à proposer, il est obéi; on donne dans ses piéges, on ne songe pas même à se défendre : voilà donc ce qui rend le démon si fort, c'est l'oisiveté; c'est à l'oisiveté qu'il est redevable de tant de victoires qu'il remporte sur nous. Et n'attendez pas, M. F., qu'une personne accoutumée à l'oisiveté rentre en elle-même et change de conduite; rien n'est plus incorrigible que l'habitude de la paresse lorsqu'elle est invétérée : on s'accoutume insensiblement à mener une vie fainéante, et tout travail ensuite devient insupportable; on s'épouvante même de son ombre: prenez donc garde de ne pas tomber dans un état si dangereux. Exercez-vous de bonne heure au travail; formez-vous une sainte habitude qui vous donne autant de facilité pour le bien, que les méchans en ont pour le mal et pour tout ce qui est contraire à la profession d'un véritable Chrétien.

N'oubliez pas que nous sommes pécheurs, et, comme dit l'Ecriture (1), que nous avons tous été conçus dans l'iniquité, et que nous avons tous contracté une obligation particulière qui nous assujétit au travail. Cette conséquence est évidente dans les règles de la Foi. Pourquoi cela ? Parce que la Foi nous apprend que Dieu a ordonné le travail à l'homme, comme une peine de sa désobéissance et de sa rebellion; peine, disent les Théologiens, qui par rapport à nous est en même temps satisfactoire et préservative. *Satisfactoire*, pour expier le péché commis, et *préservative*, pour nous em-

(1) Ps. 50. v. 7.

pêcher de le commettre. *Satisfactoire*, parce que nous avons été prévaricateurs, et *préservative*, afin que nous cessions de l'être. *Satisfactoire*, pour être un moyen de réparation envers la justice de Dieu, et *préservative*, pour servir de remède à notre foiblesse : Tu as violé mon commandement, dit Dieu au premier homme (1), et moi je te condamne à porter le joug d'une vie laborieuse. La terre ne produira plus pour toi qu'à force de travail, au lieu qu'elle te fournissoit d'elle-même des fruits délicieux ; tu ne mangeras qu'un pain de douleur, c'est-à-dire, un pain que tes sueurs auront détrempé avant qu'il puisse être employé à ta nourriture, *in sudore vultûs tui vesceris pane.* Telle est la première loi que Dieu a établie dans le monde du moment que l'homme a été pécheur; et c'est cette loi qui fait un crime de l'oisiveté. Nous devons donc nous regarder comme des criminels exilés dans une terre maudite, et nous abaisser en toute humilité sous le joug que Dieu a imposé à tous les hommes : les occupations de notre état, les peines de corps et d'esprit qui les accompagnent, sont la punition du péché; acceptons-les en esprit d'expiation et de pénitence. Travaillons, non pas simplement pour avoir de quoi sustenter cette misérable vie; ce seroit travailler comme les infidèles qui ne connoissent pas Dieu : un tel travail seroit perdu pour l'éternité, et nous n'en aurions d'autre récompense que ce qu'il nous produiroit sur la terre. Travaillons, non pas pour accumuler des richesses et

(1) Gen. 3. v. 17.

contenter notre avarice : notre travail alors, au lieu de nous servir de pénitence, deviendroit lui-même un nouveau péché; mais travaillons pour accomplir la volonté de Dieu, de cet Etre souverainement juste qui nous a condamnés à manger notre pain à la sueur de notre front tous les jours de notre vie, *in sudore vultûs tui vesceris pane.*

Puisque Dieu a imposé une loi générale à tous les hommes de travailler, il faut s'acquitter du travail en vue d'obéir à cet Etre suprême et de se soumettre à ses arrêts. Il a parlé : en voilà assez pour nous imposer une étroite obligation de travailler tous les jours de notre vie. Pour accomplir cet ordre et ce commandement : il ne suffit pas, au reste, de travailler, et même beaucoup en ce monde, il faut encore que notre travail soit conforme aux desseins de Dieu sur nous, et que nous l'embrassions pour procurer sa gloire; car il n'y a que trop de misérables qui se damnent dans les commissions les plus laborieuses et les occupations les plus pénibles, parce qu'ils ne veulent pas supporter leur travail dans l'esprit du Christianisme, et qu'ils en perdent tout le fruit par leurs impatiences et par leurs murmures, au lieu d'en faire des occasions de mérite en faisant un sacrifice à Dieu de tout ce qu'ils y trouvent de rebutant et d'insupportable à la nature.

Il est donc de la dernière importance pour les Fidèles d'apprendre à sanctifier leur travail et leurs occupations, et à s'en acquitter avec des dispositions chrétiennes. La première et la principale, c'est de faire toutes ses actions pour Dieu et les lui offrir. Sans cela, tout le temps qu'on emploie au travail est perdu

pour le salut. Eh! M. F., quel plus grand malheur pour vous que d'être obligés par votre état de vaquer la plus grande partie de votre vie à des travaux rudes et pénibles, d'être sujets aux incommodités des temps et des saisons, de supporter les rigueurs du froid et des chaleurs, et de n'avoir à espérer aucune récompense de tant de peines et de fatigues! Car, ne vous y trompez pas; Dieu ne vous tiendra aucun compte, ainsi que je l'ai déjà dit, de toutes les actions que vous ne lui aurez pas rapportées et qui n'auront pas sa gloire pour fin; il ne les récompensera jamais; mais, au contraire, si vous lui offrez votre travail, si vous n'agissez que pour lui plaire, tous les momens de votre vie vous serviront à mériter des trésors infinis de grâces en ce monde et de gloire en l'autre.

On ne doit donc jamais manquer dans la prière du matin d'offrir à Dieu toutes les actions que l'on fera dans le courant de la journée, afin qu'il répande sur elles l'abondance de ses bénédictions. On doit encore lui offrir tout ce qu'on pourra souffrir dans le jour, afin qu'il veuille bien agréer ces peines et ces souffrances pour l'expiation de nos péchés. Ce n'est pas même assez de faire chaque jour une offrande générale de toutes ses actions, il faut en renouveler des actes au commencement de chacune des principales. Pour cet effet, il faut 1.° s'armer du signe de la croix, si recommandable aux premiers chrétiens, qui le faisoient ordinairement au commencement de leurs principales actions, comme nous l'apprend Tertullien (1) : *Quæcumque nos conver-*

(1) Lib. de Corona militum. cap. 4.

satio exercet, *frontem crucis signo ferimus.* 2.° Il faut unir son travail à celui de Jésus-Christ notre chef et notre modèle; lui consacrer ses peines et ses sueurs, souffrant pour lui comme il a souffert pour nous. Telle étoit la conduite des premiers Fidèles. Ils ne laissoient pas écouler inutilement le moindre moment, sans le consacrer au culte de Dieu et à l'adoration de Jésus-Christ, comme a remarqué S. Clément d'Alexandrie (1); ils prioient dans les travaux même les plus pénibles. Combien de martyrs condamnés aux mines se sont sanctifiés dans le secret du travail et de la prière, avant que de boire dans le calice du Seigneur, et lui ont consacré leurs sueurs avant que de lui donner leur sang! Combien de solitaires ont généreusement triomphé du monde, et se sont sauvés par la prière jointe au travail! 3.° Enfin, il faut prendre son travail avec modération et prudence, suivant cet avis du Sage (1): Ne travaillez pas dans la seule vue de vous enrichir; mais mettez des bornes à vos désirs. Dieu ne vous défend pas de travailler pour pourvoir à vos besoins, à l'entretien de votre famille et à l'établissement de vos enfans; mais il ne veut pas que vous vous laissiez aller à l'amour excessif des biens de ce monde, et à l'avarice qui est la racine et la source de tous les péchés. Vous devez arrêter cette avidité insatiable qui vous fait penser jour et nuit aux moyens d'augmenter votre fortune et d'amasser du bien, *prudentiæ tuæ pone modum;* parce qu'une fortune médiocre, suivant l'oracle du Saint-Esprit, acquise

(1) Lib. 7. Stromatum. (2) Prov. 23. v. 4.

par des voies justes, vaut mieux que les richesses immenses des pécheurs (1), *melius est modicum justo, super divitias peccatorum multas.*

Enfin, un Chrétien doit accompagner son travail de saintes pensées, de pieuses affections, de fréquentes élévations de son cœur vers Dieu, de bonnes paroles et d'une patience inaltérable. 1.° Il faut s'exciter de temps en temps à de saintes pensées, tâcher d'adoucir ce qu'un travail dégoûtant et pénible peut avoir de fatigant et de dur par le consolant exercice de la présence de Dieu. Hélas! avec quelle attention et quelle confiance ne devrions-nous pas nous adonner à ce saint exercice, puisqu'il renferme tout le secret de la perfection que Dieu lui-même a montré à Abraham? C'est cette présence de Dieu qui fait trouver le Paradis sur la terre. En effet, quel contentement, quelle satisfaction au milieu des peines inséparables du travail, d'être continuellement avec le plus tendre des pères, le meilleur et le plus fidèle de ses amis! 2.° Il faut avoir de bonnes paroles à la bouche. Des discours saints et édifians, des paroles sages et modestes, sont autant de prières et de louanges que nous rendons à Dieu. Consolons-nous parmi les peines du travail, non en proférant des discours obscènes, des paroles sales et équivoques, non en chantant des chansons profanes et criminelles, que les Saints appellent les chants des démons, et qui sont si communs parmi les impies et les libertins de nos jours; mais en nous entretenant de discours religieux, de cantiques de piété, chantant

(1) Ps. 36. v. 16.

des psaumes, des hymnes et autres prières de l'Eglise, à l'exemple des premiers Chrétiens (1) : *Loquentes vobismetipsis in psalmis et hymnis, et canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino.* 3.° Il faut avoir la patience dans le cœur, afin de souffrir avec soumission à la volonté de Dieu les fatigues qui accompagnent le travail. Que jamais la passion de la colère ne vous emporte à jurer et à maudire : ce seroit travailler pour le démon et non pour Dieu, pour l'enfer et non pour le ciel. Quand les choses ne réussissent pas à votre gré, ou qu'il vous arrive quelque événement fâcheux, au lieu de murmurer et de vous impatienter, recourez à Dieu, et attendez de lui le succès de votre travail (2), *subditus esto Domino, et ora eum.* Si vous observez ces règles, il y a tout lieu d'espérer, M. F., que vous ferez votre salut en sanctifiant toutes vos actions ; mais si vous les négligez, il est bien à craindre que vous ne perdiez votre temps, lors-même que vous travaillerez beaucoup. Prenez donc la résolution, du moins aujourd'hui, et après tant d'années perdues, de vous occuper plus utilement à l'avenir, et de travailler si saintement, que vous méritiez à la fin de vos jours d'entrer dans le repos éternel. *Amen.*

---

(1) Eph. 5. v. 19. (2) Ps. 36. v. 7.

CCVIII. DISCOURS.

SUITE DE L'EXERCICE DE LA JOURNÉE.

Aversi sunt filii Israel.... nec recordati sunt Domini Dei sui.

Les enfans d'Israel se sont égarés.... parce qu'ils ne se sont pas souvenus du Seigneur leur Dieu.

JUDIC. 8. v. 33 et 34.

Il faudroit être bien insensible et bien aveugle, pour ne pas sentir et ne pas voir la présence de Dieu qui est en nous, et qui nous comble sans cesse de ses bienfaits, puisque nous ne pouvons ni vivre ni agir sans lui; et puisque nous ne sommes pas un seul moment sans recevoir des faveurs de sa bonté, devrions-nous respirer un seul instant, dit S. Augustin, sans l'avoir présent dans notre esprit, et sans lui rendre de continuelles actions de grâces? Cependant, M. F., par une effroyable ingratitude, nous perdons chaque jour la vue d'un Dieu bienfaisant. Nous nous levons le matin, et nous ne pensons pas qu'il a été avec nous pour nous conserver pendant la nuit. Nous nous couchons le soir sans le remercier des biens que nous avons reçus de sa libéralité dans toute la journée. Nous usons, dans nos repas, des alimens que sa miséricorde nous a préparés, et nous ne lui en témoignons aucune reconnoissance. Nous nous souvenons aussi peu de lui que s'il n'étoit en nulle manière notre bienfai-

teur. Il nous est toujours présent par ses soins, et par notre ingratitude nous nous éloignons sans cesse de lui, et nous le perdons de vue. Hélas! M. F., qu'il en est parmi vous qui s'éloignent, par leurs crimes et leur insensibilité, de ce père des miséricordes, en même temps qu'il s'approche d'eux par ses bienfaits! Puissent-ils, du moins aujourd'hui, comprendre toute l'indignité d'une conduite si détestable, et mettre en pratique les moyens que nous allons leur suggérer pour sanctifier leurs repas, leurs récréations, ainsi que la fin de la journée.

S. Augustin met toute la piété dans la reconnoissance. Tout le culte de Dieu, dit-il, consiste en ce que l'ame ne lui soit point ingrate de ses bienfaits et de ses grâces ; cependant il n'y a rien à quoi l'on pense moins dans le monde. Reconnoissons en cela notre faute et l'énormité de notre ingratitude: Plusieurs, dit S. Bernard, osent souvent demander à Dieu avec importunité ce qui leur manque ; mais on en voit très-peu qui reconnoissent dignement les bienfaits qu'ils ont reçus. La plus grande partie des hommes vit dans un perpétuel oubli des grâces et des dons du Seigneur. On n'y répond que par une ingratitude monstrueuse et l'abus criminel qu'on en fait : plus les biens que l'on a reçus et que l'on reçoit sont grands et abondans, plus on y est insensible, et plus on néglige d'en rendre grâces. C'est aujourd'hui comme une loi parmi nous, que la prospérité soit la mère de l'oubli. Si les succès de nos affaires, de nos travaux et de nos entreprises sont favorables, c'est alors qu'on pense moins à en reconnoître l'auteur. Combien de personnes, en

effet, se mettent au lit pour dormir, et à table pour manger, sans penser, non plus que de vils animaux dénués de raison, que c'est Dieu qui leur donne la nourriture et le repos qu'ils prennent chaque jour! Il est donc d'une extrême importance d'avoir dans le cœur un vif et continuel sentiment des bienfaits du Seigneur; et puisque nous en recevons tous les jours de nouveaux par les alimens et la nourriture qu'il nous fournit, n'en usons que pour sa gloire, et ne manquons jamais à lui en témoigner notre reconnoissance par nos prières, nos cantiques et nos actions de grâces.

Souvenons-nous aussi qu'un Chrétien ne doit point manger ni boire pour le seul plaisir. La fin qu'il doit se proposer dans ses repas, est la conservation de la vie et des forces que Dieu lui a données, afin de les employer à son service : *Celui qui mange, mange pour le Seigneur*, dit l'Apôtre (1); *car nul de nous ne vit pour soi-même, puisque si nous vivons, c'est pour le Seigneur que nous vivons.* Et indépendamment de la Religion, quand nous n'écouterions que la voix de la raison, elle nous donne sur ce sujet assez de lumières pour nous empêcher de nous égarer si nous voulions l'écouter. Que nous dicte en effet la droite raison? Elle nous enseigne que nous ne vivons pas pour manger, mais que nous mangeons pour vivre, c'est-à-dire, que la nourriture ne nous a été donnée de Dieu que pour nous conserver la vie, que nous ne la devons prendre que dans cette vue et pour cette fin.

(1) Rom. 14. v. 8.

Elle nous dit que, quoique nous devions conserver notre vie et notre santé, néanmoins, nous ne devons user des alimens, qui sont les moyens de la conserver, qu'avec une grande modération, et avec cette mesure et cette réserve que, si nous pouvons obtenir la conservation de la vie et de la santé avec peu de nourriture, nous tenions pour excès d'en prendre davantage. S. Augustin nous assure qu'il avoit reçu cette leçon de Dieu, qu'il falloit user des alimens comme nous usons des remèdes, puisqu'ils n'ont été institués que pour nous garantir de la faim, qui est une véritable maladie, capable de nous donner la mort. Si nous prenons des alimens avec excès, nous ruinons notre santé, nous abrégeons nos jours, dit le Sage (1), au lieu que ceux qui sont sobres les conservent, *propter crapulam multi obierunt, qui autem abstinens est, adjicit et vitam.* Nous aimons tous la vie, sachons donc que l'intempérance cause tous les jours la mort à un grand nombre de personnes. Ne regardez pas le vin lorsqu'il brille dans le verre, dit encore le Sage (2). Il paroît délicieux à la bouche, il y entre agréablement; mais si vous en buvez par excès, il vous mordra comme un serpent, et vous empoisonnera comme un basilic, *ingreditur blandè; sed in novissimo mordebit ut coluber, et sicut regulus venena diffundet.* L'excès de la table, dit S. Basile (3), corrompt la masse du sang, irrite une bile ardente, épuise les forces et la vigueur de ceux qui paroissent

(1) Eccli. 37. v. 34.
(2) Prov. 23. v. 31.
(3) Hom. contra ebriosos.

les plus robustes; il avance la vieillesse, précipite la mort, et met un corps usé comme en proie à toutes sortes d'infirmités, *in multis enim escis erit infirmitas*. L'usage déréglé des alimens abaisse l'homme non-seulement jusqu'au rang des bêtes, mais même en quelque manière au-dessous, dit toujours S. Basile (1); ce vice honteux conduit aux derniers excès, il provoque à l'impureté, dit le Saint-Esprit (2), il engendre les querelles, *luxuriosa res vinum, et tumultuosa ebrietas*. Pour qui seront les querelles, les batailles et les blessures, ajoute le Saint-Esprit (3), sinon pour ceux qui passent le temps à boire du vin, et qui mettent leur plaisir à vider les verres? *nonne his qui commorantur in vino, et student calicibus epotandis?* Concluez de là, M. F., que personne n'est plus en danger de son salut qu'un ivrogne et un intempérant. Hé! que deviendra-t-il, si la mort le frappe dans cet état, puisque l'Ecriture nous assure que les ivrognes n'entreront pas dans le royaume de Dieu (4)? Il y a même cette différence entre l'intempérance et les autres crimes qui méritent la damnation, c'est que ceux-ci laissent au moins quelque liberté de recourir à Dieu, au lieu que l'intempérance en rend incapable. Combien n'a-t-on pas vu mourir de personnes dans le vin, sans pouvoir donner le moindre signe de pénitence! Tout condamne donc les excès dans le boire et dans le manger; la raison seule les défend, et la Religion nous apprend combien ils sont énormes aux yeux

(1) Ibid.
(2) Prov. 20. v. 1.
(3) Prov. 23. v. 30.
(4) 1 Cor. 6. v. 10.

de Dieu. Au reste, nous avons réfuté les prétextes frivoles dont on se sert pour en excuser la turpitude, lorsque nous avons traité des péchés capitaux (1).

Il en est des récréations et des divertissemens comme de la nourriture. Il n'y a personne qui puisse, avec quelque apparence de raison, condamner les divertissemens honnêtes et réglés, que ni l'Evangile ni la Religion ne condamnent point, que l'exemple de plusieurs grands Saints autorise, et que plusieurs maîtres de la vie spirituelle conseillent aux personnes même qui font profession de piété et de perfection. La philosophie morale ne les improuve pas, puisqu'elle établit une vertu, laquelle tient le milieu entre une vie trop triste et trop farouche, et celle qui est trop enjouée; de manière que le propre office de cette vertu est de régler les divertissemens selon la bienséance. La nécessité même, qui est la première de toutes les lois, nous oblige d'en user quelquefois, parce que la condition de l'homme, condamné au travail, n'est pas capable d'en soutenir un continuel et sans relâche. C'est pourquoi Dieu qui nous y a condamnés, a condescendu à notre infirmité en instituant un temps de repos, et en nous permettant de nous récréer; d'où il s'ensuit qu'il y a une nécessité de divertissement et de récréation, comme il y a une nécessité de repos et de nourriture. On peut encore considérer, avec S. Thomas, les divertissemens comme des médicamens et des remèdes

(1) Voyez LI. discours, tom. 3. p. 46.

dont

dont on ne se sert que dans la nécessité, et qui, étant faits pour rétablir la santé, lui seroient préjudiciables, et la ruineroient entièrement, si on en faisoit sa nourriture ordinaire, ou s'ils étoient pris sans mesure et sans discrétion.

Comme il est constant que la fin des récréations n'est que pour réparer les forces de l'esprit ou du corps, qui sont ou épuisées ou diminuées par le travail, c'est le sentiment de tous les Docteurs, que l'on n'a droit de se divertir que lorsqu'on a assez travaillé pour en avoir besoin. Hors cela, le divertissement ne sauroit être permis. D'autres ajoutent que les divertissemens doivent être réglés par le travail passé ou par le travail à venir, c'est-à-dire, qu'il n'est permis à un Chrétien de se divertir, qu'autant qu'il en a besoin pour se refaire du travail passé, ou pour se mettre en état de supporter le travail à venir. D'où il s'ensuit que les gens du monde qui ne travaillent point, et qui ne veulent point travailler, ne peuvent se permettre aucun divertissement, puisque ce ne peut être que la mollesse et la sensualité qui les portent à les rechercher; et ainsi, l'usage des choses permises en elles-mêmes est criminel à leur égard. Il arrive cependant, par un des plus grands désordres qui règnent dans le monde, que ceux qui travaillent le moins sont précisément ceux qui se divertissent le plus, et qui ne pensent qu'au plaisir. Il ne suffit pas même de n'aimer les divertissemens que pour se rendre plus propre au travail, et de n'en user qu'autant qu'on en a besoin pour réparer les forces épuisées et pour relâcher l'esprit; c'est encore une nécessité de n'y

employer que peu de temps, de faire choix des plus innocens, et de s'abstenir, en un mot, de tout jeu défendu et de tout divertissement profane et criminel. Et en quelle qualité un Chrétien pourroit-il y prendre part? Car, s'il se considère comme *pécheur*, ne doit-il pas reconnoître qu'il n'y a rien de plus contraire à cet état qui oblige à la pénitence, aux larmes, à la fuite des plaisirs, à la mortification, que la recherche des divertissemens dangereux? S'il se considère comme un enfant de Dieu, comme membre de J. C., illuminé par sa vérité, enrichi de ses grâces, nourri de son corps, héritier de son royaume, ne doit-il pas juger qu'il n'y a rien de plus indigne d'une si haute qualité, que de prendre part à ces folles joies des enfans du siècle?

Avant de se coucher, un Chrétien doit faire la prière, et s'il le peut, quelque bonne lecture.

Un Chrétien ne doit jamais se coucher sans faire la prière du soir. L'obligation de s'acquitter de cet exercice de religion est indispensable : quelque peine que l'on ait eue pendant la journée, quelque fatigue que l'on ait essuyée, on ne sauroit être dispensé de recourir à Dieu avant de s'abandonner au sommeil. Il est encore à propos, quand on le peut, de faire tous les jours quelque lecture de piété. La parole de Dieu est la nourriture de notre ame ; c'est sa force, sa lumière, son remède et sa consolation ; mais pour rendre cette lecture profitable, il faut 1.° demander à Dieu l'intelligence et l'amour des vérités que nous devons lire ; 2.° réfléchir attentivement et nous appliquer à nous-mêmes ce que nous lisons, en examinant si nous avons la vertu

qui est recommandée, et si nous ne sommes point coupables des péchés qui y sont condamnés. 3.° Il faut terminer la lecture par quelque courte et fervente prière, pour demander à Dieu la grâce de mettre en pratique ce qu'on vient de lire. 4.° Enfin il faut s'abstenir de la lecture des livres profanes et dangereux, non-seulement de ceux qui sont essentiellement mauvais, tels que sont les écrits contre la Foi et les bonnes mœurs, mais encore des romans et de la plupart des pièces de théâtre, parce que ce seroit mêler la parole du démon avec la parole de Dieu, le poison de l'ame avec ce qui doit en être la nourriture et le remède, et ouvrir, par ces sortes de lectures, son cœur à toutes les tentations du malin esprit.

Le Chrétien, à la prière du soir, doit faire à peu près les mêmes choses que nous avons marquées pour la prière du matin. Elle est composée de l'Oraison dominicale, de la salutation angélique, du symbole des Apôtres, de la confession des péchés, d'actes d'adoration, d'amour, d'espérance, de contrition, d'offrande, de remercîment. La plupart des Fidèles la terminent en récitant les commandemens de Dieu et de l'Eglise.

Si on jugeoit, M. F., de vos sentimens et de votre conduite par le langage que vous tenez dans vos prières du matin et du soir, on vous prendroit pour de parfaits Chrétiens. Vous demandez que le nom de Dieu soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite ; quoi de plus édifiant ? mais, au lieu de le sanctifier vous-mêmes, ce nom adorable, vous le déshonorez par des juremens, des

imprécations, par des discours contraires à la charité ou à la pudeur ; vous êtes cause que les autres le déshonorent par vos mauvais conseils, vos mauvais exemples et vos scandales. Au lieu de faire régner J. C. dans votre cœur, vous y faites régner le démon, à qui vous obéissez et dont vous faites les œuvres. Vous dites : Seigneur, que votre volonté soit faite, pendant que vous voulez ce que Dieu ne veut pas, et que vous ne voulez presque rien de ce qu'il veut; pendant que vous êtes sans soumission, sans patience, sans résignation dans les peines que vous souffrez et les malheurs qui vous arrivent.

Vous demandez votre pain quotidien, et vous faites servir à votre damnation les biens que la Providence vous envoie. Vous demandez votre pain quotidien, et vous dissipez dans un jour de quoi nourrir votre famille une semaine. Vos greniers sont pleins ; vous avez de l'or et de l'argent dans vos coffres, pendant que les pauvres manquent de tout ; et vous demandez votre pain quotidien !

Vous ajoutez ensuite : pardonnez-nous comme nous pardonnons ; et vous êtes rempli de fiel contre vos ennemis. Préservez-nous de la tentation ; et vous la cherchez, vous vous y exposez. Délivrez-nous du mal ; et le seul mal qui soit à craindre, je veux dire le péché, est celui que vous craignez le moins. Délivrez-nous du mal; et vous conservez des années entières, sans remords, des péchés mortels sur votre conscience ; que faites-vous donc? A quoi pensez-vous ? Que dites-vous, en récitant soir et matin cette divine prière, pendant que vos actions contredisent toutes les demandes qu'elle renferme ?

Je crois en Dieu le Père tout-puissant ; je crois en J. C. son Fils, qui est né, qui a souffert, qui est mort ; je crois au Saint-Esprit, à la sainte Eglise, et le reste. Telle est la profession de foi d'un Chrétien. Mais si vous croyez en Dieu, pourquoi pensez-vous et agissez-vous comme s'il n'y en avoit point? Si vous croyez en J. C., pourquoi suivez-vous les maximes du monde, plutôt que celles de l'Evangile ? Si vous croyez au Saint-Esprit et à l'Eglise, pourquoi donc écoutez-vous des fables et des nouveautés profanes ? Vous dites soir et matin : *je crois*, *je crois*. Eh ! de quoi vous servira de croire, si vous vivez comme ne croyant point ?

Vous vous confessez, vous protestez devant Dieu, la sainte Vierge et tous les Saints que vous avez péché, et grandement péché ; vous ajoutez, en frappant votre poitrine, que c'est votre faute et votre très-grande faute. Mais qu'est-ce que cela signifie, si vous conservez l'amour du péché dans le cœur ? Si vous ne faites aucune pénitence de ceux que vous avez commis, si vous ne prenez aucune précaution pour ne les plus commettre ? A quoi vous sert d'invoquer la sainte Vierge et les Saints, si vous marchez toujours dans un chemin tout opposé à celui qu'ils ont tenu pendant qu'ils étoient sur la terre, et qui les a conduits à la vie éternelle ?

Vous récitez des actes d'adoration ; et vous faites un Dieu de vos richesses, de votre ventre, de vos plaisirs ; des actes de remercîment ; et vous ne donnez à Dieu aucune marque de reconnoissance. Vous offrez votre cœur à Dieu, et vous le donnez

tout entier à vos passions. Votre bouche dit : Mon Dieu, je vous aime ; et vos actions disent encore mieux que vous ne l'aimez pas. Quelle contradiction entre la vie que vous menez, et les prières que vous faites !

C'est sans doute une habitude louable de terminer la prière du matin et du soir, en récitant avec respect les commandemens de Dieu et de l'Eglise. Mais celui qui les récite, sans se mettre d'ailleurs en peine de les pratiquer, récite vraiment l'arrêt de sa condamnation, et prononce lui-même son jugement.

Il suit de là, M. F., que, comme il est impossible de bien vivre sans bien prier, parce que nous ne pouvons rien sans la grâce, il est impossible aussi de bien prier, quand on ne mène pas, ou du moins qu'on ne désire pas de mener une vie chrétienne. Prenez donc garde aux prières que vous adressez à Dieu ; faites attention à ce qu'elles signifient ; elles renferment ce que nous croyons, ce que nous espérons, ce que nous devons désirer, ce que nous devons faire pour gagner le ciel ; elles sont la règle de notre vie ; et si nous les récitions comme il faut, nous y apprendrions et le bien que nous devons faire, et le mal que nous devons fuir ; nous y trouverions enfin les grâces les plus abondantes, et nous y puiserions les plus douces consolations.

Il faut, à la prière du soir, examiner sa conscience sur les péchés qu'on a commis pendant la journée ; voir si on a été fidèle aux résolutions prises le matin d'éviter les occasions du péché et de pratiquer la vertu ; s'exciter vivement à la douleur d'avoir encore

transgressé la loi de Dieu, et prendre des mesures efficaces pour se corriger ; pour cela, on doit faire cet examen dans la disposition d'un homme qui est devant le tribunal de Dieu, qui peut-être cette nuit même recevra son jugement, et qui dans cette vue renonce sérieusement à tout péché et à tout l'attachement qu'il pourroit avoir au siècle présent.

Il faut en se déshabillant garder exactement les règles de la modestie et de la pudeur, faire le signe de la croix sur son lit, y jeter de l'eau bénite, en se souvenant qu'une des cérémonies de l'Eglise est de jeter de l'eau bénite sur les corps morts de ceux à qui on rend les derniers devoirs ; offrir à Dieu son sommeil en l'honneur de celui que Jésus-Christ a pris sur la terre, et remettre son ame entre ses mains.

On doit se mettre dans le lit comme dans un tombeau, d'où peut-être l'on ne sortira que pour être porté dans une fosse et y être dévoré par les vers. Rappelons-nous en y entrant la pensée de la mort qui nous dépouillera de tout, et qui ne nous laissera qu'un triste linceuil et l'horreur du sépulcre.

Il faut, lorsqu'on est éveillé durant la nuit, élever son cœur à Dieu, réciter quelques prières ou tâcher de s'entretenir doucement de quelque bonne pensée. Rien de plus utile et de plus salutaire que de penser à ses fins dernières, à Jésus-Christ notre Sauveur qui passoit les nuits à prier pour notre salut, et à tant de personnes consacrées à Dieu, qui se lèvent la nuit pour chanter ses louanges, à l'imitation du saint roi David. Il sera bon encore de penser que, pendant que nous nous reposons dans un lit, une infinité de personnes qui ont commis moins de péchés que nous

brûlent avec les démons dans les flammes éternelles, et que beaucoup d'autres expient sévèrement dans le purgatoire les plus légères fragilités. Au reste nous devons régler notre sommeil et être exacts à nous lever au temps et à l'heure marquée ; car notre vie étant si courte et nous étant donnée pour de si grandes choses, nous devons rougir et gémir en même temps d'en ensevelir une si grande partie dans le sommeil, pendant lequel notre ame est incapable de penser à Dieu, de l'aimer et d'agir pour sa gloire, quoiqu'elle n'ait été créée que pour cette fin.

Tels sont, M. F., les moyens que la Religion nous fournit pour sanctifier toutes nos actions et régler l'exercice de la journée. Hélas ! avec un peu d'attention sur nous-mêmes, en nous faisant quelque violence, quels trésors de grâces et de mérites ne pourrions-nous pas acquérir chaque jour ! Il suffiroit pour cela de rapporter à Dieu tout ce que nous entreprenons, de ne rien faire que dans l'intention de lui plaire et d'accomplir sa volonté, au lieu que nous agissons presque toujours par des vues purement humaines, que nos actions n'ont d'autre principe que notre propre volonté, notre tempérament et l'amour déréglé de nous-mêmes ; amour plein de détours et d'artifices, qui nous fait illusion de tant de manières ; qui se glisse jusques dans les actions les plus louables, les empoisonne et les rend inutiles pour le salut. Ah ! Seigneur ! ayez pitié de notre aveuglement et de notre foiblesse ; opérez vous-même en nous et avec nous tout le bien que vous voulez que nous fassions. Rendez-nous fidèles et attentifs dans les plus petites choses ; que le but principal de

toutes nos démarches, depuis le commencement de la journée jusqu'à la fin, soit d'accomplir votre sainte volonté, afin que nos jours se trouvent pleins devant vous, et qu'étant semblables à des arbres chargés de bons fruits, nous soyons jugés dignes, après notre mort, des récompenses que vous nous avez préparées. *Amen.*

CCIX. DISCOURS.

DE CE QUE L'ON DOIT FAIRE EN DIFFÉRENTES CIRCONSTANCES.

Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

MATTH. 22. v. 21.

DIEU ayant voulu que le corps politique et civil fût composé de parties différentes comme le corps matériel; ayant placé les uns dans l'élévation, les autres dans la bassesse; ayant établi les uns pour commander et les autres pour obéir; ayant destiné, par la grâce de la vocation, chaque homme en particulier à chacun de ces états divers, il est évident que chaque homme étant un membre du corps politique, est fait pour remplir les différens devoirs de son état, comme dans le corps humain les divers membres sont destinés à de différentes fonctions qui leur sont propres. Il s'ensuit de là 1.° que, puisque les hommes sont liés entr'eux par une infinité de

besoins qui les obligent nécessairement de vivre en société, chacun en particulier ne pouvant se passer les uns des autres, cette société et ce commerce mutuel sont conformes à l'ordre de Dieu qui ne permet ces besoins que pour cette fin; 2.° que tout ce qui est nécessaire pour entretenir cette société et cet ordre établi de Dieu, est aussi commandé de Dieu, outre que la loi naturelle oblige chaque partie à la conservation de son ame. Or, il est absolument nécessaire, afin que la société des hommes subsiste, qu'ils s'aiment, se respectent les uns les autres, qu'ils reçoivent et rendent des visites, qu'ils observent les bienséances établies par l'usage, et sans lesquelles la discorde troubleroit bientôt l'union qui doit être entr'eux; enfin qu'ils s'acquittent des devoirs de la société civile; 3.° qu'on peut donc, et même que l'on doit se rendre exact à ces devoirs de civilité et de bienséance que les hommes ont établis; parce que les motifs de cette exactitude sont très-justes, comme étant fondés sur la loi de Dieu. On doit s'en acquitter pour ôter l'idée que l'on pourroit faire naître de mépris ou d'indifférence pour ceux à qui on ne les rendroit pas; pour éviter les reproches de ceux à l'égard de qui on y manqueroit, et pour obvier aux divisions qui en résulteroient et qui troubleroient la paix qui doit toujours régner dans la société civile.

Puis donc qu'on est tenu à ces devoirs, apprenons à les accorder avec ceux de la conscience et de la Religion; nous donnerons ensuite les règles de conduite que nous devons observer en différentes circonstances particulières.

La bienséance, la charité ou la nécessité doivent régler toutes les visites que nous sommes obligés de faire, et nous devons tâcher de nous y comporter suivant la maxime de l'Apôtre, en personnes dont toute la conversation doit être dans le Ciel, et qui par conséquent ne doivent point prendre part à l'inutilité des entretiens frivoles, ni à la malignité des discours médisans; mais nous devons être attentifs au contraire à les détourner, ou du moins à les condamner par un humble silence. Dieu ne nous a donné l'usage de la parole si ce n'est afin que nous pussions célébrer ses louanges, nous communiquer de saintes pensées, nous aider mutuellement dans nos peines et dans la recherche des véritables biens : telle est la fin qu'il s'est proposée; prenons garde que notre corruption ne change en mal ce don de sa libéralité.

Pour éviter ce désordre, il faut 1.° que les visites soient rares; toute assiduité marque quelque attachement dangereux, ou une oisiveté du moins peu chrétienne; il faut qu'elles soient courtes; outre la perte du temps, l'ennui et l'importunité sont inséparables des visites longues; les esprits les plus bornés sont d'ordinaire ceux qui font de plus longues séances; ils croient vous faire honneur de vous ennuyer plus long-temps. Il faut avoir un bon motif dans ses visites, et n'en faire jamais par pure oisiveté; il vaut mieux souffrir chez soi l'ennui de la solitude que d'aller importuner les autres par des visites à contre-temps: il y a des visites de devoir; il faut les faire avec une retenue édifiante : il y en a de pure charité; il faut les faire avec empressement.

2.° Les entretiens et la conversation sont comme l'ame des visites, et c'est là que se glissent les plus grands défauts qu'il faut éviter : je ne parle pas de ces conversations scandaleuses, où l'on déploie sans retenue l'impiété et le libertinage; un Chrétien doit en être saisi d'une sainte horreur: je dis d'*une horreur muette*, qui doit le faire gémir en secret, s'il ne peut empêcher ces outrages et ces excès : je dis d'une *horreur agissante*, s'il a quelque supériorité sur les autres pour s'élever contre quiconque a l'audace d'insulter Dieu et le prochain : je dis d'*une horreur douloureuse*, qui le pénètre d'affliction et d'amertume de voir le Saint d'Israel outragé par les propos de l'impie et du libertin; mais si ces conversations sacriléges révoltent le Chrétien qui n'a pas abjuré tout sentiment de religion, les entretiens ordinaires des gens du monde ne font pas la même impression, quoiqu'ils ne soient guères moins coupables. Quelle est en effet la matière des conversations mondaines? Tout y roule sur l'estime des richesses, des honneurs et des plaisirs. Sur ces principes on y débite une infinité de maximes contraires à l'Evangile, et par conséquent fausses, sans que personne ose se récrier; on s'élèvera encore, si vous voulez, contre les impiétés ouvertement contraires aux vérités spéculatives de l'Evangile; mais qu'on débite mille choses contraires aux maximes du même Evangile, on y applaudit, comme si elles n'étoient pas également de foi. Cependant un Chrétien qui n'a point d'autre défaut à se reprocher dans ses conversations, se sait bon gré et croit qu'on devroit lui en tenir compte ; mais n'en rendra-t-il

point compte lui-même devant ce tribunal rigoureux, où l'on jugera même les plus oiseuses ?

Enfin, il faut bannir des conversations chrétiennes tout ce qui peut blesser la pudeur, la modestie et la charité : je dis d'abord *la pudeur et la modestie*, et ce sont ici les conversations les plus dangereuses: car on s'est mis aujourd'hui sur un certain pied de libertinage qu'on n'a presque plus d'honnêteté, et qu'on ne garde plus de mesures; on n'épargne plus la pudeur du sexe; on se pique d'être libre avec les filles ; on voit de jeunes libertins hardis en actions et en paroles dire et faire des choses qui font rougir, et dont ils auroient horreur eux-mêmes s'ils avoient un peu de Christianisme; en sorte que la sagesse des filles chrétiennes et vertueuses consiste à fuir avec soin les personnes de ce caractère, et la prudence, ainsi que le devoir des parens chrétiens, est d'éloigner de leurs personnes tous ceux qui deviennent suspects par des conversations et des visites trop fréquentes. Je dis, en second lieu qu'on doit bannir des conversations tout ce qui altère la *charité*, comme les railleries, les médisances, les rapports. C'est ici le dernier écueil des conversations, et peut-être le plus commun ; en effet, on veut tout savoir pour se donner la liberté de tout dire; on se fait une étude des mœurs et des personnes pour les décrier; on n'épargne ni le sacré, ni le profane, ni les vices, ni les vertus. Il n'y a point de tache dans une vie qu'on ne découvre, point de honte dans les familles qu'on ne révèle; le bien qui se fait, on le néglige et on l'ignore; pour le mal, on le sait,

et, pour ainsi dire, on le devine; on juge mal non-seulement des actions, mais encore des pensées et des intentions que Dieu semble s'être réservées; et le cœur de l'homme, tout invisible et tout impénétrable qu'il est, n'est pas à couvert des traits des médisans : il ne faut donc rien oublier pour se précautionner contre une séduction si générale, et pour se préserver de tout ce qui peut blesser la charité dont la Religion nous fait un précepte si essentiel et indispensable.

Il est encore bien d'autres circonstances dans la vie où un Chrétien doit se considérer d'après les maximes de l'Evangile. 1.° Quelque liberté que Dieu ait donnée à l'homme, en le laissant, comme parle l'Ecriture, entre les mains de son conseil, c'est une maxime générale, fondée sur les principes de la Religion, que le Chrétien ne doit entreprendre aucune affaire importante sans consulter la volonté de Dieu : en cela, dit S. Chrysostôme, consiste le droit de souveraineté que Dieu s'est réservé sur la créature raisonnable et intelligente; et c'est en cela que consiste l'heureux engagement que la créature raisonnable a de n'user de sa liberté et de ses droits que dépendemment de Dieu, son Seigneur et son Souverain : je dis l'*heureux engagement*; car en nous conduisant de la sorte, notre fortune et notre sort sont entre les mains de Dieu : or pourroient-ils être en de meilleures mains qu'en celles de ce tendre Père et de ce Protecteur tout-Puissant? Qui sait mieux que lui la route qu'il nous faut tenir pour arriver au ciel? qui peut nous indiquer des mesures plus justes et plus assurées? Ne sommes-nous pas trop heureux qu'il

veuille bien nous servir de guide et nous conduire lui-même? Ah! si nous étions assez téméraires et assez présomptueux pour nous soustraire aux soins de son aimable providence, n'en attendons plus de secours et de faveurs particulières; ce ne seroit plus lui qui nous guideroit, c'est nous qui marcherions en aveugles : il n'auroit plus pour nous qu'une providence générale qui nous aideroit encore à la vérité; ce seroient les restes d'une grande bonté, mais après tout ce seroient des restes foibles et languissans, capables de nous sauver, mais qui selon toutes les apparences ne nous sauveroient pas.

2.° Quand on reconnoît ou qu'on doute d'avoir commis quelque péché, il faut s'humilier devant Dieu; et s'il est notable, il en faut concevoir une grande horreur en considérant quelle est notre malice et notre ingratitude, de traiter ainsi celui qui nous fait tant de bien, et que nous devons aimer plus que toutes choses. En attendant que nous puissions recourir au sacrement de Pénitence pour purifier notre ame, il faut s'imposer soi-même quelque pénitence pour obtenir plus efficacement, par ce moyen, une sincère contrition, et pour nous rendre plus vigilans et plus attentifs sur nous-mêmes à l'avenir.

3.° Lorsqu'on entend les autres offenser Dieu, on doit demander pardon à Dieu pour ceux qui l'offensent, et réparer, par quelque acte de piété, l'injure qui lui est faite.

Qui pourroit, M. F., se flatter d'aimer Dieu, s'il n'étoit point touché de le voir offensé, s'il ne s'intéressoit point pour sa gloire, et s'il étoit insen-

sible aux outrages qu'il reçoit de la part des impies et des pécheurs? Il faut donc, lorsqu'on voit ou qu'on entend les autres offenser Dieu, si l'on a quelqu'autorité sur eux, les reprendre avec charité, et modérer tellement la juste haine qu'on doit avoir contre leurs mauvaises mœurs, qu'elle ne passe point contre leur personne. Il faut au moins, si l'on ne peut faire autrement, gémir en secret des offenses de Dieu dont on est le triste témoin, lui demander pardon pour ces pécheurs, et lui témoigner qu'on voudroit l'aimer et le louer plus qu'on ne l'a offensé.

4.° Lorsqu'on passe devant une Eglise, on doit se rappeler que J. C. y est véritablement renfermé en corps et en ame dans le très-saint Sacrement de nos autels. C'est là que cet aimable Sauveur a bien voulu nous honorer de sa présence, s'anéantir, s'abaisser jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui; faire de nos temples un ciel nouveau, en faveur de ceux que l'amour et la reconnoissance conduisent à ses pieds dans son saint tabernacle. Un Chrétien, persuadé de ces grandes vérités, ne doit jamais passer devant ces lieux sacrés sans rendre ses devoirs, ses adorations et ses hommages à J. C.

C'est un spectacle bien révoltant pour un cœur chrétien de voir le peu d'empressement que l'on témoigne pour accompagner J. C. dans les divers lieux où l'attirent son amour et sa bonté. Hélas! un grand de la terre ne paroît jamais que suivi d'un grand cortége, tout le monde sort en foule pour grossir sa cour, et le Dieu du ciel, le souverain Monarque de l'univers reste seul; on le voit aller

de

de maison en maison, de village en village, sans que personne marche à sa suite. Ah ! M. F. ! soyons plus sensibles aux démonstrations de la charité infinie de notre Sauveur; faisons honneur à ce Dieu caché, en l'accompagnant dans ses visites amoureuses; et que l'amour envers nos frères malades nous porte à lui adresser pour eux les prières les plus ferventes et les vœux les plus ardens.

La même charité qui nous fait prier Dieu les uns pour les autres, pendant que nous sommes sur la terre, doit nous engager à ne pas oublier nos frères lorsqu'ils sont entre les mains du Dieu vengeur. C'est alors que nous devons redoubler nos instances pour leur obtenir miséricorde et la délivrance de leurs peines.

Telle est, M. F., la conduite que nous devons garder dans ces circonstances particulières. Il est encore d'autres cas où nous devons nous diriger par des maximes chrétiennes : par exemple, lorsque nous sommes tentés, il faut d'abord renoncer à la tentation et protester à Dieu qu'on aimeroit mieux mourir que de l'offenser. Il faut ensuite se ressouvenir que Dieu nous regarde, qu'il voit les mouvemens les plus secrets de notre cœur, et que nous avons pour témoin de notre combat celui qui nous jugera à l'heure de notre mort. Il faut, après cela, faire un acte contraire à la tentation, comme un acte de Foi, si l'on est tenté contre cette vertu; un acte de mortification de nos sens, si l'on est tenté d'impureté; un acte de charité envers le prochain, si l'on est tenté de haine ou de vengeance; un acte de soumission aux ordres de Dieu, si l'on est tenté de murmure ou

d'impatience. Sur toutes choses il faut entrer en défiance de ses forces, fuir les occasions de la tentation, recourir à Dieu par la prière et se réfugier dans l'intérieur et dans le cœur de J. C. comme dans notre véritable asile. Lorsqu'on passe devant une Croix, il faut adorer J. C. et le remercier de nous avoir rachetés en mourant sur la Croix: lorsqu'on entend sonner l'horloge, il faut demander à Dieu la grâce de bien employer le temps et de ne jamais l'offenser. Lorsqu'on nous fait quelqu'injure, il faut pardonner de bon cœur, et protester à Dieu qu'on veut aimer ses ennemis pour l'amour de lui. Enfin avant d'entendre la parole de Dieu, l'instruction ou le catéchisme, il faut demander à Dieu les lumières et les grâces nécessaires pour être instruit des vérités du salut, le remercier après de la grâce qu'il vient de nous faire, lui demander qu'elles nous servent à le connoître, à l'aimer, à le servir, et acquérir le bonheur éternel. *Amen.*

CCX. DISCOURS.

DES MALADIES.

Respicite, et levate capita vestra, ecce enim appropinquat redemptio vestra.

Ouvrez les yeux, et levez la tête, parce que votre délivrance approche.

Luc. 21. v. 28.

Si les Chrétiens avoient une foi vive, une ferme espérance, une véritable charité, bien loin de s'affliger et de s'attrister lorsque Dieu les visite par les maladies, ils verroient au contraire avec joie les approches de leur délivrance. Ils n'envisageroient point la mort, ainsi que les impies, comme le terme de la vie, mais plutôt comme la voie qui doit les conduire à des biens au-dessus des sens, à des biens célestes, divins, infinis, ineffables; à un bonheur éternel qui les attend, digne de leurs vœux les plus empressés, et qu'il est honteux à des Chrétiens de ne pas désirer tous les momens de leur vie. En effet, demander tous les jours à Dieu *que son règne arrive* et s'attrister au seul souvenir qu'il approche, est-ce agir conséquemment à ce que l'on demande, à ce que l'on croit, à ce que l'on espère? Sans doute que si l'on considère la mort sous le même point de vue que le mondain, elle paroîtra un objet de tristesse et d'horreur; mais si on la regarde avec les yeux de la Foi, le jour auquel elle arrive doit être pour

nous un jour de joye et de triomphe. Un vrai chrétien doit être aux approches de la mort comme un captif qui, au bruit de la porte de sa prison qu'on ouvre, est dans la joie de se voir passer des ténèbres du cachot à la clarté du jour, des fers à la liberté, et de la société des méchans à celles des gens de bien. Que quitte-t-on en sortant de cette vie mortelle? On quitte un monde pervers, ingrat, réprouvé de Dieu, et maudit si souvent des mondains même; on quitte un pays étranger, où habitent les inquiétudes, les déplaisirs, les infirmités, la pauvreté, l'ignorance et toutes les autres misères inséparables du péché; on quitte un monde corrompu, où règne de toute part le péché. Et à quel terme se trouve-t-on par la mort? Dans sa patrie, dans le séjour de la paix, de la joie, de l'abondance des biens solides et éternels, dans le paradis, enfin. La mort nous délivre en un instant de toutes les misères humaines; elle nous ôte le pouvoir déplorable d'offenser toujours le Seigneur; elle nous tire de la triste nécessité d'être témoins de tant d'outrages faits à la majesté Divine par toutes sortes de pécheurs. Nous sommes donc bien raisonnables, M. F., de craindre si fort la destruction passagère d'un misérable corps, qui vous fait tant souffrir ici-bas, au lieu de soupirer après l'heureux instant de notre délivrance. C'est un grand malheur pour nous de regarder les maladies que Dieu nous envoie dans sa miséricorde pour nous faire rentrer en nous-mêmes, pour nous faire expier ici-bas nos péchés, pour nous préparer à l'éternité; de les regarder, dis-je, comme les évènemens les plus fâcheux et les plus insupportables.

Apprenons aujourd'hui à rectifier nos idées, à faire un saint usage des maladies, et à les faire servir à notre sanctification.

Voici, M. F., les dispositions où il faut être pour souffrir chrétiennement et pour sanctifier les maladies que Dieu nous envoie ; elles conviennent à tous les Chrétiens sans distinction d'âge, de sexe et de condition. Ils doivent être persuadés qu'ils les ont méritées, et ils doivent s'y soumettre par esprit de pénitence ; ils doivent les regarder comme des moyens que Dieu leur présente pour racheter leurs péchés et pour satisfaire à sa justice. Il est constant que les infirmités et les maladies que nous souffrons maintenant sont une suite et un effet du péché, et que, si nous avions conservé l'innocence de notre origine, nous en aurions été exempts pour toujours.

S. Augustin enseigne que la justice de Dieu ne pouvoit pas lui permettre de les faire souffrir à l'homme qui avoit l'honneur de porter son image, à moins qu'il ne se fût lui-même dégradé par son crime, et qu'il ne fût auparavant tombé dans quelque iniquité Il s'ensuit de là, par une conséquence nécessaire, qu'il faut regarder les maladies comme une peine du péché, les souffrir en esprit de pénitence, et s'y soumettre avec une profonde humilité ; qu'il faut les considérer, non-seulement comme une satisfaction que Dieu exige de nous, mais aussi comme un remède qu'il nous présente pour nous guérir de nos maux. Il faut reconnoître que sa main toute-puissante nous touche et nous châtie par miséricorde pour nous faire rentrer dans nous-mêmes ; qu'il faut

nous conduire pendant le cours de nos maladies avec la douceur, la docilité et l'obéissance qui conviennent à des pénitens qui veulent fléchir la justice de Dieu, attirer sa miséricorde, et obtenir de lui une parfaite réconciliation. Pour nous soutenir dans la maladie et nous consoler aux approches de la mort, nous devons considérer de plus que notre mort n'est pas seulement un supplice que nous endurons comme enfans du premier Adam; mais qu'elle est encore un sacrifice que nous devons offrir comme enfans du second Adam, qui est Jésus-Christ, pour imiter le sacrifice qu'il a fait de sa vie sur la Croix, et auquel nous devons nous rendre conformes, si nous voulons lui appartenir; qu'il ne seroit pas juste que Jésus-Christ innocent fût seul soumis à cette loi, qu'il fît seul le sacrifice de sa vie, et que les coupables en voulussent être exempts; que nous devons donc porter notre croix, à l'exemple de Jésus-Christ, comme il le dit lui-même (1). *Quiconque ne porte point sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple;* que ce qui a donné de la joie à tous les Saints dans leurs souffrances, et ce qui en doit donner encore aujourd'hui à tous les Fidèles, c'est de penser qu'ils accomplissent ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, qui a voulu souffrir non-seulement dans lui-même, mais encore dans tous ses membres; qu'en quelqu'état que nous soyons, nous appartenons à Jésus-Christ; car, comme dit S. Paul (2), « soit » que nous vivions, c'est pour le Seigneur que » nous vivons; soit que nous mourions, c'est pour

(1) Luc. 14. v. 27. (2) Rom. 14. v. 8 et 9.

» le Seigneur que nous mourons ; soit donc que » nous vivions, soit que nous mourions, nous » sommes au Seigneur; et c'est pour cela même que » Jésus-Christ est mort et qu'il est ressuscité, afin » d'acquérir un empire souverain sur les vivans et » sur les morts; que nous devons courir (1) par la » patience dans cette carrière qui nous est ouverte, » jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consom- » mateur de la Foi, qui a souffert l'ignominie de la » Croix, et qui maintenant est assis à la droite du » trône de Dieu ; que nous devons penser à celui » qui a souffert une si grande contradiction, afin » que nous ne nous découragions point, et que » nous ne tombions pas dans l'abbattement; » que nous devons sur toutes choses unir nos souffrances à celles de notre Sauveur, en reconnoissance du grand amour qu'il nous a témoigné en souffrant pour nous, et afin que la liaison et le rapport des unes et des autres les rendent agréables à Dieu, et qu'elles nous deviennent salutaires. Enfin, il faut réfléchir que, si nous étions exempts de la correction et des épreuves, les anciens Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, et tous les justes de l'un et de l'autre Testament ne l'ayant pas été, *nous serions des illégitimes, et non de vrais enfans;* ne pouvant obtenir du Père la qualité d'enfans légitimes, que par la conformité que nous devons avoir avec son Fils, qui est le premier né d'entre les frères ; *que nous ne serons jamais héritiers de Dieu* (2) *et cohéritiers de Jésus-Christ qu'autant que nous souffrirons*

(1) Hebr. 12. v. 1. et seq. (2) Rom. 8. v. 17.

avec lui pour être glorifiés avec lui ; qu'il n'y a point de proportion entre les maux de cette vie, et la gloire qui doit être découverte en nous ; que les afflictions si courtes et si légères de cette vie (1) *accumulent en nous un poids excessif d'une gloire sublime pour toute une éternité.*

Apprenons de là, M. F., que c'est une chose bien étrange, que les Chrétiens malades aient tant de répugnance et de peine à se réconcilier avec leur Dieu et à recevoir les sacremens. Ils frémissent au souvenir de la visite que le Seigneur daigne leur faire, et peu jaloux des secours du Christianisme, ils ne cherchent qu'à les éluder, et qu'à mourir sans ressource et sans espérance. Ah ! c'est ici le comble des malheurs ; c'est ici qu'on devroit verser des larmes amères et gémir sur les scandales de ce siècle: à peine les premiers Chrétiens se sentoient-ils frappés de quelque maladie sérieuse, qu'aussitôt leur ame, s'élançant vers le ciel, ne s'occupoit que de Dieu et ne trouvoit de consolation que dans le bonheur de le recevoir. Aujourd'hui l'on tremble, l'on hésite et et l'on renvoie toujours, le plus tard que l'on peut, un acte par lequel on devroit commencer. Se confesser, pour un mondain, est un coup de foudre : vous diriez que ce sacrement est une cérémonie mortuaire qui va ouvrir le tombeau : recevoir le saint viatique, appareil lugubre, mystère de mauvais augure, tout est perdu, on est mort sans ressource ; il faut recevoir ce pain de vie : vous diriez que Jésus-Christ vient ôter la vie à ses enfans, et que ses visites sont

(1) 2. Cor. 4. v. 17.

meurtrières ; on le reçoit à la dernière extrémité, arrêt de mort inévitable, il n'y a plus de ressource à la vie. Dès qu'on entend parler de l'Extrême-Onction, vous diriez que ce sacrement, destiné à consoler les ames, à les fortifier, et même à guérir les corps, est une cérémonie cruelle qui va précipiter dans le tombeau, quoiqu'elle ait la vertu de reculer la mort.

Ah! M. F., prenez aujourd'hui des sentimens plus dignes de votre Religion, et plus conformes aux principes du Christianisme; souvenez-vous, dès les premières atteintes d'une maladie sérieuse, de recourir promptement au sacrement de la Pénitence pour purifier votre conscience, vous réconcilier avec Dieu, et rendre vos douleurs salutaires en les endurant en état de grâce et pour Dieu. Ne différez pas ensuite de recevoir le sacré corps de J. C.; il n'y a que le saint viatique qui puisse vous fortifier contre tous les dangers qui vous menacent, et vous donner un gage du bonheur ineffable qui vous est destiné. N'attendez pas l'extrémité pour vous faire administrer l'Extrême-Onction; n'oubliez pas que ce sacrement n'opère pleinement ses effets que lorsqu'on le reçoit avec reconnoissance, et qu'on s'est bien préparé à le recevoir; souvenez-vous aussi, lorsque vous êtes auprès de quelques malades, que c'est une cruauté barbare de craindre de les avertir, lorsqu'ils sont en péril d'une mort prochaine qu'ils ne connoissent pas, spécialement lorsqu'ils n'ont mis aucun ordre, ni à leur conscience, ni à leurs affaires temporelles; car, de même que ce seroit être inhumain que de ne pas avertir

promptement celui qui seroit sur le bord d'un affreux précipice dont il ne s'apercevroit pas, et dans lequel il seroit près de tomber, il n'y auroit pas moins d'inhumanité de ne pas prévenir celui qui tourne déjà vers le tombeau, et qui va se jeter dans le plus terrible de tous les abîmes, qui est l'enfer, si on ne lui fait connoître le danger auquel il est exposé.

Il convient ordinairement de faire une confession générale pendant la maladie. Hélas! il n'est que trop certain, M. F., que la plupart des Chrétiens ne font, pendant leur vie, que des confessions nulles et invalides. En effet, quand on réfléchit aux dispositions qu'on doit apporter au sacrement de Pénitence, et que l'on voit en même temps le peu de fruit que la plupart en retirent, on doit être bien convaincu qu'ils ne s'en sont point approchés comme il faut. Ce qui produit une erreur si funeste au salut, et néanmoins si universelle, c'est qu'on s'imagine avoir fait tout ce que Dieu demande de nous, lorsqu'on a déclaré tous ses péchés au ministre de J. C.; qu'on a prononcé quelques actes de contrition, et qu'on a reçu l'absolution. On ne fait que peu d'attention à la condition la plus essentielle, qui est une véritable contrition, accompagnée d'un ferme propos de ne plus retomber dans le péché; on ne considère pas que la marque que l'on a eu cette contrition et ce bon propos, est lorsqu'on ne retombe effectivement plus dans le péché : je parle, au reste, des péchés mortels; car, pour les fautes vénielles, inséparables de notre nature, l'homme, même le plus parfait, ne sauroit s'assurer de n'y retomber jamais. Malgré cette restriction, qu'on juge

s'il y a beaucoup de Fidèles qui fassent des confessions valides; il n'y a qu'à voir combien de personnes se corrigent effectivement, et changent de vie après leurs confessions ordinaires; alors on verra la vérité de la proposition que j'ai avancée. Il est donc d'une extrême importance, lorsqu'on est malade, de faire une confession générale, lorsqu'on a mené une vie déréglée jusqu'au temps de la maladie, et lorsqu'on a lieu de présumer que les confessions ordinaires qu'on a faites, si l'on ne peut assurer absolument qu'elles ont été mauvaises et sacriléges, sont du moins très-suspectes : on a besoin alors de réparer toutes celles sur lesquelles on ne peut appuyer sa confiance, parce qu'elles n'ont point arrêté le cours des désordres, ni apporté aucun changement dans la conduite. Il en faut user de même avec ceux qui, jusqu'à la maladie, ont entièrement négligé leur salut, et ont été continuellement attachés au monde, à ses plaisirs, à ses richesses, à ses honneurs, sans s'embarrasser d'agir pour le ciel, et de mener une vie conforme à l'Évangile. Mais pour qu'un malade soit en état de faire une confession générale, il ne doit pas attendre jusqu'à l'extrémité; mais il doit s'y prendre de bonne heure, afin qu'il puisse être en état de rentrer en lui-même : une recherche exacte de toutes ses misères demande du temps, une grande application, beaucoup de liberté d'esprit et l'homme tout entier.

On ne doit pas permettre à un malade de faire une confession générale, lorsqu'on est moralement certain que, sa vie ayant toujours été réglée et chrétienne, ses confessions ont été exactes, ou

qu'ayant eu le malheur de tomber dans des péchés considérables, il a tâché de s'en relever et d'en faire une sincère pénitence. On doit de même en détourner ceux qui ont déjà fait une ou plusieurs confessions générales, avec toute l'exactitude qui leur a été possible, et qui désireroient d'en faire une nouvelle, par les frayeurs et les alarmes que leur cause la mort prochaine dont ils sont menacés : ces personnes doivent se rassurer dans leurs inquiétudes, s'exciter autant qu'il leur est possible, à la douleur d'avoir offensé Dieu, et mettre toute leur confiance dans ses miséricordes.

Un des péchés contre lesquels les malades doivent se précautionner particulièrement, c'est l'impatience, les plaintes, les murmures, l'aigreur, l'opiniâtreté. *C'est par la patience*, dit le Sauveur du monde (1), *que nous possédons nos ames.* D'où il s'ensuit qu'un homme impatient dans les maux qu'il souffre n'est point maître de lui-même, et qu'un malade qui se laisse aller au chagrin et à la mauvaise humeur, devient esclave de sa passion; au lieu que celui qui souffre patiemment son mal, bien loin de s'abattre ou de se troubler, demeure ferme, et tient toutes ses puissances dans une telle sujétion, qu'elles ne se remuent que par ses ordres. O patience! s'écrie S. Augustin, vous surmontez tout ce qu'il y a de rude et de pénible en ce monde, non en combattant, mais en souffrant; non en murmurant, mais en rendant des actions de grâces à Dieu. Cette vertu produit encore un effet, qui est d'un

(1) Luc. 21. v. 19.

grand soulagement pour les personnes malades; c'est qu'elle adoucit leurs peines et les rend plus supportables, comme au contraire le chagrin les leur augmente; en sorte qu'on peut dire, avec saint Augustin, que les esprits impatiens et trop délicats ne font qu'irriter leur mal au lieu de le soulager. S'ils n'ont pas tout ce qu'ils souhaitent, dit Hugues de Saint-Victor, ils crient et s'emportent, ce n'est que plaintes, que murmures sur la violence du mal, ou l'importunité des remèdes, ou sur les viandes mal apprêtées, ou sur la négligence de ceux qui les servent. Ces quatre choses leur sont de continuels sujets de chagrins, et tant de foiblesse montre que leur esprit est aussi malade que leur corps, et que, pour couvrir de quelque prétexte leur impatience, ils en rejettent la cause tantôt sur les douleurs insupportables de la maladie, tantôt sur ceux qui les soignent.

Un autre péché que les malades doivent éviter, c'est le désespoir : pour résister aux tentations que le démon leur suggère à ce sujet, ils doivent penser que, quoiqu'un seul péché mortel méritât, à la vérité, qu'on n'en reçût jamais le pardon de Dieu, néanmoins, si Dieu ne vouloit pas pardonner, il ne donneroit pas le temps de faire pénitence, ou il n'inspireroit pas le regret du péché, ni la crainte de ses jugemens. Ils doivent aussi considérer que les mérites de J. C. sont plus grands que tous nos crimes. Enfin, les malades doivent être en garde contre le vice contraire, qui est la présomption; ils doivent mettre toute leur confiance, non point en eux-mêmes, puisqu'ils ne sont que foiblesse et que

péché, mais en Dieu, avec le secours de qui ils peuvent triompher de toutes les tentations et de tous les ennemis de leur salut.

Il est certain que les peines, les afflictions et les maladies sont des grâces véritables, des dons de Dieu, parce qu'elles nous rappellent à lui, et nous donnent occasion de faire pénitence. Le Chrétien malade doit donc remercier Dieu, de tout son cœur, de la maladie qu'il lui envoie, lui offrir toutes ses douleurs en pénitence de ses péchés, les unir aux souffrances très-amères de J. C. dans sa passion; il doit s'exciter à des actes fréquens de contrition et d'amour de Dieu, se réjouir de souffrir quelque chose pour lui. Il doit recourir à la protection de la sainte Vierge, la prier de l'assister spécialement à l'heure de sa mort; il a réclamé tant de fois son secours pendant sa vie pour ses derniers momens; il doit alors redoubler sa confiance et ses prières; il doit encore s'adresser à son Ange gardien, le prier de ne pas l'abandonner, et de le défendre contre les esprits de ténèbres qui n'oublient rien pour le perdre et l'attirer dans l'abîme; enfin, il doit invoquer son saint Patron, les Saints auxquels il a le plus de dévotion, et toute la cour céleste, afin qu'ils unissent tous leurs vœux, pour lui obtenir du Père des miséricordes toutes les grâces nécessaires, soit pour faire un bon usage de sa maladie, soit pour se disposer à bien mourir, et mériter par-là d'entrer un jour avec eux en société du bonheur éternel. *Amen.*

ACTES DE RELIGION A FAIRE LORSQU'ON EST MALADE.

Actes de Remercîment.

Mon Dieu, je vous remercie de tout mon cœur de la maladie que vous m'avez envoyée.

Acte d'Offrande.

Mon Dieu, je vous offre toutes mes douleurs en pénitence de mes péchés.

Acte d'Union.

Mon adorable Jésus, unissez mes peines aux souffrances très-amères de votre Passion.

Acte de Contrition.

Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé, etc.

Acte d'Amour.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et je me réjouis de souffrir pour l'amour de vous.

Prière à la sainte Vierge.

Sainte Vierge, Mère de Dieu, assistez-moi maintenant et à l'heure de ma mort.

Au saint Ange.

Mon bon Ange, ne m'abandonnez pas, secourez-moi maintenant et à l'heure de ma mort.

Au saint Patron.

Mon saint Patron N., priez Dieu pour moi, qu'il me donne toutes les grâces nécessaires à mon salut.

AUTRES PRIÈRES A FAIRE EN DIFFÉRENTES CIRCONSTANCES.

Lorsqu'on prend de l'Eau bénite.

Mon Dieu, purifiez-moi de tous mes péchés, que je déteste pour l'amour de vous.

Lorsqu'on est tenté.

Mon Dieu, je renonce à cette tentation; j'aimerois mieux mourir que de vous offenser.

Lorsqu'on a péché.

Mon Dieu, je me repens de cette faute; je vous en demande pardon par les mérites de J. C.; faites-moi la grâce de n'y plus retomber.

Lorsqu'on entend l'horloge.

Mon Dieu, faites-moi la grâce de bien employer le temps, et de ne jamais vous offenser.

Devant l'Eglise.

Loué et adoré soit Jésus au très-saint Sacrement de l'autel.

Devant une Croix.

Mon divin Sauveur, je vous adore, et vous remercie de m'avoir racheté, en mourant sur la Croix.

Quand on porte le saint Viatique.

Mon Dieu, faites la grâce à ce pauvre malade de bien recevoir les Sacremens, de faire pénitence et de bien mourir. *Pater*, *Ave*, *Maria.*

Quand on sonne pour les Morts.

Mon Dieu, faites miséricorde aux ames des défunts, donnez-leur, s'il vous plaît, le repos éternel. *De profundis.*

Quand on entend jurer.

Mon Dieu, je vous demande pardon pour ce pécheur; je voudrois vous aimer et vous louer plus qu'il ne vous a offensé.

Lorsqu'on

Lorsqu'on nous fait quelque injure.

Mon Dieu, je pardonne de bon cœur à cette personne, et je veux l'aimer pour l'amour de vous.

Avant le Catéchisme.

Mon Dieu, donnez-moi, s'il vous plaît ; les lumières et les grâces nécessaires pour être instruit des vérités du salut. *Au nom du Père, etc.*

Après le Catéchisme.

Mon Dieu, je vous remercie de la grâce que vous m'avez faite d'être instruit des vérités du salut : faites, par votre miséricorde, qu'elles me servent à vous connoître, à vous aimer, à vous servir et à acquérir la vie éternelle. *Au nom du Père, etc.*

CCXI. DISCOURS.

DE L'AVENT.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant les jours de salut.

2. Cor. 6. v. 2.

Quoique tous les temps de l'année soient des jours de salut pour ceux qui se convertissent, pour ceux qui emploient le temps à l'affaire importante de leur salut, il est certain cependant que le temps de l'Avent est un temps privilégié, un temps sacré où les prières de l'Eglise étant plus fréquentes, les pénitences plus communes, les grâces plus abondantes,

Dieu est aussi plus miséricordieux. Il nous importe donc infiniment de profiter d'un temps si précieux, et pour cela, d'entrer dans les vues et les sentimens de l'Eglise. La fin qu'elle s'est proposée en instituant l'Avent, c'est d'honorer le Verbe incarné dans le sein de la bienheureuse Vierge, et de nous faire entrer dans ses dispositions, qui sont celles d'un profond anéantissement, d'une oblation continuelle à son Père éternel, d'un amour extrême pour les hommes.

Tous les offices de l'Eglise, pendant le saint temps de l'Avent, ne sont proprement qu'une vive expression du désir ardent qu'elle a de voir naître son Sauveur, et de porter tous les Fidèles à célébrer avec dignité et avec fruit la fête de sa naissance. Elle nous met dans la bouche les paroles qui marquent le transport et l'impatience des Prophètes et des justes de l'ancien Testament, qui désiroient de toute l'ardeur de leur ame la venue du Messie : *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es*, nous vous en supplions, Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer : *Sicut locutus es, veni*, venez suivant votre promesse : *Veni, Domine, et noli tardare*, venez, Seigneur, et ne différez pas davantage : *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum ; aperiatur terra et germinet Salvatorem* (1). Cieux, faites-nous descendre le juste comme une rosée, et que les nuées nous le donnent comme une pluie ; que la terre ouvre son sein, et qu'elle enfante le Sauveur : *Festina, ne tardaveris, Domine*, hâtez-vous, Seigneur, ne tardez

(1) Is. 45. v. 8.

plus: *Utinam disrumperes Cælos et descenderes* (1)! Oh! si vous vouliez ouvrir les Cieux, et en descendre pour nous racheter! C'est ainsi que les Saints de l'ancien Testament témoignoient le désir ardent qu'ils avoient de la venue du Sauveur du monde. Les vœux de l'Eglise sont encore plus ardens que les leurs. Quels doivent donc être les nôtres, M. F.? tout notre bonheur est en Jésus-Christ; notre salut éternel dépend de sa venue. Hélas! un esclave attend son libérateur avec empressement; plus ses fers sont pesans, plus son esclavage est dur, plus le désir de sa liberté augmente. Lui annonce-t-on qu'il n'a plus que quelques semaines, quelques jours à attendre sa délivrance? Bon Dieu! quelle ardeur! quelle sainte impatience! D'où vient donc que nous n'avons pas le même empressement, les mêmes désirs, la même impatience? Dans quelques semaines revient l'anniversaire du jour fortuné de la naissance du Sauveur: eh! formons donc de semblables vœux, et ne négligeons rien pour nous préparer à le recevoir. C'est là le but de l'institution de l'Avent, et ce que je voudrois vous inspirer aujourd'hui.

Le premier Dimanche de l'Avent est le premier jour de l'année ecclésiastique, et le commencement de ce temps sacré qui précède la fête de Noël, et qui, selon l'intention de l'Eglise, n'est qu'une préparation à cette grande solennité. Plusieurs ont cru que l'Avent étoit d'institution apostolique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas moins

(1) Is. 64. v. 1.

ancien dans l'Eglise que la fête de Noël. Dès qu'on a célébré le jour de la naissance de Notre-Seigneur, l'Eglise a exhorté les Fidèles à se préparer à la célébration de cet heureux jour, et elle leur en a donné l'exemple et par les prières qu'elle a multipliées en ce saint temps, et par les exercices de pénitence qu'elle a inspirés aux Fidèles.

Comme l'Avent n'est autre chose, dans l'usage de l'Eglise, qu'un temps prescrit avant Noël pour se préparer par la prière, par le jeûne, par les exercices de piété à célébrer et à se rendre favorable l'avénement, c'est-à-dire, la venue de J. C., qui est marquée par le mot d'*adventus*, il n'est point de pratique de pénitence et de dévotion que les Fidèles ne missent en usage dans ce saint temps. Saint Perpet, évêque de Tours, qui vivoit au cinquième siècle, voyant que la ferveur de ses diocésains se ralentissoit tous les jours, et qu'on s'étoit beaucoup relâché dans le jeûne, ordonna qu'on jeûneroit au moins trois jours par semaine, durant tout l'Avent qui étoit alors de six semaines comme le Carême. Le premier concile de Mâcon, tenu en 581, ordonna la même chose. Les capitulaires de Charlemagne font l'Avent de quarante jours; aussi lui donnent-ils le nom de *Carême*, ainsi que le bienheureux Pierre Damien et le pape Nicolas I., dans son Exposition aux Bulgares nouvellement convertis, des usages de l'Eglise catholique. On voit dans la bulle de canonisation de saint Louis, roi de France, que ce grand prince passoit les quarante jours avant Noël en jeûnes et en prières. Saint Charles ne faisoit que renouveler les anciens décrets de l'Eglise,

quand il vouloit qu'on exhortât vivement tous les Fidèles à communier du moins tous les dimanches de l'Avent, suivant le statut du pape Silvère, qui dit que ceux qui ne communient pas souvent pendant l'année, doivent communier au moins tous les dimanches de l'Avent et du Carême. Ces paroles sont remarquables : *Ut qui sæpiùs non communicant, singulis saltem diebus Dominicis in Quadragesimâ corpus Domini sumant, et prætereà diebus Dominicis Adventûs.*

L'obligation de jeûner l'Avent n'a plus lieu pour les simples Fidèles, et elle ne subsiste que dans quelques Ordres religieux. Cependant il est toujours vrai de dire que si les pratiques extérieures de l'Egise peuvent changer, son esprit ne change point, et que son intention est toujours que les Fidèles se préparent à célébrer la naissance de J. C. par la fréquentation des sacremens, par la prière, et par l'éloignement des vains plaisirs du siècle.

On distingue plusieurs avénemens de J. C. Le premier, lorsqu'il vint au monde pour le racheter; le second, lorsqu'il y reviendra pour le juger; le troisième, lorsqu'il naît spirituellement dans nos ames par sa grâce; et c'est pour nous rendre dignes que ce divin Sauveur vienne habiter ainsi en nous, que nous devons lui préparer nos cœurs, et ne rien négliger pour les rendre une demeure digne de lui.

Dans le premier avénement J. C. apparut comme Sauveur, et dans le second il paroîtra comme juge; le premier fut un avénement de miséricorde, et le second sera un avénement de justice.

L'Eglise commence aujourd'hui à imprimer dans nos cœurs la crainte du second avénement pour nous disposer à profiter des avantages du premier; elle fait lire à la Messe cet endroit de l'Evangile, où J. C. décrit le terrible appareil du jugement dernier, comme pour nous apprendre à craindre ce Dieu que vous allez bientôt voir naître dans une crêche. S'il vous paroît environné de toutes les horreurs de la pauvreté et de toutes les foiblesses et les infirmités de l'enfance, il n'en est pas moins grand, ni moins redoutable : un jour viendra qu'il se montrera à vous dans un autre appareil. Son second avénement jettera le trouble et la consternation dans tout l'univers : toute la nature sera saisie de frayeur et de crainte. « Il y » aura des signes (1) dans le soleil, dans la lune » et dans les étoiles ; et sur la terre les hommes » seront dans le trouble et dans l'abattement, la » mer faisant un bruit effroyable par l'agitation » de ses flots ; et les hommes sécheront de frayeur » dans l'attente de ce qui doit arriver dans tout » l'univers, car les vertus des Cieux seront ébran- » lées. »

Ces images nous frappent ; la seule idée de ces terribles événemens suffit pour nous épouvanter. Si l'on nous assuroit qu'ils vont arriver, nous songerions d'abord à nous convertir et à faire pénitence ; si nous voyions ces signes avant-coureurs du jugement, le soleil et la lune éclipsés pour toujours, la mer hors de ses bornes, tous les élé-

(1) Luc. 21. v. 25.

mens confondus, la terre ébranlée jusque dans ses fondemens, ô Dieu ! dirions-nous, qu'est-ce que ce monde périssable, et quelle folie de s'y attacher ! il va périr, il va disparoître *comme une tente que l'on a dressée pour une seule nuit*, selon l'expression du Prophète (1). Vous seul êtes immuable et éternel, ô mon Dieu ! Vous allez bientôt paroître pour juger les hommes ; hélas ! je suis du nombre de ceux qui vous ont offensé : pardonnez-moi mes péchés ; je reviens à vous, je ne veux plus songer qu'à fléchir votre justice par le sacrifice de mes larmes, et par celui de mes penchans.

Voilà ce que nous dirions tous, si la fin du monde étoit proche, et que nous en fussions assurés. Mais que nous importe, M. F., que le monde soit près de finir, ou que sa fin soit encore éloignée, dès que nous sommes sûrs que nous finirons bientôt nous-mêmes, et que le monde finira pour nous à l'heure de notre mort ? Que nous importe que le soleil, les astres et les étoiles subsistent après nous, quand une fois nos yeux seront fermés pour toujours à leur lumière ? Que nous importe que la terre demeure ferme et solide, quand notre corps se dissout et se corrompt ? Si le monde ne finit pas avec nous, il finit pour nous. Il est donc vrai de dire que sa fin est proche, puisque l'heure de notre mort n'est certainement pas fort éloignée.

La fin du monde précédera le jugement universel,

(1) Is. 24. v. 20.

mais notre fin doit précéder ce jugement particulier et irrévocable, dont les arrêts seront nécessairement confirmés au jugement universel. Or, notre propre fin est la fin du monde par rapport à nous; une maladie mortelle est le signe avant-coureur de cette fin. Si le soleil continue à être réglé dans son cours, nos humeurs se dérèglent. Si la mer reste tranquille dans ses bornes, notre sang éprouve ces violentes agitations qui arrêtent le cours de notre vie. Si les hommes ne sont ni touchés, ni alarmés de notre mort prochaine, l'alarme et la consternation sont aussi grandes dans notre cœur, qu'elles pourront l'être dans tout l'univers aux approches du dernier jugement.

O prodige d'aveuglement et d'insensibilité! la fin du monde nous jetteroit dans la consternation, et la nôtre ne nous alarme pas! nous sécherions de frayeur et de crainte en voyant périr ce qui est hors de nous, et à peine songeons-nous que nous allons bientôt périr nous-mêmes!

Comme J. C., dans son premier avénement, est venu sur la terre, 1.° en qualité de législateur; 2.° en qualité de sauveur; 3.° en qualité de modèle, il y reviendra, dans son second avénement, pour nous juger avec les mêmes qualités et les mêmes titres. Comme *législateur*, il nous jugera selon son Evangile; comme *sauveur*, il nous jugera selon ses grâces; comme *modèle*, il nous jugera selon ses exemples.

1.° Comme législateur, il nous jugera selon son Evangile. Il comparera toutes les pensées, tous les désirs que nous aurons eus, toutes les paroles que nous aurons dites, toutes les actions que nous au-

rons faites pendant tout le cours de notre vie, avec les lois, les règles, les préceptes et les maximes de l'Evangile. C'est sur ces règles, sur ces lois et sur ces maximes que nous serons jugés; il ne tient donc qu'à nous de le prévenir ce jugement formidable: *Si nous nous jugeons nous-mêmes*, dit l'Apôtre (1), *nous éviterons le jugement de Dieu.* Pour l'éviter nous n'avons donc qu'à prendre l'Evangile, et voir si notre conduite y est conforme. S'il se trouve qu'elle y soit contraire, nous pouvons dire : Voilà ce qui me sera reproché au jugement de Dieu; il faut donc le réformer.

2.° Comme sauveur, il nous jugera selon ses grâces. Il nous demandera compte de tous les moyens de salut qu'il nous a donnés, de tout ce qu'il a fait et de tout ce qu'il a souffert pour nous. Les grâces extérieures que nous aurons négligées, les grâces intérieures que nous aurons rejetées, tout sera compté et pesé dans la balance de sa justice : son sang alors, sa croix, et tout ce qu'il y avoit attaché de mérites et de grâces parlera contre nous.

3.° Comme modèle, il nous jugera selon ses exemples. C'est la doctrine de S. Paul, que nous ne serons reçus au nombre des élus de Dieu, qu'autant que nous aurons de ressemblance avec le Fils de Dieu. Ainsi nous aurons pour juge celui qui se propose à nous pour modèle; et par conséquent le seul moyen que nous ayons pour nous soustraire à la rigueur de son jugement, c'est d'imiter ses vertus.

---

(1) 1. Cor. 11. v. 31.

Que devons-nous donc faire pendant l'Avent pour passer chrétiennement ce saint temps ? C'est 1.° de reconnoître le besoin que nous avons de J. C., en vertu de notre foiblesse et de nos péchés.

Depuis quatre mille ans le monde étoit dans le besoin et dans l'attente d'un libérateur. Dans cette attente il gémissoit dans l'horreur des ténèbres, et se plongeoit dans l'abîme des vices et des passions : ces ténèbres devenoient toujours plus épaisses, et cet abîme devenoit de jour en jour plus profond ; d'une part, l'iniquité répandue sur toute la terre l'avoit inondée ; tous les crimes, tous les désordres, tous les excès régnoient dans les cœurs ; de l'autre, l'idolâtrie aveuglant les esprits dominoit l'univers, et conduisoit à sa suite, comme en triomphe, l'erreur, la superstition, le mensonge, toutes les abominations d'un culte sacrilége et honteux. Enfin l'homme livré aux désirs déréglés de son cœur, ne rougissoit plus de rien. Le petit nombre d'ames fidèles qui surnageoient au torrent d'iniquité, ne cessoient de pousser des cris vers le Ciel pour accélérer la venue d'un Sauveur. Reconnoissons donc, M. F., avec ces anciens justes le besoin que nous avons tous de J. C., en vertu de notre foiblesse et de nos péchés, et méditons sans cesse les prodiges de miséricorde et de grâce qui s'opèrent dans ce saint temps, afin que le Verbe éternel, dont nous célébrerons bientôt l'heureuse naissance, trouve nos cœurs bien disposés à le recevoir, et que nous puissions participer aux grâces abondantes qu'il vient apporter au monde.

2.° Que de motifs nous engagent, M. F., à nous

occuper avec l'Eglise, pendant l'Avent, de la venue de notre Rédempteur! Ses offices, comme je l'ai déjà observé, ne sont remplis, pendant ce saint temps, que des endroits de l'Ecriture où sont exprimés les vœux, les prières et les espérances des Patriarches qui l'attendoient; les prédictions des Prophètes qui l'annonçoient; les misères de l'homme captif sous la loi du péché, qui soupiroit sans cesse après la naissance de son libérateur.

Quel est celui qui vient au monde, demande saint Bernard, et quel est le sujet de sa venue? Si je considère la dignité de sa personne, je ne puis m'empêcher d'admirer sa grandeur et sa divinité; si je fais attention à l'homme qu'il vient racheter, je suis touché de sa miséricorde et de sa bonté; si je pense à tout ce qu'il vient souffrir et endurer sur la terre pour notre salut, je m'abîme et je me perds dans l'étendue immense de sa charité. C'est le souverain Maître, c'est le Dieu et le Créateur de l'univers, qui vient sauver ler hommes, et qui prend la nature de l'homme. Les Anges sont étonnés en voyant descendre sur la terre celui qui est si fort élevé au-dessus d'eux dans le Ciel. O homme! préparez-vous à recevoir le Roi de gloire : oubliez toutes les affaires, renoncez à tous les plaisirs pour vous occuper uniquement de sa présence auguste.

Il vient vous sauver, il vient vous délivrer et vous guérir. Vous vous étiez égaré, il vous cherche; vous étiez dans l'esclavage, il vient vous racheter; vous étiez couvert de plaies, il vient vous rendre la santé et la vie; vous étiez foible et aveugle, il vous apporte la lumière et la force. S'il est avec vous,

qui pourra vous séduire ? S'il est avec vous, qui sera capable de vous vaincre? S'il est pour vous, qui osera s'élever contre vous ? Il est la sagesse et la vertu d'un Dieu toujours prêt à éclairer les aveugles et à soutenir les foibles.

3.° Que pourrions-nous rendre, M. F., à J. C. pour le bienfait inestimable de son incarnation? Unissons-nous du moins avec tous les Anges dans les louanges, les bénédictions, les continuelles actions de grâces qu'ils lui offrent, et qu'ils lui offriront pendant toute l'éternité. Tout anéanti qu'il est, reconnoissons-le pour le Roi de gloire, pour notre Créateur, notre Rédempteur, le Saint même des Saints, le Roi des rois, le Maître suprême de tout l'univers. Rendons-lui souvent nos hommages avec les sentimens qu'exigent de nous, et la grandeur de son être, et l'anéantissement de son état, qui doit nous le rendre par-là même plus respectable, plus adorable; mais surtout plus aimable, si nous sommes capables d'aimer, et si nous avons un cœur.

C'est un Dieu qui s'est incarné, qui s'est fait homme, qui s'est assujéti à nos misères pour nous guérir; mais hélas! que notre guérison lui a coûté cher! Celui qui jouissoit dans le Ciel d'un parfait bonheur, est venu souffrir sur la terre; il est né dans une crêche, et il est mort sur une croix pour nous racheter, pour expier nos péchés. O charité de mon Sauveur! quelle affreuse idée ne me donnez-vous pas de mes péchés! quelle idée ne me donnez-vous pas de ce que je dois faire de mon côté pour satisfaire à votre justice! Si un Dieu a mieux aimé souffrir tant de rigueurs, que de me laisser chargé

du fardeau de mes crimes, refuserai-je, de mon côté, de pratiquer quelques œuvres de pénitence pour me purifier, et me rendre profitable la grâce de sa rédemption? Refuserai-je de marcher sur ses traces, et de mourir sans cesse à moi-même pour vivre de sa propre vie? O Jésus! Verbe divin, Verbe humilié, Verbe souffrant! ce sont mes péchés qui vous ont attiré sur la terre. Vous avez pleuré, non sur tant de douleurs que vous avez souffertes pour mon salut, mais sur l'inutilité de vos souffrances et l'abus indigne que j'en ai fait, et qui a anéanti dans moi le fruit de vos peines et de votre incarnation. Ah! Seigneur, brisez mon cœur d'une douleur salutaire. Faites que je réponde enfin à votre amour, que je gémisse sur mes égaremens, que je ne me console jamais dans ma douleur, que je ne trouve de consolation que dans la pénitence et la mortification, dans la mort à moi-même, au monde et à tout; et comme je suis si foible et si lâche quand il s'agit de combattre contre moi-même, soutenez-moi dans ce pénible combat, et aidez-moi à remporter une heureuse victoire. *Amen.*

CCXII. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE LA CONCEPTION.

Gratiâ Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.

C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été oisive en moi.

1. Cor. 15. v. 10.

C'est là, M. F., l'aveu que faisoit S. Paul aux Chrétiens de Corinthe, en les instruisant de nos mystères; et ce sont aussi les mêmes paroles que nous pouvons mettre aujourd'hui dans la bouche de Marie, pour exprimer dans la solennité de sa Conception les sentimens de son humilité et de sa reconnoissance. Conçue dans le sein de sa mère, pure et sans tache, elle n'apporte, en venant au monde, que les livrées de l'innocence et de la vertu. Dieu, jaloux de son ame, s'en réserve les premiers hommages, s'en met en possession dès le commencement de sa vie. Quel privilége, quelle distinction! et que Marie a bien lieu de s'écrier avec l'Apôtre: que c'est par la grâce de Dieu qu'elle est ce qu'elle est; que c'est la grâce qui l'a fait triompher du serpent infernal; que c'est la grâce qui l'a préservée des atteintes mortelles de la concupiscence, qui l'a sanctifiée dans le sein de sa mère: *Gratiâ Dei sum id quod sum;* que sans la grâce elle seroit ce que nous sommes, elle se verroit infectée de la lèpre qui nous

couvre, dominée par les passions qui nous tyrannisent, enveloppée dans la disgrâce commune de tous les enfans d'Adam.

Mais ce ne seroit que reconnoître imparfaitement les bienfaits signalés du Très-Haut, si Marie, se contentant de se répandre en actions de grâces et de louanges, ne pouvoit pas ajouter avec l'Apôtre, que cette grâce n'a pas été en elle une grâce inutile et oisive, stérile et infructueuse, *gratia ejus in me vacua non fuit.* Eh! qui put le dire jamais avec plus de justice que cette Vierge sainte? Elevée au-dessus de toutes les créatures par ces faveurs spéciales dont elle fut prévenue, elle l'est encore plus par son exactitude et sa vigilance à répondre à la grâce; confirmée dans l'heureux état de sainteté et d'innocence dans lequel elle est née, elle ne regarde les priviléges singuliers qu'elle a reçus, que comme autant d'engagemens qu'elle a contractés de rendre beaucoup à celui qui lui a donné beaucoup, de mesurer en quelque façon sa reconnoissance sur la grandeur des bienfaits: excellente leçon pour nous, M. F., à laquelle je reviendrai en développant les circonstances du mystère que nous honorons aujourd'hui.

Pour juger de l'excellence du privilége accordé aujourd'hui à Marie, réfléchissons un instant sur la qualité de la loi dont elle est affranchie.

Enfans infortunés d'un père coupable, nous héritons tous de sa juste disgrâce: notre naissance se ressent de la corruption de notre origine; et dès notre conception nous portons gravés dans notre ame, et la tache et la dette de son péché.

Telle est la loi portée contre tous les descendans du premier homme. Loi rigoureuse et affligeante, s'il en fut jamais, puisqu'elle nous livre au plus grand de tous les maux, qui est le péché : au moment même que Dieu nous tire du néant et nous crée libres, pour rendre volontairement hommage à sa grandeur, nous tombons par la désobéissance de notre premier père, devenue la nôtre, dans l'esclavage du démon et sous la puissance de l'enfer.

Il n'est pas question de m'étendre ici à montrer l'équité d'une loi si triste pour chacun de nous. Il nous suffit de savoir, à n'en pouvoir douter, qu'elle est réelle et que Dieu est juste; qu'il est essentiellement et souverainement l'équité même; qu'il ne punit sa créature qu'à regret, et qu'il ne le fait jamais au-delà de ses démérites. Quoi qu'en pensent donc le libertin et l'impie, voilà le sort malheureux de tous les enfans d'Adam; et voici quelle fut l'heureuse destinée de Marie. Par une grâce de distinction qui n'a jamais été accordée qu'à elle, elle fut exceptée de cette loi humiliante et universelle; et le premier moment de sa vie, qui est pour nous une source de malédictions et de disgrâces, ne fut pour elle qu'une source de bénédictions et de gloire. Le Tout-Puissant, ce Dieu saint et la sainteté même, ce Dieu si jaloux de l'innocence et si ennemi du péché, a choisi Marie pour être un jour la mère de son Fils. Plutôt que d'apercevoir jamais dans elle, plutôt que d'avoir à effacer dans elle la plus légère tache, il déploie toute la force de son bras, il passe par-dessus toutes les règles ordinaires de sa providence, il tire du trésor de ses miséricordes la faveur la plus

inouie,

inouie, et les plus grands prodiges s'opèrent plutôt que de laisser tomber et de voir un instant cette arche mystérieuse de la nouvelle alliance sous le joug du péché, et en la puissance de ses ennemis.

Mais en quoi consiste la nature de ce privilége si miraculeux ?

Voici, M. F., ce que la théologie la plus exacte nous en apprend. Les docteurs zélés, selon l'esprit de l'Eglise, pour l'honneur de Marie, sont partagés aujourd'hui en deux sentimens, qui mettent tous les deux la vérité de son Immaculée Conception à l'abri du moindre doute.

Les uns disent qu'en qualité de fille du premier homme, Marie étoit entrée, de même que tous les autres descendans d'Adam, dans les engagemens du péché originel, mais qu'elle n'en contracta pas la souillure, comme devant être un jour mère de Dieu; et que sur le point de participer à la chûte commune à toute la nature humaine, la grandeur de sa destinée la préserva du malheur attaché à son origine. Les autres soutiennent non-seulement que la mère de Dieu ne contracta jamais la tache du péché; mais ils disent de plus qu'elle ne fut pas même en danger de la contracter jamais, parce qu'elle n'étoit point comprise dans la loi qui y condamnoit tous les hommes. Et voici comment raisonnent ces derniers et profonds théologiens: Marie, disent-ils, entrant dans l'économie et l'arrangement des desseins de Dieu au sujet de la rédemption du monde, on ne sauroit nier que la création de cette auguste Vierge n'a été résolue par le Seigneur, que supposé l'Incarnation déjà résolue du Rédempteur du monde;

or, l'Incarnation du Rédempteur ne fut résolue que supposé la prévision de la chute d'Adam et la malédiction portée contre sa race ; donc la chute d'Adam, concluent ces habiles docteurs, et la malédiction portée contre sa race ne put s'étendre jusqu'à Marie, puisque, dans les desseins de Dieu, Marie n'étoit point encore comprise au nombre de ceux qui devoient composer la postérité d'Adam.

Ce raisonnement paroît décisif et sans réplique ; mais tâchons de lui donner un nouveau jour, en développant séparément les trois propositions qui le composent. Première proposition : De toute éternité Dieu, par sa prescience infinie, prévit la chute d'Adam et le malheur de sa prospérité. Seconde proposition : De toute éternité Dieu, par sa miséricorde infinie, résolut ne racheter Adam et toute sa postérité. Troisième proposition : De toute éternité Dieu, par sa grâce infinie, entre tous les moyens possibles de rédemption, choisit, préférablement à tout autre, celui de l'Incarnation de son Verbe dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie. Il résulte de ces vérités que le péché d'Adam, non plus que ses suites funestes, ne peut donner aucune atteinte à Marie, puisque l'Incarnation du Verbe, et à plus forte raison la création de la Vierge sa mère, ne furent résolues dans ses décrets éternels que postérieurement à la prévision du péché et à la malédiction déjà lancée contre tous les pécheurs.

Et voilà, M. F., ce qui peut nous donner une juste idée de l'excellence du privilège que reçoit Marie en ce jour; je veux dire la liaison entre le Fils et la Mère : il est évident par là que la moindre

tache, la plus légère souillure, la faute même la plus involontaire, étant incompatibles avec la qualité de mère de Dieu, bien loin que Marie dût participer le moins du monde au péché de notre premier père, il étoit souverainement convenable, au contraire, qu'elle ne parût dans le monde qu'avec la pureté la plus parfaite et la plus éclatante, et qu'avec l'innocence la plus propre à préparer la réparation de tous les péchés des hommes, et à concevoir dans son chaste sein leur divin Rédempteur.

La S.te Vierge ayant été préservée du péché originel, elle n'en a point éprouvé les dangereux effets. La grâce qu'elle reçut dans le premier instant de son être fut pour elle, non-seulement l'exemption de tout péché, de tout penchant au péché, de tout ce que S. Paul et les docteurs après lui appellent *la source*, *la loi*, *le foyer du péché;* mais dès-lors son corps fut soumis à l'esprit, ses passions réglées par la raison, sa raison éclairée par sa foi, sa foi animée par la charité; et de combien d'autres dons célestes ne fut-elle pas enrichie, et par combien d'autres raisons nouvelles n'eut-elle pas droit dès-lors de s'écrier que toutes les nations de la terre applaudiroient dans tous les siècles à son bonheur (1), *beatam me dicent omnes generationes!* La grâce qu'elle reçut dans ce premier moment, non-seulement fit connoître à son esprit le véritable bien, porta tous les désirs, toutes les affections de son cœur vers le souverain bien; mais encore unit dès-lors, sans obstacle, sans combat, toutes les puissances

(1) Luc 1. v. 48.

de son ame au véritable bien; elle vit dès-lors accomplir dans elle la prophétie où il est dit (1) que la demeure du Sauveur seroit une demeure paisible dans la forteresse de Sion, et qu'on y jouiroit en repos d'une profonde paix, *factus est in pace locus ejus, et habitatio ejus in Sion.* Enfin elle put dès-lors se rendre le glorieux témoignage que lui rend aujourd'hui l'Eglise (2): Dieu, dès le commencement de ses voies et de ma vie, a pris possession de mon cœur, pour ne s'en séparer jamais, *Dominus possedit me in initio viarum suarum.*

Faisons ici quelques réflexions qui se présentent naturellement. Marie, quoique exempte de toute foiblesse, et confirmée dans le bien dès sa conception, n'a pas laissé de vivre dans une perpétuelle défiance d'elle-même, comme si elle eût été en danger de tout craindre pendant sa vie mortelle; toujours, ou appliquée au travail dans sa maison, ou occupée de la prière dans le temple; fidèle à toutes les observances de la loi, attentive à toutes ses démarches, elle veilloit sans cesse à la garde de son cœur, elle frémit à la présence d'un Ange même, elle s'interdit tout commerce, toute liaison avec le monde, pour conserver une grâce dont toute l'iniquité du monde ne pouvoit ternir l'éclat; et nous, M. F., au lieu d'imiter sa réserve, sa retenue, sa modestie, son recueillement, ses sages précautions; malgré notre extrême foiblesse et les piéges qu'on tend sans cesse à notre innocence, nous nous exposons à toutes sortes de dangers; quoique nous ne sachions que

(1) Ps. 75. v. 2. (2) Prov. 8. v. 22.

trop combien le monde est contagieux pour nous, nous ne pouvons nous résoudre à le fuir; que dis-je? nous l'aimons, ce monde pervers, nous le regardons avec complaisance, nous le recherchons avec empressement.

Marie, quoique conçue avec tous les priviléges de l'innocence, n'a pas laissé de porter sa croix et de souffrir patiemment, avec une héroïque résignation, toutes les afflictions de la vie, de partager courageusement avec son Fils toutes les rigueurs de la pauvreté et les douleurs du Calvaire; de s'assujétir volontairement, jusqu'à la mort, aux pratiques crucifiantes de la mortification et de la pénitence; et nous, M. F., après tant d'excès honteux, tant de chutes et de rechutes, tant de crimes multipliés dès notre première jeunesse, réitérés, continués d'âge en âge, et accumulés à l'infini, nous voulons encore goûter toutes les douceurs de la vie, procurer à notre corps toutes ses commodités et ses aises; et au mépris de la grâce de Dieu, que nous avons cent fois foulée aux pieds, au mépris de sa redoutable justice, que nous n'avons cessé d'irriter et de provoquer, nous ne voulons entendre parler ni de mortification ni de pénitence.

Marie, quoique remplie de tous les dons célestes dès le premier instant de son être, n'a pas laissé de travailler tous les jours de sa vie à se rendre plus digne encore des grâces de son Dieu; toujours une nouvelle ardeur dans l'accomplissement de ses devoirs, dans la pratique des œuvres de charité, dans l'exercice des plus sublimes vertus; toujours unie à son Dieu, occupée de son service, empressée à lui

plaire, embrasée de son amour, elle parvint enfin à ce comble de perfection, qui éternellement fera l'étonnement et l'admiration des Anges et des hommes, et qui, bien mieux encore que sa qualité de Mère de Dieu, lui a acquis le titre glorieux de reine des Anges et des hommes, de reine de tous les Saints; et nous, M. F., indolens, tièdes, lâches dans le service de Dieu, bien loin de faire des efforts pour parvenir au moins à une sainteté commune, à une sainteté absolument indispensable; à peine par la pénitence sommes-nous rentrés en grâce avec Dieu, qu'après quelques soupirs, quelques jours de dévotion et d'attention sur nous-mêmes, bientôt rassurés sur nos égaremens passés, et tranquilles pour notre sort éternel, nous nous négligeons dans la pratique du bien, nous nous lassons de courir dans les sentiers de la justice, et nous retombons bientôt dans l'abîme de l'iniquité, peut-être pour n'en plus jamais sortir.

Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, et solenniser saintement la fête de l'Immaculée Conception de Marie, rendons d'abord à Dieu des actions de grâces d'avoir donné au monde cette créature incomparable, qui devoit enfanter notre Sauveur et notre Rédempteur, et qui paroît aujourd'hui, entre tous les enfans d'Adam, comme un lys entre les épines, par la grâce et la sainteté, dont elle est prévenue dès le premier moment de son être. Grand Dieu! vous l'aviez promise, cette nouvelle créature en qui commence à luire l'espérance des pécheurs; et l'inimitié que vous aviez mise entre la femme et le serpent, commence à paroître dès son entrée au monde. C'est donc ici

le prélude de la victoire que son divin Fils doit un jour remporter sur les puissances de l'enfer. Soyez loué et béni, Seigneur, du choix que vous avez fait de Marie pour une prérogative si singulière, et que toutes les grâces et toutes les miséricordes dont vous l'avez comblée, vous louent et vous glorifient éternellement! Soyez vous-même bénie, ô enfant donné du ciel pour le salut de toute la terre! et que toutes les créatures vous saluent déjà pleine de grâces, pour prévenir le salut de l'Ange : votre cœur est déjà rempli de sainteté; l'esprit du Seigneur qui le destine à être le temple de la sagesse éternelle, ne cesse point de répandre en vous de jour en jour de nouvelles grâces et une nouvelle sainteté, pour rendre votre ame et votre corps une digne demeure du Tout-Puissant.

Nous devons, en second lieu, M. F., éviter jusqu'aux moindres péchés pour imiter Marie; et quoique nous ne puissions nous conformer à ce modèle de vertu et de sainteté, entièrement et parfaitement, parce qu'aucun descendant d'Adam ne peut jouir du privilége singulier par lequel elle a été sanctifiée dès le premier instant de sa vie, nous pouvons, du moins, nous donner à Dieu sitôt qu'il nous fait connoître que nous lui appartenons, et que nous n'avons été créés que pour cette fin; nous pouvons et nous devons encore, à son exemple, être toujours fidèles à Dieu, et persévérer dans son service jusqu'à la mort. Enfin, nous devons nous adresser avec confiance à cette Vierge sans tache, afin d'obtenir, par sa puissante intercession, la grâce d'imiter, autant que notre fragilité le peut

permettre, cette sainteté parfaite et cette innocence entière, dans laquelle elle a toujours vécu, depuis le premier moment de sa conception jusqu'à sa mort glorieuse.

Nous devons particulièrement demander à Dieu, par l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, la vertu de pureté et la victoire des tentations contraires à cette vertu.

Il est certain, selon l'oracle de J. C. même (1), qu'on ne peut triompher des assauts que le démon de l'impureté livre sans cesse à tous les hommes, que par la prière et par le jeûne, *hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio.* Et il n'est pas moins vrai, qu'il n'est point de prière plus efficace contre les tentations contraires à la chasteté, que celles qu'on adresse à Dieu par l'entremise de la sacrée Vierge toujours pure et immaculée, et dans sa conception, et dans tout le temps de sa vie; recourons donc à elle avec confiance, M. F. Oui, Vierge sainte, nous vous choisissons dès ce moment pour notre patronne et notre guide, en solennisant, avec une sainte joie, la grâce originelle qui vous a exemptée des misères que nous éprouvons dans cette vallée de larmes; nous attendons de vous les secours qui nous sont nécessaires pour triompher de tant d'ennemis, visibles et invisibles, qui se déclarent contre nous. Ce que vous avez fait vous-même, pour vous précautionner contre des périls qui ne vous menaçoient point, nous a appris ce que nous devons faire pour vaincre cette

(1) Matth. 17. v. 20.

foule de tentations qui nous assiégent de toutes parts; obtenez-nous, en ce jour où vous avez été si glorieusement préservée de toute tache du péché, la grâce d'être purifiés de tous ceux que notre foiblesse peut nous avoir fait commettre depuis le bienfait de notre régénération. Sollicitez sans cesse auprès de votre Fils de nouveaux écoulemens de miséricorde en notre faveur, afin qu'ayant persévéré comme vous dans la grâce pendant notre vie, nous puissions espérer de régner avec vous après notre mort, dans la splendeur éternelle des Saints. *Amen.*

CCXIII. DISCOURS.

DES QUATRE-TEMPS.

Rogate ergò Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.

Priez donc le maître de la moisson, qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson.

MATTH. 9. v. 38.

C'EST, M.F., ce que le Sauveur dit un jour, lorsque, prêchant dans les villes et les bourgades, il guérit tous les malades qu'il y trouva. Ces peuples qu'il voyoit couchés çà et là, tout languissans, comme des brebis qui n'ont point de pasteur, excitèrent sa tendre compassion, et dans sa douleur il dit à ses Disciples : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers; priez donc le maître qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson.*

Les ouvriers aujourd'hui, M. F., ne sont pas rares, et l'Eglise ne manque point de Pasteurs; mais peut-être que la moisson n'est pas plus abondante pour cela, par la faute de ceux qui ont ordre d'y travailler. Prions donc le père de famille d'y envoyer des ouvriers laborieux, zélés et fidèles, *rogate Dominum messis.* C'est pour nous un intérêt commun; la santé du troupeau dépend beaucoup des soins et de la vigilance du Pasteur qui le gouverne; et, dans l'Eglise de J. C., des ministres ignorans ou vicieux ne peuvent y causer que de très-grands maux. Nous ne sommes pas tous chargés du gouvernail de ce vaisseau mystique, disoit S. Augustin; mais nous n'en sommes pas moins dans le vaisseau, exposés à tous les périls de la navigation; et si le navire périt par la faute d'un mauvais pilote, tout l'équipage périt avec lui; c'est-à-dire, selon la pensée de ce grand Docteur, si les Pasteurs qui doivent nous enseigner la vérité, ne nous débitent que des mensonges ou des fables, nous errons avec eux, quoique moins coupables que ces maîtres d'iniquité, et nous tombons misérablement dans la fosse d'une égale perdition, *ambo in foveam cadunt* (1).

C'est pour cela que l'Eglise, toujours attentive au bien spirituel de ses enfans, a institué trois jours de jeûne, quatre fois par chaque année, appelés pour cela *quatre-temps*, pour demander à Dieu des Pasteurs vigilans, pieux, éclairés, qui, loin des pâturages empoisonnés, conduisent leurs ouailles aux salutaires pâtures de la sainte doctrine et de l'an-

(1) Matth. 15. v. 14.

cienne Tradition; des Pasteurs aussi attentifs à conserver le sacré dépôt de la Foi, qu'à maintenir la pureté des mœurs; de saints Ministres, en un mot, et de dignes Ecclésiastiques.

Tel a été le motif principal de l'institution des quatre-temps, dont il vous importe d'autant plus d'être instruits, qu'il vous intéresse davantage.

S. Léon est le premier des Pères qui nous ait parlé clairement du jeûne des quatre-temps. Dans son premier sermon du jeûne du dixième mois, c'est-à-dire, des quatre-temps de décembre, il avertit le peuple de jeûner, la semaine suivante, le mercredi et le vendredi, et outre le jeûne du samedi, de veiller dans l'église de S. Pierre, pour obtenir, par son intercession, que leurs prières, leurs aumônes et leurs jeûnes fussent agréés par le Seigneur. Dans son huitième sermon, sur le même sujet, il fait le détail des quatre jeûnes des quatre-temps : l'un tombe au printemps, dans le Carême; un autre en été, à la Pentecôte; un autre en automne, au mois de septembre; et le dernier en hiver, au mois de décembre.

Ce saint Pape assure, dans un de ses sermons, que ces jeûnes sont de tradition apostolique, *jejunium ex apostolicâ traditione subsequitur..... De observantiâ veteris legis assumptum;* parce qu'en remontant jusqu'aux Apôtres, on ne voit pas qu'ils aient été établis par l'Eglise, depuis que ces premiers fondateurs de la Religion ont quitté la terre. « Les Apôtres, dit-il, les ont ordonnés par l'ins-
» piration du Saint-Esprit, afin que les Fidèles,
» à l'exemple des Juifs qui avoient, selon le pro-

» phète Zacharie (1), quatre jeûnes solennels aux » différentes saisons de l'année, pratiquassent la loi » du jeûne au commencement des quatre saisons, » et s'y offrissent à Dieu pour en obtenir la béné- » diction. »

Le pape Gelase, dans sa neuvième lettre, parle aussi comme S. Léon des jeûnes des quatre-temps, et s'exprime même plus clairement que ce Pape sur le jeûne du samedi : ce qui détruit la conjecture mal fondée de ceux qui prétendent que S. Léon, en annonçant la veille du samedi dans l'église de S. Pierre, n'avoit pas ordonné de jeûner ce jour-là.

Ce qu'il y a d'essentiel à savoir sur les jeûnes des quatre-temps, c'est de connoître pourquoi ils ont été institués.

Quatre raisons principales ont engagé l'Eglise à établir les jeûnes des quatre-temps. La première, c'est afin que chaque saison de l'année soit consacrée à Dieu par quelques jours de pénitence. Nous devons regarder les quatre-temps comme un moyen salutaire que l'Eglise nous présente pour apaiser la colère du Seigneur, et pour effacer nos péchés par cet acte de mortification et de pénitence. La seconde, c'est afin de demander à Dieu, dans certaines saisons de l'année, qu'il répande sa bénédiction sur les biens de la terre, pour obtenir de sa bonté le temps qui leur est propre et convenable, et pour le prier de détourner les accidens fâcheux, les inondations, les sécheresses, les orages, la grêle, la foudre, qui sont les instrumens de sa colère et de sa vengeance,

(1) *Zach.* 8. v. 19.

lorsqu'il veut punir son peuple. C'est pour le remercier, dans les autres saisons, des biens qu'il nous a donnés si libéralement, et pour lui demander la grâce d'en faire un saint usage, et de les faire servir à sa gloire et à notre salut. La troisième fin de l'institution des jeûnes des quatre-temps est pour nous faire faire pénitence du mauvais usage que nous avons fait jusqu'à présent, non-seulement du temps que Dieu nous a accordé avec tant de patience pour travailler à notre salut, de tant de biens que nous en avons reçus, et dont nous avons fait l'instrument et la matière de nos iniquités, de nos révoltes et de nos ingratitudes ; mais encore de cette multitude de grâces dont le Seigneur nous a favorisés, et qui n'ont servi qu'à nous rendre plus criminels et plus inexcusables. Enfin, le motif principal de l'établissement de ces jeûnes est, comme je l'ai déjà insinué, d'obtenir de Dieu de bons Ecclésiastiques et de fidèles Pasteurs, qui conduisent avec sagesse et avec zèle le troupeau de Jésus-Christ. Vous devez savoir que les ordinations se font toujours le samedi des quatre-temps ; et c'est ce qui nous oblige d'offrir à Dieu les prières les plus ardentes. Ce que vous avez à demander est si important, que ce n'est pas trop faire de joindre à la prière le jeûne et d'autres bonnes œuvres.

Pour sanctifier les quatre-temps, il faut véritablement entrer dans l'esprit de pénitence. Où vous êtes en état de jeûner, où vous avez des raisons légitimes pour en être dispensé. Si vous êtes en état de jeûner, et que vous ne le fassiez pas, vous vous rendez criminel, et vous êtes désobéissant à Dieu

et à l'Eglise ; et en ménageant votre corps, vous perdez votre ame ; au lieu d'expier vos péchés par la pénitence, vous ajoutez une nouvelle offense à tous les excès que vous avez à vous reprocher. Si vous avez des raisons légitimes qui vous dispensent du jeûne, vous devez profiter des autres moyens que Dieu vous donne pour faire pénitence, en pratiquant d'autres mortifications, en offrant à Dieu vos travaux, en vous nourrissant de sa sainte parole, en vous rendant assidus aux offices de l'Eglise, en assistant tous les jours au saint sacrifice de la Messe, en supportant les injures qui vous sont faites, en multipliant vos aumônes, et surtout en vous abstenant du péché et en vous excitant à la plus amère douleur de vous y être abandonné. Ce sont vos cœurs, dit le Seigneur par son Prophète (1), qu'il faut briser, et non pas les vêtemens qui vous couvrent ; convertissez-vous à moi du fond de votre ame, et alors je me convertirai à vous. C'est votre cœur qui a été le premier coupable ; c'est par votre cœur que doit commencer votre conversion. Que la chair porte sa part du poids de la pénitence que Dieu vous impose ; cela est juste ; elle doit être affligée puisqu'elle a été le complice et le ministre de l'iniquité ; mais votre cœur qui est la source funeste d'où sont sortis les désirs et les projets du péché, doit être encore moins épargné, et doit devenir le premier objet de vos vengeances. Sans cette douleur du cœur, vous pourrez bien avoir les dehors et l'écorce de la pénitence ; mais vous n'en

(1) Joel. 2. v. 12.

aurez ni l'esprit, ni le mérite, ni l'essentiel; vous serez affligés par le jeûne et l'abstinence, mais vous ne serez pas pénitens ni propres à fléchir la colère du Seigneur.

Dieu ne prolonge le cours de notre vie que pour nous donner le temps de faire pénitence, et, ingrats que nous sommes, nous employons ce temps que Dieu nous accorde pour nous faire expier les péchés que nous avons commis, à nous rendre coupables de nouveaux forfaits; loin d'acquitter nos dettes, nous en contractons chaque jour de nouvelles, et nous ajoutons sans cesse quelque chose à ce trésor d'iniquité que nous accumulons pour le jour de la vengeance; de même Dieu ne cesse de nous prévenir de ses grâces, et nous endurcissons toujours nos cœurs de plus en plus; il nous comble de biens; c'est pour nous que la terre multiplie depuis tant de siècles les mêmes productions, sans rien perdre de sa fécondité; et de ces bienfaits signalés du Seigneur, nous faisons, par l'abus le plus monstrueux, l'instrument de nos désobéissances et de nouveaux désordres. Quel sujet d'humiliation, M. F.! ah! prions le Seigneur de ne point entrer en jugement avec nous; prenons la résolution de profiter à l'avenir de tant de moyens de sanctification, et d'y répondre avec une si grande fidélité, que nous ne les rendions plus inutiles; réparons le mauvais usage que nous avons fait de tant de secours, afin de ne pas entendre un jour la sentence effroyable que Dieu prononcera, non-seulement contre ceux qui n'auront porté que des fruits d'iniquité, mais encore contre quiconque

n'aura pas pratiqué de bonnes œuvres, et fait valoir le talent qu'il lui avoit mis entre les mains.

Revenons aux paroles de mon texte : *La moisson est grande*, nous dit J. C. : tant d'ignorans à instruire, tant de pécheurs à corriger, tant d'abus à retrancher ! Le démon étend ses conquêtes, il trouve partout un champ libre et ouvert. S'il n'est pas arrêté, si on ne s'oppose pas à ses incursions, quel dégât, quels ravages ne fera-t-il pas dans le troupeau de J. C. ? Nous avons vu avec larmes la fierté de l'ennemi, ses entreprises, ses attentats, ses succès ; nous avons vu l'enfer déchaîné à un point qui sembloit annoncer que la dernière désolation n'étoit pas éloignée... *la moisson est grande, il y a peu d'ouvriers.* Il y en a beaucoup à la vérité qui exercent le ministère ecclésiastique ; il y en a beaucoup qui désirent le gain, qui courent après l'honneur, *qui se paissent eux-mêmes* (1), *qui mangent le lait du troupeau, qui se couvrent de sa laine, qui prennent les brebis les plus grâces pour les tuer, et qui ne se mettent point en peine de paître le troupeau du Seigneur.*

Au milieu de ce grand nombre dont le champ de l'Eglise est innondé, *il y a peu d'ouvriers*, parce qu'il y a peu de ces Pasteurs zélés qui s'appliquent à fortifier les brebis qui sont foibles, à guérir celles qui sont malades, à bander les plaies de celles qui sont blessées, à relever celles qui sont tombées, à chercher celles qui sont perdues.

---

(1) Ezech. 34. v. 2. et 3.

Dans

Dans une si grande indigence et un si grand besoin que nous reste-t-il à faire, sinon de recourir *au maître de la moisson, et le prier d'envoyer des ouvriers dans sa vigne?* Voilà les désirs de l'Eglise; voilà pourquoi elle ordonne des jeûnes; voilà pourquoi elle veut que ses enfans poussent vers le ciel des soupirs et des vœux. Entrons dans son esprit, M. F., et demandons à Dieu de tout notre cœur des Ministres zélés qui se conduisent en toutes choses comme de fidèles Ministres de J. C. Ne nous contentons pas de les demander; soyons en même temps bien résolus de suivre leurs instructions et leurs bons avis.

Car en vain Dieu nous enverroit de bons Pasteurs, si, apprenant de leur bouche la vérité, nous ne la pratiquions pas; si elle ne prend pas racine dans nos cœurs, si elle ne paroît pas dans nos mœurs et dans nos actions, elle ne nous aura été annoncée que pour notre condamnation: « Il eût été meilleur, » dit S. Pierre (1), de n'avoir point connu la voie » de la piété et de la justice, que de retourner en » arrière après l'avoir connue, et d'abandonner la » loi sainte qui avoit été prescrite. » Soyons donc dociles à la voix de J. C. qui nous parle par la bouche de nos Pasteurs; prions beaucoup pour eux, afin qu'ils remplissent parfaitement les devoirs de leur ministère, et qu'ils se sanctifient eux-mêmes en travaillant à notre sanctification. C'est ainsi que nous nous rendrons dignes de recevoir avec eux cette

(1) 2. Petr. 2. v. 21.

couronne de gloire, que Dieu a promise et aux Pasteurs et aux brebis qui lui auront été fidèles. *Amen.*

CCXIV. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE NOEL.

Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.

LUC. 2. v. 10.

QUEL est donc, M. F., ce Sauveur naissant que les cieux contemplent avec étonnement, que les Anges célèbrent par des hymnes et des cantiques, qui a fait l'objet de l'attente des Patriarches, des cris des Prophètes, des souhaits de Juda, de l'espérance de l'univers; que les justes n'ont cessé de demander, s'écriant dans le transport de leur ferveur: Cieux, trop lents à exaucer nos soupirs, quand vous ouvrirez-vous pour pleuvoir le juste? Terre si souvent arrosée de nos pleurs, quand germerez-vous le Sauveur d'Israël? Quel est, dis-je, cet enfant nouvellement né qui intéresse déjà si vivement toute la nature, qui fait pâlir Hérode jusque sur son

trône, frémir les démons dans les enfers, et suspendre aux sages d'Orient toutes leurs spéculations? Ah! il n'est autre que le désiré des nations; c'est le même que l'Ecriture représente en tant d'endroits sous les idées nobles et magnifiques de grand, de fort, de puissant, d'admirable, de roi et de conquérant; c'est le Rédempteur qu'attend Israël, le Réparateur de la nature humaine, le Pasteur des brebis égarées, le Chef des Anges, le Juge des démons, le Verbe de Dieu qui revêt une chair mortelle, et qui unit à jamais notre humanité à la Divinité même; en un mot, c'est le Roi-Messie qui fait son entrée triomphante dans l'univers. Hélas! si les enfans du siècle, sages, disons-le, aussi magnifiques dans leurs générations, célèbrent avec tant de pompe l'entrée de leurs potentats; s'ils parsèment les chemins de fleurs, s'ils dressent des arcs de triomphe, s'ils entonnent des chants d'alégresse, que ne devez-vous pas faire, M. F., dans ces jours précieux pour préparer les voies de votre Seigneur? Accourez donc, fille de Sion, venez au-devant de votre céleste Epoux, lequel, semblable au soleil lorsqu'il parcourt sa carrière, sort de l'Orient, et vient éclairer l'univers. Héritier de Jacob, reconnoissez votre Roi. Jérusalem, levez-vous, ouvrez les yeux au nouvel astre qui vous éclaire; c'est la splendeur des Saints, le Dieu même de la gloire qui vient vous servir de flambeau (1): *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.*

(1) Is. 60. v. 1.

Mais ne me trompé-je point? et que deviennent toutes ces belles idées, quand pour le trouver ce Sauveur, on m'envoie à une étable, à une crèche (2), *et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio?* Un enfant! des langes! une crèche! Est-ce à ces marques, grand Dieu! que je dois reconnoître le libérateur d'Israël? Quelle joie peut donc apporter au monde un enfant couché sur la paille, inconnu, méprisé, souffrant? Est-ce là cette majesté qui doit s'attirer l'adoration des Anges, cette force qui doit briser nos fers? Oui, M. F., cet état d'humiliation s'accorde parfaitement avec des traits si distingués; car si cet enfant mystérieux pleure, il pleure en Dieu, dit Tertullien, et ses larmes me touchent plus que ses foudres. S'il souffre, il souffre en Dieu, et ses souffrances sont le salut du monde. S'il est pauvre, la majesté de son empire n'en sera que plus éclatante. Eh! quel prodige plus étonnant de se faire adorer couché dans une crèche, d'y attirer des Rois, et de mettre le ciel et la terre en mouvement pour venir rendre hommage à son indigence même? le Fils de Dieu pouvoit sans doute naître environné de gloire, de puissance et de majesté; mais ces idées terrestres étoient bien contraires à ses desseins. Car pourquoi est-il venu dans ce monde, si ce n'est pour nous désabuser des fausses idées que nous avions des biens, des honneurs et des plaisirs? si ce n'est pour nous apprendre par son exemple la voie qui conduit au ciel, savoir les humiliations, la pauvreté et les

(2) Luc. 2. v. 12.

souffrances? Il n'a quitté le séjour de sa gloire que pour venir nous instruire, et il le fait dès son berceau: les premiers soupirs de son enfance sont des leçons de sagesse qu'il nous donne; écoutons-les donc avec respect ces vérités importantes que nous prêchent aujourd'hui la naissance et la crèche de J. C., et en rendant à ce Dieu anéanti des hommages dignes de lui, profitons des instructions qu'il nous donne.

Dieu enfin, M. F., s'est souvenu de ses desseins éternels et de sa grande promesse. Ce Messie si désiré des nations, ce Messie attendu pendant quatre mille ans, toujours prédit, toujours annoncé; ce Messie est enfin descendu du ciel, et la terre nous l'a donné aujourd'hui. Maison d'Israël, pouvois-tu te promettre quelque chose de plus grand de la magnificence de ton Dieu? Que dis-je? Aurois-tu jamais osé demander une si riche faveur? Mais, Chrétiens, ce que nous ne pouvions nous promettre, ce que la terre n'auroit osé espérer, Dieu nous le donne aujourd'hui, *natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus.* Dieu avec nous, Dieu au milieu de nous, Dieu homme comme nous, notre frère, notre prochain, que toute la nature soit dans l'étonnement! O prodige des prodiges! prodige de la droite du Tout-Puissant! merveille du Très-Haut! que toute autre louange cesse dans notre bouche; que tout célèbre en ce jour le Verbe fait chair, et résidant personnellement au milieu de nous; que tout célèbre un mystère où la bonté, l'amour, la miséricorde, éclatent de toutes parts; oui, M. F., le caractère distinctif de Jésus naissant est, selon

S. Paul (1), la bonté et la tendresse, *apparuit benignitas et humanitas Salvatoris.* Exclu inhumainement de toutes les hôtelleries de Bethléem à cause de la pauvreté de la S.te Vierge et de S. Joseph, il ne songe point à punir ces hommes impitoyables, dont l'âpre avarice le réduit à n'avoir pour couvert qu'une étable, et qu'une crèche pour berceau. Chassé honteusement de sa propre ville, l'héritage de ses ancêtres, il ne s'éloigne point de cette ville ingrate, qui le force à chercher dans un lieu désert la compagnie des animaux (2), *eratque cum bestiis.* C'est aux environs de Bethléem qu'il veut naître; ce sont les pasteurs de Bethléem qu'il invite à sa naissance. Trop aimable Sauveur! eh! que réservez-vous donc à ceux qui vous désirent et qui vous aiment, vous qui traitez déjà si bien ceux qui vous ont méconnu dans votre naissance? Pas le moindre ressentiment de leurs outrages; dans cet indigne procédé, le plus profond silence; disons plus, de ce silence profond s'élève déjà une voix éloquente qui demande leur grâce, et sollicite leur pardon. Ah! leçon bien touchante, M. F.; arrêtons-nous y un moment: c'est leur grâce, c'est la nôtre qu'il sollicite; c'est le pardon de tous les pécheurs; c'est le salut de tous les hommes. Charité sans bornes qui faisoit l'admiration de saint Paul, et qu'il exprimoit si bien lorsqu'il disoit que Dieu étoit dans le Sauveur, et que dans le Sauveur Dieu réconcilioit le monde (3), *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.*

---

(1) Tit. 2. v. 11.
(2) Marc. 1. v. 13.
(3) 2. Cor. 5. v. 19.

C'est un privilége de la solennité de Noël, que chaque Prêtre a droit d'offrir à Dieu un triple sacrifice. Les raisons et les motifs de cette institution sont des plus remarquables. 1.° C'est pour reconnoître et glorifier par ces trois sacrifices les trois Personnes de l'adorable Trinité, qui ont eu tant de part à ce grand mystère : le Père éternel, qui a envoyé sur la terre son Fils unique; le Verbe divin qui s'est incarné pour notre salut, et le Saint-Esprit dont l'Homme-Dieu a été incarné selon la chair. 2.° Ces trois Messes, selon S. Thomas, représentent les trois naissances de J. C.; sa naissance éternelle dans le sein de son Père, sa naissance temporelle du sein d'une Vierge, et sa naissance spirituelle dans les ames par la grâce de la rédemption. 3.° L'Eglise, dans la Messe solennelle de minuit, contemple et honore Jésus naissant; dans celle qui se célèbre vers l'aurore, elle honore Jésus adoré des pasteurs, et dans celle qui se chante au grand jour, elle honore Jésus manifesté dans la lumière aux rois Mages de l'Orient.

Je dis d'abord que la Messe solennelle de minuit a pour objet d'honorer le saint enfant Jésus naissant. C'est en effet lorsque la nuit étoit au milieu de sa course, qu'il est venu au monde, dans un lieu vil et abject, comme je l'ai déjà remarqué, retraite humble et obscure faite pour les animaux. Quel mystère est ceci, s'écrie S. Bernard (1)? Si c'est un roi, où est son palais, où est son trône, où est sa cour? *ubi aula regia, ubi tronus, ubi curiæ*

(1) *Serm. de Epiph.*

regalis frequentia? Son palais est donc une étable, son trône une crèche; toute sa cour, Joseph et Marie avec deux vils animaux. Le monde vain et charnel s'en scandalisera peut-être; mais aux yeux de la Foi éclairée, c'est ainsi qu'il devoit naître, et que doit être honoré dans ses humiliations même un Homme-Dieu, qui vient réprimer le faste, condamner l'orgueil, et expier le péché! Oh! qu'il y a de grandeur réelle dans cet abaissement volontaire! Si les hommes aveugles le méconnoissent et l'abandonnent, son Père enverra une troupe d'Esprits célestes annoncer sa gloire. Il commandera à tous ses Anges de lui rendre leurs adorations à son entrée dans le monde (1), *et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ, dixit: Et adorent eum omnes Angeli Dei.* N'est-il pas juste qu'à leur exemple, l'Eglise s'empresse aussi de lui offrir un tribut d'hommages et de vénération, dans la nuit anniversaire de sa naissance?

La Messe qui se dit vers l'aurore se célèbre en l'honneur du saint enfant Jésus, adoré des pasteurs avant le point du jour. C'est le sujet de l'Evangile propre de cette Messe. La nuit même où le Sauveur naquit, il y avoit aux environs de Bethléem des bergers qui veilloient dans la campagne à la garde de leurs troupeaux. Tout-à-coup un Ange du ciel se présenta à eux; ils furent environnés d'une lumière éclatante et remplis de frayeur; mais l'Ange les rassura et leur dit (2): « Ne craignez point, car je » vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le

(1) Hebr. 1. v. 6. (2) Luc. 2. v. 11.

» peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'au-
» jourd'hui un Sauveur vous est né dans la cité de
» David; et voici à quelles marques vous le recon-
» noîtrez : vous trouverez un enfant emmailloté et
» couché dans une crèche. » Aussitôt il se joignit à l'Ange qui parloit, une grande troupe de la milice céleste louant le Seigneur et disant: « Gloire à Dieu
» au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux
» hommes de bonne volonté , » c'est-à-dire, disposés par un cœur droit à croire ses oracles et à profiter de ses miséricordes. Les pasteurs, encouragés par cette révélation du ciel, s'empressèrent d'aller à Bethléem; ils découvrirent l'étable, et virent de leurs propres yeux la vérité de ce qui leur avoit été annoncé. Intérieurement inspirés par ce divin Enfant, ils le contemplèrent avec saisissement, et l'adorèrent avec amour. Or, un événement si admirable et si glorieux au Sauveur naissant, méritoit sans doute une place distinguée dans la fête de sa nativité.

Enfin, la troisième Messe solennelle est réservée pour le grand jour, et l'Eglise y honore le saint enfant Jésus, manifesté dans la lumière aux Mages de l'Orient. Elle nous rappelle cette adoration à la fin de cette dernière Messe, et en fait le récit. La divine Sagesse qui envoya un Esprit céleste aux bergers pour leur annoncer la naissance du Messie, fit paroître en même temps dans l'Arabie orientale une étoile miraculeuse pour apprendre cet heureux événement à des Mages versés dans l'astronomie. Ces sages furent frappés de l'éclat de cet astre nouveau, et une lumière surnaturelle leur fit entendre que ce

signe extraordinaire désignoit la venue du Rédempteur d'Israël, annoncé par une étoile de Jacob dans une prophétie qui ne leur étoit point inconnue. Fortement sollicités par la grâce qui les éclairoit, ces hommes fidèles et dociles se mirent aussitôt en marche pour aller rendre leurs hommages à ce Roi nouvellement né, et l'Etoile les conduisit aux pieds du divin Enfant, qu'ils adorèrent avec une vénération profonde, et dont ils reconnurent la souveraineté, la divinité et l'humanité. Or, cette célèbre adoration des Mages étoit trop glorieuse et trop liée à la naissance du Sauveur, pour que l'Eglise n'en fît pas une mention honorable à la solennité de Noël.

Ah! M. F., si l'on considéroit les prodiges de l'amour que J. C. nous témoigne dans le mystère de sa naissance; si l'on avoit seulement une idée médiocre d'un si grand événement, tous les cœurs seroient pénétrés de la plus vive reconnoissance. Quelle nouveauté, M. F.! quel spectacle! quel sujet d'étonnement, d'admiration, de joie et de continuelles actions de grâces! le Verbe divin descend du sein de son Père dans le sein d'une Vierge, et du sein d'une Vierge dans une étable entre deux vils animaux, pour vivre parmi nous et semblable à nous; pour être en butte à l'envie, à la haine, à la cruauté; et tout cela pour racheter, pour rendre heureux des hommes misérables, ingrats et insensibles à tout son amour. Qui ne sera pas touché, pénétré, attendri en réfléchissant sur cet amour qu'il nous découvre, et dans les larmes qu'il verse, et dans les cris qu'il fait entendre, et

dans tout ce qu'il endure dès sa naissance pour commencer l'ouvrage de notre salut et de notre rédemption?

Le Fils de Dieu n'est pas venu sur la terre seulement pour réparer le péché de l'homme, mais encore pour lui enseigner la vertu. Il s'est fait semblable à nous, non-seulement pour être notre rédempteur, mais encore pour nous servir de modèle. Que les hommes se taisent donc et gardent un profond silence, lorsque le Verbe éternel vient lui-même pour les instruire. Et quand leur a-t-il parlé avec plus d'éloquence que dans le mystère de sa nativité ? C'est là qu'il donne de la voix à tout ce qui l'environne et à tout ce qui se présente à nos yeux: ses yeux y parlent par les larmes qu'il verse; son cœur, par les sanglots qu'il pousse, et tous ses membres qui tremblent de froid, sont, dit saint Bernard (1), un éloquent discours, *ipsa quoque infantilia membra non silent.* Et comme si toutes les choses inanimées étoient les échos de sa parole, ces langes, cette étable, cette crèche, et tout ce pauvre appareil renvoie et fait retentir cette même voix jusqu'au fond de nos cœurs. Heureux, M. F., si vous rendant attentifs à cette voix, vous pouviez comprendre les vérités importantes qu'elle vous enseigne, et vous rendre aux pressantes sollicitations qu'elle vous fait! Que si vous me demandez ce qu'elle vous dit, et ce que vous apprend ce Verbe fait chair, je vous répondrai que sa parole se fait mieux entendre aujourd'hui par les yeux que par les oreilles,

(1) Serm. 6. de Nativ.

parce qu'il nous parle par ses actions, et nous instruit par ses exemples. Passons donc, comme les pasteurs jusqu'à Bethléem, pour y voir cette parole (1), *transeamus usquè Bethléem.*

C'est là que J. C. nous parle de sa crèche comme d'une chaire où il fait déjà l'office de maître et de prédicateur. Ses larmes condamnent nos joies immodérées; ses souffrances, nos plaisirs; ses langes, la vanité de nos habits; le foin et la paille, notre délicatesse; la rigueur du froid qu'il endure, le trop de soin que nous prenons de nos commodités; sa pauvreté, le désir excessif que nous avons des richesses et des biens de la terre; son humilité et son obéissance, notre orgueil. Encore une fois, quoiqu'il ne dise mot, tout ce qui est autour de lui prêche pour lui, et porte la censure contre toutes les maximes du monde. Que si nous ne profitons pas de ces enseignemens, il sera toujours vrai de dire que J. C. est né, mais inutilement pour nous, *sunt quibus natus non est Christus*, comme s'exprime saint Bernard (2); parce que, quoiqu'il soit né pour nous, nous n'en tirons pas plus de profit que s'il n'étoit pas né. Venez donc aujourd'hui, M. F., vous instruire tous sans distinction à la crèche de Jésus naissant. Venez, pauvres, vous y apprendrez à bénir votre état, à modérer vos impatiences, à calmer vos murmures. En effet, dites-moi: J. C. eût-il embrassé la pauvreté, si elle étoit un aussi grand mal qu'on se l'imagine dans le monde, et si elle n'étoit la voie la plus sûre pour

(1) Luc. 2. v. 15. (2) De Ressur. Domini.

parvenir au ciel ? Connoissez donc votre bonheur; glorifiez Dieu et glorifiez-vous vous-mêmes en vous voyant dans le même état que votre Sauveur. Pourriez-vous vous plaindre à un Dieu qui souffre encore plus pour vous, que vous ne souffrez pour lui et pour vous-mêmes? et qu'est-ce que ce que vous souffrez en comparaison de ce que vous attendez, et de ce qui doit être le prix et la récompense de vos souffrances ? Et vous, riches, venez aussi à cette crèche; vous y apprendrez, non pas à vous dépouiller de vos biens; mais à en faire un meilleur usage, à les posséder sans y attacher votre cœur, à parvenir peu à peu, au milieu de vos richesses, à cette pauvreté de cœur, sans laquelle il n'y a point de salut à espérer pour vous. En un mot, Chrétiens, qui que vous soyez, venez apprendre aujourd'hui la science du salut. L'exemple de J. C. naissant est général; il s'étend à tous et sur tous. Non-seulement c'est un modèle sensible, infaillible, universel, mais encore nécessaire, et tellement nécessaire, que sans lui nous n'avons aucune prétention à l'éternelle béatitude.

Si nous voulons nous animer fortement à pratiquer les souffrances, les humiliations, la pauvreté, l'obéissance, ayons sans cesse devant les yeux les circonstances du mystère que nous célébrons en cet heureux jour. Un enfant né dans une étable, enveloppé de langes, couché dans une crèche ! Et quel enfant ? Un enfant Dieu, la Sagesse éternelle, qui s'est réduite dans cet état pour nous instruire de ce qui doit nous rendre éternellement heureux !

Le croyons-nous, M. F.? Mais si nous le croyons,

dans quel aveuglement déplorable ne sommes-nous pas d'avoir des pensées si opposées à celles que J. C. vient nous enseigner aujourd'hui ? Car enfin, ou nous nous abusons avec le monde, comme dit S. Bernard (1), ou J. C. se trompe dans ses vues, d'embrasser comme nécessaire une voie épineuse pour arriver au salut dont lui et nous aurions pu nous passer, *aut mundus errat, aut Christus fallitur :* mais il est impossible que la Sagesse éternelle puisse jamais donner dans l'erreur et y entraîner les autres ; il faut donc que le monde soit dans l'illusion. Il faut donc avouer, en voyant J. C. pleurer, gémir, souffrir, que les délices et les plaisirs sont dangereux et même pernicieux dans la voie du salut. Oui, mon Dieu, je reconnois cette vérité que vous venez m'enseigner par votre exemple ; je la crois, puisque c'est un point capital de ma Religion ; mais, Seigneur, fortifiez-moi dans cette divine persuasion et dans ces pensées salutaires qui révoltent si fort mon esprit, mon goût, mes sens, et sans lesquelles cependant il n'y a point de salut à espérer pour moi : ramollissez donc nos cœurs, changez-les par votre avénement, triomphez du vieil homme, et que vos mains, qui aujourd'hui nous apportent la grâce, nous préparent des couronnes immortelles. *Amen.*

(1) Serm. 3. de Nativ. Domini.

CCXV. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE LA CIRCONCISION.

Per proprium sanguinem introivit in sancta.

Jésus-Christ est entré dans le sanctuaire avec son propre sang.

HEBR. 9. v. 12.

LE sang des boucs et des taureaux ne pouvant apaiser la colère d'un Dieu irrité, et la terre n'ayant point de victime qui pût réconcilier l'homme avec Dieu, il a fallu que le Fils unique du Père s'offrît à ses coups. Il s'en étoit déjà expliqué lui-même par la bouche de son Prophète (1) : *Holocaustum et pro peccato non postulâsti.* Frappez, mon Père; mais, en punissant l'innocent, pardonnez au coupable : *Tunc dixi : Ecce venio.* Mais pour frapper Jésus-Christ, pour le punir en réparation du péché, pour qu'il pût être la victime du péché, ce n'étoit pas assez qu'il fût semblable aux hommes par l'incarnation, il falloit encore qu'il fût semblable aux pécheurs par la circoncision; il falloit qu'il portât la marque et le caractère du péché. Il ne pouvoit pas être pécheur, il devoit même être juste; mais il falloit que sa chair, selon S. Paul (2), parût semblable à la chair du péché, *in similitudinem carnis peccati.* Or, c'est dans le mystère douloureux

(1) Ps. 39. v. 7. (2) Rom. 8. v. 3.

de sa circoncision qu'il a pris la marque du péché, que le caractère du péché lui a été imprimé, et que sa chair a paru semblable à la chair du péché. Si la circoncision étoit honorable aux Israélites, parce qu'elle étoit le sceau de l'alliance solennelle que Dieu contracta autrefois avec Abraham et sa postérité; le Fils de Dieu néanmoins n'a pu s'y soumettre aujourd'hui, sans flétrir sa gloire d'une tache humiliante : il vient délivrer les hommes de la servitude du péché, et la circoncision le fait paroître engagé dans les liens du péché; il vient nous réconcilier avec le ciel, et la circoncision donne à entendre qu'il en a lui-même encouru la disgrâce. C'est pourquoi S. Bernard, pour exprimer l'humiliation de J. C. dans ce mystère, n'en parle que comme de la flétrissure d'un voleur (1), *cauterium latronis*, la cicatrice d'une plaie peu honorable, le remède d'une maladie honteuse, enfin comme une chose qui nous donne plutôt l'idée d'un pécheur qui a besoin d'être sauvé, que d'un sauveur qui vient sauver les pécheurs. Pour entrer dans l'esprit de ce mystère, développons les motifs qui ont engagé J. C. à s'assujétir à cette loi rigoureuse, et apprenons combien doit être grande notre reconnoissance et notre amour envers ce divin Enfant, qui n'est pas plutôt né qu'il commence à verser son sang pour notre salut.

La circoncision étoit une marque extérieure que Dieu avoit donnée à Abraham pour distinguer les Hébreux des autres nations de la terre, et en cela

(1) Serm. de Circum.

elle

elle n'avoit rien que de glorieux ; mais en même temps il en avoit fait un sacrement, par lequel, selon le sentiment de la plupart des saints Docteurs, il effaçoit le péché originel ; et par rapport à cette institution elle étoit extrêmement humiliante, puisqu'elle étoit le caractère du péché. Nous avons prouvé, en expliquant le symbole(1), que J. C. avoit plusieurs raisons de se dispenser de cette loi, et nous avons rapporté les motifs qui l'ont engagé à s'y assujétir. Sans répéter ici ce que nous avons dit à ce sujet, nous observerons que l'amour divin, qui ne trouve point d'obstacle invincible, a voulu faire éclater son pouvoir, en soumettant Dieu même à une loi si indigne de sa majesté. Dieu est si grand qu'il ne peut s'élever davantage ; et sa grandeur paroît moins à faire de grandes choses, qu'à s'abaisser aux petites : ainsi J. C. nous a témoigné un plus grand amour en s'assujétissant à nos misères et aux actions humiliantes de notre humanité, qu'en opérant les merveilles de sa puissance. C'est ce qui doit confondre l'orgueil de ces personnes du siècle, qui ne craignent point de commettre devant Dieu de très-grands péchés, et qui craignent de passer pour pécheurs devant les hommes. De là vient, comme dit S. Bernard (2), qu'ils n'ont nulle honte des maux de leur ame, et qu'ils en ont du remède qui les pourroit guérir. J. C. voulant détruire en nous, par son exemple, ce penchant si déraisonnable et si injuste, a tenu une conduite toute contraire ; car quoiqu'il n'y eût en lui que vérité, pureté, sainteté, il a caché toutes ses perfections sous l'ap-

(1) Voyez XXII. discours, tom. 21. (2) Serm. de Circum.

parence du péché ; il s'est soumis à la circoncision comme s'il eût été pécheur, et il a pris le remède d'un mal qu'il n'avoit point, pour nous apprendre que celui-là ne peut être confondu, qui passe pour pécheur et qui ne l'est pas ; mais que celui qui est pécheur, quoiqu'il ne le paroisse pas, est toujours méprisable devant Dieu.

Quelle reconnoissance ne devons-nous pas à J. C., pour avoir porté la peine et le caractère de pécheur dans sa circoncision ? Dans tous les autres mystères de sa vie et de sa mort, il parut toujours, au travers des apparences du péché, quelques rayons de la majesté qui étoit cachée en lui. Quand il naquit pleurant et tremblant comme les autres enfans d'Adam, les Anges, les pasteurs et les mages s'empressèrent de l'adorer ; quand il fut présenté au temple comme un pécheur, le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse publièrent sa divinité ; lorsqu'il voulut être baptisé dans le Jourdain avec les pécheurs, le Saint-Esprit qui parut sur lui en forme de colombe, la voix du Père éternel qui se fit entendre, et S. Jean qui le baptisa, déclarèrent qu'il étoit le Fils de Dieu ; lorsqu'il se laissa tenter dans le désert, les Anges vinrent le servir comme leur Seigneur et leur Maître ; quand il permit qu'on l'arrêtât au jardin des Olives, il renversa d'une seule parole ceux qui étoient venus pour le prendre ; quand il fut attaché à la croix entre deux larrons, le soleil qui s'obscurcit, la terre qui trembla, le grand cri qu'il poussa lui-même en expirant, le centurion qui le confessa, et le voile du temple qui se déchira, rendirent

un témoignage si éclatant à sa divinité, que ceux même qui l'avoient crucifié s'en retournèrent frappant leur poitrine, et reconnoissant qu'il étoit véritablement le Fils de Dieu. Ainsi dans les occasions où il paroissoit pécheur, il se trouvoit toujours quelque chose qui découvroit sa divinité.

Il n'y a que la circoncision où il semble s'être oublié lui-même; il n'y paroît ni Anges, ni miracles qui puissent faire connoître ce qu'il étoit, parce qu'il vouloit alors goûter dans toute son étendue le plaisir qu'il avoit de se voir semblable à nous, et nous obliger par-là à nous rendre semblables à lui; et quoiqu'il ait enduré dans la suite de plus grandes peines, celle-ci ne doit pas nous en être moins précieuse, puisqu'il s'y est assujéti pour l'amour de nous, jusqu'à oublier entièrement sa propre grandeur.

Ce n'est pas, au reste, que la douleur de la circoncision ne fût très-sensible: les enfans ordinaires la souffroient sans connoissance, ce qui en diminuoit en eux le sentiment; mais J. C. qui avoit dès-lors une raison parfaite, sentit vivement la douleur de cette plaie, et versa ce peu de sang avec le même amour qui le lui fit répandre sur la croix jusqu'à la dernière goutte.

L'on imposoit chez les Juifs un nom aux enfans le même jour où ils étoient circoncis. C'est donc ici une nouvelle loi à laquelle le Fils de Dieu a daigné se soumettre. Le nom de Jésus, il est vrai, est au-dessus de tous les noms (1), *donavit illi*

(1) Philip. 2. v. 9.

nomen quod est super omne nomen. Le Fils de Dieu l'a reçu comme la récompense de ses abaissemens : cet auguste nom répare par son éclat la honte de la circoncision, il signifie *Sauveur*; c'est du ciel qu'il est venu ; c'est du sein du Père éternel qu'il est descendu sur la terre. Il n'en est pas, dit saint Bernard (1) , du nom de *Jésus* comme de celui des grands du monde, qui sont ordinairement des noms vides ; il emporte la vérité de sa signification ; il nous annonce un Sauveur; et J. C. n'est venu sur la terre que pour sauver les hommes et les affranchir de la servitude du péché.

Le prophète Isaïe lui avoit donné (2) les noms d'*Empressé au butin*, d'*Emmanuel*, d'*Admirable*, d'*Ange du grand Conseil*, du *Prince de la paix*, du *Père du siècle futur*, et plusieurs autres qui se trouvent tous renfermés dans le nom de *Jésus* , dont ils ne sont que les explications ; car pour être véritablement Sauveur , il devoit être ardent à tirer les ames de la puissance du démon et de la tyrannie du péché ; il devoit être un Dieu conversant avec les hommes , le maître et le docteur d'une doctrine admirable , afin de dissiper toutes nos erreurs ; il devoit faire la paix entre le ciel et la terre , être le Père de la vie éternelle , ouvrir les portes du ciel , et régner avec les élus dans tous les siècles à venir.

Le Fils de Dieu nous a témoigné , en prenant le nom de *Jésus*, beaucoup plus d'amour que nous ne

(1) De circumcis. serm. 1. n. 2.
(2) Isai. 9. v. 6.

pouvons penser. Dieu voulut autrefois être appelé *le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*, ses fidèles amis, afin de les honorer par là, et en eux toute leur postérité ; mais le Fils de Dieu voyant qu'il n'avoit presque plus d'amis dans le monde, a tiré son nom de ses propres ennemis, qu'il avoit dessein d'attirer à son amitié, et de la même manière que Dieu honora quelques-uns de ses serviteurs, en joignant leur nom au sien ; Notre-Seigneur a voulu aussi honorer tous les hommes, et les regarder comme ses amis, quelque grands pécheurs qu'ils fussent, en se faisant nommer leur Sauveur.

Si l'on demande pourquoi ce nom lui a été imposé le jour de la circoncision, c'est, dit S. Bonaventure (1), qu'il a commencé en ce jour à répandre son sang pour le salut des hommes. « Ne soyez » point étonnés, dit S. Bernard (2), qu'on le circoncise en lui donnant le nom de *Jésus ;* c'est » qu'il commence à opérer notre salut; il donne » les prémices de son sang, qu'il doit répandre » jusqu'à la dernière goutte. Oui, poursuit le saint » Docteur, s'il s'est fait homme, s'il est né dans » une étable, s'il a été circoncis, s'il a souffert des » persécutions, s'il est mort enfin d'une mort ignominieuse et cruelle, c'est qu'il vouloit nous sauver; et il nous sauve, parce qu'il porte le nom » de *Sauveur.* »

S. Bernardin s'exprime à peu près dans les mêmes termes (3), il nous rappelle ces paroles du Prophète

(1) Medit. vitæ Christi, cap. 8.
(2) In Circumcis. serm. 2. n. 3.
(3) Serm. Circumcis. part. art. 1. cap. 1.

Seigneur, si vous nous pardonnez nos péchés, c'est en vertu de votre nom (1), *propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo.* S. Jean disoit aux premiers Fidèles (2) : Vos péchés sont remis à cause de son saint nom, *remittuntur vobis peccata propter nomen ejus.* C'est en ce nom tout-puissant que nous sommes justifiés, dit S. Paul (3), *justificati in nomine Domini nostri Jesu Christi.* Cet Apôtre nous assure (4) que quiconque l'invoquera, sera sauvé, *omnis enim quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit.* J. C. nous a promis que nous obtiendrons de son Père tout ce que nous lui demanderons en son nom (5), *si quid petieritis à Patre in nomine meo, dabit vobis.* Enfin, il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui puisse être le signe et la cause de notre salut (6), *nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.*

Pour suivre l'esprit de l'Eglise en cette fête, nous devons 1.° nous renouveler dans le service de Dieu au commencement de l'année.

Que de réflexions salutaires ne devons-nous pas faire, M. F., à ce renouvellement d'année ? Combien parmi nous qui ne verront pas la fin de celle que nous commençons aujourd'hui ! En est-il même un seul de ceux qui m'écoutent, qui osât s'en assurer? Hélas ! nos années s'écoulent avec une rapidité effroyable; que dis-je? nous n'avons pas un seul

(1) Ps. 24. v. 11.
(2) 1. Joan. 2. v. 12.
(3) 1. Cor. 6. v. 11.
(4) Rom. 10. v. 13.
(5) Joan. 16. v. 23.
(6) Act. 4. v. 12.

instant sur lequel nous puissions compter, et cependant nous ne prenons aucune précaution pour l'éternité. Je penserai à mon salut dans la vieillesse, dit le pécheur en lui-même; mais y aura-t-il une vieillesse pour vous? J'y penserai l'année prochaine; mais y aura-t-il encore une année pour vous? J'y penserai à Pâques; mais y aura-t-il des Pâques pour vous? J'y penserai demain; mais y en aura-t-il un pour vous? Ah! il n'y en eut point pour ce riche malheureux qui, au milieu de son abondance, faisoit de grands projets d'une longue et heureuse vie. Insensé, peut-être cette nuit vous redemandera-t-on votre ame, *stulte, hâc nocte animam tuam repetunt à te?* Hé! que deviendront vos projets, les résolutions que vous avez prises? où se termineront tant d'inutiles désirs, *quæ autem parâsti, cujus erunt* (1)?

2.° Nous devons adorer J. C., l'aimer, le remercier, et prendre part à ce qu'il souffre pour nous.

Quoique J. C. soit infiniment humilié dans le mystère de la circoncision, nous devons cependant le reconnoître pour Notre-Seigneur et notre Dieu, et lui rendre, en ces qualités, les adorations et les hommages qui lui sont dus. Nous devons surtout lui témoigner la plus tendre reconnoissance de ce qu'il veut bien endurer pour notre amour. Recevons donc, M. F., les premières gouttes de son sang qu'il nous présente; faisons-en l'application sur nous-mêmes; et comme autrefois les enfans d'Israël mirent le sang de l'agneau sur le seuil de leurs portes pour se garantir de l'Ange exterminateur, mettons cet agneau

(1) Luc. 12. v. 20.

circoncis au commencement de toutes nos actions, pour nous défendre des tentations du démon et des illusions du monde. C'est le premier sang que J. C. répand pour nous; serions-nous assez insensés pour le voir couler, sans être pénétrés d'une vive sensibilité, et sans lui présenter nos cœurs pour les immoler à son Père avec son corps? Puisqu'il souffre pour l'amour de nous sitôt après sa naissance, vivrons-nous tant d'années dans le péché, sans vouloir souffrir quelque chose pour l'amour de lui, et pour nous rendre son sang efficace? Enfin, puisqu'il le verse avec une entière liberté, serons-nous si ingrats que de ne pratiquer aucun acte de mortification, purement pour l'affection que nous devons avoir pour lui?

3.° Nous devons nous accoutumer à invoquer avec Foi et respect le saint nom de *Jésus*.

Nous devons rendre à l'auguste nom de *Jésus* tous les respects imaginables: Tout genou, dit saint Paul (1), doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers au nom de *Jésus*. Ce nom vénérable fait trembler toutes les puissances infernales. Saint François de Sales exhorte les Chrétiens à honorer singulièrement le nom de *Jésus*, « parce qu'il est, » dit-il (2), le nom de notre rédemption. Heureux » ceux qui le prononceront dévotement et avec un » profond ressentiment d'amour envers celui qui » nous a sauvés par son sang et par sa passion, » puisqu'il a été donné du Père éternel à son Fils,

(1) Philip. 2. v. 10.
(2) A la fin du sermon de la Circoncision.

» afin qu'il nous sauvât tous. O que ce nom est » doux! gravons-le profondément dans nos cœurs » et dans nos esprits; afin que le prononçant sans » cesse pendant notre vie, nous ayons l'avantage de » le prononcer efficacement à l'heure de notre mort, » et que nous soyons trouvés dignes de le célébrer » dans le ciel avec les Saints et les Esprits bien- » heureux. »

4.° Enfin, nous devons travailler à nous circoncire spirituellement.

L'ancienne circoncision ne finit en J. C. que parce qu'il a établi la nouvelle. Ce n'est plus, dit l'Apôtre (1), une circoncision extérieure de la chair, *in expoliatione corporis carnis*. C'est une circoncision intérieure de cœur, qui se fait dans la source de l'esprit, *circumcisio cordis in spiritu*. C'est une circoncision spirituelle qui consiste à retrancher, à corriger, à réprimer dans nous tout ce qu'il y a de criminel, de profane, de terrestre, de trop humain; surtout ce fonds d'amour-propre, d'amour de nous-mêmes, d'attachement à nous-mêmes, à nos aises, à nos commodités, à nos penchans, et plus encore à notre volonté et à nos idées. Circoncision qui nous fait renoncer aux œuvres du péché, qui détruit l'esprit du vieil homme, qui dompte les passions, qui déracine du cœur tout ce qui peut augmenter ou perpétuer le règne du péché. Circoncision qui doit s'étendre sur toutes les puissances de l'homme qui ont participé au péché. Circoncision de l'esprit,

(1) Coloss. 2. v. 11.

pour tant de pensées qui l'ont dissipé, pour mille images impures qui l'ont sali, pour tant de soins superflus qui l'ont distrait. Circoncision du cœur, qui s'est livré à tous ses désirs déréglés, qui a été entraîné par une infinité de mouvemens contraires, enflé par l'ambition, resserré par l'avarice, desséché par l'envie, emporté par la colère, abattu par la tristesse. Circoncision des sens qui ont servi au péché, et par lesquels la mort est entrée dans l'ame. Circoncision des yeux qui ont été ouverts à toutes sortes d'objets. Circoncision de la langue indiscrète dans les paroles, ardente à médire. Voilà, M. F., jusqu'où doit s'étendre la circoncision spirituelle, à laquelle nous sommes tous obligés en qualité de Chrétiens.

Le premier moyen d'accomplir cette circoncision spirituelle, est de couper et de retrancher tout ce qui est capable de réveiller, d'exciter, d'entretenir, de fortifier et de produire en nous la concupiscence; telles sont les occasions dangereuses, les mauvaises compagnies, les assemblées profanes, les spectacles, les danses, les bals, les cabarets. Le second, d'embrasser et de faire tout ce qui peut contribuer à la diminuer, à l'affoiblir et à la détruire ; telle est la retraite, la fuite du monde, la vigilance, le travail, la prière, la mortification du corps et des sens, la vie dure et austère, la modestie et la simplicité dans les habits.

Armons-nous donc, M. F., courageusement du glaive de la circoncision, et sans nous flatter retranchons généralement tout ce qui met obstacle à la

grâce de Dieu. Sans cette circoncision spirituelle Jésus-Christ ne nous servira de rien (1) : *Christus nihil vobis proderit.* Je me trompe ; son sang ne coule pas en vain. Il servira ce sang, non pas peut-être à nous sauver, si nous ne le voulons pas; mais il servira du moins à justifier Dieu de notre perte (2), *perditio tua ex te, Israel.* Il en faudra rendre compte de ce sang versé pour nous, et dont la moindre goutte pouvoit nous sauver ; compte terrible, mais juste et équitable ; et l'oracle du saint vieillard Siméon ne se trouvera que trop vrai pour plusieurs : Que cet enfant qui vient pour sauver tous les hommes, sera pour un grand nombre, par leur faute, l'occasion de leur perte (3), *positus est in ruinam multorum.* Oui, Jésus-Christ est Sauveur pour tous ; mais personne n'aura de part à sa rédemption sans être circoncis, c'est-à-dire, sans la mortification chrétienne de l'esprit, du cœur, des passions et de tout ce qui est contraire à l'Evangile ; en un mot, sans le retranchement du péché. Détruisons donc, quoi qu'il nous en puisse coûter, tout ce qu'il y a de corrompu dans nos pensées, dans nos paroles et nos actions ; c'est l'unique moyen de participer aux avantages infinis que le Fils de Dieu nous a préparés dans sa miséricorde, et pour le temps et pour l'éternité bienheureuse. *Amen.*

---

(1) Gal. 5. v. 2.
(2) Osée. 13. v. 9.
(3) Luc 2. v. 34.

CCXVI. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Populus qui habitabat in tenebris vidit lucem magnam ; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.

Les peuples qui marchoient dans les ténèbres de la gentilité et dans les ombres de la mort, ont vu une grande lumière.

Isai. 9. v. 2.

Aussitôt que Jésus-Christ est né, il s'applique à se faire connoître, parce qu'il est venu pour nous, et que son principal dessein est d'opérer notre salut ; il est le Sauveur des Juifs et des Gentils. Nous apprenons de S. Paul (1) qu'il n'y a plus de distinction de Juif et de Gentil. Celui qui est notre paix, des deux peuples n'en a fait qu'un. Jésus-Christ commença d'abord par appeler les pasteurs. Ces pasteurs étoient Juifs, et il montra par-là qu'il étoit d'abord envoyé pour chercher les brebis égarées de la maison d'Israël. Il ne fut pas long-temps sans faire voir les desseins de miséricorde qu'il avoit sur les Gentils ; il fit paroître une étoile peu de temps après sa naissance, qui fit connoître aux mages que le Sauveur étoit né. Ce fut une déclaration manifeste par laquelle il fit voir que tous les hommes indistinctement pouvoient s'approcher de lui avec con-

(1) Rom. 10. v. 12.

fiance, et que tous seroient désormais son peuple; c'est donc le mystère de notre vocation à la Foi de Jésus-Christ, que nous solennisons aujourd'hui. O le grand jour, M. F.! qu'il est glorieux pour Jésus-Christ! qu'il est consolant pour nous! C'est le jour de sa royauté; c'est le jour de notre liberté; c'est la fête solennelle de notre adoption; c'est le premier signal de notre Foi. Quel bonheur pour nous! nous ne sommes plus des étrangers et des enfans de colère; J. C. nous a arrachés de la puissance du prince des ténèbres. Nous avons la liberté de parler à Dieu, nous pouvons devenir ses enfans; l'entrée du ciel nous est ouverte. Gloire soit éternellement rendue à celui qui, *étant riche en miséricorde* (1) *et étant poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel nous sommes sauvés.* C'est donc, encore une fois, la fête de notre vocation au Christianisme que nous célébrons dans ce jour. Pour le faire dignement, instruisons-nous d'abord de ce grand mystère, et apprenons ensuite ce que nous devons faire pour répondre aux desseins de Dieu sur nous.

La fête de l'Epiphanie, qui signifie l'apparition ou la manifestation du Seigneur dans le monde, a toujours été considérée comme une des principales et des plus solennelles des Chrétiens; elle est une des plus anciennes que l'Eglise ait établies, et on trouve qu'on la célèbre dans quelques églises même avant la fête de Noël. S. Léon l'appelle (2) un

(1) Eph. 2. v. 4 et 5.

(2) Serm. 2. in Epiph.

jour très-sacré et digne d'être respecté et honoré d'une manière toute particulière et toute sainte. Saint Maxime assure (1) qu'il la faut solenniser avec toute sorte de dévotion. Solennisons ce jour avec une très-grande piété, dit Saint Augustin (2), *celebremus devotissimi istum diem.* Ce Père rend cette excellente raison de son institution : « Il a » semblé très-juste et très-raisonnable aux Gentils » convertis à la Foi de Jésus-Christ et devenus Chré- » tiens, de distinguer par leurs actions de grâces » ce jour auquel leurs prémices ont été appelées au » salut et de le consacrer par reconnoissance au » culte de Jésus-Christ, en faisant une fête solen- » nelle, parce que les mages ont été les prémices » des Gentils qui ont connu Jésus-Christ. » Il est très-probable qu'au moment que les Anges annoncèrent aux bergers la naissance du Sauveur du monde en Judée, la nouvelle étoile l'annonça en Orient. Elle fut sans doute aperçue de bien des gens : l'éclat extraordinaire dont elle brilloit la faisoit assez distinguer des autres ; mais il n'y eut que les mages qui, encore plus éclairés par une lumière intérieure, connurent ce que signifioit ce nouveau phénomène, et n'hésitèrent pas un moment d'aller chercher celui que l'étoile annonçoit.

La fête de ce jour est appelée *Epiphanie;* ce qui veut dire *manifestation,* parce qu'on y célèbre trois grands mystères par lesquels J. C. manifesta sa gloire aux hommes. Ces mystères sont l'adoration des mages, le Baptême de J. C. par S. Jean, et le premier miracle qu'il fit aux noces de Cana.

---

(1) Hom. 1. in Epiph. (2) Serm. 203.

J. C. manifesta sa divinité en se faisant adorer par les mages ; à peine est-il né qu'il se fait reconnoître pour le Maître du ciel et de la terre ; il est encore dans le berceau, et déjà il fait trembler Hérode et tout Jésusalem avec lui ; ses bras sont encore enveloppés de langes, et voilà qu'il attache au ciel une nouvelle étoile, dont l'éclat et les mouvemens extraordinaires attirent du fond de l'Orient trois mages qui, par leurs présens et leurs adorations le reconnoissent pour le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs.

Sa gloire n'éclata pas moins dans le second mystère que nous honorons dans ce jour, savoir son Baptême par S. Jean. J. C. approchant sa trentième année vint de Nazareth, où jusqu'alors il avoit mené une vie privée et inconnue, et se rendit au bord du Jourdain où Jean baptisoit, pour recevoir son Baptême. Jean-Baptiste s'en défendit d'abord ; mais le Sauveur insista, et Jean lui conféra le Baptême. Dès que Jésus fut sorti de l'eau, les cieux s'ouvrirent, l'Esprit de Dieu descendit en forme de colombe, et vint se reposer sur sa tête, et au même instant on entendit une voix venant du ciel, qui dit : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.*

Enfin J. C. manifesta encore sa divinité et sa toute-puissance dans le premier miracle qu'il opéra. Il avoit été invité avec ses disciples pour assister à des noces qui se célébrèrent à Cana en Galilée. Il y opéra un grand prodige, en changeant de l'eau en vin à la prière de la très-sainte Vierge Marie sa mère.

(Voyez l'histoire de l'adoration des mages, tom. II. de cet ouvrage, discours XXII., jusqu'à ces paroles inclusivement : *Cette vocation des mages*, etc.)

Reconnoissons combien le mystère de ce jour nous doit remplir de vénération et de reconnoissance. Au lieu de cette nuit épaisse de l'idolâtrie qui enveloppoit presque toute la terre, nous marchons dans le grand jour de la révélation. Il est vrai que nous avions mérité, par nos infidélités et l'abus des grâces du ciel, d'être dépouillés du précieux don de la Foi. Nous avions forcé le Seigneur à nous rejeter et à nous abandonner comme tant de nations malheureuses qui périssent dans les ténèbres. Déjà la terrible et affreuse prédiction d'Amos contre les Juifs endurcis, commençoit à s'accomplir sur nous : J'enverrai, dit le Seigneur irrité (1), une famine sur la terre, *mittam famem in terram.* Non pas une famine du pain matériel, *non famem panis.* De tels fléaux ne sont que les effets de ma miséricorde ; mais le fléau que je vous prépare, et qui s'est déjà déployé sur vous, est un fléau de ma colère. La faim que vous avez éprouvée est la faim de ma parole, *famem audiendi verbum.* La voix du salut, qui avoit retenti inutilement au milieu de vous pendant tant d'années, s'est enfin tue. Rappelez-vous ici, M. F., les efforts conjurés de l'enfer et des ministres de l'Antechrist pour abolir à jamais dans ce pays le Christianisme, et en faire disparoître jusqu'au moindre vestige..... Mais non, ne troublons pas la solennité de ce saint jour par un souvenir si

(1) Amos 8. v. 11.

amer ;

amer; rappelons-nous plutôt les miséricordes infinies du Seigneur à notre égard. J. C. nous est de nouveau prêché et annoncé tous les jours. L'exercice de son culte est rétabli; les maximes de vie, qui ont pris leur source dans les plaies de ce divin Rédempteur coulent encore au milieu de nous par les canaux des sacremens ouverts aux Fidèles; nos temples et nos autels réparés fument encore de l'encens offert à la victime adorable dont le sacrifice est toujours renouvelé; malgré la corruption du siècle, une infinité d'ames inconnues au monde se sanctifient devant le Seigneur. Quelles actions de grâces ne devons-nous donc pas lui rendre continuellement, de ce que, par sa grande miséricorde, il nous a rendu le bien inestimable de la Foi, préférablement à une infinité de peuples qui périssent hors de la véritable Religion? Ah! si les Mages, pénétrés des bienfaits qu'ils reçurent dans ce jour, témoignent un grand empressement de se jeter aux pieds de J. C., nous qui avons reçu des faveurs bien plus grandes, ne serions-nous pas des monstres d'ingratitude, si nous n'avions pas la même ardeur?

Nous devons donc imiter les rois Mages, et comme eux, présenter nos adorations à J. C.; quoique nous ne puissions pas avoir le bonheur de lui rendre nos hommages dans l'étable de Bethléem, allons le chercher sur nos autels, où nous trouverons le même Homme-Dieu qui naquit dans l'étable et qui fut adoré des rois. Là nous le trouverons, non pas enveloppé de langes ni couché dans une crêche, mais couvert des espèces sacramentelles, sans éclat, sans pompe, sans appareil. Venons donc souvent fléchir le genou

devant lui; adorons-le en cet état, et reconnoissons-le pour notre Dieu. Offrons-lui aussi des présens à l'exemple des Mages : nous le pouvons par des aumônes abondantes et proportionnées à nos facultés, par des prières ferventes, et par la mortification de tous nos sens; l'aumône étant figurée par l'or que les Mages lui offrirent, la prière par l'encens, et la mortification par la myrrhe.

La fête de l'Epiphanie étant proprement la fête de l'Eglise et de la Foi, de notre vocation au Christianisme et au salut éternel en J. C., il est aisé de comprendre quelle doit être la joie d'un Chrétien quand il pense à une telle miséricorde, et avec quelle effusion de cœur il doit célébrer cette grande solennité; mais en même temps il n'est pas aisé de concevoir comment le démon a trouvé le moyen de faire prendre le change à des Chrétiens, et de substituer des réjouissances toutes profanes et toutes charnelles à une joie qui doit être toute spirituelle et toute chrétienne. Quel renversement étrange! quel désordre inconcevable ! les Chrétiens, en s'abandonnant à des excès honteux, profanent d'une manière tout-à-fait indigne cette grande solennité, et vivent comme des païens, le jour même que Dieu les a appelés au Christianisme. La débauche, la bonne chère, la dissolution, ont pris la place de ces festins de charité qui se faisoient autrefois en faveur des pauvres; les Fidèles ne croyant pas pouvoir mieux témoigner leur joie, ni mieux reconnoître le don que J.C. leur avoit fait en leur donnant un pain vivant, qu'en nourrissant ses membres. Est-ce trop de demander à des Chrétiens, pour première pratique, de retran-

cher des réjouissances de cette fête tout excès et tout déréglement, et de signaler leur joie et leur reconnoissance envers J. C. par quelqu'effet de libéralité envers les pauvres qui sont ses membres ?

Non-seulement les Mages nous apprennent que nous sommes appelés à la vraie Foi, mais encore ils nous font voir comment nous devons répondre à la miséricorde de J. C. qui nous a appelés. Le Fils de Dieu nous appelle et nous ouvre les voies du salut: quelle conséquence de cette vérité? nous devons donc nous consacrer entièrement au service de celui qui nous donne de si grandes preuves de sa miséricorde. Les Mages entrent dans la voie sitôt qu'elle leur est ouverte; ils ne remettent point à un autre temps et à une saison plus commode; dès le moment que l'étoile paroît, ils partent en diligeuce, et vont chercher J. C. Nous avons vu son étoile, disent-ils (1), et nous sommes venus, *vidimus stellam ejus, et venimus*. Nul intervalle pour eux entre *voir* et *venir*, c'est-à-dire, entre sentir la vérité et s'y rendre, connoître le devoir et le remplir, discerner le bien et le faire; chez eux la Foi passe d'abord en conviction, le désir se change en résolution et le projet se réduit en pratique.

D'où vient, M. F., cet empressement, et, si je l'ose dire, cette espèce de précipitation dans des hommes si éclairés et si sages ? De la droiture de leur esprit. C'est qu'ils conçoivent que, dans une affaire aussi importante que celle du salut et de l'éternité, il faut saisir les occasions favorables dès qu'elles

(2) Mat. 2, v, 2.

se présentent, et exécuter ce qui est nécessaire, dès qu'il est possible; c'est qu'ils comprennent qu'en matière de grâce, les simples irrésolutions sont de véritables refus, les moindres délais des pertes irréparables, et le téméraire effort d'une première résistance, un juste sujet d'éternel abandon. C'est qu'ils jugent que vouloir être un jour fidèles, c'est toujours vouloir être infidèles, que compter sur l'avenir, c'est compter sur ce qu'on ne peut se promettre, et que laisser échapper sans mérite et sans fruit le moment où l'on se trouve, c'est perdre tout ce qu'on a, et risquer même tout ce qu'on espère. C'est enfin qu'ils considèrent que Dieu ne les presseroit pas, si rien ne pressoit en effet; que, puisqu'il leur donne une étoile pour guide, il veut qu'ils se règlent sur son activité, et que, comme ce nouveau Roi qu'elle leur annonce n'est venu au monde que quand il lui a plu, il pourroit bien ne pas les attendre tant qu'il leur plaîroit. Se trompèrent-ils, et raisonnèrent-ils sur de faux principes? Jugeons-en par les suites. Quelques jours plus tard, en effet, auroient-ils trouvé J. C.? En vain eussent-ils consulté son étoile; son étoile avoit déjà disparu du Ciel. En vain l'eussent-ils cherché à Jérusalem. Jérusalem, après l'avoir reçu dans son temple, l'avoit vu fuir loin de ses murs et chercher ailleurs un asile. En vain eussent-ils appris des Juifs que c'étoit à Bethléem qu'il devoit naître. Bethléem ne le possédoit plus, il étoit en Egypte, où les ordres secrets de son Père vouloient qu'il demeurât inconnu. En un mot, leur recherche, si elle n'eût été prompte, eût été inutile.

Eh! que penser donc, M. F., de ces vues de con-

version que vous avez, de ces soupirs que vous poussez pour la vertu, de ces bons momens dont vous vous flattez dans les liens du péché et dans l'esclavage du vice? Eclairés, je ne dis pas d'une étoile, mais de mille lumières plus perçantes et plus sûres, vous apercevez bien, mais vous n'allez pas où Dieu vous veut; vous promettez toujours assez, mais vous n'exécutez jamais rien; vous dites, si vous voulez, comme les Mages : Ah ! nous avons vu plus d'une fois, *vidimus*. Eh ! quoi ? la tyrannie de nos passions, la honte de nos foiblesses. Oui, nous avons vu l'énormité de nos désordres, le malheur de nos engagemens, nous en sommes convaincus, *vidimus*. Mais loin d'ajouter comme eux, nous en voilà enfin sortis et revenus, *et venimus*. Vous vous contentez toujours de dire, nous en sortirons, nous en reviendrons un jour. Eh ! quand sera-ce donc, je vous prie? quand viendra-t-il ce jour de salut? Quand notre âge, dites-vous, sera plus avancé, quand nos affaires seront finies, quand les lieux, les temps, les circonstances auront changé. Trompeuse promesse ! illusion déplorable ! Et moi je dis, sans trop m'avancer et sans me donner pour prophète, que si vous ne vous convertissez pas à ce moment où Dieu vous appelle par ma voix, il est à craindre que vous ne vous convertissiez jamais. Vos années se passeront, comme elles se sont passées, en vains désirs et en stériles projets. La vieillesse vous rendra, si vous voulez, plus instruits, mais moins forts que la jeunesse; la mort vous enlèvera tels que vous êtes, pleins de bons desseins et de

mauvaises habitudes; vous me chercherez toujours, dit J. C. (1), et à la fin vous ne me trouverez pas, *quæretis me et non invenietis*. Apprenons donc, de l'exemple des Mages, pour principal fruit de ce mystère, une disposition essentielle dans laquelle nous devons entrer, si nous voulons être à J. C.; tout homme qui veut être au Sauveur du monde, doit prendre une prompte résolution de se donner à lui, parce qu'encore une fois, il n'y a rien de plus dangereux que de différer, et qu'il arrive souvent que le moment qui est différé ne revient plus. J. C. a la bonté de nous éclairer; ses prédicateurs vous pressent, vous sollicitent, vous exhortent; hâtez-vous donc d'aller à lui, suivez cette lumière favorable qui luit encore pour vous, elle vous conduira infailliblement à un bonheur éternel. *Amen.*

---

(1) Joan. 7. v. 34.

CCXVII. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, PATRON DU DIOCÈSE DE GENÈVE.

Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.

Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous à Dieu.

1. COR. 9. v. 22.

RAPPELER à votre souvenir, peindre à vos yeux, retracer à votre imagination les courses apostoliques, les travaux immenses, les dangers incroyables, les veilles continuelles, les soins infinis, les sollicitudes paternelles, la vie toute sainte du grand Apôtre; vous représenter les artifices de sa charité, ingénieuse à s'insinuer dans l'esprit des peuples pour éclairer leurs erreurs, pour dissiper leurs ténèbres, pour connoître leurs maux, pour y appliquer le remède; ce seroit vous peindre au naturel les traits héroïques de la charité de S. François de Sales, dont l'Eglise consacre l'heureuse ressemblance avec les paroles même qui font éclater le zèle, la charité du grand Apôtre pour le salut de tous les peuples : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.*

A qui appliqua-t-on jamais à plus juste titre ces admirables paroles, si propres à exprimer une vie toute sainte, à caractériser une vie toute apostolique? A qui les appliqua-t-on jamais avec plus de raison qu'au saint Evêque de Genève, dont la con-

formité parfaite avec S. Paul, a fait admirer à ces derniers siècles un homme digne des premiers âges de l'Eglise, dont il auroit même illustré les fastes immortels, mais que la Providence réservoit pour faire le bonheur de nos pères qui l'ont vu, qui l'ont admiré, qui l'ont entendu? Tel a été François de Sales, l'illustre protecteur de ce diocèse, l'ornement de son siècle, l'admiration des siècles à venir. Il n'est point de circonstance, dans tout le cours de sa vie, qui ne nous le représente comme un homme suscité de Dieu pour donner de grands exemples et remplir de grands desseins. Paroît-il dans l'école, il en est le soleil par l'étendue de ses lumières et de sa science, par l'éclat de sa piété et de sa vertu. Paroît-il dans l'Eglise, il est le flambeau de la Religion, le bouclier de la Foi, la terreur, le fléau de l'hérésie, la lumière des peuples, l'admiration des Papes et des Rois, le fondateur d'un ordre célèbre, l'appui, le défenseur des droits sacrés de la vérité. Traite-t-il avec les grands, il n'a d'autre ambition que de travailler à leur salut, que de ménager les intérêts de l'Eglise; converse-t-il avec les pécheurs, c'est pour les gagner et les convertir à J. C.; sa charité prend mille formes différentes; il se fait tout à tous, pour gagner tout le monde à J. C., *omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* Développons, M. F., les principaux traits de sa vie, et nous trouverons, dans un récit simple et uni de ses actions, non-seulement le fondement de son éloge et de la confiance que le diocèse de Genève a dans sa protection, mais encore les instructions les plus solides pour tous les Chrétiens.

Le saint Evêque, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, naquit d'une illustre famille de ce pays, dans un temps où l'Eglise avoit grand besoin d'un pareil secours. L'hérésie, dans ses progrès, jouissoit en repos de ses erreurs et du fruit même de ses attentats; elle dominoit dans ces malheureuses contrées qui nous environnent; elle y avoit élevé ses temples superbes, sur les débris de nos autels. La Savoie et les Etats voisins se trouvoient dans la situation la plus déplorable; mais c'étoit spécialement dans le Chablais que l'abomination dont parle l'Evangile (1) étoit établie depuis soixante et dix ans: on n'y voyoit que troubles, que divisions, qu'incendies, que sacriléges, que profanation. On y trouvoit partout des feux allumés dans lesquels on brûloit les livres saints, les vases sacrés, les images de J. C. et de ses élus, les reliques même des serviteurs et des amis de Dieu, dont on jetoit ensuite les cendres au vent ou dans les rivières. Les Prêtres arrachés des autels étoient emprisonnés, massacrés; les temples profanés, les autels renversés, les croix abattues, l'ancien culte aboli, formoient partout un spectacle affreux, et faisoient douter si ces pays étoient encore habités par des Chrétiens, ou si les infidèles s'en étoient rendus les maîtres. Le concile de Trente, qui venoit d'être terminé, s'étoit jusqu'alors presqu'en vain opposé à tant de désordres. Son autorité, méprisée des uns, peu respectée des autres; la foiblesse ou la négligence de ceux qui devoient la faire valoir; tout cela sembloit concourir

(1) Matth. 24. v. 15.

à rendre le mal éternel. Mais la sagesse divine, qui a su donner des bornes à la mer, qui laisse quelquefois régner l'impiété pour la confondre ensuite avec plus d'éclat, arrêta enfin le cours de tant de maux. Elle destina François de Sales à la mission du Chablais; il avoit embrassé l'état ecclésiastique, malgré la répugnance de ses parens et les espérances dont le monde le flattoit. Il n'eut d'autre vue, en s'engageant dans la sainte milice de l'Eglise, que de procurer de véritables adorateurs au Père céleste, qui l'adorassent en esprit et en vérité; et on ne lui eut pas plutôt proposé de travailler à la conversion des hérétiques, qu'il courut à la conquête des provinces qu'ils occupoient depuis si long-temps. Mais quelle fut sa douleur, quand il trouva ces peuples éblouis par la nouveauté, séduits par le mensonge, tourner en risée l'ancienne Foi si sainte et si vénérable? Comment leur faire goûter la parole de Dieu qu'on avoit étouffée sous un amas de nouvelles doctrines et de traditions humaines? Un zèle commun et moins ardent eût été découragé à la vue des difficultés presque insurmontables qu'il rencontra dans sa mission; mais tout cela ne fit qu'animer son courage. On le menace, et il prépare un fonds inépuisable de patience. On lui ferme tous les passages, et il s'en fait au travers des neiges et des rochers inaccessibles. On lui refuse une retraite, et il va de masure en masure, dans les débris des temples ruinés, recueillir les restes du Christianisme; on défend de le nourrir, et sa nourriture est de faire la volonté du Seigneur qui l'a envoyé, et d'annoncer sa parole. Il entre dans Thonon

à travers les huées et les insultes d'une populace déchaînée et animée contre lui. La patience, la modestie et la douceur sont les seules armes dont il se sert pour parer aux affronts de ces hommes furieux, qui joignent la malice à l'erreur, l'opiniâtreté à l'ignorance. Sa modération et sa vertu apprivoisent enfin ces esprits et ces cœurs apostats, il parle, et il convainc. Tout le parti protestant est alarmé. On défend si sévèrement de l'écouter, qu'il se voit incontinent abandonné ; et plusieurs jours, au milieu de la ville, aussi solitaire que s'il eût été au milieu d'un désert, il ne laisse pas d'y venir tous les jours depuis le fort des Allinges. La pluie, la neige, les glaces, les vents les plus furieux, la nuit même, ne sont pas capables de l'arrêter. Le froid le saisit quelquefois jusqu'à le rendre immobile ; il passe des nuits entières exposé à tous les frimas, se traîne sur une planche couverte de glaçons, pour aller instruire, au-delà d'un ruisseau, quelques paysans nouvellement convertis. Il s'expose à tous les dangers ; il souffre tout pour le salut de ce pauvre peuple. Mais si ses travaux sont excessifs, ses conquêtes sont immenses. Les bailliages de Gex, de Ternier, de Gaillard, rentrent dans le sein de l'Eglise ; tout le Chablais est converti ; rien ne peut résister ni à la force de ses discours, ni à la vertu de ses exemples ; et par un miracle, dans lequel paroît si visiblement le doigt de Dieu, comme un agneau parmi les loups, en danger évident d'en être dévoré, il change en agneaux, par sa sagesse, par sa modération, par sa douceur, par sa piété, les loups même les plus féroces.

Les grands fruits que fit S. François de Sales dans sa mission, et la multitude des personnes qu'il ramena à la Foi catholique, engagèrent son évêque à le choisir pour son coadjuteur sur le siége de Genève. Si François n'eût consulté que son humilité, il ne se fût jamais chargé d'une dignité si sublime; mais considérant que c'étoit la volonté de Dieu, il se soumit au joug qu'on lui imposoit, résolu de redoubler son zèle et ses efforts pour le salut de ses frères. Dès le moment de son sacre, l'amour de Dieu, qui depuis long-temps s'étoit emparé de son cœur, ne lui donna ni trève, ni repos. Il le pressoit par de si douces et de si fortes sollicitations, de travailler pour la gloire de Dieu, que comme ces animaux mystérieux, dont parle Ezéchiel (1), il étoit tout pieds pour courir, tout mains pour agir, tout feu pour embraser. Son plus doux repos étoit dans ses courses, dans ses fatigues, dans ses travaux, conformément à ce que dit un Père, que le repos de l'amour est de n'en avoir point, *requies amoris, inquietudo est.* Vous l'eussiez vu parcourant à pied les bourgades et les villages de ces difficiles contrées; prêchant, baptisant, confessant et travaillant lui seul plus qu'une multitude de prédicateurs et de confesseurs. Contraint de passer quelquefois par des montagnes affreuses et par des rochers inaccessibles, et de marcher sur le bord des précipices, il méditoit en lui-même les paroles de Joseph (2), je suis à la recherche de mes frères, *fratres meos quæro.* Là, il corrige les abus, il bannit les superstitions; ici, il dissipe

(1) Ezech. 1. v. 5. (2) Gen. 37. v. 16.

l'ignorance, il éclaire les ténèbres. Il répand sur toutes les parties de son vaste diocèse les eaux salutaires que Dieu a cachées dans son ame; il ne laisse pas une seule bourgade, ni une seule maison qu'il ne visite, et qu'il n'instruise avec une douceur qui lui gagne tous les cœurs. Il rétablit l'union dans tous les lieux d'où la discorde l'avoit bannie; il réunit les esprits divisés et les sanctifie. Enfin, c'est un spectacle digne de la vue des Anges et des hommes de voir ce bon pasteur porter partout la lumière et la vie dans la région des ténèbres et de la mort, et insinuer la piété jusques dans les esprits les plus rustiques et les plus farouches. De telles expéditions, M. F., ne sont-elles pas bien plus glorieuses que celles de ces ennemis du repos et de la paix des hommes, que le monde qualifie du nom de conquérans? Leur mémoire est bientôt abolie sur la terre; mais la gloire de S. François de Sales ne s'effacera jamais, parce qu'il a laissé partout des marques de son amour pour son peuple. Il a laissé des monumens éternels de sa piété, de son zèle, de sa charité. Il a rempli les devoirs de l'épiscopat avec tant de lustre pour l'Eglise, et de profit pour les Fidèles, que l'on peut dire qu'il a purgé son diocèse de toutes les taches qui le déshonoroient. Il a relevé la splendeur du sacerdoce, il a posé les premiers fondemens de cette discipline vénérable qui a toujours distingué dès-lors le diocèse de Genève; et qui a formé tant de Prêtres savans, tant d'ouvriers évangéliques qui ont été, et qui sont encore la gloire et la consolation de l'Eglise. Enfin, c'est son exemple qui a fait tant de saints Evêques de son temps, et c'est à ce même

exemple que nous sommes redevables de cette suite non interrompue d'illustres prélats, qui ont succédé non-seulement à son siége, mais encore à son zèle et à toutes ses vertus.

Après mille travaux, dont le fruit répondit au zèle de François de Sales, après avoir satisfait aux besoins de son troupeau, il répandit en d'autres contrées les lumières dont le ciel l'avoit éclairé; il fit éclater de toutes parts le zèle qui le dévoroit, comme un feu brûlant qui ne pouvoit plus se renfermer en lui-même : la Savoie fut trop étroite pour en modérer les ardeurs, et la France ressentit bientôt cet embrasement divin. François étendit ses soins sur tout ce vaste royaume par ses admirables prédications, qui retirèrent tant d'ames du vice et du libertinage. Paris, Lyon, Grenoble, Dijon, et d'autres villes considérables lui durent le rétablissement de la piété et le maintien de la Foi; il convertit une infinité d'ames par sa douceur, et le fruit que sa doctrine toute céleste produisit pendant sa vie, est si merveilleux, qu'il surpasse tout ce qu'on en pourroit dire. Enfin, S. François de Sales a travaillé pour toute l'Eglise, et pour les Fidèles de tous les temps, soit par l'institution de l'Ordre de la Visitation, soit par ses excellens écrits. La piété, le zèle, et la capacité de ce grand Saint, ont d'abord paru dans la fondation de l'Ordre de la Visitation; Ordre qui semble renfermer tout ce que les autres ont de plus parfait, et qui fleurit aujourd'hui par tout le monde chrétien, avec l'édification et l'admiration de tous les Fidèles. Le saint Fondateur lui donna des règles pleines de sagesse et de douceur,

dans lesquelles toute la perfection chrétienne, réduite comme en art, devient le fruit d'une vie douce et aisée. C'est ce saint Ordre, le grand ouvrage de François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, qui se trouve aujourd'hui répandu avec tant d'éclat par tout l'univers, qui conserve encore toute la vigueur de son premier esprit, et qui est l'édification de toute l'Eglise.

2.° S. François de Sales s'est perpétué, pour ainsi dire, lui-même, et s'est multiplié en quelque sorte par ses écrits, afin d'être utile à l'Eglise de Dieu en tout temps et en tous lieux. On peut dire hardiment, sans blesser le respect qui est dû à tous les autres écrivains, qu'après les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus nourri et entretenu la piété parmi les Fidèles, que ceux de S. François de Sales. Il est vrai, les Pères ont écrit pour la défense de notre Religion; les Théologiens, pour l'explication de nos mystères; les historiens, pour conserver la tradition de l'Eglise. Ils ont tous excellé dans leur genre, et nous leur sommes à tous redevables. Mais pour former les mœurs des Fidèles et pour établir et conserver dans les ames une solide piété, nul n'a eu le même don que l'Evêque de Genève. Combien sa seule *introduction à la vie dévote* a-t-elle converti de pécheurs! combien a-t-elle formé de religieux? combieu d'hommes et de femmes a-t-elle sanctifiés dans le mariage! combien, dans tous les états, a-t-elle fait de changemens admirables! Pourroit-on assez relever son traité de l'*Amour de Dieu?* peut-on le lire sans demeurer convaincu que l'amour divin, qui brûloit dans le cœur de

François, en a été l'auteur et l'objet en même temps, et que l'amour s'y est dépeint et représenté lui-même? en un mot, tous les écrits de François de Sales sont, dit un grand Pape (1), autant de flambeaux ardens qui portent la lumière et le feu dans toutes les parties du corps de l'Eglise. Ah! plût à Dieu que ces livres d'or fussent plus connus et plus répandus parmi les Chrétiens de nos jours! ils suffiroient pour bannir à jamais le goût des productions insensées de ce siècle, soi-disant *philosophique*, qui ne présente plus de toutes parts que des peintures harmonieusement obscènes; qu'une hardiesse imposante, qu'un vain étalage d'érudition scandaleuse, d'anecdotes puériles, fabuleuses et indécentes; écrits, dont toutes les pages tendent des piéges à la foiblesse, qui n'élèvent que des doutes, qui ne rassemblent que des nuages; où l'on emploie toute la magie du style pour séduire, pour farder le mensonge et masquer l'erreur. Que nous ont appris ces ouvrages de ténèbres si courus et si vantés? Ils nous ont appris, M. F., que les calamités de nos pères n'ont été que l'ombre des malheurs qui nous ont menacés, et sous lesquels peu s'en est fallu que nous n'ayons tous succombés; nous avons vu le prestige gagner de proche en proche, l'impiété étendre partout ses cruels ravages; les ténèbres s'épaissir, et le délire de la raison aller si loin, que non-seulement la Religion paroissoit devoir s'écrouler et s'anéantir, mais encore les bonnes mœurs, et toute espèce de probité, de bonne foi et tout sentiment d'humanité, disparoître de dessus la face de la terre.

(1) Alex. VII. bull. canon. S. Franç. Sales.

Pour

Pour bien célébrer cette fête, nous devons invoquer S. François de Sales avec beaucoup de confiance, et imiter ses vertus, sa grande pureté, sa douceur inaltérable, son ardente charité et son zèle pour le salut des ames.

La Providence divine, qui avoit, dans l'éternité de ses conseils, choisi S. François de Sales pour être une des plus pures victimes du saint amour, eut soin, dans le temps, de préserver de toute tache la pureté de son ame et de son corps. François avoit fait vœu de chasteté perpétuelle dès ses plus tendres années, et il ignora toujours entièrement tout ce qui est contraire à cette angélique vertu. En vain l'enfer suscita pour le perdre tout ce que la beauté a d'attraits, tout ce que la jeunesse a de charmes, tout ce que l'amour profane a de force et d'artifices; en vain les ennemis de sa vertu l'exposèrent à toute l'effronterie d'une courtisane sans pudeur ; plus discret que Samson, plus retenu que David, plus sage que Salomon, aussi chaste que Joseph, il s'arracha d'entre les bras de cette dangereuse Putiphar. En vain eut-on recours à la magnificence des promesses et des présens ; en vain une voluptueuse Jésabel, une princesse Italienne fit-elle briller à ses yeux l'éclat des richesses, s'il vouloit se prêter à ses désirs; il se démêla de tous les piéges qu'on lui tendit, et conserva jusqu'à la mort sa première innocence.

La douceur de S. François de Sales ne fut pas moins admirable que sa parfaite pureté; il a porté cette vertu à un si haut degré de perfection, que tous ceux qui l'ont connu n'ont point fait difficulté

de dire qu'il n'y a jamais eu de saints qui aient imité de plus près celle du Sauveur: et un grand cardinal disoit qu'il lui sembloit voir en lui l'image de la sacrée humanité du Fils de Dieu, conversant visiblement parmi les hommes. En effet, son visage, ses yeux, ses paroles et toutes ses actions ne respiroient que bonté et que suavité. Il pratiqua la douceur universellement et à l'égard de tous; il la pratiqua continuellement et dans toutes sortes d'occasions; dans les infirmités et dans les maladies, dans les intempéries des saisons et la privation des commodités, souvent même des nécessités de la vie, dans les travaux et les mauvais succès, dans les calomnies les plus cruelles et les persécutions les plus atroces. Passons sur les fréquens dangers de mort que courut cet Apôtre dans les premières années de son apostolat, dangers dont souvent il ne put échapper que par miracle. Les assassins et les meurtriers ne sont pas les plus cruels persécuteurs des hommes apostoliques; l'honneur leur est plus précieux que la vie même, parce qu'il est plus important à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain. C'est par là cependant que fut attaqué saint François de Sales; on brûle publiquement en chaire, par un zèle fanatique, son livre de l'Introduction à la vie dévote, comme un ouvrage rempli d'une détestable morale; on lui suppose les lettres les plus abominables; on contrefait son écriture, son style et sa signature, pour le charger en Savoie, en Piémont, en Italie, dans toute l'Europe, du soupçon infame d'un commerce honteux. Dans des épreuves aussi rudes et aussi sensibles, on vit toujours en

lui même égalité d'humeur, même sérénité de visage, même ton de voix, même tranquillité d'esprit, même résignation de cœur, même paix de l'ame; et semblable à ces hautes montagnes, dont le sommet élevé au-dessus des nues est inaccessible aux intempéries de l'air et aux variétés des saisons, supérieur comme elles à tous les orages et à toutes les tempêtes dont sa vie fut si souvent agitée, il jouit toujours en lui-même d'un calme profond, et rien ne put jamais altérer sa douceur.

Enfin, ce qui a distingué merveilleusement le saint évêque de Genève, que l'Eglise nous propose aujourd'hui pour protecteur et pour modèle, est cette ardente charité et cet amour si pur dont son cœur a toujours brûlé pour Dieu. Rappelez-vous, M. F., le mémorable combat qu'il eut à soutenir à la fleur de sa jeunesse, et dans lequel, vivement attaqué par la crainte, et près du désespoir, la charité toujours accompagnée de l'espérance le fit triompher en le soumettant avec confiance au bon plaisir de Dieu. L'ennemi du salut lui suggère que sa perte éternelle est résolue; que, quelque bonne volonté qu'il puisse avoir, quelque parti qu'il prenne, il doit être un jour réprouvé et qu'il est effacé du livre de vie. L'horreur de l'enfer, les supplices que souffrent les victimes de la justice d'un Dieu, se présentent jour et nuit à son esprit. Il tombe dans une mélancolie profonde, qui fait craindre pour sa vie; il passe les jours à pleurer et les nuits à se plaindre: « Ah! s'écrie-t-il dans la tristesse incon-» cevable qui le consume, ah! je suis content, mon

» Dieu, de souffrir tout cela ! mais être éternel-
» lement privé de vous, qui êtes le souverain bien,
» mais vous haïr et vous blasphémer sans cesse,
» ah ! c'est là un second enfer au milieu de l'enfer
» même. Puisque vous le voulez, et que je dois me
» soumettre à votre volonté adorable, je veux du
» moins employer tout le temps de ma vie à vous
» aimer et à vous servir..... »

Une prière si éloignée des sentimens d'un réprouvé fut aussitôt exaucée, la confiance se réveilla dans le cœur de François, la divine miséricorde répandit un rayon de lumière sur cette ame fidèle, les nuages, les ténèbres se dissipèrent ; cette furieuse tempête se calma ; la tranquillité de l'esprit, la paix du cœur ramenèrent la santé du corps. Depuis cet heureux moment, l'amour divin fut toute la passion de François de Sales, Dieu seul occupa les pensées de son esprit et régla les mouvemens de son cœur.

« Si je savois, disoit-il dans une de ses lettres,
» qu'il y eût en moi la moindre étincelle d'amour
» qui ne fût pas pour Dieu et selon Dieu, je vou-
» drois que mon cœur se fendît sur l'heure, pour
» faire sortir cette étincelle d'amour profane, rival
» de l'amour de Dieu, ou plutôt son ennemi
» capital. »

Tels sont, M. F., les principaux exemples de vertus que nous a donnés à tous notre saint protecteur ; recourons à lui avec confiance, afin qu'il nous obtienne la grâce d'y conformer notre conduite. Glorieux François de Sales, quoique nous nous soyons rendus indignes de votre protection par le

peu de fruit que nous avons retiré jusqu'à présent des exemples admirables que vous nous avez laissés, nous ne laissons pas de vous invoquer avec la douce espérance que vous jetterez des regards favorables sur nos besoins; souvenez-vous que nous sommes les enfans des pères que vous avez éclairés et sanctifiés; rendez vos bénédictions communes, puisque vous vous êtes fait tout à tous pour la sanctification de tous; que les enfans profitent aussi des travaux que vous avez entrepris et supportés pour leurs pères: il ne tient qu'à nous, M. F., d'y participer; je sais, il est vrai, qu'il n'est pas donné à tous comme à François de Sales de soutenir l'arche chancelante; mais dans le sein de sa famille, mais dans une conversation, nous devons tous confesser publiquement et hautement notre Foi, nous pouvons tous honorer la Religion et confondre le mensonge par la pureté de nos mœurs: nous pouvons tous être fidèles aux actes de justice, et ne pas omettre les œuvres de charité; nous pouvons tous réprimer nos humeurs et supporter celles d'autrui; nous pouvons tous, en un mot, imiter François de Sales dans sa compassion tendre et effective pour les pauvres, dans sa courageuse résistance aux attraits du siècle, dans son humilité, dans sa fidélité aux devoirs communs du Christianisme, dans sa patience et sa douceur, dans les contradictions et dans les injures, dans son ardent amour pour Dieu. Sont-ce là des vertus impossibles aux Chrétiens? et puisque l'Evangile de Jésus-Christ nous en ordonne la pratique, serions-nous excusables de ne leur accorder qu'une vaine et stérile admiration? Prenons donc François de Sales

pour notre modèle ; sanctifions-nous comme lui, afin qu'après avoir marché sur ses traces en ce monde, nous méritions de jouir avec lui de la gloire éternelle en l'autre. *Amen.*

CCXVIII. DISCOURS.

DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE, ET DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquàm impleti sunt dies purgationis ejus secundùm legem Moysis, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

LUC. 2. v. 22.

QUE de sacrifices dignes de Dieu, et que de vertus héroïques et parfaites comprises dans ces paroles de l'Evangile, et renfermées dans le double mystère que nous célébrons aujourd'hui de la présentation de Jésus et de la purification de Marie ! D'une part, c'est le Fils unique de Dieu qui, quarante jours après sa naissance, c'est-à-dire, aussitôt que la loi le permettoit aux premiers-nés du peuple de Dieu, se hâte de se rendre au temple de Jérusalem, pour y ratifier hautement l'offrande qu'il a déjà faite de soi-même en secret au moment de son incarnation ; c'est l'Agneau sans tache qui, se substituant à la place de tous les hommes pécheurs, et mettant fin

à tous les sacrifices des animaux, vient offrir en sa personne à Dieu la plus sainte et la plus précieuse victime qui fût jamais et qui puisse jamais être ; c'est le Libérateur, le Rédempteur du monde, qui paroît sous la forme d'esclave, et qui veut lui-même être racheté par une de ses créatures : de l'autre, c'est la chaste Epouse de l'Esprit-Saint, qui, quarante jours après un enfantement tout divin, c'est-à-dire, aussitôt que l'ordonnoit la loi aux femmes ordinaires, vient se confondre avec elles, et subir comme elles une cérémonie humiliante qui ne l'obligeoit point ; c'est une Vierge pure et immaculée qui, prenant la place et le rang de pécheresse, demande humblement d'être purifiée des taches dont elle ne se sent point souillée ; c'est une Mère, et la plus tendre des mères, qui, pour satisfaire à la justice divine, consent à la mort d'un Fils unique tendrement aimé, et ne fait jamais paroître plus de piété et d'amour, qu'en dévouant ce cher Fils aux plus effroyables tourmens.

Que de sacrifices, encore une fois, et que de vertus, M. F.! mais en même temps quels exemples et quelles leçons! Développons les circonstances de ces deux mystères, et nous y trouverons le plus parfait modèle de l'obéissance que nous devons nous-mêmes à la loi de Dieu.

Le Seigneur, en donnant des lois à son peuple, avoit ordonné que les femmes demeureroient quelque temps, après leurs couches, sans toucher rien de consacré à Dieu, ni entrer dans le temple (1) ;

(1) Levit. 12. v. 4.

ce temps étoit de quarante jours pour la naissance d'un fils, et de quatre-vingts pour celle d'une fille; et que, ce terme étant accompli, la mère iroit au temple, offriroit un agneau en holocauste pour remercier Dieu de son heureux accouchement et un pigeonneau ou une tourterelle pour l'expiation du péché, c'est-à-dire, de toute impureté légale; que si elle étoit pauvre, elle offriroit un pigeonneau ou une tourterelle à la place d'un agneau, et que, le prêtre les ayant offerts devant le Seigneur, elle seroit purifiée.

Outre la loi de la purification de la mère, il y en avoit une qui regardoit particulièrement le fils aîné. Si le premier fruit du sein de la mère est un fils, vous le séparerez, dit l'Ecriture (2), et vous le lui consacrerez pour vous souvenir que, lorsque Dieu délivra vos pères de la servitude d'Egypte, un Ange, par son ordre, tua en une nuit tous les premiers-nés des Egyptiens et sauva tous les premiers-nés des Hébreux. Par cette loi tous les premiers-nés des enfans d'Israel devoient être dévoués au ministère des autels; mais puisque Dieu avoit choisi pour cet emploi les enfans de la tribu de Lévi, il avoit ordonné que les aînés des autres tribus, ne devant pas servir au Temple, seroient présentés au Seigneur comme les prémices qui lui étoient dues, et ensuite rachetés à prix d'argent.

Il est certain que la loi de la purification ne regardoit nullement Marie qui, ayant conçu par

(1) Exod. 13. v. 2.

l'opération du Saint-Esprit et étant devenue mère sans cesser d'être Vierge, ne pouvoit pas avoir besoin de purification, et par conséquent elle ne devoit pas être comprise dans cette loi : la naissance miraculeuse de J. C. n'ayant rendu que plus pure sa bienheureuse mère. Marie cependant, toute Vierge qu'elle est, se soumet volontairement à une loi qui n'étoit que pour les femmes ordinaires. Jugez, par l'amour qu'elle avoit pour la virginité, de la grandeur du sacrifice qu'elle fait en immolant aujourd'hui, aux yeux du public, ce qui fait, pour ainsi dire, la gloire des Vierges. Il suffit que ce soit un acte d'humilité et de religion pour ne pas s'en dispenser. L'exemple que lui avoit donné son Fils, huit jours après sa naissance, en se soumettant à la loi de la circoncision, ne lui permet pas de se dispenser de celle de la purification quarante jours après ses couches. Quelle confusion ! quel reproche pour ces personnes qui se dispensent des plus essentiels devoirs de religion sur de vains titres de dignités ou de naissance !

Mais Marie ne se soumet pas seulement aujourd'hui à une loi humiliante, mais encore à la plus dure et à la plus rigoureuse pour elle qu'il soit possible d'imaginer. Les femmes qui se présentoient au temple n'étoient pas seulement obligées de se purifier ; elles y paroissoient en même temps pour y offrir à Dieu le premier-né de leurs enfans. Ce n'étoit, à la vérité, pour les femmes ordinaires qu'un hommage, qu'un sacrifice passager ; parce qu'après avoir offert au Seigneur le premier objet de leur tendresse, elles avoient la liberté de

le racheter ; de sorte qu'après avoir payé l'offrande prescrite par la loi, elles rentroient dans tous leurs droits.

Mais pour Marie la loi fut bien plus rigoureuse : elle offrit son Fils selon la loi, et jusqu'où n'alla pas l'étendue de ce sacrifice ? Eclairée des lumières célestes, Marie n'ignoroit rien des décrets du ciel au sujet de notre rédemption ; elle savoit que son Fils bien-aimé étoit cette victime sainte, pure et sans tache qui devoit mettre fin à toutes les autres oblations, et se substituer à la place des autres victimes. Elle savoit que jusqu'ici l'offrande de tous les autres premiers-nés n'étoit que l'ombre de la sienne ; dès ce moment elle comprit qu'elle offroit son fils pour être immolé un jour sur la Croix. Déjà elle le voyoit d'avance livré entre les mains de ses ennemis, à la fureur des bourreaux et à toute l'horreur des tourmens : sacrifice d'autant plus terrible, que dès cet instant elle l'eut toujours présent à ses yeux, selon l'étendue de l'oracle qui lui fut annoncé. Ce triste souvenir fut un glaive de douleur qui perça son ame, et l'inonda sans cesse d'un torrent d'amertume. Chaque jour, chaque moment, quand elle voyoit son Fils bien-aimé, et qu'elle le contemploit à loisir, elle se disoit à elle-même : Un jour viendra, oui, il viendra ce triste jour, où ces tendres mains seront attachées à la Croix, où ces pieds sacrés seront percés de clous, où cette tête sera couronnée d'épines, où ce cœur adorable sera percé d'une lance, où tout ce corps meurtri et déchiré nagera dans son sang, où moi-même je serai au pied de la Croix

pour le recueillir et recevoir ses derniers soupirs. O mère tendre ! ô mère de douleur ! auriez-vous jamais pu soutenir une telle vue, et ne pas succomber à l'aspect anticipé d'un si désolant spectacle, si le Dieu tout-puissant qui exigeoit de vous ce rigoureux sacrifice, ne vous eût soutenue par sa grâce dans une douleur si au-dessus des forces de la nature ?

Suspendons, M. F., ces sentimens douloureux qui n'auront leur effet que dans les temps marqués par la Providence ; rougissons plutôt ici de nos lâchetés et de nos foiblesses, à la vue d'un sacrifice si difficile et si pénible, et avouons que la loi de Dieu ne nous a jamais rien commandé, qui puisse le moins du monde entrer en comparaison avec ce qu'elle exige aujourd'hui de la Mère de Dieu. Revenons à la considération de ce grand mystère dont toutes les circonstances nous fournissent les instructions les plus salutaires.

J. C. entrant dans le monde dit à son Père (1) : vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; alors j'ai dit : Me voici, je me présente à vous, *tunc dixi : Ecce venio.* Le Fils de Dieu connut donc que les sacrifices qu'on offroit dans le temple n'étoient point ce que Dieu demandoit ; qu'ils étoient indignes de sa grandeur et qu'ils ne pouvoient pas satisfaire pour le péché ; et qu'il lui avoit donné un corps pour suppléer à leur place. C'est pourquoi il se soumit à l'ordre de son Père ; il s'offrit

(1) Ps. 39. v. 7.

lui-même, se consacra, se dévoua solennellement, entra dans le sanctuaire, non plus, dit l'Apôtre (1), avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, c'est-à-dire, honora Dieu, non plus par des sujets étrangers, mais par lui-même et aux dépens de lui-même ; et par cette unique oblation donna pour jamais à ceux qui devoient être sanctifiés une idée parfaite du culte qui est dû au Dieu vivant (2), *unâ oblatione consummavit in æternum sanctificatos.* Voilà donc ce que nous inspire le mystère de la présentation de Jésus au temple : un sentiment profond et respectueux de la souveraineté de Dieu, un attachement inviolable à ce premier devoir de religion, qui est l'obéissance et la soumission à Dieu, une disposition à se sacrifier et, s'il étoit possible, à s'anéantir pour reconnoître comme J. C. l'empire de Dieu. Or, de là même concluez et jugez quel est le désordre de l'homme qui, étant né sujet de Dieu, vit néanmoins à l'égard de Dieu dans une espèce d'indépendance d'autant plus criminelle que, bien loin d'en rougir, il semble encore souvent s'en glorifier.

Cet exemple de Jésus-Christ nous apprend 1.° à nous offrir à Dieu et à nous consacrer à son service, dès le premier usage de la raison, jusqu'au dernier moment de notre vie.

J. C., dans sa présentation, fait à son Père l'offrande la plus précieuse et la plus agréable qui lui ait jamais été faite. 1.° Il se donne lui-même, qui

(1) Heb. 9. v. 12. (2) Heb. 10. v. 14.

est de tous les dons le plus riche et le plus grand. Plusieurs offrent à Dieu des prières, des aumônes, des jeûnes et des mortifications ; mais peu de personnes s'offrent elles-mêmes et font une oblation de leur cœur. La plupart se réservent toujours secrètement la disposition de leur propre volonté.

Ce partage déplaît à Dieu : ce n'est pas le sacrifice d'Abel, c'est celui de Caïn qui offroit à Dieu les biens de la terre, et se réservoit pour soi son cœur et sa propre volonté, comme dit S. Augustin. Ne faites pas ainsi la part à votre maître ; offrez-vous vous-mêmes à lui. Dites-lui avec le prophète Isaïe (1) : *Seigneur mon Dieu, possédez-moi ; car je suis votre créature ; je ne reconnois point d'autre maître que vous ;* ou bien avec David (2) : *O Seigneur ! je me donne à vous ; car je suis votre esclave ; oui, je suis votre esclave et le fils de votre servante.* En second lieu, Jésus se donne à son Père sans aucune réserve, et comme il reçoit tout de lui, il s'offre aussi tout à lui. C'est ainsi que vous devez faire tous les jours une entière oblation de vous-mêmes, de toutes vos puissances, de tous vos biens, de tous les mouvemens de votre corps et de votre ame. Enfin Jésus s'offre du plus grand cœur et avec l'affection la plus pure, la plus sainte et la plus parfaite qui fût jamais. Animez, à son exemple, tout ce que vous faites pour Dieu, d'une pareille ferveur ; récompensez par la grandeur de votre affection le peu que vous lui offrez, en vous offrant vous-

(1) Is. 64. v. 8. (2) Ps. 115. v. 6.

mêmes, vous qui n'êtes rien devant lui ; mais surtout offrez-vous par J. C. ; unissez votre cœur à celui du Sauveur, votre vie à la sienne, votre petitesse à sa grandeur : l'oblation que vous ferez alors sera d'un prix inestimable.

2.° Pour entrer dans l'instruction naturelle que l'exemple de la sainte Vierge nous fournit, et qu'on doit regarder comme une des plus importantes de la morale chrétienne, nous disons que les pères et les mères ont une obligation particulière de présenter leurs enfans au Seigneur, et de lui dire comme la vertueuse mère de Samuel : J'avois supplié mon Dieu de me donner cet enfant, et il m'a accordé la demande que je lui ai faite ; c'est pourquoi je le lui remets entre les mains, afin qu'il y demeure tant qu'il vivra. Mais hélas ! qu'il en est peu qui s'acquittent de ce devoir, et qui offrent au Seigneur les enfans qu'ils en ont reçus ! Combien n'y en a-t-il pas, au contraire, qui les consacrent au démon, par les malédictions qu'ils lancent sur eux et les mauvais exemples qu'ils leur donnent, et qui sont la cause de leur perte et de leur damnation ? C'est ici un désordre contre lequel nous ne saurions nous élever avec trop de zèle ; plut à Dieu que les pères et mères pussent, du moins aujourd'hui, en comprendre la grièveté ! Quel renversement, en effet, qu'ils soient eux-mêmes les auteurs, du moins les fauteurs des excès où se portent leurs enfans, et du dérangement de leur conduite ! qu'au lieu de les former à la piété, ils se bornent à les élever pour le monde et à leur en inspirer l'esprit ! qu'ils n'aient d'autres maximes à leur inculquer que les maximes

du monde; d'autres leçons à leur donner que sur leur avancement dans le monde; d'autres défauts à corriger dans eux que ce qui peut leur être nuisible selon le monde; n'ayant, du reste, à l'égard de leurs mœurs ni vigilance, ni fermeté; fermant les yeux à tout et leur pardonnant tout! Cependant un père et une mère sont dans une famille, dit S. Augustin, les ministres de Dieu, établis sur leurs enfans pour les gouverner et les conduire; ce sont leurs premiers directeurs dans la voie de Dieu et du salut; enfin, ce sont les premiers pasteurs, et comme les anges tutélaires de leurs ames.

Durant la Messe de ce jour, l'Eglise met des cierges allumés dans les mains des Fidèles. Pour entrer dans l'esprit de cette religieuse pratique, apprenons ce qui est signifié par ce symbole mystérieux. 1.° On tient des cierges en main publiquement, dans le temple et à la face des autels, pour montrer que nous devons faire de notre foi une profession publique à la face de l'univers, plus par nos œuvres encore que par nos paroles. 2.° Ces cierges sont composés d'une cire blanche, pour montrer quelle doit être l'innocence et la pureté de notre ame, que la tache du péché ne devroit jamais obscurcir aux yeux de Dieu. 3.° Ces cierges allumés répandent la lumière; ils nous marquent par là que nous devons nous-mêmes être pour nos frères un sujet d'édification et de bon exemple, devenir comme la lumière de J. C., et autant qu'il est en nous, le faire connoître, adorer et aimer. 4.° Ces cierges brûlent et se consument par l'ardeur du feu; c'est pour nous montrer que nous devons être embrasés et consumés

par le feu de l'amour divin. Enfin, ces cierges se consument pour l'honneur et la gloire de Dieu. Ainsi devons-nous être prêts à nous immoler, à nous sacrifier, s'il le faut, pour la gloire du maître que nous servons.

L'exemple de la sainte Vierge qui voulut bien se soumettre à la loi de la purification, à laquelle elle n'étoit pas obligée, puisqu'elle n'avoit contracté aucune souillure, est un motif bien pressant pour nous engager à nous purifier au plutôt de nos péchés par une sincère pénitence, puisque nous sommes véritablement souillés aux yeux de Dieu. Nous devons aussi, à l'exemple du vénérable vieillard Siméon, regarder J. C. comme notre vraie lumière. Cet homme juste et craignant Dieu soupiroit depuis long-temps après la venue du Sauveur, qui devoit être la consolation de son peuple. L'Esprit-Saint dont il étoit rempli lui avoit donné une secrète assurance qu'il ne mourroit point sans avoir vu le Christ du Seigneur; et il l'avoit conduit dans le temple au temps que la sainte Vierge y entra; et il lui fit connoître qu'elle étoit la Mère de Dieu, et que l'enfant qu'elle portoit étoit le Messie; alors saisi d'un transport d'amour, de joie et de reconnoissance, il prit entre ses bras le divin enfant, et s'écria (1) : C'est maintenant, Seigneur, que vous pouvez disposer de votre serviteur, et l'appeler au repos éternel, suivant votre promesse, *nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace.* Je meurs content, je n'ai plus rien à désirer;

(1) Luc 2. v. 28: et seqq.

il est temps que mes yeux se ferment, puisqu'ils ont vu celui que vous envoyez pour sauver le monde, *quia viderunt oculi mei salutare tuum.* Celui qui doit instruire les nations, et dissiper par sa lumière les ténèbres de l'erreur et de l'idolatrie, répandues sur toute la face de la terre, celui enfin qui sera la gloire de votre peuple d'Israel, *lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel.* Entrons, M. F., dans ces sentimens, regardons J. C. comme notre vraie lumière; prions-le avec ferveur qu'il dissipe les ténèbres de notre ignorance, et qu'il nous éclaire par sa grâce, renouvelons souvent l'offrande et la consécration que nous lui devons faire de nous-mêmes. Assistons à la procession que l'Eglise fait au jour de cette solennité, et qui nous représente le voyage de la bienheureuse Vierge portant J. C. au temple de Jérusalem, dans un esprit de sacrifice et d'union avec J. C.; par ce moyen, quoique de nous-mêmes nous n'ayons rien à espérer du Seigneur, néanmoins unis à J. C., offerts à Dieu son père par J. C. et en J. C., nous deviendrons une oblation agréable à ses yeux; il jettera sur nous des regards de miséricorde, et nous fera part de la gloire éternelle que J. C. nous a méritée, et que je vous souhaite. *Amen.*

CCXIX. DISCOURS.

DU CARÊME.

Cùm jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites.

MATTH. 6. v. 16.

QUELLES sont, M. F., les vues saintes de l'Eglise dans la loi solennelle du jeûne du Carême, sinon de vous faire recevoir ces jours favorables avec une joie pleine de reconnoissance? C'est pour cela qu'elle vous avertit de prendre garde en jeûnant de tomber dans la tristesse et l'abattement, comme font les hypocrites, *cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes.* Je parle ici de cette tristesse de la chair et de l'esprit, qui n'empêche pas qu'on ne pratique la loi du jeûne, mais qui en combat la sévérité; qui n'en viole point tout-à-fait le précepte, mais qui en adoucit la pratique. Je parle de ces indignes regrets dont on accompagne son jeûne, au seul souvenir de ces jours de licence qui ne sont plus, mais qu'on auroit voulu voir durer toujours. Je parle de cette tristesse qui empêche le pécheur de proportionner sa pénitence à l'énormité des crimes dont il se reconnoît coupable. Je parle de cette lâche frayeur et de ce morne abattement, qui saisit presque tous les Chrétiens au commencement du Carême. Je dis donc à tous qu'ils ne doivent pas être tristes

comme les hypocrites qui jeûnent. Insensés qu'ils sont, dit à ce sujet S. Ambroise! ils vont triompher, s'ils veulent, de la chair et de Satan, par le mérite du jeûne et de l'abstinence; et cependant ils en sont attristés, consternés et abattus; mais quoi? la tristesse convient-elle à ceux qui ont en main le triomphe et la victoire? Ah! que le démon regarde ce saint temps comme des jours de honte et de confusion pour lui, je n'en suis pas surpris. Qu'il s'afflige de voir que la grâce attachée à ces jours de mortification va lui enlever ses conquêtes, renverser ses projets, déconcerter ses desseins, la raison en est toute simple. Mais vous, M. F., à qui l'Eglise donne de si fortes armes, loin de vous attrister, parfumez vos têtes, *unge caput tuum*. A la vue de tant d'avantages, écriez-vous avec l'Apôtre : C'est maintenant que règnent les jours de salut, et un temps favorable à la réconciliation (1), *ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*. C'est maintenant que la grâce de Dieu va se répandre avec plus d'abondance, et nous fait sentir plus particulièrement ses divines impressions. Que chacun donc se prépare pour sanctifier ce jeûne solennel, dit le Seigneur (2), *sanctificate jejunium*. Apprenez, M. F., non-seulement à jeûner, mais encore de quelle manière vous devez rendre votre jeûne méritoire, agréable à Dieu et avantageux à vous-mêmes.

Le Carême, selon l'esprit de son institution, est un temps de pénitence, un temps destiné à fléchir la colère du Seigneur, justement irrité contre nos pé-

(1) 2. Cor. 6. v. 2. (2) Joel 1. v. 14.

chés. La prière, le jeûne et l'aumône sont les principaux moyens que nous devons employer pour y réussir; et les SS. Pères disent que nous devons trouver dans les retranchemens de notre jeûne, de quoi faire des aumônes plus fréquentes et plus abondantes.

Je vous conjure, M. F., disoit S. Bernard (1), de pratiquer le jeûne du Carême avec toute l'exactitude et toute la dévotion possible. Considérez quels sont ceux de qui nous tenons cette pratique, et qui l'ont, en quelque sorte, consacrée par leur exemple. C'est premièrement Moïse, qui a eu l'avantage de converser face à face avec le Seigneur; c'est Elie, qui a été élevé au ciel dans un char de feu. Mais si l'exemple de Moïse et d'Elie doit nous rendre cette pratique vénérable, quelle vénération ne doit pas nous inspirer pour elle l'exemple de J. C. notre Sauveur? Vous savez qu'il jeûna quarante jours dans le désert; et quel est, je ne dis pas le Religieux, mais le Chrétien, qui n'embrassera pas avec zèle et avec respect une pratique autorisée par un si grand exemple? Nous devons, sans doute, imiter avec d'autant plus d'ardeur le jeûne de notre divin Maître, que ce n'est pas pour lui qu'il a jeûné, mais pour nous.

Le saint temps du Carême, dit encore le même Père, est un temps de combat pour tous les Fidèles: le jeûne de Jésus-Christ devient commun à tous les disciples de Jésus-Christ. Jusqu'ici nous avons jeûné seuls, (c'est à ses religieux que S. Bernard adressait

(1) Serm. 1. in Quadrag.

ce discours); mais à l'entrée du Carême tous jeûneront avec nous jusqu'au soir, les rois, les princes, le clergé, le peuple, le noble, l'artisan, le riche, le pauvre. En effet, M. F., dans les siècles qui nous ont précédés, les grands comme les petits, c'est S. Basile qui nous l'atteste (1), l'homme de mer, au milieu des flots, l'homme de guerre, dans les armées, le voyageur et le marchand : remarquez-le, vous qui faites tant valoir le prétexte des voyages : *Et exercitus, et viatores, et nautæ, et negotiatores.* Tous, disoit ce père, recevoient avec respect la loi du jeûne, tous l'embrassoient avec joie : *Omnes pariter audiunt edictum jejunii, et summo gaudio excipiunt.*

Siècles d'or de l'Eglise, quand vous verrons-nous renaître ?

Dans ces heureux temps, les membres suivoient leur chef ; mais nous, nous voudrions ne communiquer avec Jésus-Christ que dans ce qui nous plaît, et nous refusons de le suivre dans ce qui est pénible à la nature. Méritons-nous d'être unis à un tel chef? Car tout ce qu'il a fait, et tout ce qu'il a souffert, il l'a fait et il l'a souffert pour nous ; mais si nous refusons de le seconder et de le suivre dans ce qu'il n'a entrepris que pour nous sauver, en quoi pourrons-nous donc nous vanter d'être ses disciples?

Après tout est-ce un si grand effort de jeûner comme Jésus-Christ, lorsqu'on a l'espérance d'être assis avec lui à la table du Père céleste ? Est-ce un supplice pour les membres de souffrir avec leur

(1) Hom. de jejun.

chef, lorsqu'ils sont sûrs d'être glorifiés avec lui ? Quel bonheur pour eux de lui être unis dans ses peines et dans ses douleurs, afin de participer un jour à ses délices et à sa gloire ; s'ils se séparent de lui, ils perdent nécessairement la vie et le mouvement.

S. Ambroise a tenu le même langage : notre jeûne, dit aussi ce S. Docteur, est une espèce de combat, la Croix de Jésus-Christ est notre trophée, et sa résurrection, à laquelle nous devons participer, sera notre victoire. Entrons dans la lice, dit S. Augustin, comme de braves athlètes de Jésus-Christ, qui renoncent aux délices et aux commodités de la vie, pour s'assurer la victoire ; nous avons employé une année entière à flatter notre chair ; donnons au moins le saint temps du Carême au soin de notre ame ; vivons pour Dieu, nous n'avons que trop long-temps vécu pour le monde ; joignons-nous aux forts d'Israel, séparons-nous des lâches, soyons sourds aux plaintes et aux invitations attirantes de la chair ; n'écoutons que la voix de Dieu, souvenons-nous que dans ce saint temps nous sommes obligés de jeûner tous les jours excepté les dimanches. Dans un autre temps le jeûne est une bonne œuvre, une œuvre méritoire, un remède contre le péché ; mais dans le Carême c'est un péché de ne jeûner pas ; celui qui jeûne dans un autre temps sera récompensé, mais celui qui aura manqué à jeûner dans ce temps-ci sera puni (1).

Au reste, M. F., je ne m'attacherai pas aujourd'hui à établir cette obligation indispensable où sont

(1) Aug. serm. 171. de diversis.

tous les chrétiens d'observer le jeûne du Carême, à vous faire voir que cette pratique est d'institution apostolique, et à réfuter les vaines objections des hérétiques sur ce point, parce que nous avons suffisamment éclairci cette matière en expliquant le troisième commandement de l'Eglise (**). Je me contenterai seulement de vous faire observer que les Pères, assemblés en différens Conciles, ont ratifié ce que les Apôtres avoient réglé au sujet des jeûnes, soit du Carême, soit des quatre-temps et des veilles des grandes solennités ; c'est de quoi S. Augustin nous donne une preuve sans réplique dans son livre des Hérésies (1), en rapportant la condamnation d'Aérius, lequel ayant embrassé le parti des Ariens, osa s'élever contre l'Eglise catholique, sur ce qu'elle avoit déterminé certains temps et certains jours de jeûne, soutenant que cela blessoit la liberté chrétienne, et que c'étoit vouloir assujettir de nouveau les Fidèles au joug de la loi ; mais les saints Pères qui savoient que la véritable liberté de la loi de grâce consiste à être affranchi du péché, à quoi le jeûne est très-utile, ne laissèrent pas de passer outre, sans avoir égard à ce vain prétexte, et confirmèrent ce qui avoit été institué par les Apôtres.

Quoique donc dans ce siècle de mollesse, de révolte et d'indépendance, plusieurs de ceux même qui se disent encore *chrétiens* ne se fassent plus de scrupule de violer les lois de l'Eglise, et méprisent ses commandemens et ses ordonnances, il est cepen-

(**) Voyez CIV. discours. tom. IV.
(1) Lib. de Hæresibus hæres. 53. cap. 6.

dant toujours vrai que son autorité ne s'use point, que son juste pouvoir, tel qu'il lui vient de J. C., ne s'affoiblit point, que, suivant l'oracle de cet homme Dieu, celui qui n'écoute pas l'Eglise, surtout dans un article aussi recommandé que celui de l'abstinence et du jeûne, doit être regardé comme un publicain et un idolâtre, c'est-à-dire, 1.° comme un de ces hommes détestés qui ne connaissent d'autres règles que leur cupidité; 2.° comme un idolâtre, puisqu'il se déclare ouvertement idolâtre de sa chair, idolâtre de ses goûts, idolâtre de sa sensualité. Ce péché a paru si grand à S. Chrisostôme, qu'il n'a pas fait difficulté de dire que celui qui viole de propos délibéré la loi du jeûne et de l'abstinence, ne croit ni à Jésus-Christ ni à sa Croix; et qu'il n'est pas seulement un lâche, mais un prévaricateur et un infidèle. Nous autres, accoutumés à braver les règles et à suivre nos inclinations, nous n'en jugeons pas ainsi : ce péché nous paroît léger; mais Dieu et les Saints en jugent autrement que nous. De quoi s'agissoit-il lorsque le saint vieillard Eléazar disoit (1) qu'il aimoit mieux mourir que d'obéir à l'ordre d'Antiochus? Il s'agissoit de manger des viandes défendues par la loi. De quoi s'agissoit-il lorsque la mère des Machabbées exhortoit ses enfans à souffrir constamment les plus affreux supplices? Que demandoit-on d'eux? La même chose qu'on avoit exigée d'Eléazar : on vouloit qu'ils violassent l'abstinence portée par la loi; mais ils dirent tous qu'ils aimoient mieux mourir que de se rendre coupables de cette

(1) II. Mach. v. 6.

prévarication. Etoit-ce une bagatelle qu'une action dont ces illustres martyrs croyoient devoir s'abstenir au dépend de leur sang ? N'en doutez pas, M. F., il ne s'agit ici de rien moins que de rendre témoignage à votre religion et à votre foi. *Homo inanis*, vaine ombre, vain fantôme de catholique, montrez-moi donc aujourd'hui votre foi par vos œuvres (1), *ostende mihi ex operibus fidem tuam.* Si vous croyez à l'Eglise de Jésus-Christ, montrez-le moi par votre obéissance à la loi qu'elle vous impose. Comment vous croirai-je fidèle, si je vous vois contrevenir sans scrupule à ses ordonnances les plus formelles ?

De là, quel péché de scandale! et que voulez-vous que disent les hérétiques, quand ils vous voient violer ainsi hardiment le même jeûne dont nous défendons d'ailleurs la sainteté avec tant de zèle, si non que nous sommes des imposteurs publics, qui nous moquons de notre Religion; en sorte que le saint jeûne si expressément commandé par l'Eglise, si fortement prêché par tous les Pères, si solennellement autorisé par les Conciles; ce jeûne qui a été reçu et pratiqué dans tous les siècles, qui a été transmis par les Apôtres jusqu'à nous, institué, du moins quant au fond du précepte, par J. C. même, devient, par la licence impie qu'on se donne, le mépris, le jouet et l'opprobre des hérétiques et des impies. O Dieu ! quels châtimens effroyables préparez-vous aux Chrétiens scandaleux qui ravagent si cruellement votre Eglise ? Eh ! quoi donc, M. F.? choisirez-vous

(1) Jacob. 2. v. 18.

pour irriter la justice de Dieu un temps spécialement destiné à l'apaiser ? Car encore une fois, c'est ici le temps de la pénitence et du repentir; c'est le temps de fléchir la colère du Seigneur par des œuvres d'expiation. Jamais les jours n'ont été plus favorables, jamais la pénitence ne peut être plus efficace et plus salutaire. Ce n'est point ici une pénitence particulière et cachée, c'est une pénitence publique et générale; ce n'est plus un David et un Jérémie qui s'affligent en secret pour les iniquités du peuple; c'est le corps entier des justes exténués par le jeûne qui demande grâce pour les pécheurs, Toutes leurs œuvres faites dans un même temps, dans un même esprit, sous un même chef, forment un trésor commun, et l'impénitence et l'indocilité n'ont rien à prétendre, tandis que l'obéissance à l'Eglise, et la fidélité à garder les jeûnes et les abstinences prescrites, trouvent des ressources infinies dans cette communion des Saints. Mais hélas! M. F., qu'arrive-t-il? les justes observent la loi du jeûne, et les pécheurs s'en dispensent. Ceux qui évitent avec le plus de soin d'offenser Dieu travaillent à le fléchir; et ceux qui l'irritent tous les jours par de nouveaux crimes ne font rien pour désarmer sa colère. Le jeûne s'observe régulièrement dans les monastères où l'on craint Dieu, et l'on s'en dispense dans le monde où l'on ne songe ni à l'aimer ni à le craindre.

Mais ce n'est pas tout: Un Chrétien doit encore 1.° s'abstenir pendant le Carême de ce qu'il y a de plus permis en genre de divertissement, et user avec beaucoup de modération des délassemens né-

cessaires à notre foiblesse. Peut-on croire que celui-là entre dans l'esprit du jeûne, que celui-là jeûne même en jeûnant, qui dans ce temps de pénitence prend ses divertissemens accoutumés, s'amuse à mille choses frivoles? C'est ici le temps de se punir soi-même de s'être trop laissé aller au plaisir. C'est le temps de perdre et de rompre l'habitude de ces jeux assidus et réglés, que souvent la perte d'un argent nécessaire a rendus si criminels, et peut-être si scandaleux. Quoi! joindrions-nous les jeux du soir aux prières et aux larmes du matin! non, M. F., les jeux les plus innocens seront interrompus, si nous entrons dans l'esprit du jeûne. Voici le temps d'expier ces danses, ces divertissemens profanes qui ne seront jamais justifiés aux yeux de Dieu. Voici le temps où il faut quitter les livres profanes pour en lire de pieux, les vaines conversations pour donner plus de temps à l'oraison, les promenades trop fréquentes pour aller plus souvent à l'Eglise, les visites inutiles pour celles des malades. Voici le temps où l'époux et l'épouse doivent sortir de leur lit nuptial, comme parle le Prophète (1), *egrediatur sponsus de cubili suo et sponsa de thalamo suo*, c'est-à-dire que par un consentement mutuel ils doivent vivre selon le conseil de l'Apôtre dans la chasteté et dans la prière. Mais que nous avons de sujets de déplorer aujourd'hui les désordres qui règnent dans le Christianisme, puisqu'au lieu des pleurs qui devroient arroser notre jeûne pour le rendre fécond, nous mettons en usage les réjouissances profanes et

(1) Joel 2. v. 16.

même souvent criminelles pour en adoucir l'amertume.

2.° Le temps du Carême doit être entièrement consacré à la pratique des bonnes œuvres; œuvres de pénitence par le jeûne et la privation des plaisirs; œuvres de piété par un redoublement de ferveur dans la prière qui nous est plus spécialement recommandée dans les jours de la sainte Quarantaine, parce que c'est un temps particulièrement consacré à fléchir la colère de Dieu. C'est pour cela que l'Eglise prolonge ses offices et multiplie ses divins cantiques. Il faut ajouter à la prière l'assiduité à la parole de Dieu, aux instructions du salut, les œuvres de miséricorde par l'aumône, par la visite des infirmes, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les réduits cachés où la misère les ensevelit. Que votre jeûne vous châtie, dit saint Augustin; mais en même temps qu'il récrée et qu'il réjouisse vos frères. Ce n'est pas par un esprit d'épargne et d'économie que vous devez jeûner, mais afin de nourrir le Fils de Dieu même dans la personne des pauvres. Enfin il faut que le pécheur, dans ses jours d'expiation, se réjouisse de pouvoir unir sa pénitence à celle des justes, afin de profiter de leur abondance; il faut que les justes redoublent leur ardeur, qu'ils fassent de saints efforts pour balancer ce poids immense d'iniquités prêt à tomber sur nos têtes; il faut que nous, Prêtres du Très-Haut, qui sommes chargés par état de porter les iniquités du peuple, gémissions entre le vestibule et l'autel (1), *inter vesti*

(1) Joel. 2. v. 17.

bulum et altare plorabunt Sacerdotes. Il faut que nous sollicitions pour nous et pour le peuple prévaricateur : *Parce, Domine, parce populo tuo.* Il faut que tous ensemble nous unissions notre pénitence à celle de J. C., par qui seul nous pouvons satisfaire à la justice divine.

3.° Le jeûne du Carême précède immédiatement le temps de la passion et de la résurrection du Sauveur, parce que c'est une préparation très-convenable, non-seulement aux pécheurs, mais encore aux Chrétiens fidèles pour célébrer la Pâque, et se nourrir du corps et du sang de J. C.; mais pour en tirer un si grand fruit, il faut se disposer de bonne heure à cette sainte action. Il faut approcher au plutôt du sacrement de Pénitence, et ne pas attendre la quinzaine de Pâques. Il faut surtout réformer ses penchans, détruire tous les vices, tous les péchés qui peuvent nuire à l'ame. Car fuir le péché, c'est le véritable jeûne, dit saint Basile. Et de quoi serviroit d'exténuer son corps par le jeûne, si l'on ne s'abstenoit pas du péché et des plaisirs criminels et défendus? Dieu ne se contente pas d'une pâleur de visage, d'une abstinence extérieure; il veut notre cœur, il veut des effets, il ne regarde que l'ame dégagée des liens du péché. Il faut donc, M. F., outre le jeûne corporel, corriger les indiscrétions de la langue, supprimer les emportemens de la colère, réparer les injustices, retrancher les désirs criminels, la haine, l'inimitié, le mensonge, l'impureté, la vengeance. Autrement dans le temps qu'on jeûne selon la chair, on transgresse la loi selon l'esprit, qui est de nous marquer, par le retranchement de la

nourriture, le retranchement des passions et des crimes.

La cérémonie de mettre la cendre sur la tête, que l'Eglise fait au commencement du Carême, n'est pas une pure cérémonie toute extérieure, vide, indifférente, stérile. C'est une pratique religieuse qui, nous rappelant le souvenir du formidable arrêt porté contre nous par le souverain Juge, devient le symbole de la pénitence et de notre mortalité. Que faisons-nous quand nous mettons la cendre sur nos têtes? Nous faisons ce que faisoit Josué (1), quand, pour apaiser le Dieu des armées et réparer le larcin des dépouilles de Jérico, lui et les anciens d'Israel se couvrirent la tête de poussière. Nous faisons ce que Jérémie recommandoit aux princes de Juda dans la désolation de leur patrie, en les faisant ressouvenir qu'ils mourroient bientôt: *quia completi sunt dies vestri* (2). Nous faisons ce que faisoient Esther, Judith, Mardochée, et le roi de Ninive. Nous faisons ce que J. C. nous a dit (3) que Tyr et Sidon eussent fait, s'il eût opéré à leurs yeux les mêmes prodiges qu'il avoit opérés aux yeux des habitans de Betsaïde et de Corozaïn : *in cinere et cilicio pœnitentiam egissent.*

Les paroles humiliantes que le Prêtre, la cendre à la main, prononce sur l'homme prosterné à ses pieds, sont les propres termes de l'arrêt porté contre le premier homme en punition de son péché. Le dessein de l'Eglise, en nous mettant la cendre sur le

(1) Josué 7. v. 6.
(2) Jerem. 25. v. 34.
(3) Matth. 11. v. 21.

front, est donc de nous exciter à la pénitence, au mépris de nous-mêmes, par la considération de la fragilité de cette vie, et de l'état où nous serons réduits à la mort. Les prières que l'Eglise fait sur les cendres en les bénissant donnent une vertu secrète à cette religieuse cérémonie qui ne manque point d'inspirer la componction, et d'attirer la grâce de la pénitence à tous ceux qui reçoivent cette cendre sur la tête avec de saintes dispositions dans le cœur. Quel effet ne doit pas produire cette pratique de Religion! quel détachement de la vie! quel dégoût des biens créés! quelle indifférence pour les dignités les plus éclatantes! Cette poignée de cendres est une image véritable de ce que nous deviendrons un jour. Peut-on entendre cet arrêt, cet oracle terrible, dont nous vérifierons bientôt les menaces, sans que notre orgueil soit atterré, sans que notre mollesse soit condamnée, sans avoir honte, et un vrai regret d'avoir fait tant de fonds sur les trompeuses commodités de cette vie? Que ces cendres sont un salutaire remède répandu sur l'enflûre du cœur humain! qu'elles sont propres pour dessiller les yeux sur le faux éclat et le néant de mille projets séduisans! qu'elles peuvent bien tempérer l'amertume des adversités qui nous arrivent!

La pensée de la mort, inséparable de cette humiliante pratique, est le premier effet qu'elle produit. Fût-on le plus puissant monarque de l'univers, fût-on le plus heureux personnage de son siècle, *on mourra*; et toute cette pompe, cette grandeur, cette félicité qui fait tant d'envieux, tout cela s'éteindra dans le tombeau. Allez fouiller dans les orgueilleux

monumens de la vanité mondaine ; vous ne trouverez qu'une petite poignée de cendres, moins précieuses que l'urne qui les contient. Voilà tout ce qui reste de ces grands hommes, la terreur ou l'admiration de leur siècle : une poignée de cendres, et voilà tout. Fussiez-vous encore plus puissans, plus riches, plus à votre aise qu'ils n'ont été, vous n'aurez pas un autre sort (1) : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Un second effet de la cérémonie des cendres est l'estime et l'amour de la vertu. Si cette pratique est propre à nous désabuser de tant de faux brillans, de tant de maximes mondaines qui enchantent et qui séduisent, elle est très-efficace pour nous découvrir le mérite solide et le prix inestimable de la véritable vertu. Les saints meurent, dit-on alors, tout comme les pécheurs : mais quelle différence de cendres à cendres ! les unes sont des objets d'horreurs, et les autres des objets de vénération. On foule aux pieds celles-là, et l'on se prosterne devant celles-ci. La seule terre qui a couvert les corps des saints, a eu souvent la vertu de faire des miracles. Concluons donc que c'est une folie insigne de mettre son bonheur dans les plaisirs, les biens et les honneurs de cette vie, et qu'il faut avoir perdu l'esprit pour s'appliquer à toute autre chose qu'à devenir saint.

Puisque la cérémonie des cendres est une pratique religieuse, nous devons les recevoir avec les dispositions et l'esprit que demande une chose sainte ; inutilement reçoit-on la cendre sur la tête,

(1) Gen. 3. v. 19.

si

si l'orgueil règne dans le cœur. Dieu a en horreur toute duplicité : si l'ame n'est pas contrite et pénétrée de l'idée de son néant, cette humiliation extérieure n'est qu'un acte d'hypocrisie. Gardez-vous donc bien, M. F., de porter l'irrévérence et l'indévotion jusque dans les actes les plus humilians de la Religion ; allez recevoir la cendre sur le front avec un cœur brisé de douleur et confus à la vue de vos iniquités. Ecoutez cet arrêt de mort avec une parfaite résignation, et faites en même temps le sacrifice de votre vie : acceptez la mort à laquelle Dieu vous a condamné, en satisfaction de vos péchés et comme une peine que vous avez bien méritée. On n'est guère capable, à la mort, d'en faire un sacrifice méritoire ; c'est proprement en recevant les cendres, que le sacrifice que l'on fait de sa vie peut être fort agréable à Dieu et d'un grand mérite. C'est pourquoi ne perdez pas de vue la mort dont cette cendre est le plus naturel symbole. Cette pensée vous persuadera aisément la pénitence, et en adoucira toute la rigueur. Commencez-donc le Carême dans ces dispositions. Hélas ! ce sera le dernier pour plusieurs de ceux qui m'écoutent ; quelle consolation pour eux s'ils l'ont observé fidèlement ! Mais quel regret, quel désespoir, s'ils en font la matière de nouveaux crimes, de nouvelles infidélités ! Ah ! M. F., il est temps de sortir tous de notre assoupissement (1), *hora est jam nos de somno surgere.* Le temps est court (2), *tempus breve est.* Met-

(1) Rom. 13. v. 11.
(2) 1. Cor. 7. v. 29.

tons-le donc à profit ; prenons garde qu'il ne nous échappe, et que le jugement de Dieu ne nous surprenne avant que nous soyons sincèrement convertis. Entrons dans les intentions et dans l'esprit de la sainte Église ; convertissons-nous dans le cœur ; oublions, autant que nous le pourrons, notre corps, pour ne penser qu'à notre ame ; afin qu'à la sainte solennité de Pâques, purifiés de cœur, d'esprit et de corps, morts au péché, victorieux de nos passions, chargés de bonnes œuvres, nous puissions célébrer dans la joie et dans la sainteté la résurrection de notre divin Sauveur, et mériter après notre mort d'entrer avec lui et par lui dans son immortalité bienheureuse. *Amen.*

CCXX. DISCOURS.

DE LA SEMAINE-SAINTE.

Ecce homo.

Voilà l'homme.

JOAN. 19. v. 5.

C'EST ainsi, M. F., que Pilate annonce aux Juifs Jésus ensanglanté par une cruelle flagellation, dans la vue de calmer leur barbare fureur, et de le sauver de leurs mains parricides. Je viens de même aujourd'hui vous présenter l'homme de douleur, et, dans ces temps de tristesse et de deuil, où l'Eglise, toute occupée de la passion et de la mort de son

divin époux, en célèbre la mémoire dans cette semaine appelée *sainte*, à cause de ces mystères d'amour opérés pour notre rédemption; je viens, par le spectacle touchant de ses souffrances, arrêter, s'il est possible, le cours des outrages que vous ne cessez d'ajouter aux douleurs et aux ignominies de sa passion ; et comme le temps ne me permet pas de m'étendre, autant qu'il seroit nécessaire, sur le plus profond des mystères de notre Religion, je viens seulement vous engager à entrer dans l'esprit et dans les vues de la sainte Eglise, en vous développant les cérémonies augustes qu'elle a instituées pour nous remettre sous les yeux d'une manière plus sensible cet étonnant spectacle d'un Dieu souffrant et mourant pour nous. Ah ! que n'ai-je en ce moment l'autorité et le zèle enflammé des Prophètes, pour vous inspirer les vifs sentimens de religion qu'elle demande de vous en ce saint temps, pour exciter dans vos cœurs la confusion, la terreur, la componction, l'horreur du péché, l'amour de la justice, l'esprit de pénitence et de conversion! Soyez donc dociles à notre voix et n'endurcissez point vos cœurs, mais convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, dans le jeûne et dans les larmes, dans les soupirs et les gémissemens de la pénitence, dans toutes les pratiques de la mortification évangélique et de la piété chrétienne ; afin que, par les exercices de la semaine-sainte et par les bonnes œuvres, vous vous prépariez à purifier vos consciences, à manger l'Agneau paschal, et à célébrer dignement la grande fête de Pâques qui approche.

On appelle *semaine-sainte*, celle qui précède le jour de Pâques, ou le jour destiné à célébrer le mystère de la résurrection de J. C. Cette semaine étoit aussi appelée *la grande semaine*, dès le temps de S. Chrysostôme, qui en parle ainsi (1) : » Si on la nomme *grande*, ce n'est pas qu'elle soit » composée d'un plus grand nombre de jours que » les autres, ou que les jours qui la composent » soient plus longs que ceux des autres semaines; » c'est uniquement à cause de la grandeur des » mystères qu'on y célèbre. » Ces mystères sont ceux de la passion de N. S. J. C.; mystères également tristes et salutaires, et qui sont les plus propres à nous inspirer cet esprit de componction et de douleur, qui est si nécessaire à tous les pécheurs.

On a aussi donné à cette semaine le nom de *pénale* ou de *péneuse*, soit à cause des peines et des souffrances de J. C., dont on y renouvelle la mémoire; soit à cause de la longueur des offices et de la rigueur des jeûnes et des abstinences que les Chrétiens doivent pratiquer durant cette semaine.

Les lois des Empereurs chrétiens ordonnoient de suspendre pendant la semaine-sainte toutes les œuvres serviles, tous les travaux du commerce et toutes les procédures de justice. Saint Chrysostôme avoit en vue ces ordonnances impériales, quand il dit dans une de ses homélies au peuple d'Antioche : « Ce ne sont pas seulement

(1) Hom. 30. in gen.

» les Pasteurs de l'Eglise et les prédicateurs, qui » recommandent aux Fidèles d'honorer et de sanc- » tifier la semaine-sainte ; ce sont les Empereurs, » qui suspendent par leurs lois toutes les affaires » civiles et criminelles, afin que les Fidèles, dé- » gagés de tout autre soin, puissent s'occuper avec » piété et avec tranquillité de tout ce qui a rap- » port au bien spirituel de leur ame. » On voit par un sermon de S. Augustin, que le même usage étoit établi de son temps en Afrique. Il y exhorte les Fidèles à continuer pendant tout le reste de l'année la cessation des procès, des inimitiés et des querelles, et à persévérer dans l'esprit de paix et de piété, qui leur avoit été prescrit durant les vacations de la semaine-sainte et de celle de Pâques.

Les Fidèles ont une obligation particulière de sanctifier la semaine-sainte, en jeûnant plus rigoureusement, en pratiquant des abstinences et des mortifications continuelles, en priant avec plus de ferveur, en passant ces jours solennels dans la retraite, et en assistant assidûment à tous les offices divins. Toute cette semaine doit être destinée à méditer la passion de J. C. : tous les offices de l'Eglise se rapportent à ce grand objet. Elle fait lire à la Messe l'histoire de la passion selon les quatre Evangélistes. Les prophéties qui regardent ce grand événement, et qui en détaillent les principales circonstances, sont la matière des Epîtres qu'on lit à la Messe, ainsi que des leçons, des versets et des antiennes qu'on lit aux autres offices. Ah ! si malgré tant de motifs propres à toucher

les cœurs les plus endurcis, il se trouvoit parmi les Chrétiens des lâches qui ne partageassent point dans ces jours l'affliction universelle, je leur déclare, comme autrefois Moïse aux Hébreux (1), qu'ils seront exterminés par le Seigneur du milieu de son peuple, et que n'ayant point voulu participer à la Croix et aux souffrances de J. C., ils n'auront aucune part à sa gloire et à sa résurrection glorieuse.

L'Eglise honore, le dimanche des Rameaux, l'entrée triomphante de J. C. dans Jérusalem, lorsque tout le peuple vint au-devant de lui, tenant en main des branches de palmiers et des rameaux verts en signe de joie et de triomphe. J. C. reçut ces marques éclatantes de respect de la part des Juifs, cinq jours avant sa mort; ce qui montre jusqu'où peut aller l'inconstance et la légèreté de l'homme, puisque ce même peuple, qui avoit crié en le voyant entrer à Jérusalem (2): *Gloire au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*, demanda cinq jours après qu'il fût mis à mort, en criant à Pilate (3): *Qu'il soit crucifié.* Cette conduite, M. F., doit nous rappeler à nous-mêmes le souvenir de notre propre inconstance, qui n'est que trop semblable à celle des Juifs. Nous adorons J. C. un jour, nous le cherchons dans la communion, et nous lui dressons une espèce de triomphe dans notre cœur; et le jour suivant nous le trahissons, nous l'abandonnons, nous le crucifions.

(1) Levit. 23. v. 29.
(2) Matth. 21. v. 9.
(3) Ibid. 27. v. 23.

fions de nouveau par nos péchés. La fête des Rameaux est d'une institution très-ancienne dans l'Eglise. On lit dans la vie des Pères du désert, qu'après s'être séparés pendant le Carême pour se préparer à la fête de Pâques par une solitude plus exacte, ils ne manquoient jamais de se rassembler à la fête des Palmes ou des Rameaux, qui précédoit la semaine des mystères de la passion de Notre-Seigneur.

L'Eglise bénit en ce jour des rameaux qu'elle distribue ensuite au clergé et au peuple, qui les portent dans une procession solennelle, qui nous représente l'entrée de J. C. dans Jérusalem. Il y a eu quelques endroits où l'on rendoit encore cette représentation plus parfaite, en portant le Saint-Sacrement à la procession des Rameaux ; mais cet usage a cessé. Au retour de la procession on frappe à la porte de l'Eglise, que l'on ouvre ensuite. Cette cérémonie mystérieuse nous marque et nous rappelle que l'entrée du ciel étoit fermée à tous les hommes avant J. C., et que c'est cet Homme-Dieu qui nous l'a ouverte par sa mort et ses souffrances.

Cette procession, ces palmes, symboles de la victoire et de l'espérance, ces chants de triomphe, nous marquent bien clairement quel a été le motif de l'Eglise dans l'institution de cette solennité. Elle veut, par un culte véritablement religieux et par un hommage sincère de tous les cœurs chrétiens, suppléer, pour ainsi dire, à ce qui manquoit à un triomphe purement extérieur, qui fut suivi, peu de jours après, de la plus noire et de la plus infâme

perfidie. C'est dans cet esprit de religion qu'on doit recevoir et porter ses rameaux. L'Eglise veut que tous ses enfans reçoivent en triomphe leur divin Sauveur, et qu'ils réparent en quelque manière la cruelle impiété, la superficielle et grimacière réception des Juifs perfides.

L'office des trois derniers jours de la semaine-sainte est regardé comme étant les obsèques de J. C.: cet office est appelé *ténèbres*, parce que anciennement il se disoit pendant la nuit. Lorsqu'on eut avancé l'office sur le jour précédent, on conserva l'usage des cierges, que l'on plaçoit devant l'autel sur un grand chandelier, tantôt formé en croix, d'autres fois triangulaire ou à plusieurs branches. Ces cierges, qu'on éteint successivement, figurent la dispersion des Apôtres; le dernier, qu'on cache, représente Jésus au tombeau, qui ressuscite ensuite. Le bruit qui se fait à la fin de l'office, dont toutes les paroles ne tendent qu'à nous pénétrer d'une vive et salutaire componction et d'une tendre sensibilité pour le Sauveur souffrant et mourant pour nous, est le symbole des ténèbres et de la confusion qui arriva à la mort de J. C. Ce bruit ne devroit se faire que par l'Officiant, ce qui seroit plus conforme à l'antiquité. Le Catéchisme de Montpellier observe que ce bruit fait par le peuple, est non-seulement nouveau, mais qu'il est dégénéré en confusion et en tumulte; qu'il seroit à propos de le supprimer tout-à-fait. En effet, une cérémonie instituée pour porter l'attendrissement dans tous les cœurs, et exciter la plus sensible pitié et la plus amère douleur, est devenue de nos jours une farce indécente,

qui ne sert plus que de jouet et d'amusement à des enfans libertins et effrontés, qui ne sont ni instruits, ni retenus, ni corrigés par des parens qui n'ont pas plus de religion qu'eux.

Durand dit de son temps, c'est-à-dire, au douzième siècle, lorsqu'on avoit chanté le *benedictus*, le peuple crioit à haute voix et avec confusion. Ceci étoit, suivant cet auteur, une malédiction contre Judas et la troupe qui saisit le Sauveur. Le même Durand ajoute qu'en plusieurs églises le peuple se prosternoit la face contre terre pendant le *miserere*.

A l'office des ténèbres, l'Eglise nous fait lire les gémissemens et les lamentations du prophète Jérémie, remplis de traits qui caractérisent si bien le Messie, livré par la justice de Dieu son Père aux insultes et aux mauvais traitemens de ses ennemis. Le Sauveur y est représenté inondé d'afflictions, et sous la verge de l'indignation du Seigneur qui le frappe et lui brise les os, qui le plonge dans l'amertume, et qui l'enivre d'absynthe, qui lance sur lui tous les traits de sa colère, qui refuse d'écouter ses cris, et qui rejette sa prière, quoiqu'il le voie prosterné et mettant sa bouche dans la poussière. Ses ennemis qui le haïssent injustement, le prennent comme un oiseau qu'on prend à la chasse : il tend la joue à celui qui le frappe; il est rassasié d'opprobres; il devient le jouet de tout son peuple, et le sujet de leurs chansons et de leurs plus sanglantes railleries; il est mis dans un lieu ténébreux, et l'on roule une pierre pour l'y tenir renfermé, comme ceux qui sont morts pour jamais. Que ces prophéties des souffrances et des humiliations du Messie sont

touchantes, M. F., qu'elles sont lumineuses, qu'elles sont propres à ranimer notre Foi, à nous pénétrer de componction et à nous embraser d'amour et de reconnoissance!

Le jeudi-saint, autrement dit le *grand jeudi*, a toujours été regardé comme une des plus grandes solennités du Christianisme. L'Eglise célèbre en ce jour deux actions mémorables de J. C., qui se passèrent la veille de sa passion et de sa mort. La première est l'institution de l'Eucharistie. La seconde est l'acte d'humilité que fit ce divin Sauveur, en lavant les pieds à tous ses Apôtres, et même à Judas.

1.° Pour nous rappeler l'institution de la divine Eucharistie, l'Eglise en fait une espèce de représentation dans ses temples. Le Prêtre qui représente J. C., communie tout le Clergé, ainsi que ce Dieu-Homme communia tous les Apôtres après l'institution de l'Eucharistie. On ne dit qu'une seule Messe dans chaque Eglise, afin d'imiter plus exactement la cène de J. C.; et les Prêtres reçoivent la communion à la manière de laïques, ainsi que les Apôtres la reçurent immédiatement des mains de celui qui venoit d'instituer cet auguste sacrement.

On prépare dans chaque temple un trône de gloire, où l'on place, après la Messe, l'hostie qui est réservée pour le lendemain, parce que le vendredi-saint on n'offre point le saint sacrifice; et pour représenter la mort de Jésus-Christ d'une manière plus sensible, le Prêtre consume par la communion le très-saint Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, qui a été exposé durant vingt-quatre heures à l'adoration des Fidèles, ce divin Sauveur nous ayant laissé

l'Eucharistie pour un mémorial de sa passion. Après la Messe du jeudi-saint, les Fidèles doivent s'empresser de venir rendre leurs adorations au saint Sacrement exposé, ainsi que d'éternelles actions de grâces pour le bienfait inestimable de l'Eucharistie. Les visites et les stations qu'on fait par tout si religieusement dans les églises, sont encore une espèce d'amende honorable que les Fidèles font à J. C., non-seulement pour ce qu'il a souffert et d'ignominies et de douleurs durant sa passion, au jardin des Olives, dans les rues de Jérusalem, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode, et sur le Calvaire; mais encore pour toutes les irrévérences, les sacriléges et les profanations commises dans les églises depuis l'institution de l'Eucharistie, soit par les infidèles, les hérétiques, les impies, soit par les mauvais Catholiques.

2.° Pour nous rappeler l'acte d'humilité que fit autrefois notre divin Sauveur, en lavant les pieds à ses Apôtres, l'Eglise en fait encore une espèce de représentation, dont la pratique est très-ancienne. Dans plusieurs endroits, le Prêtre, qui tient la place de J. C., lave les pieds à douze ou à un plus grand nombre de pauvres, ainsi que Jésus-Christ lava les pieds de ses disciples. On lit, avant cette cérémonie, l'Evangile de S. Jean, où cette action est rapportée avec toutes ses circonstances, pour montrer qu'elle doit nous servir de modèle.

Les rois même et les empereurs se sont fait un point de religion d'abaisser en ce jour l'orgueil de leur diadème, pour suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui avertit ses Apôtres, qu'étant leur Seigneur et

leur Maître, il a voulu s'abaisser devant eux, afin de leur apprendre à ne pas rougir de s'humilier devant leurs semblables. Pour entrer dans l'esprit de cette cérémonie, nous devons admirer l'humilité profonde de Notre-Seigneur, et l'imiter par nos sentimens et notre conduite, faire souvent réflexion que le serviteur ne doit pas s'élever au-dessus du maître, et que le maître s'étant mis au-dessous du serviteur, celui-ci doit se mettre plus bas encore, s'il se peut, que Jésus-Christ ne s'est mis lui-même.

Le vendredi-saint, qu'on nomme par excellence *le grand vendredi*, à cause du mystère de notre rédemption consommé en ce jour, et dont l'Eglise célèbre la mémoire, a été regardé de tout temps comme le plus saint, le plus auguste, le plus vénérable et celui que les Chrétiens ont toujours célébré avec plus de religion et avec une dévotion plus sensible. C'est le grand jour des miséricordes du Seigneur, puisque c'est le jour où ce divin Sauveur a voulu, par un excès d'amour incompréhensible à tout esprit créé, souffrir les plus cruels supplices et expirer ignominieusement sur la Croix, afin que nous fussions guéris par ses plaies, lavés dans son sang, justifiés par l'arrêt de sa condamnation, et que nous trouvassions dans sa mort le principe de notre vie.

Nul jour de l'année plus respectable, plus distingué; sa célébrité est née avec l'Eglise. Qui ne voit, dit S. Augustin, que la fête du vendredi-saint a précédé toutes les autres? L'office est un des plus augustes et des plus touchans. Tout inspire la componction, la dévotion et une religieuse tris-

tesse. On ne sonne point les cloches en ce lugubre jour ; en un mot, l'esprit du mystère et de la Religion se fait sentir à toutes les cérémonies, et dans les prières tout se ressent de la triste solennité. On étend sur l'autel une simple nappe, qui est l'image du Suaire dont le sacré corps du Sauveur fut enveloppé. Le Prêtre, prosterné la face contre terre, témoigne par cette posture, l'amertume où son cœur est plongé, laquelle doit être commune en ce jour à tous les Fidèles. Malheur à celui qui ne sera point affligé, et qui ne prendra aucune part à la douleur de l'Eglise !

Le vendredi-saint l'Eglise offre à Dieu des prières particulières pour toutes sortes de personnes : pour les pécheurs, pour l'Eglise, pour le Pape qui en est le chef visible, pour l'Evêque et les autres ministres de l'Eglise, pour les rois et pour tout l'Etat, pour les catéchumènes qui aspirent à la grâce du Baptême, pour les hérétiques et les schismatiques, pour tous ceux qui sont dans l'affliction, pour la propagation de la Foi, enfin pour la conversion des Juifs et des idolâtres. En rassemblant dans ses prières tant de différens objets, l'Eglise nous fait connoître toute l'étendue et toute la force de la médiation de Jésus-Christ. Elle nous montre qu'il n'y a aucune grâce et aucun bienfait qui ne puisse être obtenus par les mérites de son sang et par le sacrifice de sa Croix.

C'est aussi en ce jour que l'Eglise expose la Croix de J. C. à la vénération, ou plutôt à l'adoration des Fidèles. Car on ne doit point craindre d'abuser de ce terme, en l'appliquant à l'instrument de

notre salut. L'usage en est très-ancien dans l'Eglise; et la pureté de la Foi, ainsi que nous l'avons établi en expliquant le premier commandement (1), ne peut être altérée par le culte que nous rendons à la Croix, puisqu'il n'est que la marque de l'adoration véritable que nous devons à notre Rédempteur, auquel il se rapporte.

Nous avons une homélie de S. Chrysostôme, intitulée *de l'adoration de la Croix*, où ce saint Docteur parle ainsi : « C'est aujourd'hui que l'Eglise » propose à notre culte la Croix de Jésus-Christ, et » qu'elle nous invite à venir adorer ce précieux ins- » trument de notre salut. Embrassons ce signe vé- » nérable de notre rédemption avec tendresse et » avec respect. Il nous rend la vie de la grâce ; il » chasse les démons qui nous tentent; il guérit nos » maux ; il dissipe nos ténèbres ; il instruit, il » éclaire tous l'univers. C'est cette Croix qui fait la » force de l'Eglise; c'est le rempart qui nous défend » contre le péché ; c'est la source de notre salut. » Heureux celui qui l'adore et qui l'embrasse avec » un cœur chaste et des lèvres pures! Armons-nous » de cette Croix pour vaincre le monde ; elle est le » glorieux trophée de la victoire que Jésus-Christ a » remportée sur lui : qu'elle nous serve en même » temps de couronne et d'appui. Elle fera mourir » nos passions ; elle assurera notre salut, dont elle » elle est le symbole.

Un Chrétien, le vendredi-saint et en général pendant toute la semaine-sainte, doit méditer les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(1) Voyez discours LXX, à la fin, tome III.

Quel est, M. F., celui qui a souffert tant d'opprobres, tant de tourmens, une mort si ignominieuse ? C'est Jésus-Christ, le plus grand, le plus saint des enfans des hommes ; la splendeur des Saints, le Roi des Anges, la terreur des démons ; c'est Jésus-Christ, c'est-à-dire, notre Modèle, notre Juge, notre Maître, notre Père, notre Dieu.

Pour qui Jésus-Christ a-t il souffert? Pour tous les hommes: pour le gentil comme pour le juif; pour le pécheur comme pour le juste. Tous sont morts également, et J.C. meurt généralement pour tous (1), *pro omnibus mortuus est.* Loin de ce débonnaire Sauveur cette acception odieuse, cette exclusion désespérante des personnes. Son sang n'étoit-il donc pas suffisant pour tous ? Son cœur ouvert à tous? Sa grâce offerte à tous ? Pourquoi restreindre ses dons, tandis qu'il les étend sur tous avec tant d'abondance (2) ? *salvator omnium.* J. C. est donc mort, M. F., pour nous qui n'étions pas encore; pour nous qui devions être un jour ses ennemis; pour nous dont il n'avoit rien à attendre; pour nous dont il prévoyoit l'injurieux oubli et l'horrible ingratitude. Pour aimer ainsi ses ennemis, il faut être un Dieu; mais pour ne pas aimer un Dieu si aimable, il faut être plus qu'ennemi, il faut être un forcené, un démon.

Pourquoi J. C. a-t-il souffert ? Pour expier le crime, pour sauver le criminel (3), *traditus est propter delicta nostra.* Enfans de colère, sujets

(1) 2. Cor. 5. v. 15.
(2) 1. Tim. 4. v. 10.
(3) Rom. 4. v. 25.

rebelles, nous ne pouvions offrir à Dieu qu'un sacrifice indigne de ses regards : il falloit un Dieu pour apaiser le courroux d'un Dieu; il falloit un homme pour satisfaire pour l'homme. Il falloit donc que l'homme qui avoit offensé et que Dieu qui étoit offensé se réunissent dans la même personne. En vertu de cette réunion qui s'est faite dans J. C., les satisfactions de l'homme sont devenues les satisfactions d'un Dieu, parce que les mérites d'un Dieu sont devenus les mérites de l'homme. Oh ! que l'Homme-Dieu doit être cher aux hommes ! Oh ! que les hommes doivent avoir horreur du péché ! il est d'une telle noirceur, qu'il n'a pu être lavé que par les larmes d'un Dieu, qu'il n'a pu être effacé que par le sang d'un Dieu, qu'il n'a pu être expié que par la mort d'un Dieu.

Allons donc, M. F., au pied de la Croix, contemplons-y le douloureux mystère de la passion de notre Sauveur, comptons, si nous pouvons, tous les coups qu'il a reçus, toutes les plaies dont il a été couvert, toutes les épines qui lui ont percé la tête, toutes les gouttes de sang qu'il a répandues; considérons ses yeux noyés dans les larmes, sa langue abreuvée d'amertume et de fiel, son cœur percé d'une lance, ses mains et ses pieds cloués et attachés à un bois infâme, ses nerfs foulés, tous ses os disloqués, en un mot tout son corps sacré meurtri, déchiré; et demandons-lui ensuite, avec le Prophète (1), qui l'a frappé de la sorte et qui l'a ainsi traité? Nous entendrons ce qu'il nous répondra; que

(1) Is. 53. v. 5.

c'est

c'est le péché qui l'a réduit à ce triste état; que ce sont nos péchés, que c'est nous-mêmes qui avons causé toutes ses douleurs..... Nous, Seigneur, nous, les auteurs de votre sanglante passion ! et nous n'en sommes pas saisis, pénétrés de componction et de repentir ! et nous pourrions regarder encore d'un air tranquille et indifférent, nous pourrions encore aimer le péché ! nous pourrions encore nous rengager dans l'esclavage du péché, dont vous nous avez délivrés à si grands frais ! nous pourrions vous attacher à une nouvelle Croix! nous pourrions refuser d'endurer patiemment quelques peines légères, quelques contradictions, quelques épreuves, quelques mauvais traitemens, pour l'amour de vous, et en union de vos souffrances et de votre passion !

Le samedi-saint, qu'on appelle aussi le *grand samedi*, a toujours été regardé dans l'Eglise comme un des jours les plus solennels, avant même qu'on eût avancé les offices de la nuit du dimanche de Pâques au jour qui les précède. L'office, proprement de ce jour, est la continuation des obsèques du Sauveur, et en particulier de sa sépulture. L'Eglise est encore dans son grand deuil; son profond silence et la cessation du divin sacrifice qu'on n'offroit point en ce jour, marquent son affliction; elle est uniquement occupée à pleurer la mort de son divin Epoux, à honorer en ce jour la descente de l'ame de J. C. dans les enfers, c'est-à-dire, les limbes, et le repos de son sacré corps dans le sépulcre. Cet office se terminoit anciennement au coucher du soleil, et alors commençoit l'office solennel de la grande veille de Pâques; mais depuis que l'Eglise latine a interdit,

pour de sages raisons, les assemblées nocturnes, l'office de la veille de Pâques a été avancé le samedi-saint.

Il commence par la bénédiction du feu nouveau, l'ancien étant éteint: tout étoit ici mystérieux: J. C., la lumière du monde, étant mort, cette divine lumière, pour ainsi dire, fut durant ces trois jours comme éteinte. Ce fut donc au moment que le Sauveur prit une nouvelle vie, que reparut ce nouveau feu, dont celui qu'on tire le samedi-saint du caillou est comme le symbole et la figure. Les oraisons dont l'Eglise se sert pour bénir solennellement ce nouveau feu, en développent elles seules tout le mystère, aussi bien que le sens mystique et moral.

C'est en l'honneur de la très-sainte Trinité, dont J. C. est la lumière, que d'abord après la bénédiction du nouveau feu on allume un cierge qui se divise en trois, et qu'on invite tout haut le peuple à remercier Dieu de la connoissance que nous a donnée J.C. de cet adorable mystère, *lumen Christi*. Notre Foi est proprement la lumière de J. C..... *Deo gratias*, répond-on : quelles actions de grâces ne lui devons-nous pas pour un bienfait si insigne?

Le cantique de joie qu'on appelle communément l'*Exultet*, parce qu'il commence par ce mot, est comme un cri d'alégresse de toute l'Eglise à l'agréable nouvelle de la résurrection du Sauveur; aussi se chantoit-il au moment que le jour commençoit à paroître; et de même que les Anges annoncèrent aux hommes l'heureuse naissance du Sauveur par un cantique céleste, *Gloria in excelsis Deo*, gloire à Dieu au plus haut des cieux, l'Eglise annonce sa

triomphante résurrection en invitant toute la cour céleste à célébrer avec elle ce glorieux triomphe. Tout ce cantique de joie n'est qu'un continuel enthousiasme : c'est en le chantant que l'Eglise fait la bénédiction du cierge pascal : l'Esprit-Saint se fait trop sentir dans la sainteté et dans la célébrité de cette auguste et mystérieuse cérémonie, pour ne pas croire que ce ne soit ici son ouvrage. On ne sauroit douter qu'elle ne soit de Tradition apostolique, quoiqu'elle ne se fît point avec cette majestueuse publicité dans les temps de persécution où les empereurs païens tenoient comme captive toute l'Eglise; mais dès que ces temps sombres furent passés et que la paix fut rendue à l'Eglise, on vit ses sacrées cérémonies se développer et ses offices se célébrer avec cet ordre, cette religion et cette majesté qui marquent la haute sagesse et la sublime sainteté de l'Esprit divin qui les règle. On croit que ce fut le pape Zozime qui ordonna la cérémonie du cierge pascal, et on en attribue la bénédiction telle que nous l'avons à S. Ambroise. Ce cierge mystérieux signifie J. C. ressuscité, qui est la joie et la lumière du monde; il représente encore la lumière de la Foi qui nous éclaire, et ce feu divin de la charité que J. C. est venu allumer sur la terre, et dont il veut que tous les hommes soient embrasés. C'est proprement à sa résurrection que ce feu divin s'est allumé, et que cette lumière surnaturelle a commencé à se répandre dans le monde : les cinq grains d'encens qu'on met au cierge pascal, en forme de croix, signifient les cinq plaies dont le Sauveur a voulu conserver les cicatrices sur son corps glorieux, et

qui font assez entendre que la mortification est une espèce de sacrifice offert à Dieu en odeur de suavité, dont le feu de l'amour divin consume la victime.

La bénédiction du cierge pascal est suivie de douze leçons de l'Ecriture-Sainte, que l'on appelle ordinairement *prophéties*, dont la lecture est mêlée de cantiques et d'oraisons. Les rapports spirituels, mystiques et moraux qu'on en fait avec la solennité du jour et surtout avec la cérémonie du Baptême, dont on peut dire que le samedi-saint est la grande fête, donnent une assez juste idée du grand mystère de notre régénération, qu'on appelle la *Pâques*, c'est-à-dire, le passage d'Egypte dans la terre de promission, de l'état d'esclaves à la qualité d'enfans de Dieu, de l'état du péché à l'état de grâce.

L'Eglise fait ensuite la bénédiction des fonts baptismaux. Anciennement, le samedi-saint et le samedi avant la Pentecôte étoient les seuls jours destinés à donner solennellement le Baptême dans l'Eglise; c'est pour cela qu'on bénit, dans ces deux jours, avec tant de pompe et d'appareil les fonts où nous sommes régénérés en J. C. Les Fidèles doivent, pendant cette bénédiction, remercier Dieu de leur avoir procuré la grâce incomparable du Baptême, et renouveler les promesses qu'ils y ont faites, avec de grands sentimens de confusion et de douleur de les avoir si souvent violées; ils doivent encore penser, pendant le jour du samedi-saint, qu'ils ont été ensevelis avec J. C., par le Baptême, pour ne plus pécher.

La Messe du samedi-saint ne se célébroit autre-

fois que la nuit de Pâques, vers l'heure de la résurrection du Sauveur, c'est-à-dire, au point du jour. Dans cette Messe anticipée, l'Eglise quitte ses habits de deuil, et marque assez par ses chants d'alégresse, par l'éclat et la magnificence de ses ornemens et par le son des cloches, la joie qu'elle a de voir son Epoux sortir du tombeau, et triomphant de la mort, reprendre une vie nouvelle, éternelle, glorieuse, éclatante, impassible. On omet l'introït à cette Messe, parce que tout le peuple est déjà assemblé, et que les grandes litanies qu'on chante auparavant, pour inviter tous les Saints à joindre leurs cantiques de joie aux nôtres, servent d'introït. Cette Messe n'étant point la Messe du samedi, mais celle de la nuit du samedi au dimanche, dans laquelle le Sauveur est ressuscité, c'est pour cela qu'à l'oraison et à la préface on ne fait mention que de cette nuit sacrée, comme si on la célébroit toujours sur la fin de la nuit.

Après l'épître commence proprement la solennité pascale par l'*alleluia*, dont le chant avoit été interrompu depuis la veille de la Septuagésime, que l'Eglise étoit entrée dans l'affliction et dans le deuil de la pénitence. C'est un cantique de louanges, d'actions de grâces et de réjouissance; le plus court des cantiques, composé de deux mots hébreux qui expriment d'une manière bien plus énergique qu'on ne sauroit faire en toute autre langue, ce qu'ils signifient, c'est-à-dire, *louons Dieu, remercions-le, faisons éclater notre alégresse, alleluia.* C'est de l'Apocalypse (1) que ce cantique

(1) Apoc. 19. v. 1. etc.

de joie a été pris ; il étoit si familier aux Fidèles, dans le temps pascal, que c'étoit le salut ordinaire qu'on se donnoit mutuellement les uns aux autres, conformément à l'esprit de l'Eglise, qui le répète si souvent dans ses offices dans ce saint temps. Puissions-nous, M. F., entrer tous dans les sentimens de cette Epouse de Jésus-Christ, et célébrer si dignement les grands mystères qu'elle propose à notre culte et à notre vénération, pendant ces jours sacrés, que nous soyons trouvés dignes de chanter avec elle, non-seulement à la fête de Pâques, mais encore pendant toute l'éternité, l'*alleluia* dans la Jérusalem céleste ! *Amen.*

CCXXI. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Dixit autem Maria ad Angelum : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.

Alors Marie dit à l'Ange : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

LUC. I. V. 38.

HEUREUSE issue de l'ambassade la plus glorieuse, et de la négociation la plus intéressante pour nous qui fût jamais ! Voilà donc l'affaire de tous les siècles, l'affaire de tout l'univers, la grande affaire de la rédemption du monde, annoncée à tant de Patriarches, prédite par tant de Prophètes, attendue avec tant de soupirs, sollicitée par tant de vœux ; la voilà enfin décidée, conclue et déterminée. Marie consent à être Mère de Dieu, et en conséquence de

son consentement, le Verbe divin s'incarne dans ses chastes flancs : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundùm verbum tuum.* Les vœux des Patriarches sont exaucés, les prédictions des Prophètes sont accomplies, les ombres cessent et les figures sont remplies ; le Messie demandé avec tant d'ardeur, si souvent promis, tant de fois figuré, commence à paroître. Le ciel et la terre vont être enfin réconciliés ; Dieu contracte une alliance éternelle et indissoluble avec l'homme. Qu'est-ce qui opère, qui produit, qui accomplit toutes ces merveilles ? Deux paroles d'une jeune Vierge : *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundùm verbum tuum.* O paroles bien simples en apparence, mais toutes-puissantes et souverainement efficaces dans leur simplicité !

Et quelle est donc, demande S. Ambroise, cette servante du Seigneur, qui tient entre ses mains le sort de tous les mortels ? Quelle est cette fille d'Adam qui ouvre le ciel à son gré, *quæ est ista* ? Vous la reconnoissez, M. F., et avec quelle joie ne la reconnoissez-vous pas ? C'est cette Vierge qui, dans tous les temps, le digne objet, après Dieu, de notre culte, de notre confiance et de notre amour, nous est spécialement en cette solennité proposée à tous comme le plus parfait modèle de la plus nécessaire des vertus, qui doit servir de fondement à toutes les autres, de l'humilité chrétienne ; cette Vierge toujours si grande devant Dieu et devant les hommes, et toujours si petite dans l'idée qu'elle a d'elle-même et à ses propres yeux ; cette Vierge qui, devenant féconde par la vertu vivifiante et toute chaste du Saint-Esprit, conçoit dans son sein, plus pur que

les cieux, un Dieu humilié et anéanti, et donne aujourd'hui un Sauveur au monde, un Rédempteur aux hommes pécheurs, un Réconciliateur, un Pacificateur à tout l'univers.

Joignons donc ici, M. F., le Fils à la Mère, et ne séparons point l'Annonciation de Marie de l'Incarnation du Verbe ; puisque l'Eglise, qui a établi cette fête à l'honneur de ces deux grands objets, les a réunis ensemble. Double mystère d'une hauteur inouïe et d'une profondeur inconcevable, où paroît le contraste de la plus sublime élévation d'une part, et du plus profond abaissement de l'autre : élévation dans Marie qui est revêtue du caractère de Mère de Dieu ; abaissement dans le Verbe qui est revêtu de la nature de l'homme. Quelles instructions sublimes et divines pour notre propre conduite ne trouverons-nous pas dans le développement de ce double mystère ?

Comme l'heureuse nouvelle que l'ange Gabriel annonce aujourd'hui à la sainte Vierge est le signe le plus sensible, et, pour ainsi dire, la première époque de notre Religion, l'Eglise exprime tous les mystères qu'elle renferme sous le titre de l'*Annonciation de la Mère de Dieu*. Le moment destiné de toute éternité pour la réconciliation des hommes avec Dieu étant arrivé, l'ange Gabriel qui avoit prédit au prophète Daniel l'avénement et la mort du Messie, il y avoit plus de quatre cents ans, et qui depuis six mois avoit été envoyé de Dieu au prêtre Zacharie, pour lui annoncer la naissance de celui qui devoit en être le précurseur; cet Ange, dis-je, fut pareillement envoyé de Dieu à une Vierge appelée *Marie*, de la tribu de Juda et du sang royal, puis-

qu'elle étoit de la famille de David, pour lui annoncer qu'elle étoit choisie pour être la mère du Verbe incarné. Cette fête, sous le titre d'*Annonciation*, est presque aussi ancienne que l'Eglise même; et du temps de S. Augustin on la solennisoit au même jour que l'on croit, selon une ancienne et vénérable tradition, que Jésus-Christ a été conçu, et que le Verbe éternel s'est incarné. Le dixième concile de Tolède, tenu l'an 656, appelle la solennité de ce jour, la fête par excellence de la Mère de Dieu, *festum sanctæ Virginis genitris Dei*, *festivitas Mariæ*. Car quelle plus grande fête peut-on célébrer en son honneur, disent les Pères de ce Concile, que l'Incarnation du Verbe divin dont elle devient en même temps la mère? Néanmoins l'incompatibilité du deuil de l'Eglise et de la passion du Sauveur, où tombe d'ordinaire l'Annonciation, avec la joie et la solennité qui convient à cette grande fête, déterminèrent les Pères du Concile à la transférer au temps de l'Avent, où tout l'office est presque du mystère de l'Incarnation et de l'Annonciation; mais vers le neuvième siècle, l'Eglise ayant remis cette fête à son propre jour, on l'a célébrée dès-lors, comme avant le concile de Tolède, le vingt-cinquième de mars.

Lorsque l'ange Gabriel se présenta devant Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation : *Je vous salue*, *ô pleine de grâces*, lui dit-il avec un profond respect; *le Seigneur est avec vous*, *vous êtes bénie entre toutes les femmes*. Une visite, un discours si peu attendu jeta la sainte Vierge dans le plus grand trouble; étonnée, interdite, elle ne

savoit que penser de ce qu'elle voyoit, de ce qu'elle entendoit; son étonnement parut sur son visage, et y répandit une rougeur subite, indice de sa vertu. La première cause de son trouble fut la vue de l'Ange. Cet envoyé céleste avoit pris une figure humaine pour lui parler. Ce ne fut point en songe, mais visiblement qu'il s'offrit à ses yeux. Marie fut alarmée, effrayée, à la vue d'un objet qu'elle n'avoit point coutume de voir. Une autre raison de son trouble, dit S. Augustin, c'est que son humilité souffrit des louanges que l'Ange lui donna. Ce qui l'interdit, dit S. Pierre Chrysologue, ce fut le langage tout nouveau et si étonnant qu'il lui tint, *quia venerat in sermone terribilis.* Mais qu'y avoit-il donc dans les paroles de l'ambassadeur divin, qui dût l'effrayer, l'alarmer, l'épouvanter? Ce qu'il y avoit, M. F.? Des éloges et des louanges. On lui annonce qu'elle est pleine de grâces devant son Dieu; qu'elle est à ses yeux la plus parfaite, la plus sainte, la plus agréable des créatures; son humilité en souffre et elle se trouble (1), *turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.*

L'Ange s'apercevant du trouble et de l'agitation de Marie, la rassure en l'appelant par son nom. Il falloit calmer son ame, afin qu'elle fût en état de recevoir les impressions divines (1) : *Ne timeas Maria*, lui dit-il, ne craignez point, Marie; vous avez trouvé grâce devant le Seigneur; vous concevrez dans votre sein, vous mettrez au monde un fils

(1) Luc. 1. v. 29. (2) Ibid. v. 30.

et vous l'appellerez Jésus, *invenisti gratiam apud Deum; ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.* L'enfant que vous donnerez au monde, sera le Fils du Très-Haut, et le Saint des Saints; c'est le Sauveur prédit par les Prophètes, qui régnera dans la maison de Jacob, et dont l'empire n'aura point de fin. Vous êtes étonnée, je le vois, que l'on vous fasse entrer dans l'exécution d'un si grand mystère; mais Dieu se communique à qui il lui plaît, et rien ne lui est impossible (1), *non erit impossibile apud Deum omne verbum.*

Les paroles de l'Ange, en calmant le premier trouble de Marie, la jetèrent dans un trouble plus grand encore. Eh! comment pourroit s'accomplir ce que vous m'annoncez, reprit-elle, puisque je suis consacrée à Dieu sans réserve, et que, par un vœu solennel, j'ai promis de ne contracter jamais d'engagement avec aucun homme mortel, *quomodò fiet istud, quoniam virum non cognosco*? paroles admirables! sentimens tout divins! Non, dit saint Ambroise, ce n'est ni par aucune défiance, ni par vaine curiosité que Marie fait cette demande : dévouée à Dieu par un vœu sacré, elle déclare son engagement irrévocable, et la ferme résolution où elle est d'y être fidèle, prête à renoncer à la gloire de la maternité divine elle-même, si elle étoit incompatible avec la gloire plus chère encore de son inviolable virginité.

Apprenez, adorez les desseins de Dieu, continua

(1) Luc. 1. v. 37.

l'Ange, et concevez la grandeur des merveilles qu'il veut opérer en votre faveur et pour le salut des hommes : le Saint-Esprit se répandra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous environnera de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu (1) : *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*, c'est-à-dire, l'Esprit-Saint descendra dans vous par une effusion extraordinaire et miraculeuse de grâces, et il vous communiquera une fécondité toute divine, pour être mère sans cesser d'être Vierge, et Dieu s'élèvera au-dessus de l'ordre et de toutes les lois de la nature, pour faire triompher dans vous l'ordre surnaturel et supérieur de la grâce.

Comme le trouble où les paroles de l'Ange avoient jeté Marie, n'eut pas seulement pour principe la présence et la vue de cet Envoyé de Dieu, mais encore les louanges qu'il lui donna, il nous marque aussi sa profonde humilité, et il en est la première preuve. Car Marie, loin de s'arrêter à ces louanges et d'en tirer vanité et de la complaisance pour elle-même, en est effrayée, épouvantée ; preuve sensible qu'elle étoit vivement pénétrée de la grandeur de Dieu et de son propre néant. La majesté de son Dieu et sa propre bassesse lui étoient toujours présentes, ainsi qu'elle s'exprime dans le cantique de sa reconnoissance (2) : *Quia respexit Dominus humilitatem ancillæ suæ.*

Une seconde preuve de l'humilité de la Vierge, c'est la manière dont elle reçoit la grande nouvelle

(1) Luc 1. v. 37. (2) Luc 1. v. 48.

que l'Ange lui annonce. On n'en a jamais annoncé et on n'en annoncera jamais une telle à aucune créature. Or, comment reçoit-elle cette nouvelle? Une personne moins humble auroit été hors d'elle-même, et se seroit abandonnée à une joie excessive; mais rien de ces mouvemens humains dans Marie; elle n'y mêla aucun retour sur elle-même, aucune idée de sa propre élévation; l'amour-propre n'y prit aucune part : bien loin de s'élever, elle s'abaissa davantage dans la vue du mystère ineffable que Dieu alloit opérer en elle, et dont elle se réputoit si indigne.

Troisièmement, la grande humilité de Marie parut dans les dernières paroles qu'elle adressa à l'Ange, *voici la servante du Seigneur*. Ecoutons attentivement, dit S. Bernard (1), ce que répond celle qui étoit choisie pour être mère de Dieu, mais qui n'oublioit pas de s'humilier. Remarquez bien son humilité, dit S. Ambroise (2), remarquez bien sa piété: on la déclare mère future d'un Dieu, et elle ne s'en dit que la servante. Or, en se disant ainsi la servante qui ne fait que ce qu'on lui ordonne, elle ne s'attribue aucune des prérogatives de cette grâce incomparable.

Enfin une dernière preuve de l'humilité de Marie, c'est le profond silence qu'elle garda sur le mystère de l'Incarnation, qu'elle ne découvrit à personne, pas même à Joseph son époux. Ce silence, en effet, ne peut avoir eu d'autre principe que son humilité

(1) Serm. 4. dom. intra oct. Assumpt.
(2) Lib. 2. in Luc n. 16.

profonde. Toute autre se seroit crue obligée d'annoncer au monde l'heureuse nouvelle de la venue du Messie, de donner cette consolation aux personnes vertueuses de sa connoissance, cette marque de confiance et de respect à son époux; mais Marie, pour ne pas s'enorgueillir des faveurs dont le Ciel l'avoit comblée, ne songe qu'à bénir le Seigneur, et à dérober aux yeux de tout le monde sa gloire et ses priviléges.

Cette humilité de Marie a été la véritable cause et le principe de son élévation à la maternité divine, Je sais, dit S. Bernard, que son inviolable virginité, que sa parfaite pureté a charmé le cœur du roi de gloire; mais ce n'est pas là précisément ce qui l'a attiré dans son chaste sein. Les Anges étoient aussi purs que cette bienheureuse créature, et l'Apôtre m'apprend que ce n'est point à la nature angélique qu'il a voulu s'unir. C'est vous, sainte humilité de Marie, qui avez conçu le Fils du Très-Haut: un abîme a appelé un autre abîme, et Marie anéantie à ses propres yeux nous a donné un Dieu anéanti aux yeux de tout l'univers. Sans cette humilité, la virginité de Marie n'auroit pas eu de quoi toucher le Verbe éternel, et la parabole des vierges folles nous le donne assez à entendre; mais n'en soyons pas surpris, ajoute S. Fulgence, puisque l'humilité est comme la fleur, l'ame, l'esprit, l'intégrité, la virginité même de la virginité, *virginitas virginitatis est humilitas.*

Enfin Marie, dans ce mystère, montra une obéissance aveugle et une parfaite soumission : quand l'Ange eut éclairci sa difficulté, elle ne répliqua plus;

il ne paroît en elle aucune irrésolution ni aucune inquiétude, elle donne seulement son consentement : Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole, *ecce ancilla Domini; fiat mihi secundùm verbum tuum.* Elle rentre aussitôt dans son silence, et s'abandonne entièrement à Dieu pour l'exécution de ce qu'on vient de lui annoncer.

Dès que Marie eut prononcé cette salutaire parole, l'Esprit-Saint descendit dans elle, et, par un miracle ineffable, il forma du plus pur de son sang le corps adorable de l'Homme-Dieu : en même temps Dieu créa une ame également parfaite, qu'il unit au corps; et dans le même instant le Verbe éternel, s'appropriant cette ame et ce corps, forma une union toute divine, en vertu de laquelle un Dieu est homme, un homme est Dieu, une Vierge est mère; en vertu de cette divine alliance, l'humanité sainte ne fait plus avec le Verbe qu'une même personne en deux natures, l'une divine, l'autre humaine, un Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, le vrai Emmanuel, Dieu avec nous (1), *Emmanuel nobiscum Deus.* Ainsi s'accomplit dans la plénitude des temps cet ineffable mystère, l'ouvrage du Ciel, l'admiration des Anges, la rédemption des hommes, le grand prodige de la sagesse, de la bonté, de la toute-puissance de Dieu (2) : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.*

Nous devons en cette fête adorer, dans son anéantissement, J. C., et le remercier de s'être fait homme pour nous racheter.

---

(1) Is. 7. v. 14. (2) Joan. 1. v. 14.

S. Paul fait beaucoup valoir, et avec raison, que Dieu, après avoir parlé à nos pères *par les Prophètes*, *nous a parlé par son Fils* (1) ; car quel est ce Fils ? C'est celui qui est au-dessus de tous les Anges. Qui est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, *filius meus es tu, ego hodiè genui te?* Celui que Dieu nous a donné dans le mystère de ce jour, est celui-là même *que tous les Anges adorent.* Son trône est un trône éternel ; il est assis à la droite du Père, les Anges s'empressent de le servir : ô le grand et inestimable présent ! Dieu nous l'a donné dans l'Incarnation. Jugeons par là de son amour, et voyons jusqu'où doit aller notre reconnoissance.

Ce n'est pas tout : non-seulement le Fils de Dieu s'est donné à nous, mais encore il s'est anéanti en quelque manière lui-même. A quels abaissemens profonds ne s'est-il pas réduit ? Un Dieu est fait homme ; un Dieu est devenu enfant ; un Dieu n'a pas eu horreur d'être renfermé dans le sein d'une Vierge ; un Dieu, la majesté, la grandeur même, a pris la forme d'esclave ; un Dieu, la sainteté par essence, s'est revêtu de la qualité de pécheur, s'est chargé du poids de tous les péchés des hommes, du poids de toute la colère céleste. Quels hommages ne lui devons-nous pas dans ses prodigieux abaissemens ? Quel amour, quelle tendre reconnoissance pour les biens immenses et les grâces abondantes qu'il vient apporter au monde ?

2.° Nous devons honorer Marie comme mère de

(1) Hebr. 1. v. 1. et seq.

Dieu,

Dieu, l'invoquer comme mère des hommes, et imiter les vertus dont elle nous donne l'exemple.

L'ange Gabriel a honoré Marie, parce qu'elle alloit devenir mère de Dieu. Elisabeth l'a honorée comme la mère de son Seigneur. Jésus lui-même l'a honorée en se soumettant à elle. Les Apôtres l'ont honorée comme la mère de leur Maître. N'est-ce pas d'eux, dit S. Bernard (1), que nous avons appris à l'honorer, parce qu'elle est mère de notre Sauveur? C'est vous, Vierge sainte, dit S. Cyrille d'Alexandrie (2), que les Apôtres ont comblée de louanges qui ont été publiées par toute la terre. Jésus l'a laissée à S. Jean pour lui tenir lieu de mère (3), *ecce mater tua.* Qui peut douter que ce disciple bien aimé ne lui ait rendu l'honneur, le respect, tous les services qu'une bonne mère peut et doit attendre d'un bon fils? *Ecce filius tuus.* Il faut donc honorer Marie, parce qu'elle est mère de Dieu.

Nous devons aussi l'invoquer comme Mère des hommes, avec toute la confiance que doivent nous inspirer son pouvoir et sa bonté. Si Jésus-Christ, dit S. Ambroise, veut bien regarder les fidèles comme ses frères, pourquoi la Mère de J. C. ne seroit-elle pas leur mère? Marie, dit S. Bonaventure, a deux sortes d'enfans : l'un est unique et selon la chair, c'est l'Homme-Dieu; plusieurs selon l'esprit, et par adoption, ce sont les fidèles. Cette adoption s'est faite sur le Calvaire, et aux pieds de

(1) Serm. de Laudib. Virg.
(2) Serm. de Virg. Contra Nestor.
(3) Joan. 19. v. 27.

la Croix de J. C. Honorons donc, M. F., la sainte Vierge, comme notre Mère ; ayons pour elle un amour tendre et filial ; mais que notre dévotion envers elle se montre par les œuvres et par les effets ; son effet propre, dit S. Bernard, doit être de réformer nos mœurs par le soin que nous devons avoir d'imiter les vertus dont elle nous a donné de si grands exemples.

Ah ! Vierge sacrée, glorieuse Mère de Dieu, tendre Mère des hommes, nous nous prosternons à vos pieds, nous vous présentons nos humbles prières ; vous avez tout crédit auprès de votre Fils adorable ; faites descendre sur nous l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions. Nous vous saluons comme Mère de Dieu, et en même temps nous vous invoquons comme Mère de miséricorde, *Mater misericordiæ*, comme refuge des pécheurs, *refugium peccatorum*, comme le salut et l'appui de ceux qui sont dans la peine, *salus infirmorum*. Loin que votre élévation nous éloigne de vous et nous intimide, c'est ce qui nous y attire, c'est ce qui nous rassure. Secourez-nous donc, et dans le temps, et à cette heure critique qui doit nous faire passer du temps présent à l'éternité. *Amen.*

CCXXII. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE PAQUES.

Surrexit.

Il est ressuscité.

MARC 16. V. 6.

IL est donc arrivé, M. F., ce jour solennel où les humiliations se changent en triomphe, où les desseins des méchans sont confondus, où celui qui semoit dans les larmes moissonne dans la joie, *surrexit.*

Durant le cours de plusieurs semaines les larmes ont été votre partage ; nos Eglises revêtues de deuil n'ont offert à vos yeux que des objets sombres et lugubres. A la vue des souffrances et de la mort ignominieuse de votre divin Rédempteur, votre ame a été plongée dans l'affliction la plus vive et la plus amère. Mais aujourd'hui le spectacle change : déjà des sons mélodieux, des chants d'alégresse, la figure de cet *Alleluia* dont il est parlé dans l'Apocalypse, et qui doit être le cantique éternel de la Jérusalem céleste, ont réveillé votre ame abattue par la douleur, et vous ont appris que le temps des épreuves étoit passé, que l'ouvrage du salut étoit consommé, que Jésus venoit de dépouiller les enfers et d'enrichir les Cieux, *surrexit.*

O vous qui avez méconnu ce Jésus au jour de

ses opprobres, venez le reconnoître au jour de sa gloire ; vous qui l'avez vu insulté de toutes créatures dans ces derniers jours, venez le voir aujourd'hui adoré des Anges du Ciel. Vous qui avez pleuré sur sa mort, comme on pleure sur celle d'un fils unique, réjouissez-vous de sa résurrection. Vierge sacrée, sa Mère, Marie son amante, saintes femmes, essuyez vos pleurs. Disciples consternés, rassurez-vous. Apôtres dispersés et encore effrayés du coup qui est tombé sur le pasteur, revenez à ce pasteur de vos ames. Prêtres saints, venez voir votre nouveau pontife sortant des obscurités de son tombeau plus brillant que l'étoile du matin (1), *quasi stella matutina*. Peuple fidèle, venez voir ce divin soleil tout rayonnant de lumière (2), *quasi sol refulgens*. Ames justes, qui l'avez suivi à la trace de son sang, et qui ne découvriez plus en lui les traits de sa majesté, venez le voir dans tout l'éclat de sa beauté et de sa gloire (3), *in decore suo*. Vous tous enfin que la mort de votre divin Sauveur avoit jetés dans la consternation, venez le voir vainqueur et triomphant de cette fière ennemie, *venite et videte*. Venez, et mêlons ensemble et nos cœurs et nos voix, pour rendre à Dieu des actions de grâces sur les victoires de son Fils. Que tout ce qui respire loue aujourd'hui le Seigneur ; que dans le ciel et sur la terre on solennise cette fête des fêtes ; que les voûtes de nos temples comme celles du firma-

(1) Eccl. 50. v. 6.
(2) Ibid. v. 7.
(3) Is. 33. v. 17.

ment retentissent de cris de joie ; que toute créature chante aujourd'hui (1) : l'Agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir gloire, honneur, puissance, force et divinité, *Agnus qui occisus est, dignus est accipere gloriam et honorem et divinitatem.*

Encore une fois, M. F., réjouissons-nous en ce jour que le Seigneur a fait (2) : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in eâ.* Jour des jours, fête des fêtes ; jour d'espérance et de salut pour tout le peuple fidèle ; jour de gloire et de triomphe pour les membres comme pour le chef ; jour où l'empire de la mort succombe sous l'empire de la vie ; jour où le péché est détruit, la malédiction de la loi levée, l'enfer vaincu, le démon terrassé, le règne de la grâce établi, le ciel ouvert ; jour où cet empire de J. C. et de ses Saints tant désiré, tant célébré par les Prophètes, commence pour n'avoir plus de fin et va prospérer : *Hæc dies quam fecit Dominus.*

Ne croyez pas cependant, M. F., que je me borne aujourd'hui à vous entretenir du triomphe glorieux de J. C. dans sa résurrection. Le premier fruit que vous devez tirer de cette solennité étant de rendre votre résurrection spirituelle semblable à celle du Sauveur, je m'attacherai principalement à vous fournir sur ce sujet les instructions les plus solides.

Le nom de *Pâque* signifie *passage*, et Dieu le

(1) Apoc. 5. v. 12. (2) Ps. 117. v. 24.

donna (1) à la principale fête des Juifs. C'étoit celle où ils célébroient le passage de l'Ange exterminateur qui, la nuit avant le jour de leur sortie d'Egypte, passa par les maisons des Israélites et des Egyptiens, mais avec un sort bien différent des uns et des autres ; car il ne fit aucun mal dans les maisons des Israélites, voyant leurs portes teintes du sang d'un agneau que Dieu leur avoit ordonné d'immoler le soir précédent ; mais il extermina tous les premiers-nés de chaque famille dans les maisons des Egyptiens ; ce qui détermina Pharaon leur roi à rendre la liberté aux enfans d'Israel. Cet agneau fut nommé l'*Agneau pascal*, ou simplement *Pâque*. Les Juifs, pour en renouveler la mémoire, immoloient tous les ans un agneau à la fête de Pâques ; ils le mangeoient ensuite avec les cérémonies prescrites par la loi, et c'est ce qui s'appeloit *faire* ou *manger la Pâque*. Or c'étoit la figure de J. C. qui devoit être sacrifié pour nous sauver ; et c'est pour cette raison que S. Jean l'appeloit (2) *l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde*, et que S. Paul l'appeloit (3) *notre Pâque*. Le temps de notre vraie Pâques étoit donc le temps de la mort et de la résurrection du Sauveur. Le jour de sa mort fut celui où les Juifs célébroient leur Pâque, renouvelant la mort et la cérémonie de l'agneau qu'ils avoient immolé quand ils partirent d'Egypte ; et le jour de sa résurrection répondoit au jour du

(1) Exod. 12. v. 11.
(2) Joan 1. v. 29.
(3) 1. Cor. 5. v. 7.

passage de la mer Rouge, lorsque le peuple d'Israel fut entièrement délivré des Egyptiens qui le poursuivoient. Maintenant l'usage de l'Eglise a attaché principalement le nom et la solennité de Pâques au passage que fit Jésus-Christ de la mort à la vie glorieuse par sa résurrection, parce que cette Pâques suppose la première et renferme de plus le fruit précieux de la gloire qui en doit être la récompense et la fin. Aussi ce jour a-t-il toujours été comme le centre de toutes les fêtes de la religion chrétienne, parce que c'est dans ce jour que l'ouvrage de notre rédemption a été entièrement accompli. L'Eglise y ajoute les solennités et les obligations les plus grandes, l'appelant par excellence *le jour que le Seigneur a fait*, ou simplement *le jour du Seigneur*

1.° Nous devons en ce jour adorer Jésus-Christ sortant triomphant du tombeau. C'est dans ce mystère qu'il a prouvé invinciblement qu'il est le vrai Dieu et le Tout-Puissant En ressuscitant il a donné des preuves infaillibles de sa Divinité, il a confondu l'incrédulité la plus opiniâtre. Car s'il n'étoit pas Dieu, il faudroit conclure que Dieu nous auroit trompés en faisant le plus grand de tous les miracles en faveur d'un séducteur qui s'étoit vanté d'être Dieu, et qui ne l'étoit pas.

Au reste nous ne pouvons douter de la vérité de ce grand prodige. Nous avons vu, en expliquant le symbole (**), que ce dogme fondamental de notre foi a été attesté et par les figures et les prophéties qui l'ont prédit, et par les témoignages irrécusables

(**) Voyez XXX. discours, tome II, page 66.

de ceux qui ont vu Jésus-Christ après sa résurrection, touché ses plaies, bu et mangé avec lui et scellé ce témoignage de leur sang. La vérité de la résurrection du Sauveur est encore prouvée par les précautions de ses ennemis même, qui avoient tant d'intérêt d'en empêcher la croyance, et dont tous les doutes n'ont servi qu'à la publier, et n'ont pu produire que de vains efforts d'incrédulité (1), *defecerunt scrutantes*. Avertis par Jésus-Christ, non pas en passant et une fois, mais expressément et à plusieurs reprises; non pas seulement en énigmes et en figures, mais en termes précis et formels; non pas en général du miracle, mais en particulier du jour de la résurrection (2), que ne firent-ils pas pour prévenir la surprise? Ils fermèrent d'une grosse pierre l'entrée du sépulcre, *munierunt sepulcrum*. Ils y apposèrent les sceaux publics, *signantes lapidem*. Ils en confièrent la garde à des troupes réglées, choisies et à leur solde, *cum custodibus*. Quel a été l'effet de cette prévoyance des Juifs? Point d'autre, M. F., que d'écarter jusqu'aux moindres doutes, jusqu'aux plus légers soupçons sur la résurrection de J. C. Car, malgré tant de précautions, le corps du Sauveur, après trois jours de sépulture, ne s'étant plus trouvé dans le tombeau, que pouvoient dire les Pharisiens? Que ses disciples l'avoient enlevé à la faveur de la nuit, et pendant que la garde étoit endormie? Mais, reprend S. Augustin, comment a-t-on pu approcher du sépulcre, lever la pierre, emporter le corps sans éveiller aucun des soldats? D'ailleurs,

(1) Ps. 63. v. 7. (2) Matth. 27. v. 66.

si la garde étoit endormie, d'où a-t-elle su qu'on l'avoit enlevé, et qui l'avoit enlevé? et si elle n'étoit pas endormie, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât? Quelle apparence que les Apôtres, qui étoient la foiblesse et la timidité même, soient devenus tout-à-coup si hardis; et qu'au travers des gardes, avec un danger visible de leurs personnes, ils aient osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public? De plus quand ils l'auroient osé, à quel dessein auroient-ils voulu faire croire aux autres une chose dont la fausseté leur auroit été pleinement connue? Que pouvoient-ils espérer de là? Car, s'ils avoient enlevé le corps, il leur étoit évident que Jésus-Christ n'étoit pas ressuscité et qu'il les avoit trompés; et comme ils s'étoient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, n'étoit-il pas naturel que, se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renonçassent, déclarant ouvertement que c'étoit un imposteur? témoignage qui eût été reçu des Juifs avec un applaudissement général, et qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple; au lieu que, publiant sa résurrection, ils ne devoient attendre, et n'ont éprouvé en effet, que les traitemens les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fers, les feux, les roues, les gibets, la mort même.

Que conclure, M. F., d'un raisonnement si pressant et si convaincant, sinon que ce seroit la plus grande de toutes les folies de douter de la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, quand même la religion sainte que nous professons, et qui suppose la certitude de ce grand miracle, ne seroit pas ap-

puyée d'ailleurs sur une infinité d'autres preuves et d'autres démonstrations auxquelles tout homme raisonnable ne sauroit refuser sa croyance.

2.° Nous devons reprendre comme Jésus-Christ une vie nouvelle.

Notre résurrection spirituelle doit donc être véritable et réelle, et non point fantastique et imaginaire comme celle de la plupart des Chrétiens dans ces jours de solennités. Car, hélas ! M. F., qu'avons-nous vu, et que voyons-nous encore tous les ans à Pâques ? Ce que vit autrefois le prophète Ezéchiel. Des morts de plusieurs années se lever de leurs sépulcres et composer une armée florissante; c'est-à-dire, une foule extraordinaire de pécheurs invétérés, errer autour des tribunaux sacrés et former un peuple de nouvaux pénitens. Mais ce merveilleux spectacle n'est-il pas au fond une pure vision ? Et la plupart de ces résurrections annuelles et de ces pénitences paschales sont-elles autre chose que des ombres de pénitence et des fantômes de résurrections ?

J'appelle *ombres de pénitences* et *fantômes de résurrections* toutes ces dévotes apparitions que font durant ce saint temps dans nos Eglises ces prétendus Chrétiens, qui hors de là n'y viennent que rarement; qui passent les six mois, souvent même les années entières dans un éloignement criminel des Sacremens; qui n'assistent aux offices de l'Eglise qu'avec dégoût et contrainte, qui négligent ceux de leur paroisse et recherchent toujours les plus courts, sans se mettre en peine des lois de l'Eglise et du scandale qu'ils donnent à leurs frères.

J'appelle *ombres de pénitences et fantômes de*

résurrections, toutes ces confessions précipitées, préparées par une conscience aveugle sur ses devoirs et négligente dans ses recherches, exprimées sans autres sentimens que la honte de l'aveu et l'envie d'une prompte absolution.

J'appelle enfin *ombres de pénitences et fantômes de résurrections* toutes ces communions hasardées, qui n'ont point été précédées d'une épreuve suffisante, qui sont accompagnées d'une sécurité criminelle qui ne diminue pas aux yeux de Dieu l'horreur et l'attentat du sacrilége, et qui sont suivies d'un endurcissement encore plus funeste. O pénitences fausses ! résurrections chimériques ! illusions publiques ! ô saints mystères du Christianisme, comment êtes-vous traités ? C'est cependant là, M. F., la plainte ordinaire de l'Eglise et le triste sujet de ses gémissemens, qu'à Pâques même les vrais changemens sont rares ; que tout ce qu'on voit de nouveau dans ces saints jours n'est qu'une cérémonie, et qu'après les fêtes tout se trouve dans le même état qu'auparavant.

En voulez-vous savoir la raison ? C'est qu'il n'y a point de vraie conversion, comme il n'y a point de résurrection véritable, qu'elle ne soit surnaturelle. Jésus-Christ n'est ressuscité que par sa vertu divine, et nul ne peut reprendre comme lui une vie nouvelle que par un principe surnaturel. Or, quel est le ressort secret de la plupart de ces dévotions paschales ? Elles n'ont point d'autre principe que des sentimens humains et des dispositions purement naturelles. On donne dans ce saint temps quelques signes de religion ; mais c'est la politique

qui le veut, c'est la bienséance qui l'ordonne, c'est le monde même, tout corrompu qu'il est, qui le demande. Il faut tromper un époux, calmer la vigilance inquiète d'une mère pieuse, en imposer à des yeux qui nous observent; éluder les foudres et les anathèmes de l'Eglise qui nous menacent. On obéit donc, mais à contre-cœur; et chacune des démarches qu'on fait semble dire par le trouble qui les accompagne (1) : *Quare inquietasti nos ?* Devoir onéreux, obligation importune, pourquoi venez-vous troubler notre paix, interrompre nos plaisirs, suspendre nos habitudes, *quare inquietasti nos ?* C'est là tout le mystère des pieux mouvemens que les pécheurs se donnent dans ces saints jours. Or, dites-moi, M. F., un retour à Dieu ainsi forcé, sans esprit intérieur, par respect humain, par crainte servile, quelque spécieux, quelqu'éclatant qu'il soit au-dehors, peut-il jamais être au fond réel et véritable, et le démon n'y a-t-il pas plus de part que Dieu ? Aussi, dit S. Jean (2), quoiqu'il paroisse aux yeux des hommes que ces pécheurs aient repris une vie nouvelle, ils sont toujours au nombre des morts, *nomen habes quod vivas, sed mortuus es.*

En quoi consiste donc cette vie nouvelle ? A renoncer à tout péché, et à ne vivre plus que pour Dieu.

S. Paul, dans son épître aux Colossiens, a exprimé quelle est la vie nouvelle que doit mener un chrétien : Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ,

(1) Reg. 28. v. 15. (2) Apoc. 3. v. 1.

recherchez ce qui est dans le ciel où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père ; n'ayez d'affection que pour les choses du ciel ; détachez-vous de celles de la terre (1), *si consurrexistis cum Christo, quæ sursùm sunt quærite, non quæ super terram.* Changement de pensées et de désirs : voilà la preuve de votre résurrection, voilà des règles qui ne sont point équivoques.

C'est l'esprit et le cœur qui déterminent toutes nos actions. L'illusion dans l'esprit et la corruption dans le cœur : voilà quel étoit votre état avant votre résurrection. Aujourd'hui votre esprit est-il éclairé par Jésus-Christ ? Votre cœur est-il purifié par la grâce ? 1.° Vivez-vous de la Foi comme le juste ? Règle-t-elle vos jugemens ? Est-elle la source de toutes vos pensées ? Etes-vous pénétrés de la grandeur de votre Dieu ? Connoissez-vous la vanité des choses d'ici-bas, l'inutilité des occupations de la terre, les dangers qu'on court dans le monde, la corruption de ses maximes, le faux brillant de ses honneurs ? 2.° Votre cœur est-il d'accord avec votre esprit, et joignez-vous volontiers votre voix à celle de J. C., quand il le frappe d'anathêmes ? L'éloignement du monde et la retraite, la vigilance et la prière, les jeûnes et les mortifications, feront-ils désormais vos plus chères délices ? Pourra-t-on dire de vous, en parlant du lieu de votre chûte ou plutôt de votre mort, ce que les Anges disoient du sépulcre de Jésus-Christ : il n'est plus ici, il est ressuscité, *surrexit, non est hic.*

(1) Colos. 3. v. 1.

Ne vous trouvera-t-on plus dans ces cabarets qui ont été pour vous la source funeste de mille crimes, où vous avez dissipé un bien nécessaire à votre famille ; où vous avez blasphémé le saint nom de Dieu par des imprécations et des malédictions accompagnées le plus souvent de querelles scandaleuses et publiques, *surrexit*, *non est hic.*

Ne vous verra-t-on plus dans ces compagnies dangereuses où la médisance se repaît en secret des foiblesses et des défauts du prochain ; où tant de fois on a surpris votre innocence, alarmé votre pudeur et corrompu votre cœur par des discours et des libertés criminelles, *surrexit*, *non est hîc.* Sera-ce bientôt et pour toujours que nos temples deviendront les lieux de vos plus chères délices ; que vous viendrez pleurer aux pieds des autels les profonds égaremens de votre vie passée ? Ah ! jusqu'à ce que vous nous donniez ce spectacle édifiant, jusqu'à ce que nous vous voyons plus adonnés à la prière, plus recueillis dans la maison du Seigneur, plus sensibles aux misères des pauvres, plus assidus à fréquenter les Sacremens ; jusqu'à ce que vous montriez moins d'attache à vos intérêts, moins de sensibilité sur les injures, moins d'emportement et d'impatience dans vos peines ; en un mot jusqu'à ce que nous vous voyions changer de langage et de conduite, permettez-nous de douter de votre résurrection, et de dire, comme le disciple incrédule (1), *nisi videro*, *non credam.* Quand on est ressuscité comme Jésus-Christ, le ciel est l'objet de nos désirs, la terre celui de notre aversion et de

(1) Joan. 20. v. 25.

nos dégoûts. Car encore une fois, qu'est-ce que ressusciter comme Jésus-Christ ? C'est reprendre comme lui une vie nouvelle (1), *ut quomodò Christus surrexit à mortuis, ità et nos in novitate vitæ ambulemus.* Or, le signe de la vie, c'est l'action. Par conséquent le signe d'une nouvelle vie, ce sont de nouvelles actions, nouvelles pensées, nouvelles vues, nouveaux sentimens, nouveaux désirs, nouveaux exercices, nouveaux soins.

Enfin, le grand caractère de la résurrection du Sauveur, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'ont été ressuscités que pour mourir encore, et l'endroit principal par où S. Paul nous le propose pour modèle, est que Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus, et que sa nouvelle vie ne finira jamais (2), *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.* D'où vient donc, M. F., que notre résurrection de la mort du péché à la vie de la grâce en ces saints jours est si peu constante et si peu durable ? D'où vient que les Pâques ne font que des conversions passagères, et que nous conservons si peu de temps la grâce que nous avons reçue ? Hélas ! la cause d'un malheur si déplorable n'est pas difficile à trouver. 1.° On ne prend aucune précaution pour conserver cette grâce. 2.° On oublie bientôt tout ce qu'on avoit promis à Dieu, et l'on viole sans scrupule toutes ses résolutions. Je dis, 1.° qu'on ne prend aucune précaution pour conserver la grâce qu'on a reçue. Que dis-je ? on regarde le temps paschal où nous allons entrer, comme un temps de relâchement, de repos et de plaisir. On diroit,

(1) Rom. 6. 4. (2) Rom. 6. v. 9.

dit S. Bernard (1), que la résurrection du Sauveur est devenue comme un temps de péché, et le terme fatal de nos rechûtes. *Proh dolor! tempus peccandi, tempus recidendi facta est resurrectio salvatoris.* Le deuil dans lequel l'Eglise étoit plongée ces jours derniers, les mystères douloureux qu'elle célébroit, les saintes austérités qu'elle prescrivoit à ses enfans, tout cela arrêtoit la licence; et comme si cette épouse de Jésus-Christ, dans le transport de joie où elle se livre, à la vue de son divin Epoux ressuscité, lâchoit la bride à toutes les passions, on voit renaître les parties de plaisir, les jeux, les dissolutions, les débauches et tous les excès les plus honteux. On diroit qu'il y a dans la Religion des jours où la retenue et la vertu sont de saison, et d'autres où la licence et le libertinage ont droit de dominer; ou pour parler plus juste, on diroit qu'on ne doit être chrétien que durant quelques jours consacrés aux pleurs et aux larmes; et que, parce qu'on se fait alors quelque violence, on a acquis le droit d'être pécheur tout le reste de l'année.

Je dis en second lieu qu'une autre cause de nos rechûtes, après la solennité de Pâques, est que nous oublions bientôt tout ce que nous avons promis à Dieu, et que nous violons sans scrupule toutes nos résolutions. Nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal où nous avons trouvé une nouvelle vie; les accomplissons-nous après être ressuscités, et peut-on dire de nous comme de J. C., que le miracle de notre résurrection et de notre

(1) Serm. de Resur. Domini.

nouvelle

nouvelle vie, prouve la sincérité de nos promesses passées? Ces résolutions au contraire si essentielles à notre salut, ces projets d'une vie toute nouvelle, ces propos qui paroissoient si fermes d'éviter à jamais les occasions du péché, de recourir fréquemment à l'usage des Sacremens pour nous soutenir, tout cela a-t-il eu de réalité hors de notre imagination qui l'a formé? et quand tout au plus nous y aurions été fidèles pendant un certain temps, parce qu'un reste de honte de violer nos promesses un moment après que nous venions de les jurer aux pieds des autels, nous auroit soutenus les premiers jours, notre fidélité a-t-elle été loin? Ne sommes-nous pas parvenus peu à peu à nous persuader que nous nous étions imposé un joug inutile et trop pesant; que nous pouvions nous dispenser de tant de gênes et de contraintes, et qu'il n'étoit pas nécessaire de nous faire une obligation de ce qui n'en étoit pas une pour les autres? Voilà comme on oublie ses résolutions, comme les promesses s'évanouissent, comme le plan qu'on s'étoit formé d'une nouvelle vie, ne subsiste pas même dans le souvenir; l'on reprend ainsi ses anciennes habitudes et l'on retombe comme auparavant dans les mêmes péchés, et c'est ainsi que toute la vie n'est qu'un retour continuel de la vie à la mort et du péché à la grâce: faut-il être surpris après cela si l'on s'endurcit toujours de plus en plus dans le péché? Que dis-je? faut-il être surpris si l'on meurt dans le péché, puisqu'il est sensible et évident qu'on reçoit à l'heure de la mort les Sacremens dans les mêmes dispositions qu'on les avoit reçus pendant qu'on étoit en santé? C'est-à-

dire, qu'à l'heure de la mort on fait de belles promesses, comme on en avoit fait pendant la vie, et qu'on n'est pas plus changé ni converti que dans un autre temps. Malheur déplorable, M. F., mais qui n'est que trop commun ! Ah ! pour vous en préserver, profitez de l'avertissement que saint Paul adressoit autrefois aux Fidèles nouvellement convertis à la Foi. M. F., leur disoit-il (1), demeurez donc fermes, et ne vous rengagez plus sous le joug de la dure servitude dont la grâce de J. C. vient de vous délivrer, *state, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au tribunal sacré, ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre foiblesse, ces déchiremens de cœur, tout cela, l'auriez-vous souffert en vain ? *Tanta passi estis sinè causâ* (2) ? N'allez donc pas reprendre des chaînes dont vous n'avez pu soutenir la pesanteur, ne rentrez plus dans les voies amères de l'iniquité, qui sont si tristes et si difficiles, *state, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfans de lumière, la victoire de J. C., le fruit de sa mort, le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en rentrant encore sous la servitude du démon, *state, et nolite iterùm jugo servitutis contineri* Conservez donc soigneusement le trésor que vous avez reçu jusqu'au jour du jugement, afin de ressusciter pour l'éternité bienheureuse. *Amen.*

---

(1) Gal. 5. v. 1. (2) Ibid. 3. v. 4.

CCXXIII. DISCOURS.

DES ROGATIONS.

Petite , et accipietis.

Demandez , et vous recevrez.

JOAN. 16. v. 42.

QU'IL faut être grand pour accorder tout ce que l'on demandera ! qu'il faut être puissant, pour s'engager à ne rien refuser de ce que l'on demandera! Qu'il faut être libéral, pour presser, exciter même à demander! *petite et accipietis.* Reconnoissons, à ces admirables soins, l'amour extrême de notre Dieu qui, non content de nous combler chaque jour de bienfaits signalés, veut encore nous fournir les moyens d'entretenir un saint commerce avec lui, pour lui exposer nos besoins, lui porter nos plaintes, lui faire de nos peines et de nos croix un sacrifice d'une agréable odeur. Foibles comme nous sommes, environnés de mille écueils, souillés de mille crimes, pressés par mille besoins, exposés à mille dangers, que deviendrions-nous sans la prière ? C'est par elle que nous nous approchons de notre Dieu ; que non-seulement nous nous acquittons du juste devoir de la créature envers le Créateur, mais encore que nous obtenons la délivrance de tous nos maux. C'est par la prière que David obtient la rémission de ses crimes, qu'Ezéchias voit ses jours prolongés, que Manassé fléchit le Seigneur irrité, que Judith triomphe d'Ho-

lopherne, que les Machabées remportent les victoires les plus complettes sur les ennemis du Dieu d'Israel. Enfin la prière est la ressource du pécheur, le soutien du juste, l'occupation la plus consolante de l'ame fidèle. Ne soyons donc pas surpris, M. F., si la Religion nous fait un précepte de prier sans cesse, et si la sainte Eglise, toujours inspirée par l'esprit de Dieu, nous enjoint, soit dans les calamités publiques, soit dans les besoins pressans de l'Eglise ou de l'Etat, des prières et des supplications extraordinaires, afin de fléchir la colère céleste, et faire descendre sur nous les plus précieuses bénédictions. Telle a été entr'autres son intention quand elle a autorisé la dévotion des *Rogations*, dont il est important de vous faire connoître l'origine, la fin et la manière de la pratiquer utilement.

Le mot de *rogations* signifie la même chose que *prières* ou *supplications*. On entend par là les trois jours d'abstinence qui précèdent immédiatement la fête de l'Ascension, pendant lesquels l'Eglise prescrit aux Fidèles des prières extraordinaires et des processions. On croit communément, sur le témoignage de S. Grégoire de Tours, que S. Mamert, archevêque de Vienne en Dauphiné, est le premier qui institua les rogations, pour implorer la miséricorde de Dieu et apaiser sa colère, dans un temps où son Eglise étoit accablée et menacée de plusieurs malheurs. Sidoine Appollinaire (1), contemporain de S. Mamert, les fit aussi observer dans l'Auvergne pour prévenir la désolation dont l'armée des Goths

(1) Lib. 5. Ep. 14. et lib. 7. Ep. 1.

menaçoit cette province. Il en parla même dans cette occasion à S. Mamert, dans une lettre qu'il lui écrivit. Nous avons encore les sermons qu'Alcime Avit, successeur de S. Mamert, prêcha dans l'Eglise de Vienne, par l'ordre de son saint Archevêque, pour exhorter les peuples à l'abstinence des rogations. Grégoire de Tours en a inséré un extrait dans son Histoire ecclésiastique des Gaules (1). Cependant quelques auteurs prétendent que les rogations sont plus anciennes que S. Mamert, et qu'il en est parlé dans un sermon que fit S. Augustin la veille de l'Ascension (2). Quoiqu'il en soit, nous voyons que S. Césaire d'Arles assure (3) que cette dévotion étoit de son temps universellement répandue par toute la terre, *in toto mundo*.

On a appelé les rogations *les petites litanies*, pour les distinguer des grandes litanies et de l'abstinence du jour de S. Marc, auquel on donnoit le nom de *grandes litanies*. Ces litanies doivent leur institution à S. Grégoire le grand. On ne fait point abstinence le jour de S. Marc dans le diocèse de Genève, mais seulement aux trois jours des rogations; et cette abstinence n'est point accompagnée du jeûne, quoique vraisemblablement, du temps de S. Mamert, le jeûne fut commandé pendant ces trois jours. Saint Charles, archevêque de Milan, a ordonné le jeûne des rogations dans son premier Concile provincial, ajoutant que c'étoit l'ancien usage de son Eglise.

(1) Lib. 1. cap. 34.
(2) Serm. 178. de tempore.
(3) Serm. 37.

Chaque Fidèle sur ces points de discipline doit suivre l'usage établi dans le diocèse dont il dépend.

M. F., si la prière d'un seul est toujours efficace, lorsqu'elle est accompagnée des conditions requises, ainsi que nous l'avons vu en parlant de la prière en général, que sera-ce de celle de plusieurs ensemble, qui sollicitent le Ciel tous à la fois, pour impétrer la même faveur? Telle est la première raison de l'institution des prières publiques en général, et de celle des Rogations en particulier. Toutes les fois que des nécessités communes et pressantes, où les peuples ont un plus grand intérêt d'apaiser la justice de Dieu et d'obtenir les besoins de l'Eglise et de l'Etat; en un mot, dans toutes les calamités publiques, l'Eglise enjoint à ses enfans de se réunir tous ensemble pour impétrer plus infailliblement l'effet de leurs demandes. Cette conduite est une conséquence tirée des paroles du Fils de Dieu (1): *Si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re, quamcumque petierint, fiet illis à patre meo ;* si deux d'entre vous se réunissent pour prier, quoiqu'ils demandent, ils l'obtiendront; car c'est raisonner juste, avec S. Jean Chrysostôme: celui, dit ce père (2), qui ne peut rien refuser à deux personnes unies ensemble, que refusera-t-il à une assemblée nombreuse? *Qui nihil negat tam paucis, quid in conciliis, et congregatione sanctorum poscentibus denegabit?* Cette conséquence se tire encore de la nature de toute sorte de société et d'assemblée, qui comprend une multitude de personnes réunies en un corps, et qui

(1) Matth. 18. v. 19. (2) Serm. 130.

est sans doute d'une toute autre considération devant Dieu aussi bien que devant les hommes, que n'est pas un seul membre ou une seule personne en particulier; d'où il s'ensuit que ce que toute une grande assemblée demande ou autorise, est d'un autre poids que les instances d'un homme seul, pour lequel il s'en faut bien que l'on ait les mêmes égards que l'on a pour une communauté entière. Aussi voyons-nous que les justes demandes d'un peuple, d'une ville, d'une province, sont autrement écoutées d'un Souverain, et qu'on a des ménagemens et des considérations pour un corps entier, qu'on n'a pas pour les particuliers.

Dieu, M. F., semble tenir la même conduite; il préfère le tout à la partie; et si quelquefois il a eu plus d'égards à quelques-uns de ses amis, comme à un Abraham, à un David, et à quelques Prophètes, qu'à des nations entières; ç'ont été là des faveurs spéciales envers des personnes d'un mérite singulier et supérieur, ce qui n'a point tiré à conséquence; au lieu que nous voyons qu'il s'est toujours rendu favorable aux prières des peuples, qu'il s'est laissé fléchir à la vue des misères publiques, et que sa colère n'a pu tenir contre les soumissions de toute une multitude, qui a imploré sa miséricorde, *misereor super turbam*, dit un jour le Sauveur du monde (1), dans une rencontre où il s'agissoit de soulager la faim d'une grande multitude de peuple qui l'avoit suivi dans le désert: j'ai compassion de ce peuple. Que si notre cœur est sensible aux misères

(1) Marc 8. v. 2.

communes, et aux gémissemens d'une infinité de pauvres misérables; si nous avons compassion des plus criminels même, quand nous les voyons humiliés, et implorer la miséricorde de leur juge; pensons que le cœur de Dieu est encore infiniment plus tendre, et plus vivement touché des pleurs, des gémissemens et des prières des Fidèles assemblés; il ne peut leur refuser ce qu'ils demandent. *Vidi afflictionem populi mei*, dit-il dans l'Ecriture (1), j'ai vu l'affliction de mon peuple; la voix de leur misère est venue jusqu'à moi; leurs cris et lenrs plaintes qui sont montés jusqu'au ciel, m'ont touché sensiblement; je leur accorderai enfin ce qu'ils me demandent, vaincu par les instances et les prières qu'ils m'ont faites.

Ne soyez pas surpris, M. F., de cette efficacité des prières publiques ; c'est que ceux qui se réunissent pour fléchir le Seigneur, ont le même pouvoir sur le cœur de ce tendre père, qu'auroit sur l'esprit et le cœur d'un homme, la prière de tous ses amis assemblés, pour le conjurer de leur accorder une faveur, dans laquelle il auroit lui-même un intérêt particulier. Les frères de Joseph crurent ce moyen infaillible, pour arracher du cœur de ce S. Patriarche, qu'ils avoient vendu comme un esclave, le ressentiment de l'outrage qu'ils lui avoient fait, et dont ils craignoient les suites : ils se jetèrent tous ensemble à ses pieds, pour le conjurer, au nom de leur père commun, d'oublier cette injure.

Enfin si toute prière, avec les sentimens de

(1) Exod. 3. v. 7.

respect, de confiance et de culte qu'elle renferme, est un hommage et une gloire que l'on rend à Dieu, ne s'ensuit-il pas que cette gloire est plus grande à proportion de la multitude de ceux qui la rendent ? C'est pour cela que les Prophètes de l'ancienne loi invitoient si souvent les peuples à s'assembler, pour glorifier cette souveraine majesté par leurs prières, et marquer par là leur culte et leur vénération (1), *vocate cœtum, congregate populum.* Et c'est pour cela qu'avant même qu'il y eût des temples dans le christianisme, il y avoit *des églises*, c'est-à-dire, des assemblées où l'on faisoit des prières communes ; et S. Paul même fait un détail des choses que l'on devoit y demander à Dieu pour le bien de l'Eglise et de la Religion. Qu'il me soit donc permis, M. F., de vous adresser aujourd'hui ces paroles du Prophète-Roi (2) : *Afferte domino gloriam et honorem.* Chrétiens de tout âge, de tout sexe, et de toute condition, réunissez-vous dans ces trois jours de prières solennelles, de pénitence et d'humiliation, pour rendre la gloire qui est due au Souverain de l'univers ; mais rendez la lui par un témoignage public : joignez tous vos voix dans un même concert ; poussez tous des cris et des gémissemens vers le ciel, persuadés que vous ne pouvez davantage honorer le Seigneur, désarmer sa colère, et obtenir les grâces dont vous avez besoin, que par ce témoignage éclatant de votre piété, *afferte Domino gloriam et honorem.* C'est de la divine miséricorde

(1) Joel. 2. v. 15. (2) Ps. 28. v. 2.

que vous devez attendre tout votre secours ; c'est à elle seule que vous devez vous adresser. Dites donc au Seigneur, avec le saint roi Josaphat, attaqué à l'impourvu par une armée innombrable (1) : *In nobis quidem non est tanta fortitudo, ut possimus huic multitudini resistere, quæ irruit super nos :* vous savez, ô grand Dieu, que nous n'avons pas des forces suffisantes pour repousser les efforts de cette multitude d'ennemis qui ont conjuré notre perte, et qui sont venus fondre inopinément sur nous ; quelle ressource nous reste-t-il dans ce malheur imprévu et dans une telle perplexité, que de recourir à vous, qui êtes le Dieu des armées, l'asyle des affligés, et le protecteur de tous ceux qui gémissent sous le poids de l'oppression ? *Cum ignoramus quid agere debeamus, hoc solum habeamus residui ut oculos nostros dirigamus ad te* (2).

Rien n'est plus propre à rendre nos prières efficaces que la pratique de la mortification. Comme ce fut en contentant son appétit que le premier homme connut sa foiblesse, selon la remarque de S. Ambroise (3), il n'appartient qu'à l'abstinence de rendre à notre ame les forces qu'elle a perdues. La gourmandise chassa du Paradis ceux qui régnoient parmi les délices ; et l'abstinence rend les hommes dignes de régner parmi les Anges : l'abstinence purifie l'ame, élève les sens, assujettit la chair à l'esprit, offre à Dieu un cœur contrit et humilié, calme les ardeurs de la concupiscence

(1) 2. Paralip. cap. 20. v. 12.
(2) Ibid.
(3) De Elia et jejun.

et fait briller le flambeau de la chasteté. L'Apôtre S. Paul affligeoit son corps pour le réduire en servitude. L'abstinence apaise la justice divine que nos péchés ont irritée. L'exemple des Ninivites en est une preuve remarquable. Dieu leur avoit fait annoncer par un Prophète la destruction de leur ville ; au bout de quarante jours elle devoit être renversée de fond en comble ; ses habitans pratiquèrent le jeûne et l'abstinence, et joignirent la mortification aux prières ferventes qu'ils adressèrent au Ciel ; le Seigneur en fut touché, et révoqua la sentence terrible qu'il avoit porté contre cette ville criminelle. Enfin, c'est par l'abstinence que l'on s'offre à Dieu comme des hosties vivantes; nos corps sont des victimes qui lui sont agréables, lorsqu'elles lui sont présentées par les mains pures de la mortification chrétienne. Telle étoit la pensée du Roi-Prophète (1) : Nous nous considérons en votre présence, Seigneur, ainsi que des brebis dévouées à la mort, nous nous immolons tous les jours par des austérités continuelles, en vue de vous plaire, *propter te mortificamur totâ die : æstimati sumus sicut oves occisionis.*

Il faut assister aux processions en esprit de pénitence et de prières.

S. Grégoire exige (2), à la procession où il invite les fidèles, la contrition du cœur et les larmes de la pénitence. Puisque nous avons tous péché, à peu près de la même manière, il faut nous assembler et gémir de concert, afin de fléchir la

(1) Ps. 43. v. 22. (2) In regis. lib. II. Ep. 3.

divine miséricorde : « Il faut, dit un concile de » Mayence (2), observer les Rogations, ainsi que » nos pères l'ont fait, et pratiquer les stations or- » dinaires, non point dans un équipage fastueux, » mais en celui d'un pénitent, couvert de cendres » et vêtu d'un cilice, marchant pieds nus, et le » cœur pénétré d'une vive conponction ». Ecou- tons un autre concile plus moderne (3). « Nos » pères ont ordonné les Rogations ou litanies » dans les trois jours qui précèdent la fête de l'As- » cension ; nous exhortons tous les fidèles d'y » assister ; tous ayant péché, tous sont tenus de » demander pardon ; ils l'obtiendront plus aisé- » ment dans ce pieux concours approuvé de notre » Mère la sainte Eglise ; elle nous propose l'exem- » ple d'Elie, pour exciter notre confiance envers » le Père des miséricordes ; c'étoit un homme » foible comme nous, qui ayant prié, la pluie » cessa pendant trois ans et demi d'arroser les » campagnes d'Israel ; mais ayant renouvelé sa » prière, le ciel irrité se laissa fléchir ; les eaux » tombèrent du sein des nues, et la terre pro- » duisit des fruits en abondance. Or, si telle fut » la force de la prière d'un seul homme, d'ob- » tenir sur le champ ce qu'il demandoit, pensez- » vous que J. C. fermera l'oreille aux cris de » l'Eglise son épouse » ?

Le but des processions des Rogations et du jour de S. Marc a été d'apaiser la colère de Dieu qui

(1) Can. 33. Sirmund. tom. 2. p. 283. an 813.
(2) Conc. Colon. 1. part. 9 cap. 7. Labbe. tom. 14. p. 547.

se manifesta autrefois par des calamités sensibles. En 442, de fréquens tremblemens de terre jetèrent la consternation et l'épouvante parmi les habitans de Vienne en Dauphiné ; le feu du ciel tomba sur l'hôtel de ville et le réduisit en cendres avec plusieurs maisons voisines ; les bêtes féroces sortoient des forêts et venoient attaquer les hommes au milieu des places publiques ; les habitans effrayés se réfugièrent dans l'Eglise cathédrale avec saint Mamert leur archevêque, qui, pour faire cesser cette désolation, ordonna les processions dans la forme à peu près qu'elles se font aujourd'hui.

La procession de S. Marc a été instituée par S. Grégoire, en 590, à l'occasion d'une horrible calamité qui ravageoit la campagne de Rome : les eaux ayant croupi long-temps après une furieuse inondation, corrompirent l'air et causèrent une peste cruelle, laquelle enleva le prédécesseur de S. Grégoire avec un très-grand nombre de personnes de tous les états et de tous les âges. La procession ordonnée par le religieux pontife s'exécuta avec tant de piété et de ferveur, que la plaie cessa sur le champ. Comme on craignoit de la voir renaître les années suivantes, le S. Pape renouvela la procession qu'on a continuée depuis : il en parle en ces termes (1) : » La pieuse solennité qui re-
» vient tous les ans, nous fait sentir avec combien
» de dévotion nous devons célébrer la grande li-
» tanie ; il faut se ressouvenir des fléaux épouvan-

(1) Epistolar. lib. 2. init.

» tables dont la justice divine punissoit nos fautes,
» et lui opposer un remède dont l'efficacité nous
» est connue. Nous nous rendrons vendredi pro-
» chain à la basilique des saints Apôtres, accom-
» pagnant tous nos pas du chant des hymnes et des
» cantiques spirituels ; là, nous célébrerons les
» saints mystères pour remercier Dieu de ses bien-
» faits, et pour obtenir de sa bonté de nouvelles
» grâces ».

Ah ! M. F., nous éprouvons de nos jours des malheurs bien plus grands que du temps de saint Grégoire et de S. Mamert; car nos péchés surpassent ceux de nos pères. Les secousses de la terre dont les habitans de Vienne parurent si effrayés, ont été plus fréquentes et plus violentes dans ce siècle ; combien de maladies contagieuses fondent de temps en temps sur nos contrées, et qui enlèvent bien plus de monde que du temps de saint Grégoire ; une guerre épouvantable, suivie d'horreurs dont l'histoire d'aucun peuple n'avoit jamais fourni d'exemple, a désolé l'Europe pendant plusieurs années ; un peuple malheureux, abandonné de Dieu, portant sur le front l'empreinte de sa malédiction, s'est précipité de crime en crime, d'impiété en impiété, de délire en délire ; mais le bras du Tout-Puissant s'est appesanti sur lui ; le ciel en colère a fait éclater d'une manière effrayante sa juste et terrible vengeance.

Nous frémissons encore, M. F., au seul souvenir et des excès frénétiques d'une faction audacieuse et sacrilége, et de la marche criminelle de ces cruels ennemis de l'humanité, et de la désolation af-

freuse qu'ils ont répandue de toutes parts. Enfin la misère a-t-elle jamais été au point où nous l'avons éprouvée ? Combien d'années de stérilité pour une seule récolte abondante ? Tantôt le ciel paroît de bronze et d'airain, il défend aux nues de verser sur nos campagnes des rosées salutaires ; tantôt c'est un déluge qui gâte nos fruits, une grêle qui les écrase, un vent du nord qui les glace avant leur maturité ; tantôt la contagion entre dans le bétail, la mort vole de pâturage en pâturage ; en un mot, la justice divine nous poursuit et nous punit. Embrassons donc le seul parti qui nous reste, qui est de fléchir le Seigneur par une pénitence sincère et véritable : revenons à lui de tout notre cœur ; prenons la résolution de le servir désormais lui seul; plus de ménagement, plus de partage (1), *præparate corda vestra Domino, et servite illi soli.* Assistons aux processions ordonnées dans ces jours de pénitence avec les sentimens des Ninivites ; n'imitons pas ni ces lâches fugitifs qui sont sourds à la voix de l'Eglise, qui dédaignent ses invitations, qui regardent avec mépris la piété de ceux qui s'y rendent avec empressement, qui, semblables à Micol qui se moqua de la dévotion de David lorsqu'il dansoit devant l'arche, n'osent se mettre dans la foule et rougissent de se confondre avec le peuple de Dieu dans nos cérémonies religieuses ; ni ces chrétiens indévots qui n'honorent Dieu que du bout des

(1) 1. Reg. 7. v. 3.

lèvres, qui assistent, il est vrai, aux processions, mais qui se permettent d'y rire, d'y parler, d'y faire la conversation, en un mot, qui ne sont point animés d'un esprit de religion, et qui n'ont aucun désir de glorifier Dieu ni d'apaiser sa justice. Paraissons-y au contraire le cœur pénétré d'une dévotion tendre ; ne nous en absentons jamais, à moins que nous ne soyons retenus par quelque infirmité réelle ou des affaires indispensables ; réunissons-nous tous pour rendre gloire au Seigneur, pour publier tous ensemble la gloire de son nom, et obtenir de ses miséricordes, non-seulement la délivrance de nos maux et des calamités que nos iniquités nous ont attirées, mais encore toutes les grâces qui nous sont nécessaires, soit pour le temps, soit pour l'éternité. *Amen.*

CCXXIV. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Ascendet, iter pandens ante eos.

Il montera devant eux, et en montant il leur fraiera le chemin.

MICH. 2. v. 13.

JÉSUS-CHRIST qui s'élève dans les airs pour aller prendre possession d'un royaume éternel, les cieux qui s'ouvrent pour le recevoir, le Père éternel qui l'attend, les Anges qui sont en marche pour l'accompagner, les nuées qui s'abaissent pour nous le ravir, les ames justes tirées du sein d'Abraham, qui le suivent, et les Apôtres qu'un si nouveau spectacle jette en même temps dans des sentimens opposés de joie, de tristesse et d'admiration; c'est, M. F., l'idée de la fête de l'Ascension de notre Sauveur, c'est l'abrégé de son triomphe.

Que la superbe antiquité vante tant qu'elle voudra la gloire de ses héros, qu'elle raconte leurs victoires, qu'elle décrive leurs triomphes, qu'elle en exagère la pompe; que l'air retentisse encore, si l'on veut, des acclamations du peuple; c'est beaucoup pour des hommes, c'est tout ce que leur orgueil pouvoit attendre d'honneur; mais ce n'étoit qu'une fumée, ce n'étoit qu'une ombre et une imagination; et à le regarder de près, c'étoit une captivité plutôt qu'un

vrai triomphe : les conquérans du monde devenoient sujets en assujettissant les autres ; ce n'étoient que d'illustres esclaves de l'ambition.

Il n'est qu'un seul vainqueur, il n'est qu'un vrai triomphe, et ce triomphe est celui de Jésus-Christ. Tous les triomphes des hommes ne sont que de fausses lueurs, et le triomphe de Jésus-Christ est un soleil qui les efface. Les hommes n'assujettissent que des hommes, et Jésus-Christ triomphe du prince du monde et des Anges rebelles. Les hommes ramassent des lauriers que bien des mains ont pris la peine de couper, et Jésus-Christ n'est redevable à personne de sa gloire. Le triomphe des hommes se termine à la mort, et le triomphe de Jésus-Christ est éternel.

Ce triomphe est beau, M. F. ; la mort est désarmée, l'enfer est réduit, le ciel est conquis. Ce triomphe est grand, il est parfait, il est assuré, il est magnifique. Il est grand, car c'est un Dieu qui est vainqueur; il est parfait, car la victoire est complète; il est assuré, car les ennemis n'ont plus de ressource; il est magnifique, la solennité s'en fait dans les cieux. *Ascendit*, il est monté. Donnons ici la liberté à nôtre esprit, et ne le retenons plus dans la moyenne région pour considérer le transport d'un Hénoch ou l'enlèvement d'un Elie. *Ascendit*, il est monté. Portons nos pensées jusqu'au-dessus du firmament ; efforçons-nous d'entrer par ces portes éternelles qui s'ouvrent aujourd'hui par ses ordres. *Ascendit*, il est monté. Chaque circonstance ajoute un nouveau relief à son triomphe : cette nuée qui tempère l'éclat de sa gloire, ce mystérieux concours

des Anges, des Patriarches et des Apôtres ; cette grande armée députée du ciel, ces harmonieux concerts, cette pompeuse entrée, ce trône sacré que les Chérubins même n'osent regarder fixément ; tout concourt à lui donner un nouvel éclat. *Ascendit*, on lui rend des honneurs divins, il reçoit des pouvoirs infinis, sa juridiction est universelle. *Ascendit*, il est monté : c'est par sa propre puissance, c'est à la vue de tout l'univers, c'est sans aucun secours étranger.

Je ne suis pas surpris, M. F., si les Apôtres admirèrent trop long-temps un triomphe aussi magnifique. Je ne m'étonne pas qu'ils eussent encore les yeux tournés vers le ciel, lors-même qu'ils n'en pouvoient plus être les témoins, et je vous avoue que je me tiendrois comme eux aux bornes d'une profonde et respectueuse admiration, si je ne craignois les mêmes reproches. Mais cessons d'admirer, puisqu'un Ange le défend, *quid admiramini ?* Appliquons-nous plutôt à tirer de ce mystère tout ce qui peut exciter dans nos cœurs une ferme espérance d'être réunis au chef qui nous a précédés, et à connoître les moyens les plus sûrs pour arriver un jour à la même gloire.

Le mystère de l'Ascension du Sauveur est un des plus augustes et des plus consolans de sa vie : aussi l'Eglise en a-t-elle célébré la fête dès les premiers temps, et avec la solennité convenable à un si saint jour. S. Bernard a dit, avec grande raison, qu'on ne doit pas moins honorer cette grande solennité que celle de Noël et de Pâques, parce qu'elle en est l'accomplissement. « Il est juste et raisonnable, dit

» ce saint Docteur (1), de solenniser avec joie le » jour auquel le soleil de justice s'est montré à nos » yeux ; mais de quelle utilité me seroient ces so- » lennités, si je devois toujours rester sur la terre ? » Et qui auroit la témérité de désirer de monter au » ciel, si celui qui en est descendu n'y montoit le » premier ? Je le dis sans hésiter, la demeure dans » cet exil me seroit aussi insupportable que l'enfer » même. »

L'Ascension du Fils de Dieu étant un des articles de notre croyance, par cet article nous faisons profession de croire fermement, (ainsi que nous l'avons développé en expliquant le symbole **), que J. C., après avoir achevé et accompli le mystère de notre Rédemption, est monté comme homme en corps et en ame dans le ciel, où il avoit toujours été comme Dieu, étant présent partout par sa divinité ; et qu'il y est monté par sa propre vertu, et non par une vertu étrangère, comme Elie fut transporté dans un chariot de feu. Elie, dit S. Grégoire (2), étant un pur homme, n'auroit pu de lui-même franchir les espaces de l'air ; c'est un char de feu qui l'emporte, dont les Anges sont les conducteurs. Mais J. C. n'a besoin d'aucun appui, il s'élève par sa propre vertu, parce qu'ayant créé toutes choses, cet Homme-Dieu étoit au-dessus de tout, et n'avoit besoin que de ses propres forces pour monter au ciel. Le saint Pape applique à ce sujet cet oracle d'Isaïe (3) : Il

(1) Serm. de Ascens. Domini.
(**) Voyez XXXI. discours, tom. II, p. 180.
(2) Hom. 29. in Evang. apud. d. Thom. 3. q. 57. art. 30.
(3) Is. 63. v. 1.

éclate par la beauté de ses vêtemens, et marche avec une rapidité surprenante, sans aucun secours étranger, et n'étant soutenu que de sa force toute-puissante, *iste formosus in stolâ suâ, gradiens in multitudine fortitudinis suæ.*

S. Bernardin aperçoit la même vérité dans ces paroles du Roi-Prophète (1) : Levez-vous, Seigneur, montez par votre propre vertu (2), *exaltare, Domine, in virtute tuâ.* C'est par l'endroit de notre nature, remarque S. Augustin (3), et par la ressemblance avec les hommes, que le Sauveur a été crucifié ; mais s'il monte au ciel, c'est en vertu d'un pouvoir qui lui appartient, *de nostro fuit quòd Filius Dei pependit in cruce, sed de suo quòd ascendit.* Habacuc, le diacre Philippe, ont été transportés dans les airs, dit le Catéchisme romain (4), aussi bien qu'Elie, par une vertu qui leur avoit été communiquée d'en-haut, au lieu que Jésus-Christ étant Dieu et homme tout ensemble, toute la puissance qu'il montre à cet égard lui est propre ; il la trouve en son propre fonds, et son humanité y participe, attendu qu'avec la divinité elle ne fait qu'une même personne.

Vous vous représentez, dit S. Bernard (5), l'étonnement des Disciples en le voyant au milieu des airs, franchir des espaces immenses. C'est sa divinité qui, l'ayant abaissé par miracle sur la terre,

(1) In ascens. Serm. 1, art. 2. cap. 1.
(2) Ps. 20. v. 14.
(3) De ascens. Serm. 3.
(5) In Ascens. Domini Serm. 2. num. 3.
(4) Part. 1. cap. 7. S. S. 2.

pour y prendre un corps, élève ce corps glorieux, sans miracle, de la terre jusqu'à la droite de son Père. Et si les Anges l'accompagnent, ne croyez pas que ce soit pour le soutenir ; loin de là, c'est pour admirer sa vertu toute-puissante.

Son triomphe ne ressemble en rien à celui des conquérans du siècle : sa face est plus brillante que le soleil ; il est entouré de lumière, comme d'une robe ; c'est le triomphe d'un Dieu dont les Apôtres même ne sont pas encore dignes ; il n'y admet que des ames confirmées en grâce, les esprits bienheureux ; et cette multitude innombrable de captifs qui, délivrés des prisons souterraines où ils l'attendoient depuis tant de siècles, suivent en foule et avec joie leur divin libérateur. Ces heureux captifs, ajoute S. Thomas (1), marchent devant lui avec de grands cris d'alégresse. Ouvrez, disent-ils par l'organe du Prophète (2), les portes des demeures éternelles ; Esprits célestes, accourez au-devant de votre divin Maître. Ouvrez les portes du ciel, afin que le Roi de gloire y fasse son entrée ; frayez le chemin qu'aucun mortel n'a su encore pratiquer, devant celui qui monte du côté du couchant. Le Seigneur est son nom ; c'est par sa puissance qu'il a délivré les prisonniers (3), *iter facite ei qui ascendit super occasum : Dominus nomen illi..... qui educit vinctos in fortitudine.*

Les Théologiens apportent plusieurs raisons puisées dans les saints Pères, pourquoi il a fallu que

(1) 3ª. 57. art. 6. c.
(2) Ps. 23. v. 7.
(3) Ps. 67. v. 5. 7.

le Sauveur montât au ciel. Voici les principales qui sont exposées dans le Catéchisme du concile de Trente : 1.° parce qu'il étoit de la bienséance que son corps, qui avoit été rendu glorieux et immortel dans sa résurrection, habitât un lieu aussi élevé et aussi éclatant de lumière que l'est le ciel. Pendant qu'il étoit mortel, son corps étoit citoyen de la terre ; mais il y devint étranger dès qu'il eut acquis l'immortalité. Il falloit que la terre fût dépouillée pour enrichir les cieux ; les cieux demandoient un corps qui leur appartenoit, et la terre ne pouvoit pas retenir plus long-temps ce sacré dépôt qui n'étoit pas à elle. 2.° Afin qu'il pût jouir de la gloire et du royaume qu'il avoit acquis par son sang. Il étoit juste que son humanité fût glorifiée après tant d'humiliations, et qu'elle entrât en possession d'une félicité qu'elle avoit méritée par ses douleurs. Vous savez ce qu'il a souffert ; vous savez s'il se trouva jamais douleur semblable à la sienne. N'entrons pas ici dans le détail : cette fête en deviendroit lugubre. Retenons-en justement le souvenir autant qu'il donne un relief à son triomphe. Sa douleur étoit un excès : l'Ecriture n'a pas trouvé de terme plus énergique pour en exprimer la rigueur (1), *dicebant excessum ejus quem passurus erat in Jerusalem.* C'étoit un excès, mais cet excès devoit être suivi d'un autre ; un abîme invoquoit un autre abîme ; un excès de gloire devoit succéder à un excès de douleur. 3.° Jésus-Christ a voulu prouver, en mettant son trône dans le ciel, que son royaume n'étoit point de ce monde, ni un

(1) Luc 9. v. 31.

royaume passager et terrestre, tel que les Juifs se l'imaginoient, et tels que sont les royaumes de la terre, mais un royaume spirituel et éternel. 4.° Il a voulu monter au ciel afin que son Ascension excitât en nous le désir de le suivre, et pour nous faire comprendre que, quoi que nous soyons encore en ce monde, nous devons toujours élever nos pensées vers le céleste séjour. 5.° Il est monté au ciel, afin, comme dit l'Apôtre (1), de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu, et de faire la fonction d'avocat auprès de son Père. Or, y a-t-il rien qui soit plus capable de donner une joie solide et véritable aux Fidèles, que de savoir que Jésus-Christ, qui est tout-puissant auprès de son Père, est établi avocat et intercesseur pour leur salut auprès de lui ? 6.° Il est monté au ciel pour nous y préparer une place, ainsi qu'il nous l'avoit promis, et pour y prendre pour nous, en qualité de notre chef, possession de la gloire. Enfin il est monté au ciel pour nous en ouvrir l'entrée, qui avoit été fermée jusqu'alors par le péché d'Adam, et pour nous en assurer et faciliter le chemin, ainsi qu'il l'avoit prédit à ses disciples ; de sorte que, pour faire voir l'accomplissement de ses promesses, il amena avec lui dans le ciel les ames des justes qu'il avoit délivrés des limbes.

C'est au jour glorieux de l'Ascension du Sauveur qu'on peut lui adresser ces paroles : *Dominus universi tu es* (2), vous êtes le Seigneur de l'Univers. Nous vous avons reconnu comme le Maître de la terre, quand vous êtes sorti de son sein, plein de

(1) Hebr. 8. v. 1. et seqq. (2) 2. Mach. 14. v. 35.

gloire et de majesté, et que vous avez arraché tant de morts de leurs tombeaux. Nous vous avons reconnu pour le Seigneur de la mer, quand elle a calmé ses flots et apaisé ses tempêtes au premier commandement que vous lui avez fait. Enfin, dans votre Ascension glorieuse, nous vous reconnoissons comme le Seigneur des cieux; disons mieux, comme le Seigneur de toutes les créatures, non-seulement insensibles, mais encore raisonnables et intelligentes, puisqu'il n'y en a aucune qui n'ait voulu contribuer à l'honneur de votre triomphe. Jetons les yeux vers le ciel, nous y verrons une troupe innombrable d'esprits bienheureux qui viennent au-devant de vous; portons nos regards sur la terre, nous y verrons tout ce qu'il y a de plus grand au monde, la sacrée Vierge Marie, les Apôtres et les Disciples qui vous conduisent des yeux. Ici, M. F., ne nous bornons pas à une admiration stérile. Elle doit être accompagnée d'amour, de joie, de bénédictions, d'actions de grâces, de louanges, de complaisance pour ce divin Libérateur. Il faut que nous prenions part à son bonheur; que nous nous réjouissions de le voir assis à la droite de son Père; que nous lui disions avec les Anges (1): *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem et benedictionem.* Divin Sauveur, Agneau immortel, et la victime qui a été immolée pour le salut de tout le monde, il est bien juste que toutes les créatures reconnoissent votre divinité, qu'elles redoutent

(1) Apoc. 5. v. 12.

votre puissance, qu'elles adorent votre sagesse, qu'elles se soumettent à votre empire, qu'elles chantent vos victoires et vos conquêtes, qu'elles honorent par des hymnes éternels votre mort, votre résurrection glorieuse, et votre entrée triomphante dans le ciel. Jouissez, adorable Sauveur, du fruit de vos travaux et de la récompense de vos peines; goûtez en repos les délices immortelles qui vous ont coûté tant d'amertume; mais que la splendeur de votre félicité ne vous fasse pas oublier que nous sommes encore misérables, et dans le sein de votre Père, souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous avez laissé de pauvres orphelins sur la terre.

Les fruits que nous devons tirer de la célébration de cette fête, sont, 1.° de regarder la terre comme un lieu d'exil, et d'en détacher entièrement nos cœurs.

Si nous voulons monter avec J. C. dans le ciel, il faut que nous ayons un souverain mépris et un dégoût parfait pour toutes les choses de la terre; que nous détachions entièrement nos cœurs des biens, des plaisirs et des honneurs de ce monde. C'est dans cette occasion, plus que dans toute autre, que nous devons nous régler sur cet enseignement du disciple bien-aimé (1): N'aimez point le monde ni les choses qui sont dans le monde, *nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.* Et sur cet autre du Prophète-Roi (2): Enfans des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité, et rechercherez-vous le mensonge ? *Filii hominum, usquè quo gravi*

(1) 1. Joan. 2. v. 15. (2) Ps. 4. v. 3.

corde? ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium? Ayons, dit S. Léon (1), les yeux toujours élevés vers ce lieu sublime où est Jésus-Christ; ne souffrons pas que le désir des choses du monde emporte et rabaisse nos cœurs vers la terre; que des biens périssables et passagers ne nous occupent point, nous qui sommes destinés à des biens éternels; mais coulons de telle sorte nos jours, que nous ne perdions jamais de vue que nous vivons ici-bas comme des étrangers qui soupirent sans cesse après la céleste patrie.

2.° Au récit de toutes les merveilles arrivées à l'Ascension du Fils de Dieu, nous devons être dans le même état qu'étoient les disciples de Notre-Seigneur, quand ils le virent monter au ciel. Car, bien qu'ils l'eussent perdu de vue, ils demeurèrent les yeux élevés, les sentimens confus, interdits de paroles, et plus accablés dans l'impuissance de le suivre, que pressés du désir de le rappeler. Certes, il n'y a sans doute personne parmi nous, qui, par des mouvemens secrets, ne s'élève de la terre vers le ciel pour y suivre le Sauveur triomphant, et qui ne voulût être participant de sa gloire. Ces sentimens sont justes et conformes à ceux de l'Evangile; nous devons souhaiter le ciel, et nous avons droit d'y prétendre; mais pour y parvenir, il faut commencer à nous élever tandis que nous sommes sur la terre, et voici comment: il y a deux sortes d'élévations, une qu'on peut nommer *élévation de lieu*, lorsque nos ames, quittant cette demeure terrestre, seront élevées

(1) Serm. 72. in Asc. 2.

au-dessus du ciel empirée, comme nos corps le seront après la résurrection générale. L'autre est une *élévation de cœur*, lorsque par l'amour nous nous séparons des choses viles, abjectes et corruptibles, et que nous portons nos désirs vers les objets éternels ; et cette seconde élévation est la voie, le mérite et le moyen d'obtenir la première.

Ce seroit se tromper bien grossièrement que de prétendre aller au ciel par une autre voie que celle que J. C. a tenue, savoir, celle de la mortification, des humiliations et des souffrances. Il n'y a point deux chemins pour y arriver, un pour J. C. et un pour nous. Il n'y en a qu'un, et S. Paul nous apprend (1) que *J. C. nous l'a tracé par la voie de sa chair*, c'est-à-dire, par la vie qu'il a menée dans sa chair mortelle. Cette voie est celle des croix et des humiliations; c'est s'abuser que d'en chercher une autre. Ainsi si nous voulons avoir part au bonheur de J. C., il faut nécessairement participer ici-bas à ses souffrances; si nous voulons être grands dans le ciel avec lui, il faut nous humilier et nous anéantir sur la terre comme lui.

Cette obligation de souffrir et de s'abaisser pour être élevé avec J. C., est expressément marquée et établie dans l'Ecriture et dans les saints Pères. J. C. lui-même dit à ses Apôtres (2): Je vous dis en vérité, si vous ne devenez semblables à de petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux, *amen dico vobis, nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* Celui qui

(1) Hebr. 10. v. 20. (2) Matth. 18. v. 3.

s'abaisse sera élevé (1) : *qui se humiliat, exaltabitur.* J. C., dit S. Augustin (2), est maintenant élevé dans le ciel : voulez-vous être élevé où il est élevé? abaissez-vous où il s'est abaissé. Voulez-vous parvenir au comble de l'honneur, marchez par l'humilité, *ambula per humilitatem, ut pervenias ad æternitatem.*

4.° J. C. ordonna à ses Apôtres, avant de monter au ciel, de ne point partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père. Saint Chrysostôme demande (3) pourquoi, dans le temps que le Sauveur étoit encore avec ses disciples, le Saint-Esprit ne descendit point sur eux? C'est, répond le S. Docteur, qu'il falloit qu'ils désirassent ce qui leur avoit été promis, et qu'ils se préparassent à une si grande grâce. J. C., avant son Ascension glorieuse, auroit pu, en exécutant ses promesses, combler leurs vœux; mais non, il les laisse languir dix jours dans la retraite, dans les veilles et les soupirs. Ils attendent, ils ont les yeux levés au ciel, ils regardent si le secours qu'ils espèrent ne se hâte pas de venir. Ah! M. F., si nous connoissions comme les Apôtres le don de Dieu, quel est cet Esprit que J. C. a promis aux vrais Fidèles, combien ce don est précieux, quelles instances ne ferions-nous point pour l'obtenir!

Cet excellent don n'est pas seulement la grâce sanctifiante et la charité, mais c'est la propre substance de l'Esprit de Dieu qui vient dans les cœurs bien préparés, non-seulement par son opération,

(1) Luc 14. v. 11.
(2) Serm. 123. n. 3o.
(3) In Act. Apost.

mais encore substantiellement et par la présence de sa majesté; non pour leur rendre une courte visite, selon l'expression de S. Augustin, *non visitator subitus;* mais pour demeurer éternellement avec eux et les consoler, *sed consolator perpetuus et cohabitator æternus.* Privilége admirable, mais propre de la nouvelle alliance. Les Prophètes, les Patriarches, dit S. Cyrille, n'ont jamais possédé le S. Esprit en substance, quoiqu'ils aient ressenti ses opérations; il n'est que les Chrétiens qui, par cette réception glorieuse, sont appelés et sont effectivement les enfans de Dieu, puisqu'ils reçoivent la communication de la nature divine, comme parle S. Pierre (1), en recevant le S. Esprit, et par cette communication deviennent, en quelque manière, des dieux, *divinæ consortes naturæ..... ego dixi : Dii estis* (2). Peut-on imaginer une adoption plus parfaite? et n'est-il pas inconcevable que les Chrétiens n'apportent aucune préparation pour se procurer tant de gloire, et qu'ils dégradent leur élévation par un attachement honteux aux plaisirs et aux biens d'ici-bas?

Pour recevoir le S. Esprit comme les Apôtres, il faut s'y préparer par la retraite, la prière, les saintes lectures et la pratique de la charité.

La première disposition pour recevoir le S. Esprit, c'est de se dépouiller de l'esprit du monde. J. C. le dit expressément à ses Apôtres, lorsqu'il leur annonce qu'il leur enverra le S. Esprit. Il leur déclare que le monde ne peut recevoir cet Esprit divin: Je prierai mon Père, dit-il (3), et il vous donnera un

(1) 2. Petr. 1. v. 4.
(2) Ps. 81. v. 6.
(3) Joan. 14. v. 17.

autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, savoir l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere.* Qu'est-ce à dire le monde? C'est-à-dire ceux qui ont l'esprit du monde, ceux qui aiment le monde. Si donc nous voulons que le S. Esprit vienne demeurer en nous, nous devons nous retirer du commerce du monde, vider nos cœurs des affections terrestres, et, dans le port tranquille d'une retraite favorable, lever sans cesse les yeux au ciel, et regarder comme au-dessous de nous, tout ce que le monde estime de plus grand et de plus sublime. Mais hélas! M. F., la plupart d'entre nous, bien loin de se préparer à recevoir l'Esprit de Dieu, par la retraite, la prière, les saintes lectures, la pratique de la charité, veulent toujours vivre dans le tumulte du monde et dans le trouble de leurs passions; et, pleins d'indifférence pour les grâces d'enhaut, ils ne veulent rien faire pour les mériter. Ah! Seigneur, s'il est cependant vrai que vous ne vous communiquiez qu'à ceux qui se préparent à vous recevoir, comment aurons-nous donc part à vos grâces? Nos cœurs que le monde a possédés, que le péché a gâtés, que la passion a corrompus, sont des demeures indignes pour un Esprit si pur. Venez toutefois, Esprit-Saint; préparez vous-même ces cœurs infidèles, animez-les, remplissez-les, et n'y souffrez plus aucun partage. Eteignez dans eux ces flammes étrangères et profanes qui y ont excité tant et de si grands incendies; faites-y succéder des flammes plus pures et plus chastes. Venez enfin pu-

rifier et sanctifier des ames qui ne doivent vivre ici-bas que pour mériter de vous recevoir, afin de vivre éternellement avec vous dans le ciel. *Amen.*

CCXXV. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE LA PENTECÔTE.

Spiritus meus erit in medio vestrûm, nolite timere.

Mon esprit sera au milieu de vous, ne craignez point.

AGG. 2. v. 6.

C'EST, M. F., dans l'auguste fête de la Pentecôte que cette promesse du Seigneur s'est accomplie. Fête célèbre dans l'ancien Testament par la publication de la loi de Moïse. Fête bien plus célèbre et plus féconde en merveilles dans le Christianisme par la publication de la loi de grâce, et par la descente du Saint-Esprit sur les disciples de J. C. Pour nous en convaincre, remarquons les convenances et les rapports qu'il y a entre l'établissement de l'ancienne et de la nouvelle loi, et les différences qui les distinguent l'une de l'autre. Les rapports qu'il y a entre ces deux lois sont qu'elles ont toutes deux Dieu pour auteur; que comme l'ancienne alliance fut faite et confirmée cinquante jours après que Dieu eut fait sortir son peuple de l'Egypte, et que ce peuple eut célébré la Pâque en mangeant l'agneau pascal : la loi nouvelle a été donnée cinquante jours après que J. C., le vrai Agneau sans tache, a été immolé, et que, par la vertu de sa mort et de sa résurrection,

résurrection, il a retiré son peuple des ombres de la mort et du péché ; que comme la loi ancienne a été gravée sur les tables par le doigt de Dieu, c'est-à-dire, par le Saint-Esprit, que l'Ecriture appelle *le doigt de Dieu*, ainsi la loi nouvelle a été gravée par le Saint-Esprit; que comme Dieu donna la loi ancienne au milieu des foudres, des tonnerres et des éclairs qui marquoient sa présence et sa majesté, de même, quand il a donné la loi nouvelle, il se fit un grand bruit comme d'un vent impétueux qui venoit du ciel.

Mais les différences de ces deux alliances sont bien plus frappantes : Moïse, qui n'est que serviteur, est médiateur de la première; J. C., qui est le Fils de Dieu, est le médiateur de la seconde. Dans la première, Dieu fait éclater une majesté terrible qui jette les Israélites dans l'épouvante et la consternation ; dans la seconde, il ne signale que sa bonté et sa miséricorde. Dans la première, Dieu ordonne à Moïse de défendre au peuple, sous peine de la vie, d'approcher de la montagne où sa majesté paroissoit; dans la seconde, il se communique lui-même aux hommes, il descend dans leur cœur, et il les comble de joie et de consolation par sa présence. La première n'a été scellée et confirmée que par le sang des boucs et des taureaux, la seconde l'a été par le sang adorable du Fils de Dieu même. Enfin la première loi n'a été écrite que sur les tables de pierre, au lieu que la seconde a été gravée dans le cœur même des hommes. En effet, dit S. Bernard (1),

(1) In fest. Pentec. serm. 2. init.

c'est au jour de la Pentecôte que les cieux ont fait découler sur la terre une pluie abondante, *hodiè cœli distillaverunt à facie Dei Israel, et pluvia voluntaria segregata est hæreditati Christi.* Le Dieu d'Israel l'avoit promise à son héritage, cette rosée salutaire; elle est enfin envoyée aux hommes par le ministère du S. Esprit. Cet Esprit invisible de Dieu s'est rendu visible aux Apôtres sous la forme du feu, dont le propre est d'éclairer et d'échauffer, pour marquer les effets qu'il produit dans ceux à qui il se communique. Or, M. F., la même effusion qui se fit avec tant d'éclat au jour de la Pentecôte, se renouvelle encore tous les jours dans le secret des cœurs, jusqu'à la fin des siècles; nous pouvons tous avoir part à ce bonheur. Il est donc pour nous de la dernière importance de connoître la nature et l'auteur de ce grand miracle, et ce qu'il demande de nous pour descendre dans nos cœurs et y établir sa demeure.

J. C., avant de monter au ciel, avoit promis à ses Apôtres que dès qu'il seroit rentré dans le sein de son Père, il leur enverroit l'Esprit-Saint pour les consoler de cette séparation (1): Je ne vous laisserai pas orphelins, mais je vous enverrai l'Esprit de mon Père, pour être votre soutien et votre consolation, *non reliquam vos orphanos, sed mittam spiritum Patris.* En attendant restez à Jérusalem. Jean a donné le baptême de l'eau, dans peu de jours vous recevrez le baptême de l'Esprit-Saint (2): *Baptizabimini in Spiritu Sancto non post multos hos dies.* En consé-

(1) Joan. 14. v. 18. (2) Act. 1. v. 5.

quence de cette promesse, les Apôtres, de concert avec Marie, mère de Jésus, et les autres femmes pieuses, s'assemblèrent dans le Cénacle, pour attendre ce grand événement; là, dans le sein du recueillement le plus intérieur et de la prière la plus ardente, ils se préparoient à recevoir les dons du Ciel. Dix jours à peine étoient écoulés, qu'ils sentirent l'heureux effet des promesses divines. Il se fit tout-à-coup un bruit éclatant qui venoit du ciel, semblable à un coup de vent impétueux, et toute la maison où ils faisoient leur demeure en fut remplie; au même moment il parut à leurs yeux comme des langues de feu dispersées qui vinrent se mettre sur chacun d'eux. Ce fut alors que le S. Esprit descendit sur eux : ils en furent non-seulement éclairés, touchés, inspirés, mais remplis, et ils parlèrent aussitôt toutes sortes de langues. Des Juifs de toutes les nations du monde, que la providence de Dieu avoit assemblés à Jérusalem à l'occasion de la solennité de Pentecôte, ayant entendu ce grand bruit de la descente du S. Esprit, s'assemblèrent en grand nombre autour de la maison où étoient les Apôtres.

Surpris et effrayés de ce que chacun d'eux les entendoit parler en sa langue: Comment, s'écrièrent-ils! ces hommes qui parlent ne sont-ils pas de Galilée? Et comment les entendons-nous parler la langue de nos pays? Parthes, Mèdes, Elamites, habitans de Mésopotamie, de la Capadoce, du Pont, de l'Asie, et de beaucoup d'autres endroits, nous les entendons tous parler, chacun en notre langue, des merveilles de Dieu? Alors Pierre élevant

la voix: « Ecoutez-moi, habitans de Jérusalem, » leur dit-il; voici l'accomplissement de la pro- » phétie de Joel (1); dans les premiers jours de » salut, dit le Seigneur, je répandrai sur toute chair » mon divin Esprit, *effundam de Spiritu meo super* » *omnem carnem.* Vos fils et vos filles en seront » remplis et annonceront des oracles; on verra des » signes éclatans dans le ciel et sur la terre, avant » que le grand jour du Seigneur arrive; alors qui- » conque invoquera son saint nom sera sauvé. » Peuple d'Israel, vous avez mis à mort Jésus de » Nazareth, homme puissant en œuvres et en paroles; » Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, nous en » sommes les témoins, et c'est lui qui, du sein de » sa gloire, a opéré le prodige que vous voyez: faites » donc pénitence, afin que vous soyez baptisés au » nom de Jésus ressuscité, et que, comme nous, » vous receviez la plénitude de son Esprit (1), *et* » *baptizetur unusquisque vestrûm in nomine Jesu,* » *et accipietis donum Spiritûs Sancti.* Car il vous » est promis à vous et à vos enfans, de même qu'à » nous et à tous ceux qui se rendront dignes des » dons de Dieu, *vobis enim est promissio et filiis* » *vestris.* » Touchés de ce discours et frappés d'un prodige aussi merveilleux, trois mille personnes se convertirent, reconnurent la divinité de J. C., et furent baptisées en son nom, *baptizati sunt circiter tria millia.*

Telle est, M. F., l'histoire de la descente du S. Esprit. S. Léon, expliquant les circonstances

(1) Act. 2. v. 17. (2) Act. 2. v. 38. et seqq.

de ce mystère, remarque (1), 1.° que le vent impétueux qui s'éleva ne remplit que le Cénacle, que le S. Esprit ne descendit que sur les six-vingts disciples réunis ensemble, pour faire entendre que ce divin Esprit ne seroit communiqué dans la suite qu'à l'Eglise et aux membres qui en feroient partie, et qu'il ne se trouveroit que dans elle; et qu'ainsi il seroit nécessaire que tous ceux qui voudroient avoir part à ses grâces, s'unissent à cette société pour vivre et mourir dans son sein, n'y ayant, comme dit S. Augustin (2), que le corps de J. C. qui puisse vivre de l'Esprit de J. C.

2.° Il ne faut pas croire que la substance du S. Esprit ait été réellement dans les langues de feu qui furent aperçues par les sens. Ce symbole marquoit que l'Esprit-Saint seroit le principe de toutes les paroles des disciples; qu'ils ne parleroient que par lui, en lui, et autant qu'il les feroit parler; car, selon la promesse de J. C., ce n'étoient pas eux qui devoient parler devant les rois et les juges, mais c'étoit l'Esprit-Saint qui devoit parler en eux et par eux. Pourquoi, dit S. Bernard (3), l'Esprit-Saint vint-il sur les Apôtres en forme de langue de feu? Afin, poursuit ce Père, qu'ils parlassent les langues de toutes les nations, qu'ils proférassent des paroles toutes de feu, et qu'une loi toute de feu fût publiée par des langues de feu. 3.° Le feu se reposa sur les disciples, *seditque*, pour marquer que le S. Esprit ne leur fut pas donné seulement

(1) Serm. 73. in Pentec.
(2) Tract. 16. in Joan.
(3) Serm. 2. in Pent. n. 2.

pour quelque temps, mais qu'il descendit sur eux pour y demeurer toujours, suivant ces paroles du Sauveur (1): Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous. 4.° Enfin ce feu s'arrêta sur chacune des personnes qui composoient l'assemblée, *supra singulos eorum*, et par conséquent non-seulement sur les Apôtres ou sur les autres disciples qui devoient avoir part au ministère de la prédication, mais encore sur les autres qui devoient demeurer simples Fidèles, et même sur les saintes femmes que J. C. n'a pas admises aux fonctions sacrées.

Ce n'est pas du jour de la Pentecôte seulement, dit S. Léon (2), que le S. Esprit a commencé à habiter parmi les Saints, mais c'est alors qu'il a été envoyé à l'Eglise pour la sanctifier, la gouverner, l'éclairer et l'enseigner jusqu'à la fin; c'est alors qu'il a allumé dans le cœur des serviteurs de Dieu les flammes d'une charité plus ardente, et qu'il leur a communiqué des grâces plus abondantes. Ils furent tous remplis du S. Esprit, dit le texte sacré (3), *repleti sunt omnes Spiritu Sancto*. Tous, *omnes*, non les seuls Apôtres, mais tous les disciples qui étoient là, hommes et femmes, chacun selon la mesure qui lui étoit nécessaire pour ses fonctions: les Apôtres, pour porter l'Evangile dans tout le monde, pour fonder et gouverner l'Eglise; les autres pour mener une vie très-pure et très-parfaite, pour rendre témoignage à J. C. dans l'occasion, et pour coopérer à l'établissement de la Religion et au salut

(1) Joan. 14. v. 16.
(2) Serm. 75. in Pent.
(3) Act. 2. v. 4.

du monde, selon leurs dons et en la manière qui convenoit à leur état.

On peut considérer le changement miraculeux que le S. Esprit opéra dans les Apôtres, dans trois choses : 1.° dans leur esprit, par les lumières dont il les éclaira ; 2.° dans leur cœur, par les sentimens, les mouvemens, les affections et les dispositions qu'il y produisit; 3.° par la sainteté, la force et le courage dont il les remplit. Mais pour bien comprendre la merveille de tous ces changemens, il faut se représenter quels étoient les Apôtres avant la descente du S. Esprit; ils étoient presque tous grossiers, charnels, terrestres, sans éducation, sans étude, sans capacité, sans littérature, et par conséquent presque sans lumières. J. C. les avoit instruits pendant quelques années des mystères que nous adorons et des règles de morale que nous devons suivre; mais pour l'ordinaire, ils n'avoient rien compris dans ce qu'il leur avoit enseigné, ou ils ne l'avoient compris qu'obscurément et imparfaitement; en sorte qu'ils n'en avoient que des idées bien légères et bien confuses, et qu'une connoissance fort superficielle. Cela paroît clairement dans l'Evangile qui répète souvent et en divers endroits, que les disciples de Jésus ne comprenoient rien à ce qu'il leur disoit (1) : *ipsi nihil horum intellexerunt.*

Le Sauveur avoit un peu diminué l'ignorance et la grossièreté des Apôtres durant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, dans les apparitions qu'il leur fit; il leur avoit donné des instructions

(1) Luc 18. v. 34.

plus précises et plus nettes; mais ils les avoit laissés encore fort imparfaits dans leurs connoissances. La plénitude et la perfection de la science leur fut donnée par le S. Esprit, selon que J. C. leur avoit dit lui-même que cet esprit consolateur leur enseigneroit toute vérité (1): *Docebit vos omnem veritatem.* L'Esprit de Dieu ouvrit parfaitement leurs yeux, il leur éclaira l'esprit de ses plus vives lumières; il leur fit parfaitement comprendre tout ce que Jésus-Christ leur avoit enseigné; il les fit entrer dans la vérité; il les remplit de ses connoissances les plus pures, en sorte qu'il les rendit, pour tous les siècles, les lumières du monde, les docteurs et les maîtres de tous les hommes. Leur science divine est encore subsistante, subsistera jusqu'à la consommation du monde; c'est dans elle que l'Eglise a toujours puisé et puisera toujours, comme dans des sources très-pures et remplies par le Saint-Esprit même, la doctrine céleste qu'elle a enseignée et qu'elle enseignera jusqu'à la fin des siècles. C'est dans leur école qu'ont été instruits tous les SS. Pères, ces hommes d'un esprit si élevé, d'une science si profonde, d'une érudition si vaste et d'un mérite si rare, qui ont enlevé ceux qui les ont écoutés ou qui ont lu leurs écrits.

Les changemens que l'Esprit-Saint fit dans le cœur et dans la vie des Apôtres, ne sont pas moins merveilleux; il faut les joindre ensemble, parce que l'un est l'effet de l'autre. Il est vrai que les Apôtres, avant la descente du Saint-Esprit, avoient tout quitté

(1) Joan. 16. v. 13.

pour suivre Jésus-Christ ; ils étoient affranchis de toute avarice et des vices grossiers ; mais ils avoient encore beaucoup d'imperfections ; on voyoit en eux de l'ambition et de l'envie ; ils disputoient de la primauté ; ils étoient poussés d'un zèle amer ; ils présumoient de leurs forces, c'étoient des hommes droits, sincères, mais imparfaits, foibles et sujets à toutes les infirmités humaines; mais l'Esprit-Saint ne fut pas plutôt descendu sur eux, qu'il changea divinement leurs affections, leurs mouvemens ; il leur fit aimer ce qu'ils avoient haï, et haïr ce qu'ils avoient aimé; il créa en eux des sentimens, des mouvemens et des penchans tout nouveaux et entièrement contraires à ceux de la nature corrompue. Dès-lors ils méprisèrent les honneurs, les richesses et les plaisirs; ils estimèrent les humiliations, la pauvreté, les souffrances ; on ne vit plus en eux ni jalousie, ni ambition, ni disputes ; de là le changement prodigieux et ineffable qu'on vit tout d'un coup dans leur conduite au moment qu'ils furent remplis du Saint-Esprit ; le feu divin survenant en eux, dit S. Bernard (1), et y trouvant des demeures pures, fit dans leur cœur une riche et abondante effusion de ses dons et de ses grâces ; il changea toutes leurs affections en un amour tout spirituel, en sorte qu'un amour fort comme la mort ayant été allumé dans eux, les mit au-dessus de toute timidité, et les détermina à tout faire, à tout entreprendre, et à tout souffrir pour Jésus-Christ.

Or, M. F., le prodige qui s'opéra le jour de la

(1) Serm. 5. in Ascens.

Pentecôte, en faveur des Apôtres, se renouvelle encore tous les jours en faveur des Fidèles, non point avec cet éclat extérieur, ce spectacle frappant et sensible, mais d'une manière intérieure, également efficace; et ce que S. Pierre disoit aux Israélites, on nous le dit encore à nous-mêmes; la promesse nous regarde tous; l'Esprit-Saint descendra sur vous si vous êtes disposés à le recevoir : *Accipietis donum Spiritûs Sancti.* Or, M. F., voulez-vous reconnoître, à des marques certaines et infaillibles, si vous avez reçu ce divin Esprit? Jugez-en par les caractères sacrés qu'il renferme, et par les effets salutaires qu'il produit dans ceux à qui il se communique.

L'Esprit-Saint est un Esprit de lumières; êtes-vous véritablement détrompés des faux biens de ce monde? Connoissez-vous le vide et le néant des choses humaines? Etes-vous bien convaincus que les trésors de la terre ne sont que des biens périssables; les honneurs, que vaine fumée; les plaisirs, que séduction et danger? Avez-vous l'intelligence de ces sublimes vérités : *Heureux les pauvres d'esprit, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, etc.?*

L'Esprit-Saint est un esprit de force; êtes-vous armés contre le respect humain et toutes les complaisances mondaines? Etes-vous, dans l'occasion, en état de vous vaincre vous-mêmes, de vous faire cette violence qui ravit le ciel, de remporter sur vous et sur vos penchans de glorieuses victoires, quoi qu'il en coûte à la nature? Etes-vous prêts à répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour la Foi?

Enfin, l'Esprit-Saint est un Esprit d'amour; l'avez-vous reçu ce feu céleste, ces divines ardeurs? Et comment l'auriez-vous reçu? Hélas! dans vous tout est froid, tout est languissant. Peu d'amour pour Dieu, peu de ferveur dans son service, peu de zèle pour les intérêts de sa gloire, peu de désirs, encore moins de soin de votre perfection!

Que faut-il donc faire pour recevoir le Saint-Esprit?

Il faut l'attirer en soi par des désirs ardens, de ferventes prières, et la digne réception des sacremens.

L'Esprit de Dieu ne se communique qu'à ceux qui l'attirent dans leurs cœurs par l'empressement et la vivacité de leurs désirs; qui ne soupirent qu'après lui, qui lui adressent à cet effet les prières les plus ferventes, et qui se préparent à recevoir dignement les sacremens, dégageant leur cœur de toutes les affections terrestres, afin que l'onction de ce divin Esprit se répande universellement dans toutes les facultés de leurs ames, et même sur leurs corps; en sorte que leurs ames et que leurs corps n'agissent, dans toutes les fonctions de leur ministère, que par les impressions et la puissance du St.-Esprit. Telle est, M. F., la manière dont Dieu veut que nous attendions l'infusion de ses grâces; si nous n'avons un cœur qui veille, qui s'empresse, qui soupire, et qui, par l'ardeur de ses désirs, aille au-devant de son Dieu; un cœur qui dise incessamment avec David (1): Seigneur, mon ame brûle de recevoir

(1) Ps. 41. v. 1.

votre divin Esprit, avec la même ardeur qui consume un cerf altéré et blessé. Quand sera-ce que, prévenant l'arrivée de ce Dieu fort et de ce Dieu puissant, je pourrai sortir de moi-même et paroître en sa présence, *quandò veniam et apparebo?* Si, dis-je, nous ne sommes pas dans ces dispositions, et si nous avons un cœur froid, pesant et insensible, n'espérons pas de recevoir le Saint-Esprit, ni de ressentir les salutaires effets de sa visite.

1.° Nous devons adorer et prier le Saint-Esprit en cette fête, parce qu'il est Dieu, et lui rendre, en cette qualité, nos devoirs et nos hommages. « Nous » croyons au Saint-Esprit, disent les Pères du se- » cond Concile œcuménique tenu à Constanti- » nople, nous croyons au Saint-Esprit, Seigneur, » vivifiant, qui procède du Père et du Fils, que » l'on adore et que l'on glorifie avec le Père et le » Fils, qui nous a parlé par l'organe des Prophètes.» Voici les autorités sur lesquelles est établie la divinité du Saint-Esprit.

Ananie ayant fait une fausse déclaration aux Apôtres, S. Pierre lui dit (1) : Comment Satan a-t-il tenté votre cœur au point de vous engager à mentir au Saint-Esprit? Ce n'est point aux hommes que vous en avez imposé, mais à Dieu, *non es mentitus hominibus, sed Deo.* C'est le même Dieu, dit saint Paul (2), qui opère toutes choses, et c'est le même Esprit qui les distribue selon sa volonté. On baptise au nom du Saint-Esprit, comme au nom du Père

(1) Act. 5. v. 4. (2) 1. Cor. 12. v. 6. 11.

et du Fils, et S. Jean nous assure (1) que le Saint-Esprit ne fait qu'un avec le Père et le Fils.

2.° Nous devons lui demander qu'il nous remplisse de lumière, de force et d'amour, pour pratiquer la loi de Dieu, et surmonter toutes les tentations.

Puisque nous sommes des aveugles en ce qui regarde surtout l'affaire de notre salut, nous avons besoin d'être éclairés. Puisque nous sommes la foiblesse même, incapables, par nos propres forces, de pratiquer la moindre vertu, ou de résister à la plus petite tentation, nous avons besoin d'être remplis de force. Enfin, puisque l'amour de Dieu n'est point le principe de nos actions, nous avons besoin que nos cœurs soient embrasés du feu sacré de la charité. Adressons-nous, pour cela, au Saint-Esprit; prions-le qu'il se communique à nous avec tous ses dons; qu'il nous éclaire, qu'il nous fortifie et nous embrase de l'amour divin.

O Esprit saint et tout-puissant! daignez descendre dans nos cœurs rebelles, et rendez-vous plus fort, pour les sanctifier, que n'est l'esprit du monde pour les corrompre. Changez nos cœurs de pierre, et donnez-nous des cœurs de chair qui soient doux et flexibles aux mouvemens et aux impressions de votre grâce. Divin consolateur des ames, souffle adorable du Père et du Fils, source inépuisable de lumière, fournaise ardente d'amour, Esprit de vérité et de sainteté, de charité, de douceur, de paix et de concorde, descendez sur nous; venez affermir les foibles,

(1) 1. Joan. 5. v. 7.

encourager les lâches, rassurer les timides, soumettre les rebelles, amollir les endurcis, réjouir les tristes, consoler les affligés. Nous ne vous demandons pas que vous nous accordiez, comme aux Apôtres, la puissance de faire des miracles; nous vous demandons seulement que vous formiez en nous la vraie justice et la vraie sainteté qui ne peut venir que de vous. Nous vous demandons seulement que vous prépariez vous-même nos cœurs pour vous servir de demeure, afin qu'après avoir eu le bonheur de vous recevoir avec tous vos dons ici-bas, nous vous possédions pendant l'éternité dans le séjour de votre gloire. *Amen.*

CCXXVI. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ.

Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii, et Spiritûs Sancti.

Allez, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

MATTH. 28. v. 19.

VOILA, M. F., la fin de la mission des Apôtres et de l'Homme-Dieu; c'est pour faire connoître à toutes les nations de la terre le Dieu jusqu'alors inconnu, un dans sa nature, et trois en personnes; voilà le premier objet de notre Foi, et par là même de notre culte. C'est donc pour nous instruire et nous édifier tout ensemble, que l'Eglise propose en cette fête un même Dieu en trois personnes, infini dans

ses perfections, immense dans son étendue, éternel dans sa durée; non pour en faire le sujet de nos raisonnemens, mais l'objet de notre soumission et de notre Foi. En effet, quelle présomption de vouloir comprendre celui dont la grandeur est plus vaste que l'univers! quelle témérité de vouloir pénétrer des secrets plus cachés que le fond des abîmes, et atteindre au trône d'un Dieu qui est plus élevé que les cieux! Ah! si un seul rayon de sa gloire, communiqué à Moïse, éblouit tout un peuple; si les suprêmes Intelligences ne peuvent en supporter l'éclat, qui de nous osera porter ses foibles regards sur un Dieu dont la majesté accable celui qui osera entrer dans ses secrets? Mais autant qu'il est impossible à l'homme de connoître ce que les trois adorables personnes sont en elles-mêmes, autant lui est-il nécessaire de savoir ce qu'elles ont fait en sa faveur, pour qu'il puisse leur rendre le juste tribut de sa reconnoissance. Instruisez-vous donc, et écoutez aujourd'hui les bienfaits que vous avez reçus de chaque personne en particulier, et apprenez quelle doit être votre reconnoissance.

Un Dieu, un seul Dieu qui est le Seigneur, voilà le fond de la Religion ancienne. Mais l'Evangile, dans la plénitude de sa lumière, nous a montré dans l'Etre divin, toujours un et indivisible, un Père Dieu, un Fils Dieu, un Saint-Esprit Dieu; trois personnes en Dieu, mais non pas trois Dieux; trois personnes, dont chacune est le Seigneur; mais non pas trois Seigneurs; trois personnes toutes-puissantes et éternelles, mais non pas trois Tout-Puissants et trois Eternels; non pas trois noms de Dieu seule-

ment, mais trois personnes en Dieu, inséparables l'une de l'autre, et en même temps réellement distinctes. Une même divinité, une même essence, une même substance. Je crois un Dieu. Je crois un Père, un Fils, un St-Esprit : le Père parfait, le Fils parfait, le Saint-Esprit parfait : et cela ne fait qu'une même chose souveraine, immense, éternelle, parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles, à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un même culte, une même adoration. Au-dehors une même action indivisible, et dès-là un même Créateur, un seul Seigneur de toutes choses. Au-dedans des relations réciproques, mais différentes. Le Père engendre et n'est pas engendré; le Fils est engendré et n'engendre pas; le Saint-Esprit est produit du Père et du Fils, et il ne produit pas : il reçoit du Père, il reçoit du Fils; il est l'esprit du Père et du Fils, et il n'est pas engendré. Voilà ce que nous enseigne la Foi, ce que nous apprend la révélation, et ce que nous avons établi au commencement de cet ouvrage, en expliquant le premier article du symbole (**).

De tous les mystères de la Religion chrétienne, il n'en est point de plus incompréhensible à l'homme que celui de la Trinité. Nous ne concevons dans ce mystère autre chose, sinon que nous n'y concevons rien. C'est pourquoi les prophètes, qui en ont eu les premières révélations, lui ont toujours donné ce caractère; nous le représentant, tantôt comme une lumière inaccessible, tantôt comme une obscurité

(**) Voyez les IV et V. discours, tome I.

impénétrable,

impénétrable, tantôt comme un abîme sans fond, pour nous signifier que la Trinité des personnes divines est le grand mystère de l'incompréhensibilité de Dieu. D'où il suit que nous ne pouvons davantage exalter de notre part, ni plus relever le souverain être de Dieu, que par la croyance de cette ineffable Trinité. Plus il nous en coûte pour réduire notre orgueilleuse raison sur ce point, plus il y a de gloire pour Dieu et de mérite pour nous. C'est ainsi que nous l'avons confessé dans notre baptême; c'est au nom de l'adorable Trinité que nous y avons reçu le caractère de Chrétien; c'est, dis-je, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; caractère glorieux, titre de distinction qui nous relève, sans que nous l'ayons mérité, au-dessus de tant de nations infidèles.

Qu'y avoit-il en effet, Seigneur, en nous, qui fût digne d'une préférence que nous devrions estimer comme le plus grand de tous les bienfaits? Qu'y avez-vous trouvé qui vous engageât à nous prévenir de tant d'autres grâces? Mais nous, Seigneur, tout ne nous engage-t-il pas, en vous rendant l'hommage de nos esprits par la Foi, de vous rendre encore l'hommage de nos cœurs par l'amour? Tout ce vaste univers que nous apercevons, tout ce que nous voyons au-dessus, au-dessous et autour de nous, nous annonce vos grandeurs et vos bienfaits; que dis-je? vous nous avez tirés du néant, et vous nous avez créés à votre image; tout ce que nous avons, nous ne l'avons que de vous, et tout ce que nous sommes, nous ne le sommes que par vous; vous nous avez donné une ame spirituelle, et cette ame,

par les trois puissances qui lui sont propres, a une ressemblance particulière avec cette auguste Trinité de personnes que nous reconnoissons et que nous adorons dans ce mystère; à quel autre que vous, Seigneur, les doit-elle consacrer, ces trois mêmes puissances, puisqu'elle ne les a reçues que de vous? A qui doit-elle penser qu'à vous? Qui doit-elle s'appliquer à connoître que vous? Qui doit-elle aimer que vous? Je ne dis pas assez: à quel autre que vous doit-elle se consacrer elle-même toute entière, puisqu'elle est sortie toute entière de votre sein, et qu'elle vous est, par conséquent, redevable de tout son être?

Mais quels devoirs devons-nous rendre particulièrement au Père? Nous devons le remercier du bienfait de la création. Les saints Pères et les Théologiens attribuent la création de l'homme à la toute-puissance du Père; non que le Fils et le Saint-Esprit ne soient tout-puissans et créateurs, mais parce que le Père est le principe de toutes choses, même des personnes divines, et que la toute-puissance est nécessairement principe. Or, M. F., pour bien comprendre la grandeur du bienfait de la création, examinons ce que nous serions si nous étions encore dans le néant. Est-il rien de plus affreux que le néant? Est-il un état plus triste, à la damnation près, que celui de n'être pas du tout? ne faut-il pas avoir mis le comble à son iniquité, le sceau à sa réprobation, pour croire ou pour souhaiter le néant, comme tant de scélérats qui ne craignent ou n'espèrent plus rien après cette vie? L'être est le fondement de tout bien, le néant en est la privation :

fut-il donc jamais, si vous en exceptez la damnation éternelle, un plus grand mal que le néant?

Or, qui nous a tirés du néant? qui nous a donné l'être et la subsistance? à qui attribuerons-nous l'être et l'arrangement de ce vaste univers? de qui tenons-nous l'existence et la vie? est-ce du hasard? Quoi donc! un amas confus d'atômes privés de raison et de sentimens, auroit-il pu former un tout d'une beauté si parfaite, établir dans ses parties cette harmonie admirable? Ah! plutôt reconnoissez la main toute-puissante du Père des lumières qui, après avoir tiré du néant le ciel et la terre, produit la lumière, sépara les ténèbres, tint, ce semble, conseil avec les personnes divines, pour former l'homme à son image et à sa ressemblance (1), *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Paroles mystérieuses, qui prouvent contre les Juifs et les hérétiques, non-seulement la pluralité des personnes avec l'unité de l'essence divine, mais encore la dignité de l'ouvrage et la bonté de Dieu qui, comptant pour peu toutes les créatures qu'il a déjà tirées du néant, semble vouloir épuiser sa puissance, sa sagesse et sa bonté, en faveur de l'homme, qu'il regarde comme son chef-d'œuvre, et qu'il veut établir roi sur tout l'univers; mais, que dis-je? Le Père et le Créateur de toutes choses n'a formé ce grand univers que pour l'homme; les astres ne brillent dans le ciel que pour lui communiquer leur lumière, et la terre ne porte de fruit que pour lui servir d'aliment; il a plus fait encore : à cette ame spi-

(1) Gen. 1. v. 26.

rituelle dont il l'a orné, il a uni un corps; et ce corps mortel et corruptible, sa providence prend soin de le conserver, et fournit sans cesse à son entretien. Or, quelle reconnoissance n'exigent pas des bienfaits si signalés? Ne pas aimer un Dieu si bon, n'est-ce pas la plus noire de toutes les ingratitudes? Quel intérêt avoit-il de nous donner la vie? Eût-il été moins grand, moins puissant, moins Dieu; notre création a-t-elle ajouté à son être quelques rayons de gloire? Non, sans doute, M. F., c'est notre seul bonheur qu'il a envisagé, et pour récompense de ses dons, il ne nous demande que notre amour, que le juste tribut d'une vive reconnoissance; serions-nous assez aveugles, assez insensibles, assez insensés pour le lui refuser?

2.° Nous devons remercier le Fils du bienfait de la rédemption. Pour concevoir ce que J. C. a fait pour nous dans le mystère de la rédemption, rappelons-nous ce que nous étions devenus par le péché, et ce que nous sommes par la grâce. Le péché nous avoit rendus ennemis de Dieu, indignes de ses regards; mais grâces en soient rendues au divin Libérateur qui nous a affranchis de tous ces malheurs; d'ennemis de Dieu nous sommes devenus ses amis, ses enfans; disons encore plus, les cohéritiers de son royaume. Ah! Seigneur, si toute l'étendue et toute la générosité de notre amour suffisent à peine pour reconnoître le bienfait de notre création, qui ne vous a coûté qu'une seule parole, quel transport d'amour ne mérite pas le bienfait de notre rédemption, qui vous a coûté tout votre sang? Eh! quoi donc, M. F., falloit-il que

notre Créateur, notre Rédempteur, versât tout son sang pour nous racheter? Ne suffisoit-il pas qu'il laissât couler une larme? Une larme du Fils de Dieu suffisoit sans doute pour apaiser la justice de son Père irrité; mais ce n'étoit point assez pour la tendresse de son cœur; et il ne nous demande que notre amour pour un si prodigieux amour. Ah! est-il possible qu'il se trouve des cœurs assez durs pour lui refuser un amour si justement dû? Quoi! le Fils de Dieu m'a aimé, devons-nous tous dire, comme le grand Apôtre (1), *dilexit me;* c'est parce qu'il m'a aimé qu'il s'est livré pour moi, *et tradidit semetipsum pro me.* Pour moi, *pro me.* Et je ne me livre pas pour lui! et je ne vis pas pour lui! et je ne pense point à lui! Quel mystère incompréhensible est-ce donc que mon cœur? Abel est égorgé par son frère, Job est couvert de plaies, Joseph est vendu comme un esclave, David est outragé par son fils; ce n'est pas pour me racheter qu'ils ont souffert, et cependant mon cœur, par un mouvement naturel, s'intéresse à leurs disgrâces. C'est pour me racheter que J. C. a été outragé, vendu, couvert de plaies, couronné d'épines; c'est pour moi enfin qu'il a été crucifié, égorgé comme Abel, et mon cœur est insensible, indifférent à tant d'amour! quel prodige inconcevable d'ingratitude et d'endurcissement!

3.° Nous devons remercier le Saint-Esprit du bienfait de la justification. Les bienfaits que nous avons reçus du Saint-Esprit sont sans nombre. Jetons un coup-d'œil sur ceux dont il comble l'Eglise

(1) Gal. 2. v. 20.

en général, et sur ceux que nous en recevons tous les jours en particulier. Comme il est l'ame de l'Eglise, il influe sur ses membres, conformément aux fonctions auxquelles ils sont destinés, et il multiplie ses dons selon la multiplicité de leurs besoins. C'est lui qui éclaire les Prophètes et leur révèle les choses à venir comme si elles étoient présentes; c'est lui qui prête aux Apôtres cette éloquence sublime qui a triomphé de la sagesse des philosophes et de l'éloquence des orateurs profanes; c'est lui qui communique aux docteurs des armes fortes pour terrasser l'hérésie, et dissiper toutes les erreurs; c'est lui qui donne cette foi vive qui transporte les montagnes, et à laquelle rien n'est impossible; c'est lui qui découvre les sens les plus cachés et les plus profonds des divines Ecritures; c'est lui enfin qui décide dans les conciles, et qui parle par l'Eglise.

Mais si l'Esprit-Saint est si libéral envers l'Eglise en général, il ne l'est pas moins envers ses enfans en particulier : c'est lui qui les éclaire dans leurs ténèbres, qui les fortifie dans leurs foiblesses, qui les dirige dans leur conduite, qui les relève dans leurs chutes, qui les humilie par la crainte, qui les affermit par l'espérance, et qui les sanctifie par la charité. Puis donc, M. F., que les bienfaits que nous recevons du Saint-Esprit sont sans nombre, ne s'ensuit-il pas que notre amour doit être sans mesure ? Et comme il n'est point en nous de puissance à laquelle il ne se communique, en est-il aussi aucune que nous ne devions faire servir au témoignage de notre amour et de notre recon-

noissance ? Il éclaire notre entendement, aimons-le de tout notre cœur ; il arrête l'impétuosité de nos passions ; aimons-le de toutes nos forces. Dieu nous le commande : la reconnoissance, cette loi gravée autrefois sur la pierre, vient d'être écrite dans nos cœurs par la charité que le S. Esprit y a répandue (1) : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* Le don de la justification, le plus précieux de tous les dons, nous a faits amis de Dieu, héritiers de Dieu, et nous a unis à Dieu. Tant de faveurs encore une fois ne demandent-elles pas tout notre amour ? Pouvons-nous être insensibles à tant de bienfaits, et refuser à un être si libéral et si bon tous les sentimens de reconnoissance dont nous sommes capables ?

4.° Puisqu'en qualité de chrétiens nous sommes entrés en société avec toute la sainte Trinité ; société avec le Père, dont nous sommes devenus les enfans ; société avec le Fils, dont nous sommes les membres ; société avec le Saint-Esprit, dont nous sommes devenus les temples ; nous devons renouveler souvent notre consécration à ces trois adorables personnes ; nous devons consacrer tous les momens de notre vie à la gloire du Père, par une humble soumission à ses volontés adorables ; à la gloire du Fils, par une entière conformité à ses divins exemples ; à la gloire du Saint-Esprit, par une fidélité inviolable à ses saintes inspirations. Souvenons-nous qu'étant les enfans de Dieu, nous

(1) Rom. 5. v. 5.

devons plutôt tout sacrifier que de perdre cette auguste qualité, en rentrant par le péché dans l'esclavage de satan. Souvenons-nous qu'étant les membres de J. C., nous devons vivre d'une manière digne de lui. Prenons garde, dit saint Augustin (1), de devenir des membres gâtés et pourris, qui méritent d'être retranchés du corps, mais plutôt soyons des membres propres et saints, unis au corps, vivans en Dieu et pour Dieu. Souvenons-nous enfin qu'étant les temples du Saint-Esprit, nous ne devons jamais souiller nos corps par aucune impureté, pour ne pas nous exposer aux vengeances terribles qu'un Dieu vengeur fera éclater contre les chrétiens sacriléges et profanateurs.

5.° D'où vient, M. F., que, par une tradition apostolique, la religion nous apprend à ne point entrer dans nos occupations, que nous n'ayons formé le signe de la croix, et prononcé le nom des trois personnes divines? D'où vient que la sainte Eglise ne termine aucun de ses psaumes, de ses hymnes, de ses cantiques sacrés sans rendre gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit? Sans doute le but de ces saintes pratiques est de nous porter à honorer continuellement le mystère adorable de la sainte Trinité; et en nous rappelant tous ces rapports admirables qui nous lient et nous attachent aux trois personnes divines, d'embraser nos cœurs de la plus vive reconnoissance, et du plus ardent amour. Et en effet, quand nous disons

(1) Hom. in Joan.

au nom du père, si nous le disons avec foi, le premier mouvement de notre cœur ne doit-il pas être un mouvement de confiance et d'amour ? La Foi ne nous apprend-elle pas que cette divine personne, qui de toute éternité produit son Fils unique, nous a aussi choisis par une prédestination gratuite pour ses enfans adoptifs (1), *qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum Dei ?* Quand nous disons *au nom du fils*, si nous sommes pleins de foi, ne devons-nous pas être pleins d'amour ? Car nous savons que le Fils de Dieu est aussi homme comme nous ; qu'il est la rançon de notre ame et notre rachat ; que dis-je ! qu'il est notre nourriture et notre vie. Quand nous disons *au nom du Saint-Esprit*, si nous prions avec foi, pouvons-nous prier sans confiance ? Pouvons-nous ignorer que cet Esprit divin, au nom de qui nous faisons notre demande, la fait effectivement avec nous, en nous et pour nous ? Puisse donc, M. F., l'invocation de l'adorable Trinité, réveiller sans cesse les sentimens de notre foi, de notre amour, de notre reconnoissance ! Puisse le nom d'un Dieu en trois personnes être pour nous un nom de salut à la fin, comme au commencement et pendant tout le cours de notre vie ! Puissent les ministres de l'Eglise le rendre aussi favorable à nos derniers qu'à nos premiers soupirs ! Puissions-nous enfin entrer dans l'Eglise triomphante, ainsi que nous sommes entrés dans l'Eglise militante, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, *Amen.*

---

(1) Ephes. I. v. 5.

DE LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

(Voyez le CXXXIII DISCOURS, tome V.)

CCXXVII. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE.

Erit magnus coram Domino.

Il sera grand devant le Seigneur.

LUC I. V. 15.

ETRE grand devant les hommes, ce n'est pas toujours être véritablement grand, parce que toute grandeur qui n'est fondée que sur l'opinion des hommes, n'est que vanité. Mais être grand devant Dieu, c'est l'être véritablement, parce que Dieu étant la sagesse suprême, ne peut reconnoître pour grand que ce qui l'est en effet. Telle fut, M. F., la grandeur de Jean-Baptiste dont nous célébrons aujourd'hui la glorieuse naissance. Grandeur véritable, puisque Dieu la fit annoncer par un de ses anges, et qu'il multiplia les prodiges pour la rendre plus éclatante. Une femme stérile le conçoit; il est sanctifié dans le sein de sa mère; il y tressaille de joie, et il y reçoit la plénitude du Saint-Esprit. Zacharie son père recouvre l'usage de la parole que son incrédulité lui avoit fait perdre, il lui donne le nom de JEAN par une inspiration divine; les montagnes de Judée reten-

tissent du bruit de ces merveilles, et chacun, dans les extases de l'admiration, se demande l'un à l'autre (1) : Quel pensez-vous que sera cet enfant qui vient de naître, *quis putas puer iste erit ?* Mais tous ces témoignages n'approchent point de celui que J. C. lui rendit ; ce Dieu incarné emploie d'abord le serment pour donner un nouveau poids à sa parole, et pour en éloigner le soupçon d'une exagération officieuse (2) : je vous dis en vérité qu'entre les enfans des hommes il n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste, *amen dico vobis, inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptistâ.* Eloge plein et parfait, témoignage surprenant, unique, extraordinaire ! Mais J. C. ne s'arrête pas là : je vous déclare, ajoute-t-il (3), qu'il est non-seulement prophète, mais encore plus que prophète, c'est-à-dire, qu'il est supérieur à tous les prophètes, ayant été envoyé de Dieu préférablement à eux pour annoncer ma venue. Aussi est-ce le même dont il est écrit (4) : *Voilà que j'envoie devant vous mon ange qui vous préparera la voie.* Jean-Baptiste, selon cet oracle de J. C., étoit donc un ange, et encore quel ange ! un ange du premier ordre par la grandeur de sa mission, et au-dessus des anges par l'excellence de son emploi. *Ne sont-ils pas tous*, dit S. Paul (5), *des esprits pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent posséder l'héritage du salut ?* Mais Jean-Baptiste étoit l'ange

(1) Luc 1. v. 66.
(2) Matth 11. v. 11.
(3) Ibid. v. 9.
(4) Ibid. v. 10.
(5) Hebr. 1. v. 14.

de l'homme-Dieu : quelle différence de fonction et d'office ! quelle disproportion de grandeur et de gloire !

Mais que fais-je, M. F. ? Dois-je donc me borner dans cette solennité à vous retracer les grandeurs de Jean-Baptiste ? Le dessein de l'Eglise, il est vrai, est bien de nous porter à l'honorer, et à admirer dans sa récompense la magnificence du Seigneur ; mais elle va plus loin ; elle nous ordonne en même temps d'imiter ses actions, et malheur à nous, si nous nous contentions aujourd'hui d'exalter sa sagesse et sa vie pénitente, sans nous mettre en peine de le prendre pour modèle. Elle nous le représente plutôt comme un témoin qui nous condamne par la vie austère qu'il a menée ici-bas, que comme un prédestiné qui nous éblouit par l'éclat de sa gloire. Elle nous invite par la vue de son bonheur à imiter sa pénitence, et elle veut que nous imitions sa pénitence pour avoir part à son bonheur. Voilà une des principales fins qu'elle s'est proposée en général dans l'institution des fêtes des Saints ; et c'est pour répondre à ses vues que nous allons vous rappeler les vertus incomparables de Jean-Baptiste.

Le père de S. Jean-Baptiste s'appeloit *Zacharie*, il étoit Prêtre, et en exerçoit les fonctions dans le temple de Jérusalem. Un jour qu'il brûloit de l'encens sur l'autel des parfums, l'ange Gabriel lui apparut. Comme il étoit troublé, l'envoyé céleste le rassura et lui dit (1) : « Votre désir s'accomplira, » Zacharie ; Elisabeth votre épouse va concevoir

(1) Luc 1. v. 13.

» un fils à qui vous imposerez le nom de *Jean*. Sa
» naissance vous comblera de joie, et sera un sujet
» de consolation pour un grand nombre de per-
» sonnes ; car il sera grand devant Dieu, et sera
» rempli du Saint-Esprit dans le ventre de sa mère;
» c'est lui qui doit préparer les voies du Seigneur
» et lui former un peuple parfait. Il marchera dans
» l'esprit et la vertu d'Elie, afin de réunir les enfans
» à leur père, et de ramener les incrédules dans les
» sentiers de la prudence et de la justice ». Zacharie considérant le grand âge et la stérilité de son épouse, ne crut point d'abord aux promesses de l'Ange, et ce défaut de foi le rendit muet.

Cependant le peuple attendoit le retour de Zacharie ; et sa surprise augmenta quand il s'aperçut que ce Prêtre, d'ailleurs juste et irréprochable, venoit de perdre l'usage de la parole. On comprit dans le temple et dans sa famille qu'il avoit eu une vision. Elisabeth ne tarda pas à devenir enceinte. Lorsqu'elle eut atteint le sixième mois de sa grossesse, elle reçut la visite de la sacrée Vierge Marie, sa cousine. A peine Marie eut-elle fait entendre sa voix pour saluer sa parente, qu'Elisabeth sentit l'enfant qu'elle portoit dans son sein tressaillir de joie. Cette pieuse femme fut elle-même remplie du Saint-Esprit, et elle dit à Marie : « Vous êtes bénie
» entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles
» est béni. Eh ! d'où me vient ce bonheur que la
» Mère de mon Seigneur m'honore de sa visite ? »
Trois mois après, Elisabeth mit un fils au monde ; et comme on se disposoit à le circoncire, elle déclara qu'il porteroit le nom de *Jean*. Ses parens s'y op-

posoient, sous prétexte qu'aucun de la famille n'avoit porté un tel nom. L'embarras où l'on étoit à cet égard alla jusqu'aux oreilles de Zacharie, lequel, ne pouvant s'exprimer que par des signes, mit par écrit que le nom que devoit porter son enfant étoit celui de *Jean*. Cette rencontre des deux époux, qui ne s'étoient point concertés, excita l'étonnement de tous les assistans ; mais l'admiration redoubla, quand on entendit parler Zacharie et prononcer des oracles. Le bruit s'en répandit sur toutes les montagnes de la Judée, et chacun disoit : Que deviendra cet enfant dont la naissance est accompagnée de tant de merveilles, *quis putas puer iste erit ?*

Telles ont été les circonstances de la naissance de de S. Jean-Baptiste : sur quoi je me contenterai d'observer avec S. Pierre Chrysologue (1) que cet heureux enfant fut sanctifié dans le sein de sa mère par une rédemption anticipée ; il fut rempli de l'Esprit de Dieu avant d'avoir reçu l'esprit de l'homme ; parce qu'il devoit être le précurseur du Messie, préparer au Seigneur un peuple parfait, applanir les voies qui conduisent jusqu'à lui, par la vertu de son baptême, la sainteté de sa vie, et la force de sa prédication. Si donc tous les autres Saints ont eu cette disgrâce de faire leur entrée dans ce monde comme des criminels, portant sur le front l'arrêt de leur condamnation écrit avec des caractères qui ne pouvoient s'effacer que par le sang de l'Agneau sans tache ; s'ils ont paru devant Dieu en naissant comme des objets dignes de son courroux (2), *naturâ filii*

(1) Serm. 88. (2) Eph. 2. v. 3.

iræ ; Jean-Baptiste, par cette sanctification avancée, n'a point eu de part à ce malheur, et il est né avec une grâce qui le rendoit agréable aux yeux de Dieu. C'est pour cela que l'Eglise solennise sa naissance, que Dieu lui-même a voulu honorer par tant de prodiges et de merveilles.

C'est quelque chose de bien glorieux dans la destinée de S. Jean-Baptiste, qu'il ait été choisi pour préparer les voies au Sauveur du monde, et pour lui servir de témoin. Mais ce qui est bien plus surprenant, c'est que le Sauveur, tout Dieu qu'il étoit, ait eu besoin du témoignage de S. Jean; et que dans l'ordre, ou du moins l'exécution des divins décrets, ce témoignage ait été nécessaire pour l'établissement de notre foi ; or, l'un et l'autre est néanmoins vrai, et l'Evangile, qui est notre règle, ne nous permet pas d'en douter. Oui, M. F., le Sauveur a eu besoin du témoignage de Jean-Baptiste. Rappelez-vous que cet Homme-Dieu, lorsqu'il eut atteint sa trentième année (1), se rendit au bord du Jourdain où Jean baptisoit, pour recevoir son baptême. Jean-Baptiste voulut s'en défendre : *C'est moi*, disoit-il, *qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi.* Le Sauveur répondit : *faites ce que je vous dis. Car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice, et exécuter en tous points les ordres de mon Père.* A ces paroles Jean obéit sans plus de résistance, et baptisa Jésus-Christ ; mais auparavant il avoit rendu témoignage à sa Divinité : *Voici l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.* C'est pour cela que

(1) Matth. 3. v. 13.

Notre-Sauveur confondit dans la suite les Juifs incrédules par ce témoignage de son précurseur (1) : *Si je rendois seul témoignage de moi, vous diriez que mon témoignage n'est pas recevable ; mais en voici un autre qui rend témoignage de moi.* Car selon S. Chrysostôme et tous les interprètes, *cet autre* dont parloit Jésus-Christ, étoit Jean-Baptiste. Que peut-on dire de plus grand, et que peut-on concevoir qui approche d'une telle élévation ?

Saint Jean-Baptiste, destiné à servir de témoin à Jésus-Christ, a montré un zèle infatigable pour remplir les fonctions de ce ministère. Combien de fois n'a-t-il pas fait retentir les déserts de Judée de ces paroles : (2) Rendez droites les voies du Seigneur, *rectas facite semitas ejus ?* Quels soins ne prit-il pas pour établir le règne de Jésus-Christ ? Il l'annonça aux hommes, il le prêcha à haute voix sur le rivage du Jourdain et dans les autres contrées du désert pour lui applanir les voies, et pour lui préparer un peuple parfait ; il prêcha la mortification et la pénitence comme d'heureuses dispositions pour aller à Jésus-Christ, ou plutôt comme les voies par lesquelles on va à J. C. Son zèle ne fut pas vain ; plusieurs habitans de la Judée s'empressèrent de recevoir son baptême, qui les disposoit à celui de Jésus-Christ, parce que c'étoit un baptême de pénitence, auquel devoit succéder, selon qu'il l'annonçoit lui-même (3), le baptême du Fils de Dieu, c'est-à-dire, un baptême dans le Saint-

(1) Joan. 5. v. 31. 32.
(2) Matth. 3. v. 3.
(3) Matth. 3. v. 11.

Esprit

Esprit et dans le feu, *ipse baptizabit vos Spiritu-Sancto et igni.*

Que la vie du S. Précurseur de Jésus-Christ nous fournit d'admirables et d'importantes instructions !

S. Jean étoit à peine sorti du berceau, qu'il quitta toutes les douceurs de la maison de son père, pour s'adonner à la plus rigoureuse pénitence qui ait jamais été pratiquée. Il condamna les plus beaux de ses jours aux ténèbres des antres et des rochers. C'est là qu'il jeûna continuellement, ne mangeant que du miel sauvage et quelques sauterelles, autant qu'il en falloit pour s'empêcher de mourir, plutôt que pour continuer à vivre. Son corps n'étoit couvert que d'une peau de chameau, pour faire en même temps son vêtement et son supplice; jusques-là que S. Bernard le représente comme un homme nouveau, comme un homme coupable qui fait des pénitences étranges, quoiqu'il eût toujours conservé son innocence. Quelle étrange alliance qui joint ainsi dans un même corps les austérités d'un pénitent avec la sainteté d'un Ange qui n'avoit pas besoin deces rigueurs ! Voyez cependant comme il traite son corps ; il le traite comme s'il étoit le plus grand pécheur du monde, et comme s'il eût commis les plus grands crimes ; ce qui fait encore dire à S. Bernard : *Novum in novo homine pœnitentiæ mirare fervorem.* Admirez dans cet homme nouveau, et tel qu'il n'y en a point eu dans les anciens temps, une pénitence toute nouvelle et extraordinaire. Ce S. Précurseur ne croit point faire souffrir assez de rigueur à son corps innocent, dans la connoissance qu'il avoit des rigueurs que le Rédempteur du monde

devoit endurer pour le rachat des hommes ; il croyoit devoir se conformer et se rendre semblable, autant qu'il le pourroit, à cette victime sacrée qui devoit être immolée pour tout le genre humain.

Ce fut devant Hérode que S. Jean fit paroître excellemment son zèle et sa fidélité à défendre les intérêts de Jésus-Christ ; et comme si le témoignage de sa voix eût été trop foible, il y joignit celui de son sang. Il alla trouver ce prince pour lui dire hardiment (1) : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui ;* il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Ainsi, se sacrifiant pour la justice et pour annoncer la vérité, il rend témoignage à la doctrine du Messie qui commence à paroître. Les menaces qu'on lui fait ne sont pas capables de l'ébranler : ni les prisons, ni les fers, ni la crainte de la mort ne sauroient empêcher cette voix de publier la vérité, et comme dit S. Ambroise, de reprocher à Hérode ses débordemens par la voix de son sang que ce tyran a fait répandre. N'est-ce pas là, M. F., s'acquitter dignement de l'office de précurseur, que d'avoir fait connoître le Messie en le représentant si parfaitement, et en l'annonçant aux dépens de sa gloire et de sa vie, lorsque les anéantissemens profonds de ce même Messie le tenoient caché parmi la foule du peuple, inconnu au monde, et pour ainsi dire, comme enseveli dans les profonds abîmes de son humilité ?

Ce que nous devons apprendre principalement de S. Jean, c'est, 1.° de fuir le monde ; 2.° de pratiquer

(1) Marc. 6. v. 18.

la mortification ; 3.° de faire ce qui dépend de nous pour procurer aux autres la connoissance et l'amour de Jésus-Christ.

La première chose nécessaire à un chrétien pour conserver l'innocence et pour acquérir la sainteté, est de fuir le monde et d'avoir l'esprit de séparation du monde, puisque par la profession du Christianisme nous renonçons aux pompes du monde, à ses maximes et à ses lois. Ainsi, dans quelqu'état et dans quelque condition que nous soyons, nous sommes obligés de nous séparer du monde, c'est-à-dire, de mépriser le monde, de haïr le monde, et de renoncer à l'esprit du monde ; non qu'il faille absolument quitter le monde pour être sauvé. Dieu n'oblige pas tous les hommes à une si haute perfection ; mais il les oblige tous à une séparation de cœur et de pensée, à ne mettre nullement ses affections aux choses du monde, à mépriser ce que le monde estime le plus, et à fuir ce qu'il recherche avec plus d'ardeur.

En second lieu nous devons, à l'exemple de S. Jean-Baptiste, pratiquer des œuvres de pénitence et de mortification, nous attacher à la Croix de Jésus-Christ, parce que nous devons être autant de témoins de Jésus-Christ, et le nom de chrétiens que nous portons renferme avec lui l'obligation de confesser notre foi aussi publiquement par nos paroles que par ce nom glorieux. Enfin, nous devons procurer, autant qu'il est en nous, la connoissance et l'amour de Jésus-Christ, empêcher les outrages qu'il reçoit, afin qu'il soit connu, aimé et servi de tout le monde, comme il le mérite.

C'est en nous conduisant de la sorte et en imitant les grands exemples de vertu et de pénitence que nous a donnés S. Jean-Baptiste, que nous mériterons de ressentir même ici-bas les effets de sa protection. Oui, grand Saint, qui avez mérité d'être déclaré, par la bouche même de la vérité, prophète et plus que prophète, un nouvel Elie et le plus saint des hommes, ange et apôtre du Père éternel, précurseur et Baptiste du Fils unique de Dieu, premier témoin de la plénitude du Saint-Esprit en J. C., prédicateur intrépide de la vérité, martyr de la loi de Dieu, victime de la chasteté, lampe ardente et luisante par la charité, nous vous honorons dans tous ces titres; nous révérons les liens qui vous ont uni à J. C. pour vous donner part à ses œuvres et pour vous faire entrer dans ses desseins. Nous contemplons avec joie la sainteté et les vertus éclatantes dont le S. Esprit vous a orné dans le sein de votre mère, pour faire de vous un chef-d'œuvre de grâce, un interprète fidèle de sa volonté, et selon qu'il l'avoit prédit, un homme vraiment grand devant le Seigneur. Souvenez-vous, grand Saint, qu'en quittant la terre vous avez acquis un nouvel empire sur les cœurs; employez-le sur les nôtres; exercez sur nous du haut du ciel votre ministère pour nous convertir véritablement à Dieu, pour éclairer nos ténèbres par la science du salut, et pour nous faire marcher avec fidélité dans les voies de la sainteté, afin que nous puissions participer un jour à votre gloire et à vos récompenses. *Amen.*

CCXXVIII. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE S. PIERRE ET DE S. PAUL.

Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.

Nous servons de spectacle au monde, aux anges et aux hommes.

1. Cor. 4. v. 9.

Comme dans la création de l'univers, outre la multitude des étoiles du ciel qui ont chacune des destinations particulières, Dieu fit deux globes de lumière pour une fin générale, l'un qui préside au jour et qui règle les saisons, l'autre qui préside à la nuit et qui éclaire ses ténèbres; ainsi le Fils de Dieu, dans l'établissement de son Eglise, outre la multitude des Apôtres et des Saints, qui sont comme autant d'astres particuliers, a voulu former ces deux grands luminaires qui brillent dans tout le monde, et dont la sainte Eglise solennise aujourd'hui la mémoire: l'un qui préside au jour, et qui répand dans tout le monde catholique les influences et les lumières du divin soleil de justice, c'est l'Apôtre S. Pierre; et l'autre qui préside à la nuit, et qui dispense sa lumière, c'est l'Apôtre S. Paul : l'un qui préside à la conduite de l'Eglise, par la souveraineté de sa puissance, comme l'astre du jour et le flambeau des Juifs, c'est l'Apôtre saint Pierre; et l'autre qui éclaire les ténèbres de ce monde, et qui dissipe les erreurs

de la gentilité, c'est l'Apôtre saint Paul. Car, M. F., quoique S. Paul fût un vaisseau d'élection, qu'il fût la lumière des gentils; quoiqu'il ait plus travaillé qu'aucun de ses frères, qu'il ait été ravi jusqu'au troisième ciel, et qu'il ait vu des choses qu'aucun mortel ne peut exprimer, ni l'esprit humain comprendre; si cependant on le compare au Prince des Apôtres, il lui cède le premier rang, comme étant inférieur, et tirant sa lumière de lui; puisque c'est S. Pierre seul à qui le Fils de Dieu a dit: *Pierre, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille jamais* (1). C'est S. Pierre seul à qui J. C. a dit (2): *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise.* Il a dit aussi à lui seul (3): *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis, et vous confirmerez vos frères dans la Foi.* Mais si S. Pierre, à raison de sa primauté, est le premier et chef de tous les Apôtres, S. Paul, et par sa vocation à l'apostolat, et par tout ce qu'il a fait en conséquence de cette vocation, a mérité dans tous les siècles d'être connu sous le nom de *grand Apôtre*, *d'Apôtre* par excellence. C'est pour cela que la sainte Eglise honore le même jour et fait une fête commune de ces deux grands Saints. Rien de plus édifiant et de plus instructif que ce qu'elle propose par là à la vénération et à l'imitation des Fidèles.

Une des raisons qui ont engagé l'Eglise à célébrer la fête des bienheureux Apôtres Pierre et Paul le même jour, c'est qu'ils ont souffert le martyre le même

(1) Luc. 22. v. 32.
(2) Matth. 16. v. 18.
(3) Joan 21. v. 19.

jour dans la ville de Rome ; et certes, ce n'est pas sans un dessein particulier de la Providence que ces deux colonnes de l'Eglise chrétienne ont terminé leur vie en même temps, quoique par un genre de martyre différent, dans la capitale du monde. Jérusalem, dit à ce sujet S. Maxime, étoit déjà assez illustre, ayant été le théâtre de la passion du Fils de Dieu, et tout l'Orient étoit assez heureux d'avoir été arrosé de son sang ; il falloit que les Princes des Apôtres souffrissent dans l'Occident, afin qu'il ne fût pas moins glorieux par l'effusion de leur sang, que l'Orient l'avoit été pas l'effusion du sang de J. C. C'est l'expression de ce Père de l'Eglise (1).

S. Pierre, natif de Betsaïde en Galilée, étoit un pauvre pécheur que J. C. appela à sa suite avec André son frère lorsqu'ils jetoient leurs filets dans la mer, en leur disant (2): *Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes.* Il s'appeloit avant sa vocation *Simon ;* mais le Fils de Dieu, avant de l'établir sur le trône de son Eglise, changea son nom (3) : *Tu es Simon ; filius Jonæ ; tu vocaberis Cephas, quod interpretatur Petrus.* Vous êtes Simon, fils de Jonas ; vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre. Sur quoi S. Chrysostôme remarque (4) que Dieu n'impose jamais de nouveaux noms aux hommes, que pour de très-grandes causes, et pour signifier les priviléges accordés à ceux dont il change le nom. Ainsi, changeant le nom à Abram, il l'appela *Abraham*,

(1) Hom. 5. de SS. Apost. Petro et Paulo post initium.
(2) Matth. 4. v 19.
(3) Joan. 1. v. 42.
(4) In cap. 1. Joan.

qui signifie père de la multitude, pour marquer que celui à qui son grand âge et celui de son épouse, joint à sa stérilité, ôtoient toute espérance de postérité, devoit cependant, par un bienfait singulier de Dieu, devenir le père des peuples; de même le Fils de Dieu changeant le nom de S. Pierre, a montré par ce changement qu'il le vouloit relever en priviléges par-dessus tous ses frères, et qu'il le destinoit à être la pierre fondamentale de son Eglise, et le chef visible de son corps mystique.

Cette élévation extraordinaire de S. Pierre a été sans doute un effet des excessives miséricordes de son Dieu; c'est l'amour singulier de J. C. qui lui a donné la première place dans son Eglise. Cela n'empêche pas néanmoins que nous ne puissions dire avec plusieurs Pères de l'Eglise, et surtout avec saint Jérôme, que ç'a été la récompense de cette haute et admirable confession de foi qu'il fit lorsqu'il dit: *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Le Sauveur du monde dit un jour à ses disciples: Vous qui savez les sentimens des hommes, dites-moi ce que le monde dit de moi (1), *quem dicunt homines esse filium hominis*? Ses disciples lui répondirent: Les uns vous prennent pour Elie, surpris de la grandeur de vos miracles; Hérode croit que vous êtes Jean-Baptiste ressuscité des morts pour lui demander compte de son sang; les autres croient que vous êtes Jérémie, ou quelqu'un des Prophètes qui viennent réformer le monde. Le Sauveur n'en demeura pas là, et comme son dessein étoit de réunir

(1) Matth. 16. v. 13. et seqq.

tous ses Apôtres dans la croyance de sa divinité, et d'imprimer dans le fond de leur cœur la foi de ce mystère, qui devoit être le fondement de l'Eglise et de la Religion, il ajouta: Et vous autres, qui dites-vous que je suis ? *vos autem quem me esse dicitis ?* Alors S. Pierre, instruit à l'école du Père céleste, fit au nom de tous les Apôtres cette déclaration publique de leur foi: Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, *respondens Simon Petrus dixit: tu es Christus filius Dei vivi ;* c'est-à-dire, vous qui vous appelez le Fils de l'homme, qui paroissez aux yeux des hommes sous la forme d'un serviteur, vous êtes le Christ, non comme les Patriarches et les Prophètes oints d'une huile matérielle, mais le Christ que le Seigneur a oint de sa divinité, Fils unique de Dieu par nature, en tout égal à votre Père, vrai Dieu d'un véritable Dieu, en qui toutes les créatures ont été faites. Vous êtes le Messie promis dès le commencement du monde, désiré par les Patriarches, prédit par les Prophètes, attendu depuis si long-temps. Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Glorieuse confession ! illustre témoignage ! Foi admirable ! aveu glorieux à celui à qui il est rendu et à celui qui le rend! C'est par le mérite de cette confession et sur le fondement de cette foi, que le Sauveur répondit à S. Pierre, et lui donna ces augustes priviléges qui l'ont rendu son Vicaire sur la terre, le Chef visible de son Eglise, le Prince des Pasteurs et l'Oracle du monde, *beatus es Simon bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi.* Vous êtes heureux, Simon, fils de Jonas, parce que

la chair et le sang, (c'est-à-dire, les hommes qui sont composés de chair et de sang), ne vous ont pas donné connoissance de ces choses, mais la pure miséricorde de mon Père céleste. C'est pour cela que je vous dis (remarquez, M. F., la force de ces termes), parce que vous m'avez reconnu comme Fils de Dieu, je vous dis que vous êtes Pierre : comme s'il eût dit : Puisque, selon votre confession, je suis le Fils du Dieu vivant, à qui tout obéit au ciel et sur la terre, je vous dis que vous êtes Pierre, c'est-à-dire, l'unique fondement et la pierre angulaire de l'édifice de mon Eglise, y représentant ma propre personne. Vous êtes Pierre, et sur la fermeté de cette pierre j'établirai mon Eglise. Je vous donnerai la même puissance que j'ai reçue de mon Père, et vous laisserez à ceux qui vous succéderont la même autorité que vous aurez reçue de moi. Car le fondement de mon Eglise doit avoir autant de durée que mon Eglise même ; et par conséquent, comme elle durera jusqu'à la consommation des siècles, son fondement aussi doit être stable et ferme jusqu'à la fin du monde. C'est ainsi que tous les saints Pères ont entendu ces paroles ; et c'est ce que J. C. a confirmé à S. Pierre, lorsqu'il lui dit (1) : *j'ai prié pour vous, Pierre, afin que votre foi ne défaille jamais*, et qu'elle soit assistée de la révélation de mon Père ; et lorsque cet Homme-Dieu ajouta : *Je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux ; tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le Ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre,*

(1) Luc. 22. v. 32.

sera délié dans le Ciel; enfin J. C., après sa résurrection, commanda à S. Pierre de paître ses agneaux et ses brebis (1), *pasce agnos meos*, *pasce oves meas*. Par les *brebis*, qui sont les mères des agneaux, il faut entendre les Evêques et les autres Pasteurs ecclésiastiques; et par les *agneaux*, les simples Fidèles. Ne soyons donc plus surpris, M. F., que les Evangélistes donnent à S. Pierre le premier rang dans la liste des Apôtres (2) : *Apostolorum nomina sunt: primus Simon, qui dicitur Petrus.* Il n'étoit pas le premier dans l'ordre des temps, car son frère saint André avoit été appelé à l'Apostolat avant lui; il faut donc que ce soit par la prééminence de sa dignité. C'est Pierre qui paie le tribut pour les autres, selon la coutume des Juifs; c'est lui qui préside au premier Concile des Apôtres, *Petrus cum undecim* (3). C'est lui qui prononce le décret, et qui prend la parole, comme étant à la tête des autres (4), *visum est Spiritui sancto et nobis.* C'est pour lui, comme pour le chef de toute l'Eglise, qu'on fait des prières publiques pendant qu'il est en prison.

Il est vrai que S. Pierre renia J. C.; mais il pleura cette faute toute sa vie.

O profondeur! ô abîme des conseils de Dieu! Pierre, tout éclairé qu'il étoit d'en haut, n'a point été inébranlable. Après avoir confessé J. C., il le renonça; après avoir dit à cet Homme-Dieu : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant*, il fut assez foible et assez lâche pour dire, parlant de ce même

(1) Joan. 21. v. 18.
(2) Matth. 10. v. 2.
(3) Act. 2.
(4) Act. 15.

Sauveur : *Je ne le connois point.* Dieu a permis cette chute étonnante, M. F., il a permis que saint Pierre, que cette grande colonne de la Foi fût ébranlée, pour l'affermir davantage, après l'avoir relevée par la pénitence; de sorte que nous pouvons dire du péché de S. Pierre ce que l'Eglise dit de la faute d'Adam, que c'est une faute heureuse, puisque ce saint Apôtre l'a glorieusement réparée par sa conversion, et que d'ailleurs la Providence en a retiré de si grands avantages. J. C. avoit été tenté et éprouvé en tout, hormis le péché, parce que le péché étoit incompatible avec sa souveraine sainteté. Il falloit que cette humiliation, qui n'avoit pu convenir à celui qui devoit toujours demeurer le chef invisible de l'Eglise, se trouvât dans son chef visible, afin que nous eussions un Pontife qui pût compatir sans exception à toutes nos infirmités, et même à celle du péché, par l'épreuve qu'il en auroit faite. S. Pierre pleura sa faute aussitôt qu'il l'eut commise; et que n'a-t-il pas fait pour la réparer? quel zèle pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les esprits les plus opiniâtres, et pour leur inspirer le don de la Foi! Dès les premières prédications qu'il fit aux Juifs, il soumit à l'Evangile, tantôt jusqu'à trois mille ames, et tantôt jusqu'à cinq mille. Ce cœur, si froid au moment de sa chute, fut tellement embrasé, après son repentir, de l'amour de son Maître, qu'il rendit publiquement témoignage à celui qu'il avoit renoncé; il prêcha hautement J. C. aux Juifs assemblés, et il confondit ceux qui l'avoient fait mourir. Que de travaux n'a-t-il pas entrepris dans la suite? à quels dangers son

amour ne l'a-t-il pas exposé? Mais le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail de ses courses, de ses fatigues, de ses prédications assidues, de ses veilles, de sa prison et de ses chaînes, de la cruauté avec laquelle Hérode le traita, pour s'attirer par là la faveur de la nation juive, en le faisant jeter pieds et mains liés dans un cachot obscur, et dont il fut délivré miraculeusement par un Ange.

Le Fils de Dieu, qui avoit fait S. Pierre le chef de l'Eglise universelle, voulut que cet Apôtre, après avoir répandu ses influences jusqu'aux extrémités de la terre, par la dispersion qu'il fit des autres Apôtres; après avoir parcouru en personne les royaumes de Pont, de Galatie, de Cappadoce et de Bythinie; après avoir gouverné sept ans l'Eglise d'Antioche, le Fils de Dieu voulut, dis-je, qu'il eût pour siége la capitale du monde, parce que, comme dit S. Léon, Rome, maîtresse du monde entier, ayant commerce avec toutes les nations, devoit être le centre de la véritable Religion, pour de là porter et étendre la croyance de la divinité de J. C. à tous les peuples, et afin que la Foi du vrai Dieu s'établît où l'idolâtrie et toutes les superstitions avoient fondé leur empire. C'est donc dans Rome que S. Pierre, après plusieurs combats contre les puissances de l'enfer, couronna ses travaux comme un fidèle imitateur du Sauveur, en endurant, comme lui, le supplice de la croix. Une seule chose le distingua de J. C. dans son martyre, c'est la différente posture en laquelle il a été crucifié, il a voulu être attaché à la croix la tête en bas, par le respect qu'il portoit à son divin Maître; ce qui nous

fait voir, dit Tertullien, que cet humble disciple a bien voulu endurer les tourmens de son Sauveur, mais que, par humilité, il n'a pas voulu s'égaler à son triomphe : *Voluit ferre pœnam; noluit æquare triumphum.*

S. Paul fut l'Apôtre par excellence, et en cette qualité il a été le maître du monde, l'oracle de l'Eglise universelle, l'un des fondateurs, ou pour mieux dire, l'un des fondemens de notre Religion ; un homme de miracles, et dont la personne fut le plus grand de tous les miracles, un autre Moïse, par les visions et les révélations divines; un second Elie, par les transports et les ravissemens; un Ange de la terre, qui n'eut de conversation que dans le ciel; un vaisseau d'élection, rempli de toutes les richesses de la grâce; le dépositaire de l'Evangile et l'ambassadeur du Très-Haut.

Cependant cet illustre disciple de J. C. en fut d'abord l'ardent ennemi; il avoue lui-même (1) qu'il étoit grand émulateur des traditions de ses pères, et partisan passionné de la religion judaïque; en suite de quoi il étoit devenu comme le chef des zélés, et le ministre de la rage et de la fureur des Pontifes et des Pharisiens, Pharisien lui-même. La mort de S. Etienne, qu'il avoit lapidé par les mains de tous ses meurtriers, en gardant leurs habits, n'avoit pas assouvi sa haine; il excita contre tous les Fidèles une si grande persécution, que tous ceux qui étoient dans Jérusalem furent contraints de s'enfuir (2). Ce loup ravissant ravageoit toute l'Eglise;

(1) Gal. 1. v. 13. et 14. (2) Act. 9.

il entroit dans les maisons, il en tiroit par force les hommes et les femmes, et en remplissoit les prisons. Après avoir rempli Jérusalem de meurtres, il voulut porter sa cruauté plus loin; pour cet effet, il demanda au grand-prêtre des lettres sanguinaires pour les synagogues de Damas, afin que, s'il y trouvoit des disciples, il pût les amener prisonniers à Jérusalem; la fureur qui le possédoit ne lui donnoit pas un moment de repos; il ne respiroit que le sang et le carnage des disciples du Sauveur. C'est dans ces dispositions détestables qu'il se met en chemin. Que méritoit-il, M. F., dans cet état funeste, sinon d'être rejeté de Dieu? Cependant c'est dans ce voyage inspiré par la haine, entrepris par la cruauté, soutenu par la fureur, que le Fils de Dieu apparoît à ce lion; il le renverse par terre, il l'éclaire en l'aveuglant; il lui dit : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? que t'ai-je fait pour m'attirer un si cruel traitement? Je suis ce Jésus que tu persécutes, ce Messie tant désiré et si long-temps attendu, seul objet cependant de tes blasphêmes et de tes malédictions. Je suis ce Dieu que l'amour du salut des hommes a rendu victime pour leurs péchés : *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* Saul, à ces paroles, rend les armes ; il écoute la voix qui lui parle avec tant d'autorité, et n'a plus de paroles que pour demander ce qu'il souhaite de lui. Cette haine, qui alloit jusqu'à la fureur, se change en une parfaite soumission à toutes les volontés de ce nouveau Maître qui l'appelle à son service; aussi, bien loin d'exécuter la commission qu'il avoit reçue des prêtres de la synagogue, de se saisir de tous les Chrétiens

et de les traîner en prison, il devient lui-même captif de J. C. ... toute sa gloire sera d'être un jour enchaîné pour sa querelle et son amour (1), *Paulus vinctus Jesu-Christi.*

En effet, à peine S. Paul fut-il converti, à peine fut-il baptisé, qu'il se hâta de répandre au-dehors le nouvel esprit qui l'animoit, de gagner des ames à J. C., de publier la gloire de son nom, de confondre ou de soumettre à la Foi ses plus fiers ennemis, d'annoncer partout son Evangile; il prêche hautement la divinité de J. C. dans les synagogues de Damas et dans toute la Judée; mais son ministère ne devoit pas être borné aux Juifs. C'étoit proprement le partage des autres Apôtres et de S. Pierre même; mais répandre la grâce de J. C. sur toutes les nations de l'univers, prêcher J. C. à des païens et à des idolâtres, porter son nom devant les monarques et les souverains, persuader sa religion aux philosophes et aux sages du monde, les détacher de leurs fausses divinités, et, ce qui étoit bien plus difficile, des fausses maximes du siècle, pour les soumettre au joug de la Croix; faire adorer la sagesse de Dieu dans un mystère qui n'avoit pour eux que des apparences de folie : c'est pour cela, M. F., qu'il falloit un S. Paul, et c'est pour cela que saint Paul étoit prédestiné.

Je n'entrerai pas dans le détail des conquêtes de ce grand Apôtre. Depuis l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Europe, il a établi l'empire de la Foi; dans la Grèce, qui étoit le séjour des sciences, et par con-

(1) Ad Philem. v. 1.

séquent

séquent de la sagesse mondaine; dans Athènes et dans l'Aréopage ; dans la ville d'Ephèse, où la superstition avoit placé son trône; dans Rome, où l'ambition dominoit ; dans la cour de Néron, qui fut le centre de tous les vices , il a publié l'Evangile, et cet Evangile y a été reçu. Ce ne sont pas seulement des barbares et des ignorans qu'il a persuadés, mais ce sont des riches, des nobles, des puissans du monde, des juges et des proconsuls, des philosophes, des hommes éclairés, enfin, il a parcouru tant de pays, converti tant de peuples, que nous aurions peine à croire ce que l'histoire nous en dit, si tout l'univers n'en attestoit pas de nos jours la vérité; mais le Christianisme que nous voyons établi, la vaste étendue du royaume de l'Eglise, tant de nations devenues chrétiennes par la prédication de ce grand Saint, nous-mêmes qui en sommes sortis, et qui n'avons point d'autre origine que celle-là, tout cela sont des monumens encore subsistans des conquêtes de S. Paul sur la gentilité?

Jamais Apôtre n'a été plus persécuté que S. Paul, jamais Apôtre n'a autant souffert pour J. C. Sans parler des incommodités nécessairement attachées à ses grands voyages, il a essuyé toute la rage des démons et la malice des hommes ; il n'est aucun genre de supplice, dans la nature, dont il n'ait été affligé. Il a été trois fois battu de verges, lapidé une fois; il a passé un jour et une nuit au fond de la mer, il a souffert toutes sortes d'ignominies et de contradictions de la part de ceux de sa nation et de la part des étrangers, de la part des Gentils et de la part des faux frères; il a enduré la faim, la soif,

le froid et la chaleur, les bannissemens et les proscriptions; il a passé des années entières dans des prisons obscures, chargé de pesantes chaînes; enfin, il a terminé son apostolat par le glaive, ayant eu la tête tranchée à Rome, par ordre de l'empereur Néron, et il a souffert le même jour que S. Pierre.

Nous devons, M. F., 1.° avoir pour ces grands Saints une grande vénération, 2.° les invoquer avec confiance, 3.° imiter leurs vertus.

S'il convient, dit S. Jean Damascène (1), de rendre honneur à tous les Saints qui sont les amis de Dieu, et qui, s'étant montrés ses dignes serviteurs, ont mérité d'être appelés à l'héritage éternel, quel honneur, quelle vénération, quels hommages ne sont pas dus aux bienheureux Apôtres S. Pierre et S. Paul, ces deux colonnes principales de l'Eglise, dont le Fils de Dieu s'est servi pour étendre sa doctrine par toute la terre? « N'est-il pas bien juste, dit saint » Augustin (2), qu'on honore dans l'Eglise les fon- » demens de l'édifice par lequel on monte dans le » ciel? » Ne soyons donc plus étonnés, M. F., si le tombeau de ces deux Princes de l'Eglise est si glorieux : « C'est là que les plus grands mo- » narques de la terre, dit encore S. Augustin (3), » mettant bas leurs diadêmes, se prosternent, en » posture de supplians, devant le tombeau d'un pê- » cheur, *ad pedes piscatoris accedit imperator.* » C'est là qu'on a vu un Charlemagne, prosterné,

(1) S. Basil. Apud S. Joan. Damasc. de fide orthod. lib. 4. cap. 16.
(2) Serm. 15. de sanctis.
(3) Eph. 42. ad mad. et Serm. 28. de Sanctis.

baiser toutes les marches qui conduisent au temple qui renferme les précieuses reliques de ces deux Saints; un Henri, mettre sa couronne à leurs pieds; un Etienne ne vouloir régner que par eux : rendons-leur donc aussi le culte qui leur est dû. Tâchons de mériter, par la ferveur de nos prières et la pureté de nos hommages, leur puissante protection : intéressons-les en notre faveur par une parfaite confiance, et n'oublions jamais que le principal culte qu'ils attendent de notre piété, est l'imitation de leurs vertus.

Nous devons imiter en S. Pierre sa foi, sa pénitence, son humilité, et son amour pour N. S. J. C.

La foi de S. Pierre fut une foi de pratique, une foi efficace et agissante; et telle doit être la nôtre. Car une foi qui s'en tient à des paroles, et qui est sans œuvres, est la foi des démons qui croient, qui tremblent et en demeurent là. La foi de S. Pierre fut une foi généreuse, qui lui fit abandonner, et tout ce qu'il possédoit, et tout ce qu'il pouvoit espérer (1) : *Ecce nos reliquimus omnia*, voici que nous avons tout quitté. Et c'est ainsi que notre foi doit nous détacher de tout, c'est-à-dire que nous devons être disposés à quitter tout, et à souffrir avec patience la perte de tous nos biens, lorsqu'il plaît à Dieu de nous les enlever; et que nous devons y renoncer volontairement nous-mêmes, s'ils sont un obstacle à notre salut. La foi de S. Pierre fut une foi remplie de confiance, qui le fit marcher sur les eaux, sans crainte du péril où il s'engageoit;

(1) Matth. 19. v. 27.

ainsi notre foi doit se soutenir au milieu des périls du monde, des disgrâces, des persécutions, des révolutions. Enfin, la foi de S. Pierre fut à l'épreuve du scandale, et bien différente de celle de ces esprits incrédules qui, ne pouvant comprendre le mystère de l'Eucharistie, en prirent occasion d'abandonner le Sauveur. Nous devons dans les temps d'orages, de défection et d'apostasie, nous attacher plus fortement, avec S. Pierre, à celui seul qui a les paroles de la vie éternelle.

La pénitence de S. Pierre doit être aussi le modèle de la nôtre. Tant qu'il a vécu, il n'a cessé de répandre les larmes les plus amères et les plus abondantes sur le malheur qu'il eut de renier son divin Maître; il pleura sa faute presqu'aussitôt qu'il l'eut commise, et il l'a réparée glorieusement, en rendant témoignage publiquement à celui qu'il avoit renoncé. Cette langue esclave de la crainte, qui n'avoit pu résister à la voix d'une servante, fit confesser J. C. par des milliers de langues ennemies, et il souffrit lui-même la mort pour la gloire de son nom. Mais c'est surtout l'amour de S. Pierre pour J. C. que nous devons nous efforcer d'imiter. Oui, M. F., saint Pierre a aimé J. C. avec ardeur (1): *Tu scis, Domine, quia amo te.* Il renonça aux douceurs et aux commodités de la vie pour le suivre; il embrassa avec joie les fatigues et les contradictions d'un pénible ministère, sans que ni la fureur de ses ennemis, ni les fers, ni les prisons, ni les menaces, ni la mort, pussent arrêter un seul moment l'impétuosité de son

(1) Joan. 21. v. 17.

zèle; quel modèle pour nous! quel exemple touchant!

La première chose que nous devons imiter en S. Paul, est sa fidélité à la grâce, et la promptitude avec laquelle il obéit à la voix de J. C. qui l'appelle. A la première lueur de la grâce, à la seule voix du Sauveur, tout hors de soi, il s'écrie: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Quand on est sincèrement converti, on ne parle pas autrement. On dit d'abord à Dieu: Que vous plaît-il que je fasse? Et on fait ce qui lui plaît. On a persécuté le Sauveur; on se fait honneur d'être son disciple, et de paroître tel. 2.° S. Paul, converti, est devenu l'instrument de la conversion de l'univers; sa conversion a été celle de tout le monde. A peine est-il baptisé, comme je l'ai déjà observé, qu'il annonce l'Evangile, et qu'il travaille à la gloire de Dieu et au salut des ames. La vaste étendue de son cœur embrasse tout le monde. Non, dit S. Chrysostôme, on n'a jamais vu un cœur aussi grand, aussi vaste, aussi généreux, aussi ferme, aussi ardent, que l'a été le cœur de S. Paul: cœur si grand et si vaste, qu'on peut l'appeler le cœur de tout le monde, dont il a renfermé dans soi les villes, les provinces, les royaumes et tous les peuples; cœur si généreux et si tendre, qu'il n'épargne rien pour le salut de ses frères, jusqu'à souhaiter d'être anathême pour eux; cœur si ardent et si ferme, que la hauteur des cieux, l'étendue de la terre, l'ardeur du feu, n'ont rien qui puisse lui être comparé. Ah! M. F., nous sommes descendus de ces peuples dont S. Paul a été l'Apôtre, et qui ont été l'objet de ce zèle dé-

vorant et de cette charité sans bornes; malheur donc à nous, si nous ne ressentons pas les effets de son apostolat, et s'il a semé en vain parmi nous la semence de l'Evangile! Nous avons ses ouvrages entre les mains ; qui nous empêche de l'écouter et de nous rendre à la force de son éloquence ? Nous n'avons point d'autres armes pour combattre le vice, que celles dont s'est servi S. Paul, lorsqu'il instruisoit les premiers Fidèles. C'est donc, en quelque façon, ce saint homme qui continue, par la bouche de nos pasteurs, de nous instruire, de nous enseigner, de nous éclairer. Ne fermons pas les yeux à des lumières si vives, puisons dans la doctrine de S. Paul des règles sûres de conduite, et animons-nous par ses exemples à notre propre sanctification et au salut de nos frères. Nous mériterons, par ce moyen, de participer un jour à ses récompenses et à la gloire dont il jouit dans le ciel. *Amen.*

CCXXIX. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum.

Quelle est celle qui s'élève du désert, innondée de délices et appuyée sur son bien-aimé ?

CANT. 8. v. 5.

CE n'est que par l'extase et le ravissement qu'on peut s'exprimer quand on contemple l'éclat dont Marie est environnée en ce jour. Sa glorieuse victoire sur la mort, sa triomphante entrée dans le ciel, la hauteur du trône où elle est assise, ce concours de délices et de puissance dont elle est aujourd'hui revêtue, couronnée et glorifiée. C'est aujourd'hui que toutes ses admirables vertus sont dignement récompensées, sa gloire manifestée, ses grandeurs développées, que toutes les faveurs de Dieu se répandent sur cette Vierge incomparable, d'une manière qui répond à ses priviléges extraordinaires et à son incompréhensible sainteté; sa mort n'est qu'un sommeil mystérieux, et comme le dernier effort et le triomphe de l'amour divin ; le tombeau non-seulement n'a point d'horreur pour elle, mais il devient par sa résurrection le berceau de sa gloire, et la fin de sa vie sur la terre est

par son admirable Assomption le commencement de sa céleste immortalité.

Esprits bienheureux, qu'un si merveilleux spectacle jette dans l'étonnement, ne soyez plus surpris. Celle que vous voyez s'élever ainsi comme l'aurore, briller comme la lune, éclater comme le soleil, et redoutable comme une armée rangée en bataille; c'est, dit S. Anselme, la plus pure et la plus sainte de toutes les vierges; sa pureté virginale a préservé son corps de la corruption du tombeau. C'est, dit S. Thomas, la mère d'un Dieu sauveur; cette auguste qualité n'a pu permettre qu'elle demeurât comme les autres esclave de la mort. C'est, dit S. Jean Damascène, la plus humble servante du Seigneur; l'humilité, après l'avoir tenue long-temps abaissée sur la terre, l'a tout d'un coup élevée jusqu'au plus haut des Cieux. C'est, s'écrie S. Ambroise, la plus parfaite de toutes les pures créatures; les complaisances du Créateur pour son plus bel ouvrage l'ont placé près de lui. C'est, ajoute S. Bernardin de Sienne, la plus éprouvée des élus; l'excès de ses douleurs la conduit au comble des délices. C'est enfin, conclut S. Bernard, le chef d'œuvre de la grâce; la grâce dont elle a reçu la plénitude, est à mesure de la gloire qu'elle possède.

Ah! M. F., lorsque les grands de la terre ont fini leur carrière, on vient encore sacrifier par de pompeux éloges à leur vanité, encenser leurs froides cendres exalter leurs vertus, tandis qu'on prie pour leurs péchés; louer encore leur puissance et leur félicité à la vue de la triste bière qui les ren-

ferme ; ce qu'une adulation servile fait souvent pour des hommes vains, que notre religion, notre piété, notre reconnoissance le fassent pour la Reine des Cieux. On leur rend de pompeux devoirs lorsqu'ils passent de la terre dans le cercueil ; rendons-en de plus justes et de plus glorieux à Marie aujourd'hui qu'elle passe de la terre au Ciel. On célèbre leurs talens, leurs qualités héroïques, leur grandeur, lorsque la mort ne laisse plus apercevoir que leur vanité ; aujourd'hui que Marie est élevée au-dessus de tout ce qui est créé, consacrons aussi nos voix à célébrer ses grandeurs véritables, et en nous réjouissant de sa gloire, tirons en même temps les instructions les plus solides du mystère de son Assomption.

Entre toutes les fêtes que l'Eglise solennise en l'honneur de la Sainte Vierge, son Assomption peut être nommée proprement sa *fête*, puisque c'est sous ce titre que l'Eglise universelle célèbre le jour et le moment heureux auquel la Mère de Dieu a été élevée et couronnée dans le Ciel, et le triomphe qu'elle a remporté sur le péché, sur le démon et sur la mort. On a donné autrefois différens noms à cette fête. On l'a qualifiée d'abord des noms *du sommeil et du repos de la Vierge*, c'est-à-dire, sa mort sainte et bienheureuse. Ensuite on l'a nommée *la fête de la glorieuse Vierge*, sans y rien ajouter, comme celle qui est la consommation de toutes ses grandeurs; enfin le nom *d'Assomption* lui est demeuré et est devenu célèbre dans toute l'Eglise. Ce qui n'empêche pas néanmoins que l'Eglise n'honore en ce

même jour la sainte mort, la résurrection glorieuse, l'Assomption triomphante, et le couronnement de Marie dans le Ciel, à cause du peu d'intervalle qui sépare ces mystères, qui étant réunis rendent cette solennité plus auguste et plus respectable.

Si toute la gloire mondaine, les honneurs, les éclats, les distinctions de la terre sont des éclairs qui se forment tout-à-coup, et qui disparoissent de même; qui ne brillent que pour laisser dans de plus épaisses ténèbres; qui ne durent qu'autant qu'il faut pour éblouir; si le tombeau est toujours le fatal écueil où tout va se briser, se dissiper, s'évanouir, il n'en est pas ainsi, M. F., de la sainte Vierge dont la gloire devient plus éclatante dans le sein même du tombeau; sa mort, ou pour mieux dire la fin de sa vie, est le triomphe le plus glorieux et le commencement de l'empire le plus étendu dont puisse être honorée une créature.

Lorsque je vous annonce la fin de la vie de Marie sur la terre, loin de vous ces tristes idées de maladies, de douleurs, de crainte et d'effroi; ces lugubres spectacles de larmes, de préparatifs, de dispositions funèbres, ces sombres pensées de destruction et d'anéantissement. Tous ces apanages de la mort sont pour des hommes et des pécheurs, parce que ce sont des suites de la foiblesse humaine et des punitions du péché. Celle que ses priviléges et sa haute destination ont élevée au-dessus de toutes les créatures, ne devoit point connoître cette misère, cette honte, cette dégra-

dation ; aussi est-ce là même que Marie triomphe le plus glorieusement : triomphe de la douleur : ce n'est ici ni l'épuisement d'un corps affoibli et usé, ni la défaillance de la nature, ni la violence du mal, qui arrachent cette ame de son sacré corps. Un corps si pur, exempt de toutes passions, incapable d'aucun mouvement déréglé, toujours conduit par la raison, la sagesse et la grâce, ne pouvoit être sujet à aucune altération. Aussi presque tous les anciens Pères n'ont pas osé donner le nom de mort à cette fin glorieuse de Marie. Ils l'appellent un sommeil mystérieux, pendant lequel cette sainte ame se détache de son corps sans douleur et sans autres efforts que ceux de l'amour divin dont elle étoit toute embrasée..... Triomphe des frayeurs qui accompagnent les approches de la mort : l'horreur de sa propre destruction et l'incertitude de l'avenir font trembler à ce moment les ames les plus saintes. Marie n'y envisage que la fin de son exil, le commencement de sa gloire, la réunion si désirée avec son Fils bien-aimé, entre les mains duquel elle remet sa sainte ame..... Triomphe de la corruptiou : elle descend au tombeau, mais sans en ressentir les horreurs ; elle y descend, non par malédiction comme les autres enfans d'Adam, mais par conformité avec son divin Fils ; la mort et ses ministres affreux, les vers, la pourriture, la corruption respectent ce sacré dépôt, n'osent approcher de cette arche incorruptible, de ce temple auguste du Verbe incarné, de ce trône sacré où l'auteur de la vie a pris naissance. Elle descend au tombeau, mais elle en sort

bientôt triomphante et revêtue de gloire et d'immortalité ; elle en sort brillante d'une lumière mille fois plus éclatante que n'est le soleil, lorsque, montant majestueusement sur l'horison, il rend à toute la nature la joie, la vie, la beauté. Eblouis, frappés et ravis, les esprits célestes se demandent avec étonnement : Quelle est donc cette créature, qui du désert de la terre s'éleva avec un vol si rapide vers le trône de la divinité ; dont l'ame est déjà toute inondée des délices célestes, *quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens ?* C'est au milieu de cet étonnement des Esprits bienheureux que Marie s'avance ; le Ciel s'ouvre à son approche ; l'auguste palais de l'Eternel paroît dans toute sa beauté : le Roi de gloire, le Fils de Marie, transporté d'amour vient au-devant de sa Mère ; Marie embrasse son Fils, adore son Dieu. L'extase, les transports, les ravissemens sont ses seules expressions ; amoureusement appuyée sur son bien-aimé, elle traverse toutes les Hiérarchies célestes, tous les chœurs des Anges qui la suivent des yeux, abimés dans le respect et l'admiration ; elle s'élève jusqu'au trône de l'adorable Trinité. Là l'Esprit-Saint inonde des plus pures délices le cœur de sa chaste épouse ; là le Père Eternel fait sentir toutes ses tendresses à sa Fille chérie ; là le Verbe incarné communique toute sa gloire à la plus digne, la plus heureuse des mères, (1) *astitit regina.* Là, toute éclatante de lumière, placée sur un trône éblouissant, immédiatement

(1) Ps. 44. 9.

au-dessous de Dieu, incomparablement plus élevée que tout ce qui n'est pas Dieu, elle est l'objet de l'amour des Anges, de l'admiration des Saints, du ravissement de toutes les créatures glorifiées, *astitit regina.* Là elle est proclamée et reconnue comme Reine de tout l'univers ; Reine de l'Eglise triomphante au Ciel, dont elle fait la joie, de l'Eglise militante sur la terre, dont elle fait la force, de l'Eglise souffrante dans le purgatoire, dont elle est l'espérance et la consolation, *astitit regina ;* Reine de toutes les vertus, dont elle est le parfait modèle ; Reine de toutes les grâces, qui ne sont répandues que par ses mains ; Reine des miséricordes, qu'elle ne cesse de solliciter ; Reine toute-puissante, toute aimable, toute tendre, toute compatissante, dont la tendresse et l'amour pour nous égalent le pouvoir et la gloire, et dont le pouvoir et la gloire n'ont point d'autre mesure que la libéralité infinie de Dieu, *astitit regina.*

Voilà, M. F., ce que mille oracles venus du Ciel nous apprennent du triomphe admirable de la Mère de Dieu ; voilà ce que l'Eglise par l'universalité, la singularité du culte qu'elle lui rend, nous apprend de sa puissance et de l'empire qu'elle exerce sur tout ce qui est créé. Toujours conduite par l'Esprit-Saint et toujours fidèle à son divin Epoux, cette sainte Eglise adore un seul Dieu et honore les Saints. Marie est une pure créature : elle ne peut donc pas être l'objet de nos adorations ; mais elle est alliée avec toute la sainte Trinité, elle est la Mère de Dieu, la Reine des Saints. Elle doit donc avoir un culte supérieur à celui qui

se rend aux Saints : culte d'*Hyperdulie*, ainsi que nous l'avons établi en expliquant le premier commandement de la loi (**) ; c'est-à-dire, surémineence de culte, excellence d'hommages, supériorité d'honneur, de respect, de vénération, de reconnoissance, toujours au-dessous de ce que nous rendons à Dieu, toujours au-dessus de ce que nous rendons aux Saints. Aussi comme l'Eglise ne demande rien à Dieu que par les mérites de J. C., qui est la source et le principe de toutes les graces, ainsi ajoute-t-elle l'intercession de sa Mère, qui en est la distributrice. Comme elle consacre par des fêtes particulières tous les mystères de la vie de Jésus-Christ, ainsi consacre-t-elle par des fêtes particulières presque toutes les circonstances de la vie de sa Mère. Elle l'invoque sous les titres les plus glorieux pour elle, les plus tendres et les plus intéressans pour nous, de Reine des anges, de libératrice, de mère de grâce, de miséricorde, de consolation. Elle élève à son honneur les temples les plus somptueux ; elle répand ses bénédictions et ses grâces sur ceux qui se consacrent à son service. Enfin, comme l'amour et la libéralité de Dieu n'ont point de bornes en élevant et glorifiant Marie ; le zèle, la confiance et l'empressement de toute l'Eglise, n'en ont point de même à l'invoquer et à l'honorer.

L'on peut dire de la très-sainte Vierge ce que saint Paul a dit de son fils, que son humilité est le principe et la mesure de son élévation dans la gloire.

(**) Voyez le LXVIII. discours, tome III. p. 345.

Non, ce n'est ni l'éclat de sa beauté, ni la splendeur de sa naissance, ni sa gloire personnelle, qui l'ont fait monter à ce haut point de grandeur où nous la considérons aujourd'hui; c'est son humilité qui l'a sanctifiée et qui l'a couronnée. Elle n'est montée que parce qu'elle étoit descendue, nulle créature n'est placée si haut, que parce que nulle créature n'étoit descendue si bas. Chaque degré d'humilité lui a valu un degré de gloire. Le Tout-Puissant n'a opéré de si grandes choses en elle, que parce qu'il a regardé son humilité. Elle est revêtue d'une gloire proportionnée à la dignité de Mère de Dieu, parce qu'elle avoit pris la qualité de servante du Seigneur. Son trône est placé dans la partie du Ciel la plus élevée, auprès de celui de son fils, parce qu'elle s'étoit ensevelie avec lui dans la grotte obscure de Bethléem. Elle est élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges, parce qu'elle s'étoit abaissée au-dessous de tous les hommes. La très-sainte Vierge, par son humilité, avoit attiré le fils de Dieu dans son sein virginal; et Dieu, pour récompenser son humilité, l'a attirée de la terre au Ciel, et l'a placée auprès de son fils. Que vous êtes grand, ô mon Dieu! mais que l'humilité vous est agréable! C'est par elle que l'on s'élève véritablement, et que l'on passe du centre des humiliations, sur le trône de la gloire. Le croyons-nous, M. F.? Sommes-nous bien convaincus que, de même que la sacrée Vierge a mérité d'être exaltée à cause de son humilité, ce n'est que par cette vertu que nous mériterons de l'être?

Nous devons avoir, à l'occasion de cette fête, des sentimens de joie et de confiance.

Tout en effet, M. F., nous porte à une sainte joie dans cette grande solennité. Tout y est glorieux, tout y est agréable; c'est plutôt une fête du Ciel que de la terre. On n'entend que cris de joie, que chants d'alégresse : les honneurs et les triomphes succèdent aux abaissemens et aux humiliations. En un mot, Marie notre sainte mère entre dans les Cieux, et passant des espaces infinis, arrive, dit S. Augustin, jusqu'au trône de l'Etre suprême, et y est placée à la droite de son fils. Réjouissons-nous donc avec elle, félicitons-la de cette élévation qui surpasse toutes nos pensées et nos expressions.

2.° L'Assomption de Marie est la consommation de notre confiance. Car, si elle monte dans les Cieux, si elle y est assise à la droite de son fils, c'est pour y faire l'office d'avocate des hommes, c'est pour y être leur protectrice; et nous serons quelquefois plutôt exaucés en nous adressant à la mère de Dieu, qu'en nous adressant à son divin fils: non pas qu'elle ait plus de pouvoir et de miséricorde que lui, à Dieu ne plaise que je profère une telle impiété, et que je prétende élever la créature aux dépens du Créateur, puisque Marie n'a rien par elle-même, et qu'elle tient de J. C. toute sa gloire et toute sa puissance; mais c'est que, si son fils est miséricordieux, il est juste; s'il est notre Sauveur, il est notre juge; sa majesté imprime toujours quelques sentimens de crainte. Mais dans Marie, il n'y a que de la miséricorde, il n'y a que la tendresse d'une mère, *in Maria pura humanitas*. Et ainsi quelque misérables, quelque pécheurs que nous puissions être, recourons à elle dans tous nos besoins. Non, Vierge sainte,

vous

vous ne nous oublierez jamais, et du trône où vous êtes assise, vous ne dédaignerez pas de tourner vers nous vos regards. Toute glorieuse que vous êtes, vous nous reconnoitrez toujours, vous agréerez toujours nos hommages, vous écouterez toujours nos vœux, et plus vous êtes proche de la source des grâces, plus vous en ferez découler sur nous. C'est dans cette confiance que nous nous prosternons à vos pieds, et que nous vous adressons nos plus ferventes prières. Nous vous honorons comme notre Reine, mais en même temps nous vous invoquons comme la mère de miséricorde. Parce que vous êtes Reine, vous pouvez tout pour nous, et parce que vous êtes mère de miséricorde, vous voulez pour nous tout ce que vous pouvez. Bien loin donc que votre élévation nous éloigne de vous, c'est ce qui nous y attire. Bien loin que votre grandeur nous intimide, c'est ce qui nous rassure. Puisque nous avons au plus haut des cieux une mère si puissante et si miséricordieuse, nous approcherons hardiment de votre trône. C'est là que la miséricorde plaide pour nous et prend notre parti. Ce n'est pas le trône d'où le Tout-Puissant lance dans sa colère des foudres sur les pécheurs endurcis, mais c'est un trône de grâce, d'où il fait miséricorde. Ce n'est pas ce trône de justice, d'où il prononce des arrêts de mort et de réprobation, mais c'est un trône où il n'est question que de l'abolition de nos crimes et de nos péchés. Nous mettons donc notre sort entre vos mains, et nous attendons tout de votre miséricorde toute puissante, et de votre puissance toute miséricordieuse.

Mais si nous devons prier souvent la glorieuse Vierge, nous devons le faire avec une véritable dévotion et une grande attention. Nous devons lui adresser nos vœux spécialement et avant tout, pour obtenir de Dieu, par son intercession, les grâces qui nous sont nécessaires pour notre entière et parfaite conversion; car ce seroit en vain que nous nous flatterions de sa protection, si nous voulions toujours vivre dans le désordre, et si nous ne voulions jamais réformer notre conduite. Apprenons donc à imiter Marie dans sa vie, et recourons ensuite à elle avec confiance pour obtenir une sainte mort. Ne nous attachons comme elle *qu'à la seule chose nécessaire*, qui n'est autre que notre salut.

Choisissons, à son exemple, *la meilleure part qui ne nous sera point ôtée*, c'est-à-dire, travaillons de toutes nos forces à nous procurer les biens éternels, et ne préférons pas les avantages d'un corps qui doit périr à ceux de notre ame qui ne mourra jamais; ne préférons pas des biens fragiles et de vains honneurs, dont la mort nous dépouillera bientôt, aux bonnes œuvres dont la récompense n'aura jamais de fin. Imitons sur-tout l'humilité profonde de la bienheureuse Vierge, puisqu'elle a été la source de son bonheur et de sa gloire; sa pureté parfaite et angélique, qui a attiré les complaisances du Seigneur sur elle, et qui lui a mérité d'enfanter l'auteur même et le Dieu de la pureté. Si nous marchons ainsi sur ses traces, si nous la prenons ainsi pour notre modèle, et si nous l'honorons fidèlement pendant notre vie, elle s'intéressera de son côté

vivement à notre salut, et nous obtiendra tous les secours dont nous avons besoin pour parvenir heureusement à la céleste patrie. *Amen*

CCXXX. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens ?

Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, lorsqu'elle se lève ?

CANT. 6. v. 9.

QUAND l'aurore paroît à la pointe du jour, et qu'elle commence à répandre sa douce lumière, elle porte une espèce de joie dans le monde, parce qu'elle annonce aux hommes le lever du soleil qui doit bientôt paroître après elle.

Telle fut, M. F., Marie dans le beau jour de son heureuse naissance; semblable à une aurore brillante, elle devoit répandre l'alégresse dans tous les cœurs, parce qu'elle annonçoit au monde le lever prochain du vrai soleil de justice, qui viendroit en dissiper les funestes ténèbres, et y faire naître de plus heureux jours. Ah! si le monde avoit connu la grâce que le Ciel lui préparoit dans cette naissance, quel heureux présage n'auroit-il pas eu de son bonheur, et avec quel transport n'auroit-il pas fait éclater sa joie? Du moins les Anges la célébrèrent dans le Ciel; toutes les intelligences célestes en furent dans le

ravissement. L'adorable Trinité elle-même vit avec complaisance ce chef-d'œuvre de ses mains, ce digne objet de sa tendresse; Dieu le Père la regarda dès-lors comme sa fille bien-aimée, Dieu le fils la considéra comme le temple vivant où il devoit un jour résider; l'Esprit saint et sanctificateur lui prépara toute l'abondance de ses grâces les plus spéciales; tout de concert s'empressa à l'embellir de tous les dons et de tous les trésors qui pouvoient relever l'éclat d'une si haute destination.

Entrons, M. F., dans de doux sentimens d'alégresse à la vue de ces grandeurs de Marie naissante; mais ne nous contentons pas de porter aux pieds de son berceau une stérile admiration. Tâchons, au contraire, pour entrer dans l'esprit de cette solennité, de nourrir notre piété et de travailler à notre édification.

La naissance est la première chose qui rend une personne connoissable, et qui la tire de l'obscurité où elle étoit, pour l'exposer aux yeux des hommes. Quoiqu'on ait l'être avant que de naître, ce n'est qu'un être inconnu, lequel se produit à la naissance; et alors il est honoré selon la qualité des personnes. On rend aux enfans des princes, aussitôt qu'ils sont nés, des honneurs proportionnés à la grandeur de leur extraction, et s'ils doivent être souverains, on les traite en souverains dès ce moment; on jette d'abord les yeux sur ce qui les rend plus recommandables, et sur ce pied on règle l'honneur qui leur est dû et les signes de réjouissance. Donc, puisque la bienheureuse Vierge commença à paroître au monde le jour qu'il naquit, nous devons célébrer

cette nativité selon ce qu'il y a de plus éclatant en elle, qui est que cette Vierge naissante doit être la Mère du Verbe incarné, et par conséquent il est juste que nous lui rendions des honneurs proportionnés à cette haute dignité. Nous avons même d'autant plus de sujet de nous réjouir à cette naissance de Marie, qu'elle nous annonce le plus grand bonheur' et que dans la naissance des princes de la terre on ignore toujours si leur règne sera heureux ou malheureux, et qu'il peut se faire que sans le savoir on s'applaudisse de la plus grande disgrâce qu'il puisse arriver à un état, qui est de tomber en la puissance d'un roi insensé, selon la langue de l'Ecriture (1).

Jamais naissance ne fut plus redommandable et par la noblesse du sang, et par les circonstances prises de la part des parens, et par la sainteté et le mérite de cette jeune enfant, qui en naissant devient le sujet de la consolation de tout l'Univers et l'admiration de toute la cour céleste. D'abord Marie, selon la chair, étoit la plus noble personne. Quel éclat non interrompu dans sa famille! C'est une suite admirable depuis Adam jusqu'à sa naissance. On trouve en sa généalogie des rois, non moins recommandables par leur piété que par leur bravoure; des Patriarches qui, dans les épreuves les plus critiques, ont signalé leur obéissance et leur foi; des Prophètes pleins de zèle, de fermeté et de courage. La providence qui dispose les évènemens suivant les règles d'une profonde sagesse, avoit jeté les racines de sa grandeur dans la noblesse la plus ancienne et la plus

(1) Eccle. 10. v. 3.

éclatante de l'univers (1), *radicavi in populo honorificato.*

Il est vrai que cette illustre maison étoit tombée en décadence au temps du père et de la mère de la sainte Vierge, Joachim et Anne. Ils vivoient dans la petite ville de Nazareth, où leur pauvreté et l'éloignement de la capitale les mettoient à l'abri de la cruelle défiance d'Hérode. Anne étoit stérile; et ce défaut, joint à la vieillesse, formoit un double obstacle à l'accomplissement du désir qu'elle avoit, comme toutes les femmes juives, de devenir mère. Le Seigneur la rendit féconde, pour honorer la naissance de Marie par un grand miracle. Il est aisé de comprendre quelle fut la joie de ces pieux Israélites. Eclairés d'une lumière surnaturelle, ils comprirent aisément que Dieu n'avoit formé cette bienheureuse enfant que pour lui et qu'ils ne l'avoient qu'en dépôt. Une naissance si miraculeuse fut pour eux un préjugé certain de son mérite et de son excellence. O heureux parens! s'écrie S. Jean de Damas (2), heureux époux, Joachim et Anne! d'avoir donné au monde une Vierge, qui sera en même temps la mère de Dieu, sans cesser d'être votre fille! *O beatum par Joachim et Anna! Virginem enim Dei matrem mundo peperistis.* Heureux les flancs, Vierge sainte, qui vous ont portée, et heureuses les mamelles que vous avez sucées! Que tous les Fidèles s'empressent de venir saluer cette fille qui vient de naître, parce qu'avant sa naissance elle étoit déjà prédestinée pour

(1) Eccle. 24. v. 16.
(2) Orat. I. de nativit. B. Virginis. circa initium.

être la mère de son Dieu, et avec elle le monde renaît et se renouvelle. Venez, peuples, venez, nations, sous quelque climat que vous soyez, s'écrie S. Jean de Damas; venez, de quelqu'âge et de quelque condition que vous puissiez être; venez célébrer la naissance de cette Vierge avec laquelle naît pour ainsi dire notre salut : *Hodiè mundi salus inchoavit ; jubilate Deo, omnis terra ; cantate, et exultate, et psallite.* Fut-il jamais un plus juste sujet de joie, et en quel jour doit paroître davantage notre alégresse, puisqu'on peut dire avec S. Ildephonse (1) que c'est dans la Nativité de la sainte Vierge qu'a commencé, en quelque manière, l'heureuse naissance de J. C., *in nativitate Virginis felix Christi est inchoata nativitas*? Dieu n'avoit regardé jusqu'ici la terre que comme une région de pleurs destinée pour le séjour des criminels : mais au moment que Marie paroît dans le monde, Dieu trouve un objet qui lui plaît trop pour paroître toujours si irrité !

En effet Marie est née en état de grâce, et tous les autres naissent en péché.

Est-il rien de plus déplorable que l'entrée de tous les enfans d'Adam en ce bas monde ? Et dans leur naissance, pour peu que l'on consulte la raison et la foi, que de tristes sujets de s'affliger, de craindre, de trembler pour eux, ne trouve-t-on pas ? Ils naissent tous assujettis au démon et esclaves du péché. Héritiers du malheur, ainsi que du péché d'un père prévaricateur et coupable, ils sont destinés à passer leurs jours dans les agitations, les troubles, les

(1) Serm. in nativit. Virg.

peines, les combats. Mais il n'en est pas ainsi de la naissance de Marie; nulle vapeur maligne n'obscurcit l'éclat de ce grand jour, nulle tache, nulle ombre de tache originelle ne ternit la gloire de cette incomparable enfant; nul souvenir honteux ne sauroit troubler la joie de cette auguste fête.

Marie n'a jamais été comprise dans la malédiction commune qui, dès le moment de leur conception, rend tous les autres enfans d'Adam abominables aux yeux de Dieu. Préservée dès le premier instant, et dans le premier instant de son être, de toute contagion du péché, elle fut de plus conçue dans la grâce. Aussi l'Eglise lui adresse-t-elle, avec l'Esprit-Saint, ces belles paroles du cantique (1): *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*; vous êtes toute sainte, toute parfaite, toute belle, ô la bien-aimée du Roi des rois! et ses yeux si saints, si purs, si pénétrans, si perçans, ne peuvent apercevoir dans vous la moindre tache, la moindre souillure.

Que ce jour donc, ô fille du Très-Haut! où vous paroissez la première fois sur la terre, est un jour brillant pour vous, et que vos premières démarches sont belles (2)! *quam pulchri sunt gressus tui, filia principis!* Quelle gloire pour vous de pouvoir vous présenter devant l'auteur de la vie, non comme une ennemie chargée de toute sa malédiction, mais comme l'objet de ses complaisances et de sa tendresse! Quel triomphe d'entrer dans le monde, non comme tous les autres enfans d'Adam, avec le titre

(1) Cant. 4. v. 7. (2) Cant. 7. v. 1.

d'esclave de l'enfer, et en posture de criminelle, mais victorieuse dès le premier instant de votre être, et du démon et du péché; plus pure que les Anges, plus sainte, plus accomplie, plus parfaite en un mot, que tous les esprits bienheureux, et que les plus sublimes intelligences!

Quel honneur donc, ô Vierge incomparable! ne devons-nous pas vous rendre en cet heureux jour qui vous vit naître revêtue de tant de gloire! Que ce jour tienne rang éternellement parmi les beaux jours; qu'il soit célébré par les plus beaux chants d'alégresse et les plus harmonieux cantiques d'actions de grâces. Que tout l'univers encore une fois lui applaudisse et fasse éclater sa joie, puisqu'il lui est né une Souveraine déjà comblée de gloire et d'honneur, et dont la naissauce doit être suivie d'un bonheur aussi plein et aussi parfait, que celle des autres enfans d'Adam leur annonce et leur fait attendre de misères.

Car Marie, prévenue de la grâce et fidèle à la grâce, n'a jamais commis aucun péché, même véniel: S. Thomas prouve cette vérité par plusieurs différentes raisons: 1.° parce que le péché le plus léger eût rendu Marie indigne d'être la mère d'un Dieu; 2.° parce que par sa maternité divine elle a contracté la plus étroite alliance qu'une créature puisse avoir avec Dieu; 3.° parce qu'elle a conçu la sagesse incréée, et que le S. Esprit nous assure (1) que la sagesse ne peut entrer ni demeurer dans une ame criminelle et sujette au péché; 4.° parce que l'Eglise

(3) Sap. 1. v. 4.

ne pourroit pas dire d'elle qu'elle est toute belle et sans tache, si elle avoit été souillée du moindre péché; 5.° parce qu'enfin si Marie avoit été un seul moment esclave du démon, la honte de la mère auroit rejailli sur son fils. Raisons solides que S. Thomas appuie sur ces paroles de S. Augustin (1), lorsque, parlant des péchés auxquels nous sommes tous sujets, il excepte la bienheureuse Vierge, de laquelle, dit-il, je ne puis souffrir qu'on fasse aucune mention, dès qu'il s'agit de péché; pourquoi? pour l'honneur du Dieu dont elle a été la mère, *propter honorem Domini.*

Toute la vie de Marie a été aussi pure que sa naissance.

Rien de plus édifiant, rien de plus instructif que la peinture qne nous fait S. Ambroise (2) de la conduite de cette Vierge sacrée et des précautions qu'elle prenoit pour conserver le précieux dépôt de la grâce; elle savoit que le fondement de la grâce est l'humilité. Ainsi, dit S. Ambroise, elle portoit déjà l'humilité dans son ame avant de porter dans son sein celui qui s'est dit *doux et humble de cœur.*

Elle savoit que la grâce est presque toujours incompatible avec les richesses; aussi elle a aimé la pauvreté dès sa plus tendre jeunesse; comme son Fils adorable, elle a vécu pauvre; et comme lui, elle est morte pauvre. Elle savoit que la grâce risque tout dans ces conversations médisantes où la réputation du prochain est si peu ménagée, dans ces conver-

(1) Aug. de nat. et grat. apud D. Thom. 3. 9. 27. art. 4. 0.
(2) De virginibus, Lib. 2.

sations inutiles où l'on ne s'entretient que de ce qui flatte la vanité; de là ce silence modeste qu'elle s'étoit imposé, cette attention à mettre un frein à sa langue, et à ne laisser échapper aucune parole qui ne fût dictée par la nécessité, réglée par la vérité, avouée par la charité, *loquendi parcior*. Elle savoit que la grâce risque tout dans ces assemblées profanes où chacun porte ses passions et ses préjugés, où Dieu ne se trouve jamais, où l'amour du monde s'insinue imperceptiblement dans les cœurs; de là cette profonde retraite dans laquelle Marie a toujours fait profession de vivre. Renfermée dans l'intérieur de sa maison, elle n'en sortoit que pour aller au temple; elle ne vouloit ni voir le monde, ni en être vue, *prodire nescia*. Elle savoit enfin que la grâce risque tout dans l'inaction et l'oisiveté, et que, pour être vaincu par le démon, il suffit qu'il nous trouve désœuvrés. De là son assiduité au travail; elle vouloit que ses jours fussent des jours pleins: la prière, la lecture des livres saints et les occupations domestiques partageoient tous les momens de sa vie, *intenta operi*.

Voilà, M. F., ce qui a paru d'extérieur en Marie. Mais que seroit-ce, si nous pouvions pénétrer dans son cœur, découvrir la beauté et la gloire de cet auguste sanctuaire de l'Esprit-Saint, et démêler tout ce qui s'est passé dans le plus intime de son ame? Anges tutélaires, qui l'avez tant de fois admirée levant ses mains pures vers le ciel et répandant sans cesse son cœur en la présence du Dieu vivant, dites-nous quelles furent les dispositions sublimes dont elle anima toutes ses actions. Expliquez-nous cette

simplicité de vie, cette pureté d'intention, cette droiture d'esprit, qui n'envisagea jamais que Dieu dans toutes les créatures, et ne chercha jamais que lui dans toute sa conduite. Développez-nous cette abnégation, cette indifférence, cette résignation de volonté, qui la tenoit à tout moment sous la main de son créateur, pour ne rien vouloir, ne rien désirer, ne rien demander d'elle-même; déterminée sans restriction à tout ce qu'il voudroit, à tout ce qu'il désireroit, à tout ce qu'il demanderoit lui-même. Découvrez-nous cette résolution, cette détermination de cœur habituelle et continuelle à se soumettre à ce qu'il y auroit de plus humiliant, à souffrir tout ce qu'il y auroit de plus rigoureux, à sacrifier tout ce qu'elle auroit de plus cher et de plus précieux. Représentez-nous ce zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, qui produisant sans cesse les désirs les plus vifs, les prières les plus ferventes, les vœux les plus enflammés, les soupirs les plus embrasés, eut la vertu de hâter le moment de la rédemption du monde, et d'accélérer la venue du Sauveur. Retracez-nous cet amour immense et incompréhensible, qui fut assez puissant pour attirer le Fils de Dieu même, le dépouiller de sa grandeur, le réduire à un véritable anéantissement, l'engager à s'incarner dans le sein de cette auguste Vierge. Mais, taisons-nous, craignons de flétrir par la bassesse de nos expressions un sujet si relevé, et contentons-nous ici de croire, d'adorer et d'admirer avec respect et dans un profond silence.

Apprenons ensuite ce que nous devons faire pour bien célébrer cette fête.

1.° La Nativité de la sainte Vierge doit être comme le signe de notre régénération spirituelle, *hodiè nata est per quam omnes renascimur*. Nous devons donc, pour honorer sa naissance, renaître nous-mêmes à la grâce par une sincère et véritable pénitence; et comme cette Vierge auguste s'est consacrée à Dieu entièrement et sans réserve, nous devons aussi nous donner à lui sans partage. Et c'est là, M. F., le fruit principal que nous devons tirer de ce mystère, et des exemples que nous a laissés Marie; c'est-là précisément ce que Dieu exige de chacun de nous. Nous nous devons tout à lui, comme à notre Dieu. Il le mérite infiniment par la beauté et l'excellence de son être. Nous nous devons tout à lui, comme à notre créateur; il ne nous demande rien que ce que nous avons reçu de lui; tout à lui, comme à notre conservateur; cet être qu'il nous a donné en nous créant, il nous le redonne sans cesse et le reproduit à tout moment pour être employé à son service et à sa gloire; tout à lui, comme à notre père; c'est de lui que nous tenons non-seulement notre corps et tous ses organes, mais notre ame et toutes ses facultés; personne n'est père à si juste titre; personne n'est autant ni aussi père que lui; tout à lui, comme à notre maître; et qui jamais eut plus de droit que l'ouvrier, et surtout le suprême ouvrier, sur son ouvrage? tout à lui, comme à notre libérateur, comme à notre Sauveur; il nous a affranchis de la tyrannie du démon; il nous a, d'une part, délivrés de l'enfer qui devoit être notre partage, et de l'autre, mérité le Ciel au prix de tout son sang; enfin, tout à lui, comme à notre dernière

fin et au consommateur de notre félicité ; et que prétend-il autre chose en exigeant que nous nous donnions à lui durant ce petit nombre de jours que nous avons à vivre sur la terre, que de pouvoir nous couronner à titre de mérite, et se donner lui-même sans réserve à nous durant toute une éternité ?

2.° Mais ce n'est pas assez de nous consacrer de bonne heure au service de Dieu, à l'exemple de la sainte Vierge, nous devons encore travailler sans cesse comme elle à nous rendre dignes de recevoir en nous Jésus-Christ par la réception du S. Sacrement de l'Eucharistie ; pour cela il faut nous efforcer d'avancer toujours comme elle en vertu et en sainteté ; car le seul moyen de conserver la grâce, c'est de travailler à l'augmenter (1) : *Habenti dabitur, et abundabit ; ei autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo.* Il n'appartient qu'à ceux qui ont déjà beaucoup d'obtenir des grâces nouvelles ; et c'est dans cette vue que Marie qui, dès sa naissance fut comblée de grâces et de sainteté, loin de s'en tenir là, a travaillé sans cesse à faire valoir ce précieux trésor jusques à sa mort bienheureuse.

Ah ! Vierge sainte, Vierge naissante, quoique dans cette fête vous ne paroissiez encore que dans les foiblesses de l'enfance aux yeux des hommes, vous êtes cependant appelée à tout ce qu'il y a de plus grand dans les vues de Dieu ; souffrez donc qu'en vous considérant dans l'état de cette future grandeur, nous vous adressions les paroles et les sentimens que l'Eglise elle-même met dans la bouche et dans le

(1) Luc 19. v. 26.

cœur des Fidèles : Reine des Anges et des hommes, glorieuse dans le Ciel, honorée sur la terre, redoutable dans les enfers, Vierge et mère tout ensemble, mais Vierge toujours pure et immaculée, et mère la plus heureuse de toutes les mères, auguste Marie, assurés que nous sommes de votre crédit auprès de Dieu, et en même temps de votre ineffable bonté pour les hommes, nous nous mettons sous votre puissante protection : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix.* Daignez nous l'accorder auprès de votre divin Fils, ne rejetez pas nos humbles prières ; c'est du sein de nos misères que nous les offrons, c'est avec la confiance la plus intime que nous vous invoquons : *Nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus nostris, sed à periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.* Obtenez-nous de Dieu la délivrance de nos maux, et plus encore celle de nos passions ; obtenez-nous le pardon de nos péchés, la résignation dans nos peines, la force dans nos tentations, l'assistance dans tous les dangers, une pureté inviolable de cœur ; obtenez-nous surtout l'amour de Dieu, la ferveur dans son service, une fidélité constante à ses grâces, un abandon entier à sa providence, un désir toujours plus ardent d'être à lui, enfin la grâce d'une sainte persévérance jusques à la mort. *Amen.*

CCXXXI. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE LA TOUSSAINT.

Filii sanctorum sumus.

Nous sommes les enfans des Saints.

TOB. 8. v. 5.

L'EGLISE nous présente, M. F., dans la solennité de tous les Saints, l'image de la sainteté, non pas dans les combats, mais dans les triomphes; non plus traînée sur les échafauds, pour y être exposée aux bêtes et aux plaisirs sanguinaires d'un peuple barbare, mais élevée sur des trônes pour nous dire et nous persuader que nous sommes enfans des Saints, *filii sanctorum sumus.* Voyez-vous sur ces trônes brillans ces Saints couronnés de gloire? Soyez persuadés, à ce spectacle, de la noblesse de votre extraction et de l'obligation où vous êtes d'exprimer leur sainteté par vos mœurs, pour avoir part à l'héritage qu'ils possèdent et qu'ils veulent aussi vous procurer. C'est proprement en ce jour que se vérifie la vision de S. Jean (1): *vidi civitatem sanctam, Jerusalem novam, descendentem de cælo.* Elle descend, cette sainte cité, par sa protection, multipliant les intercessions et les satisfactions des Saints pour le bien commun de l'Eglise. Elle descend pour

(1) Apoc. 12. v. 2.

recevoir

recevoir l'honneur que l'Eglise militante lui rend en ce célèbre jour. Elle descend enfin par l'idée de sa gloire pour relever les espérances des chrétiens, et pour leur persuader la sainteté par les motifs de cette espérance; car un des plus pressans moyens dont la grâce de Dieu se sert pour nous exciter à la sainteté, c'est l'espérance de la gloire que Dieu a promise aux Saints, parce que c'est un motif qui anime notre courage pour suivre constamment ce dessein, tout comme l'espérance des avantages qu'on attend est le plus commun ressort des plus importantes actions de notre vie. Ce n'est pas que je veuille dire que le principal motif de notre sainteté doive être cette vertu intéressée; nous devons servir Dieu principalement pour l'amour de lui-même; mais la providence de Dieu se sert encore de ce moyen pour animer notre courage, et exercer notre vertu. Tâchons donc, M. F., de réveiller notre piété languissante, et pour tirer tout le fruit de cette solennité, d'entrer dans les vues de l'Eglise.

1.° L'Eglise a déterminé un jour auquel elle fait une fête solennelle de tous les Saints connus et inconnus, par la raison que le nombre en étant presque infini, elle s'est vue obligée, pour leur rendre le culte qui leur est dû, de le leur rendre en commun par cette célébrité. « Ne convient-il pas, dit à ce » sujet S. Jean Damascène (1), de rendre honneur » aux Saints qui sont les amis de Dieu, et qui » s'étant montrés ses dignes serviteurs, ont mé-

(1) De Fide orthod. Lib. 4. cap. 16.

» rité d'être appelés à son héritage, qu'il regarde
» enfin comme ses enfans? C'est par adoption qu'ils
» ont acquis ce titre que J. C. possède en vertu de
» sa génération éternelle; c'est pour avoir accompli
» les volontés du souverain Maître, qu'ils se sont
» rendus dignes de le posséder dans sa gloire.
» Quel honneur n'est donc pas dû à ces illustres
» vainqueurs de la chair et du monde, qui n'ont
» eu d'autres vues que de plaire à Dieu dans toutes
» les actions de leur vie? » Telles sont les personnes illustres à qui l'Eglise rend aujourd'hui ses hommages; le culte dont elle les honore, est un tribut qui leur est dû par justice, puisque leurs vertus et la gloire dont elles jouissent les en rendent dignes.

2.° L'Eglise a vainement employé durant le cours de l'année chrétienne tous les motifs dont elle a pu s'aviser pour nous exciter à la vertu. Elle nous a mis inutilement devant les yeux toutes les merveilles de la naissance, de la vie et de la mort du Sauveur dans les saintes solennités de ces divers mystères. C'est en vain qu'elle nous a découvert, dans ces jours consacrés à sa gloire, tous les miracles de l'amour infini de notre Dieu envers nous, et tous les prodiges qu'il a opérés pour notre salut. Ces grands excès qui ont fait autrefois trembler jusqu'aux créatures insensibles, et qui ont rempli toute la nature d'étonnement, n'ont point touché la dureté de nos cœurs. Enfin le zèle de l'Eglise pour notre salut lui fait faire un dernier effort. Elle nous ouvre le Ciel et nous étale toute la pompe de la Jérusalem céleste pour animer notre ambition et

nous réveiller de notre assoupissement. Jetez les yeux, nous dit-elle, sur la grandeur, la beauté et la magnificence de la sainte Sion, et vous verrez que, quoique Dieu paroisse libéral partout, c'est là principalement que sa gloire éclate davantage. Si vous êtes passionnés pour les véritables richesses, les plaisirs réels, les honneurs solides, c'est là et ce n'est que là que vous trouverez des trésors inépuisables. C'est ainsi que l'Eglise expose à nos yeux tous les biens pour nous animer à la pratique de toutes les vertus, et qu'elle nous propose les exemples des Saints pour nous inspirer le courage de les suivre.

3.° Nous ne pouvons douter que les Saints ne soient portés à nous assister de leurs prières et du crédit qu'ils ont auprès de Dieu. L'Ecriture, au livre second des Machabées (1), dit formellement que Jérémie, après sa mort, s'intéressoit auprès de Dieu pour tout Israel. En effet, comme la prière que l'on fait pour les autres provient d'un grand fond de charité; plus les Saints sont éminens en charité, et plus ils prient pour nous avec ardeur, et leurs prières sont d'autant plus efficaces, qu'ils approchent de plus près du trône de Dieu par le degré de leur béatitude. Si les Apôtres et les Martyrs, étant encore sur la terre, où ils avoient intérêt de penser premièrement à eux-mêmes, ne laissoient pas de prier pour les autres et même pour leurs tyrans, disoit S. Jérôme (1), à combien plus forte raison prient-ils

(1) Cap. ult. v. 4. (2) Ep. 53. contr. vigil.

maintenant qu'ils sont sûrs de leur félicité, après tant de victoires et de triomphes.

Qu'on ne dise donc plus que les Saints ne prient pas pour nous, sous prétexte qu'ils ne prient plus pour eux-mêmes ; car s'ils ne demandent pas pour eux-mêmes, c'est parce qu'ils n'ont plus rien à désirer que la gloire de leur corps, qui leur est toute acquise, et qui leur sera donnée à la fin des siècles. Ils prient au contraire pour nous, parce que notre salut est encore incertain, et que leur charité leur fait souhaiter de nous avoir pour compagnons de leur béatitude. Ils sont unis à Dieu de toute leur affection, et, selon l'Apôtre, ils deviennent un même esprit avec lui. Dans le sein de cette miséricorde infinie, ils en prennent les impressions et brûlent du désir de coopérer à notre salut. Nous avons donc, M. F., dans la cour céleste, une multitude innombrable d'amis devant ce Juge souverain qui juge les justices, et qui est terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes; et si l'affaire de notre salut a besoin d'être soutenue, que n'avons-nous pas à espérer du secours des Saints, lorsqu'ils se réunissent tous dans cette fête pour nous obtenir l'effet de nos demandes?

4.° Que Dieu est magnifique dans ses Saints, et qu'il mérite bien que toutes les créatures lui rendent de continuelles actions de grâces pour les faveurs dont il les a comblés! Il les a prédestinés de toute éternité à une couronne de gloire, qui est tout ensemble une couronne de justice et de miséricorde à leur égard ; de justice, parce que Dieu ne la donne qu'à ceux qui la méritent par leurs bonnes œuvres ;

de miséricorde, parce qu'il leur donne, par sa pure bonté, les moyens nécessaires pour la mériter. Il veut qu'ils la méritent, et il fait voir par là le grand honneur qu'il leur fait en leur donnant occasion de gagner, par leur courage et par leur vertu, une gloire immortelle, qui surpasse infiniment toutes les grandeurs humaines. Il leur donne aussi les moyens de la mériter, sans lesquels ils n'y pourroient parvenir; et c'est par là qu'il leur témoigne le grand amour qu'il leur porte. Admirons cette bonté infinie, et célébrons-la par nos cantiques et nos actions de grâces, au nom de ceux qu'il a tant aimés et glorifiés.

Pour bien solenniser cette fête, il faut honorer tous les Saints comme les amis de Dieu, les invoquer comme nos avocats, et les imiter comme nos modèles.

1.° Les Saints méritent qu'on les honore (**), et rien n'est plus juste que de leur rendre l'honneur qui est la récompense de leurs vertus. Qu'est-ce que l'honneur? C'est une connoissance claire et distincte du mérite supérieur d'une personne, que l'on s'efforce de lui marquer par quelque témoignage extérieur, comme sont les louanges, les respects et les déférences que la coutume a fait passer en loi. Il est vrai que les hommes qui ne connoissent pas le fond des cœurs, ni souvent même le vrai mérite, ont attaché ces marques de leur estime aux charges, aux emplois, aux avantages du corps et de l'esprit; mais l'Eglise, qui est conduite par le Saint-Esprit, pré-

(*) Voyez discours LXVIII, tom. III, pag. 255.

fère les vertus chrétiennes, non-seulement à la grandeur de la naissance et à tous les avantages naturels, mais encore à toutes les vertus purement morales, et ne juge digne de son estime que ce que Dieu estime le plus lui-même, savoir : la sincère piété, la charité ardente, la profonde humilité, la Foi vive, et toutes les vertus qui nous rendent saints et agréables aux yeux de cette divine Majesté, dont le jugement est la règle du véritable honneur. Refuser donc d'honorer les personnes qui ont saintement vécu et qui se sont distinguées par une éminente sainteté, refuser l'aveu dû à leur vertu, c'est refuser de rendre justice à leur mérite; ce qui ne peut venir que de l'ignorance du droit ou du fait sur cet article de notre croyance, et c'est ce qu'il faut examiner. Pour le fait, nous en convenons, du moins à l'égard d'une grande partie des Saints que les ennemis même de l'Eglise catholique reconnoissent en cette qualité : tels sont les Apôtres, les premiers martyrs et les premières lumières du Christianisme. Ce n'est point ce qui doit être contesté; et en tout cas, nous supposons le fait, c'est-à-dire, une vertu reconnue de tout le monde, et une sainteté attestée par des preuves surnaturelles, comme sont les miracles incontestables. Ce n'est donc que sur le droit que l'on peut disputer, c'est-à-dire, si la vertu est honorable, et si les personnes d'une vertu reconnue et supérieure méritent qu'on les révère. Mais pour qui l'honneur est-il donc fait et à qui est-il dû, s'il n'est pas le prix de la vertu et du vrai mérite? et si les Saints, pendant qu'ils vivoient sur la terre, méritoient qu'on eût du respect et de la vénération pour

leur vertu, et qu'on les honorât, pourquoi leur refuseroit-on cet honneur maintenant qu'ils sont dans le Ciel, où ils ne sont plus sujets à ces vicissitudes, également surprenantes et funestes, que l'inconstance et la fragilité humaine n'a fait voir que trop souvent en des personnes qui, du comble de la sainteté, sont tombées dans les plus grands déréglemens, et se sont précipitées dans l'abîme du vice, au lieu que, dans le Ciel, les bienheureux sont inébranlablement affermis dans le bien, et qu'outre cela, ils jouissent de la gloire et d'un bonheur incomparable, qui est la récompense de leurs vertus?

2.° Si c'est une justice et un devoir d'honorer les Saints, c'est aussi une sainte et salutaire pratique de les invoquer, et comme la mémoire des vertus qu'ils ont pratiquées mérite notre admiration, le crédit qu'ils ont auprès de Dieu doit exciter notre confiance. Je ne m'arrêterai pas à prouver cette seconde vérité, que j'ai aussi suffisamment établie (**). Je me contenterai de remarquer que nous n'adressons pas aux Saints une invocation de grâce, de salut et de rédemption, qui ne peut appartenir qu'à Dieu seul; mais une invocation d'assistance, de sollicitation, de prières, qui s'adresse, non pas directement à celui qui peut éclairer notre ame par lui-même et de sa propre lumière, mais à ceux que nous savons être aimés de ce Dieu de vérité et de charité, desquels, comme de ses favoris, nous réclamons l'intercession et les suffrages.

3.° Enfin, nous devons imiter les Saints comme

(**) Voyez le discours LXIX, tom. III, pag. 256.

nos modèles; sans cela, c'est en vain que nous célébrons leurs triomphes et leurs victoires, c'est en vain que nous présumons du crédit qu'ils ont auprès de Dieu. L'abrégé de la Religion, dit S. Augustin (1), est de pratiquer ce que nous solennisons, et de faire, de l'objet de notre culte, la règle de notre vie, *summa religionis est imitari quod colimus.* La vue de la gloire a dégagé les Saints de la terre; il faut qu'elle opère en nous le même effet. La foi de l'immortalité les a conduits à la sainteté; il faut que nous y parvenions par la même voie. Les Saints ont été ce que nous sommes; si donc nous combattons comme eux avec courage, nous pouvons nous promettre de posséder avec eux l'héritage éternel où ils règnent à jamais.

Ce qui doit nous engager à imiter les Saints, c'est l'espérance et le désir d'arriver au bonheur dont ils jouissent dans le Ciel.

Il est certain qu'il faut des motifs pressans, touchans, convaincans, pour nous animer à la patience chrétienne, dans les différentes situations où nous nous trouvons dans cette vie mortelle; mais peut-on nous en donner qui aient toutes ces qualités dans un plus éminent degré que l'éternité de la gloire à laquelle nous sommes appelés, et qui est la récompense des élus? C'est dans cette vue que les Saints ont triomphé du monde; c'est par là qu'ils sont devenus inébranlables et invincibles dans les combats qu'ils ont eu à soutenir. C'est par là, dit le Docteur des nations (2), qu'ils ont surmonté les

(1) Serm. 47, de Sanctis. (2) Hebr. 11. v. 34.

tourmens, le fer et le feu, tout ce que la mort a de plus effrayant et de plus cruel. C'est ce qui les soutient encore tous les jours dans les rigoureuses épreuves que Dieu fait de leur fidélité. Ils souffrent tout, dit l'Ecriture (1), non-seulement avec patience, mais avec joie, parce que leur espérance est pleine de l'immortalité qui leur est promise, *spes illorum immortalitate plena est.* Pourquoi ne les imitons-nous pas? Avons-nous d'aussi rudes combats qu'eux à soutenir? Avons-nous résisté comme eux jusqu'à répandre du sang? Pourquoi donc sommes-nous si lâches? Pourquoi dégénérant de la vertu de ces glorieux prédestinés qui sont aujourd'hui nos modèles, faisons-nous paroître tant de foiblesse dans des occasions où, à leur exemple, nous devrions remporter sur nous-mêmes d'éclatantes victoires? c'est que nous n'envisageons pas comme eux cette glorieuse immortalité où ils aspiroient, et dont l'espérance les encourageoit et les emportoit à travers tous les obstacles.

Cependant, pour mériter ce bonheur, il ne faut que remplir les devoirs de son état, et observer fidèlement tous les commandemens de Dieu, et c'est, M. F., ce que nous persuadent une infinité de prédestinés, qui ont acquis leur gloire par les mêmes actions que nous pratiquons tous les jours. Hélas! il ne faudroit que faire autant pour Dieu que nous faisons pour le monde. Au reste, comme l'exemple des Saints nous montre ce qu'ils ont fait, il nous convainc aussi que la sainteté n'est point au-dessus

(1) Sap. 3, v. 34.

de nos forces, puisqu'ils en sont venus à bout, et que, du côté de Dieu, la Foi nous apprend que les secours nécessaires ne nous manqueront jamais. Prétexter donc la difficulté, c'est publier sa lâcheté et son peu de courage. Animons-nous plutôt à la vue de ces exemples touchans; faisons voir qu'au milieu des charges et des emplois, parmi l'occupation d'une famille, dans l'embarras même des affaires où notre devoir nous engage, nous pouvons servir Dieu et par là mériter la gloire des Saints, puisque tant de personnes l'ont acquise en demeurant dans les mêmes engagemens, et n'ayant point d'autres moyens de se sanctifier que ceux que nous avons; en un mot, efforçons-nous de devenir saints, si nous voulons être éternellement heureux. Les bienheureux que nous honorons aujourd'hui nous regardent du haut du Ciel comme témoins de nos combats; ils compatissent à nos misères et à nos foiblesses; ils s'intéressent à notre bonheur; ne cherchons point de vains prétextes pour nous dispenser de suivre leurs exemples, de crainte que ces mêmes exemples ne nous servent un jour de reproches, qui nous convaincront qu'il n'étoit pas impossible de vivre comme eux, puisqu'ils étoient autrefois ce que nous sommes; au lieu que, si nous les imitons, ce sera le véritable et l'infaillible moyen d'obtenir la gloire dont ils jouissent et que je vous souhaite. *Amen.*

CCXXXII. DISCOURS.

DU JOUR DES MORTS.

Veni et vide.

Venez et voyez.

JOAN. II. V. 34.

PEU s'en faut, M. F., qu'à l'occasion de la triste solennité qui nous rassemble, je n'imite l'exemple de Marthe si zélée pour son frère Lazare enfermé dans le tombeau, et que je ne réduise ce que je me crois obligé de vous dire sur ce sujet à ces touchantes paroles dont elle se servit pour attendrir le cœur d'un Dieu sauveur: Venez seulement, et voyez, *veni et vide.*

Faudroit-il en effet d'autre prédicateur dans cette pieuse cérémonie que le simple appareil de tant d'objets touchans que la Religion rassemble aujourd'hui? Ces sombres voiles qui couvrent de deuil nos autels, ces lumières mêlées aux ombres de la mort, ces chants funèbres dont les pitoyables accens portent la tristesse jusqu'au fond des ames, ces sons lugubres dont les airs plaintifs retentissent, les prières ferventes de l'Eglise, les sacrifices multipliés de son divin époux, le silence même éloquent des tombeaux : tout cela ne semble-t-il pas vous dire: *Veni et vide;* pensez à ceux qui vous ont précédés et que vous devez bientôt suivre; pensez

à eux, comme vous voudrez qu'on pense un jour à vous?

Mais, hélas! c'est la triste destinée des morts d'être facilement oubliés des vivans. Dès qu'ils ont disparu aux yeux des hommes, ils sont bientôt effacés de leur mémoire; ou si l'on y pense encore de temps en temps, c'est un souvenir si foible, si stérile et si court, que le plus profond oubli lui est presque égal, et qu'il en a tous les effets. Cependant ils sont d'autant plus dignes de compassion qu'ils sont incapables de mériter. Que dis-je? Ce sont des ames qui souffrent d'étranges supplices. Pour vous en former une idée, allez en esprit dans ces lieux souterrains, où la vengeance divine se déploie avec d'autant plus de sévérité qu'elle punit pour pardonner; considérez ce lac de souffre et ces torrens de flammes qui inondent ces ames souffrantes, et ce qu'il y a de plus désolant, ce genre de supplice qui n'a rien qui le distingue des peines de l'enfer, au désespoir et à la durée près. Oui, là aussi bien que dans l'enfer, une pauvre ame est environnée, enveloppée de feu; le même élément, allumé du même souffle, se fait sentir; et comme cette ame, suivant l'ordre de la nature, étoit unie sur la terre à un corps de chair, au quel elle devoit commander, et auquel elle a eu la lâcheté de se soumettre; de même, selon l'ordre de la justice, elle est unie dans le purgatoire à un corps de feu qui lui fait expier le reste de ses faiblesses. « Ce feu, dit S. Au» gustin (1), cause une douleur qui surpasse tout

(1) In ps. 37. apud suppl. D. Thom., quæst. 100, art. 3. o.

» ce que les hommes ont jamais souffert, tout ce » qu'ils sont en état de souffrir, tout ce que l'ima- » gination la plus vive peut nous représenter de » plus terrible : *Purgatorius ignis durior est quàm » quidquid potest in hoc seculo pœnarum videri, » sentiri, aut cogitari.* » Hélas! un étranger, un ennemi même vous feroit pitié, si vous le voyiez en cet état; et vous n'en avez aucun sentiment pour vos amis, pour vos frères, vos sœurs, vos pères, vos mères, qui brûlent dans ces feux ardens, qui n'y brûlent peut-être que pour vous avoir trop aimés! D'où peut venir cette dure insensibilité? Ce ne peut être que parce que vous supposez, ou que les morts n'ont plus besoin de rien, ou que vous ne pouvez leur procurer aucun soulagement, ou que vous vous figurez que vous ne leur devez plus rien. Pour détruire ces préjugés, je vous apprendrai aujourd'hui combien il est utile et salutaire de prier pour les morts; ce que vous devez faire pour les soulager, et les motifs qui vous engagent à les secourir autant qu'il dépend de vous.

L'usage de prier pour les morts est très-ancien dans l'Eglise, il a toujours subsisté depuis le temps des Apôtres.

(Voyez les preuves de cette vérité développées dans le XLIII discours de cet ouvrage, tome second, pag. 379, depuis ces paroles : *La foi d'un purgatoire*, etc. jusqu'à ces autres, *mais si la foi du purgatoire.*)

Ce n'est donc pas en vain que nous prions pour les morts. Nos prières peuvent beaucoup contribuer à les soulager dans leurs peines. Comme Dieu aime par-

faitement ces ames saintes qu'il purifie dans les flammes du purgatoire, qu'il est leur père, leur frère, leur ami et leur époux, il n'est pas difficile de fléchir un cœur plein de tendresse et d'amour ; nous lui ferons même un extrême plaisir de nous y employer. Il est vrai qu'il trouve des obstacles à ses divines communications ; que sa sainteté lui fait rebuter des ames souillées ; que les dettes et les fautes, quoique légères, dont elles sont chargées, arrêtent le débordement de ses faveurs, et que son amour est comme captif ; il est vrai, en un mot, que l'ordre de sa justice l'oblige à les punir ; mais c'est dans les dispositions d'un père amoureux qui, dans le même temps qu'il punit, souhaite de trouver quelque obstacle qui l'en empêche, ou quelqu'un qui s'oppose à sa juste, mais amoureuse indignation ; il se fâche même quand on ne le fait pas. Faisons donc en sorte, M. F., par nos vœux et nos prières, que sa justice soit satisfaite, et que sa bonté se répande dans toute sa plénitude, afin que ces ames, dégagées de leurs chaînes, s'envolent dans le Ciel, où elles ne cesseront de louer, de bénir et d'aimer Dieu, et de s'intéresser par reconnoissance d'une manière toute particulière à notre salut.

Or les moyens les plus propres au soulagement des morts, outre la prière, sont d'abord le jeûne ; et sous ce nom l'on doit comprendre toutes sortes de mortifications, comme s'abstenir de quelque divertissement, du jeu, se retrancher dans les repas les choses qui flattent le plus le goût, endurer avec une résignation parfaite les maladies, les contradictions, les revers de fortune; s'imposer quelques peines sa-

tisfactoires de leur nature ; en un mot plier ses membres sous le joug de la pénitence : en second lieu l'aumône, parce que la miséricorde qu'on exerce pour les morts porte le Seigneur à l'exercer à leur égard. Enfin, l'adorable sacrifice de l'autel, qui est institué pour les vivans et pour les morts, est le moyen le plus efficace pour les délivrer et les soulager dans leurs peines. En effet, si les sacrifices que Judas Machabée fit offrir pour les morts purent leur être utiles, à combien plus forte raison devons-nous croire que le saint sacrifice de la Messe leur est profitable et avantageux ; aussi S. Chrysostôme dit à ce sujet (1) : « Ce n'est pas en vain » que nous nous souvenons des morts dans la célé» bration des divins mystères ; car si les sacrifices » que, Job offroit à Dieu pour ses enfans les puri» fioient, peut-on douter, continue le saint Docteur, » que, lorsque nous offrons à Dieu l'adorable sacri» fice pour les défunts, ils n'en reçoivent de la con» solation, et que le sang de J. C. qui coule pour » eux sur nos autels, dont la voix monte et pé» nètre jusques dans les cieux, ne produise leur » délivrance, et n'abrége ces années d'expiation et » de tourmens que la justice divine vouloit exiger » d'elles pour la satisfaction de ses propres droits et » pour le paiement de leurs dettes ? »

L'esprit de l'Eglise est de prier pour toutes les ames du purgatoire en général, le lendemain de la Toussaint : ce n'est pas à dire qu'on ne doive pas

(1) In cap. 1. ep. ad Philip. hom. 3., tom. IV., ed. apud Hugonem, p. 260.

dans ce jour prier particulièrement pour ses parens, ses amis, ses bienfaiteurs; mais l'esprit de l'Eglise est que l'on adresse au Ciel des prières en général pour le soulagement de toutes les ames qui sont détenues dans le purgatoire.

L'état où sont les ames du purgatoire doit non-seulement exciter notre compassion et animer notre charité, mais encore nous inspirer de la crainte. Ce qu'elles souffrent doit nous faire concevoir ce que c'est que le moindre péché et la haine que Dieu lui porte, puisqu'un Dieu infiniment miséricordieux traite d'une manière si sévère pour des péchés véniels des ames qui sont ses épouses, qu'il aime tendrement et dont il est parfaitement aimé. Qui d'entre nous oseroit se permettre une raillerie, un mensonge, une légère détraction, et tant d'autres petites fautes dans lesquelles nous tombons tous les jours sans frayeur, que nous avalons comme l'eau, si nous considérions avec les yeux de la Foi les cachots ténébreux où ces péchés nous précipiteront, et les flammes vengeresses destinées à les expier? Que le feu du purgatoire nous éclaire donc en ce jour, pour nous faire comprendre combien le plus petit péché est un mal épouvantable et quelles précautions nous devons prendre pour nous en préserver, puisqu'il doit être puni d'une manière si terrible.

En second lieu, puisque les peines du purgatoire sont si excessives qu'elles ne diffèrent en rien de celles de l'enfer que par la durée, comme je l'ai déjà observé, ne devons-nous pas faire tout ce qui dépend de nous pour prévenir de si grands maux par notre pénitence?

pénitence? Que dirions-nous d'un homme que nous verrions prendre beaucoup de peine à porter du bois dans sa maison pour s'y brûler lui-même tout vif? Hélas! nous faisons une folie beaucoup plus digne de compassion, lorsque par tant de péchés et de négligences où nous tombons à toute heure sans scrupule, nous amassons, comme dit S. Paul (1), du bois, du foin et de la paille pour brûler nos ames dans le purgatoire; et ce qui est bien plus surprenant, c'est qu'encore que nous puissions nous garantir de ce feu dévorant, en apaisant en cette vie la colère de notre juge par de légères pénitences et de petites satisfactions volontaires, nous ne nous en mettons nullement en peine, et nous les négligeons. Quel aveuglement et quelles larmes amères ne verserons-nous pas un jour sur notre folie, qui nous coûtera si cher!

Enfin que ne puis-je ici, M. F., ouvrir à vos yeux cette affreuse scène de supplices qu'endurent les ames souffrantes dans le purgatoire, sans étaler ce tragique spectacle, creuser ces abimes de feu, vous faire entendre les cris pitoyables de ces ames affligées qui vous conjurent de faire attention à leurs peines pour en avoir pitié, qui vous disent d'un ton lamentable: Ayez pitié de nous, au moins vous qui êtes nos amis et nos proches (2), *miseremini meî saltem vos amici meî*? Hélas! que ne souffrent-elles pas par le ver rongeur qui les dévore, par la main de Dieu qui les frappe et qui fait des miracles pour les

(1) 1. Cor. 3. v. 12.
(2) Job. 19. v. 21.

tourmenter (1), *mirabiliter me crucias.* Ce Dieu, autrefois plein de bonté pour elles, qui leur devient, pour ainsi parler, cruel dans le lieu de sa vengeance (2), *mutatus es mihi in crudelem* ; qui appesantit sur elles toute la force de son bras, et qui leur devient contraire par la dureté qu'il a pour elles, *et in duritiâ manûs tuæ adversaris mihi.* Qui pourroit assez plaindre ces ames, qui non-seulement sont abandonnées de celui qui avoit eu pour elles toute la tendresse d'un père, mais encore qui se déclare leur ennemi et qui est devenu insensible à toutes leurs prières? Livrées à la plus amère douleur, en vain, pour toucher le cœur de Dieu, qui est devenu leur juge, lui rappellent-elles le souvenir de ses anciennes miséricordes, *ubi sunt antiquæ misericordiæ tuæ, Domine* (3)? Jamais il ne les écoutera qu'elles n'aient payé ce qu'elles doivent à sa justice jusqu'à la dernière obole (4), *donec reddas novissimum quadrantem.* Eh! quoi, M. F., s'écrie S. Augustin, ces cris qu'elles poussent du milieu de leurs brasiers ne vous attendrissent pas sur leur malheur et ne vous trouvent pas sensibles à leurs peines! *Clamant quotidiè qui jacent in tormentis, et pauci sunt qui respondeant!* quelle barbare cruauté, ajoute le S. Docteur! *o quàm grandis crudelitas, fratres mei!* Un malade se plaint, et chacun s'empresse d'apporter du remède a ses maux; et des Chrétiens soupirent dans d'affreux tour-

(1) Ibid. 10. v. 16.
(2) Ibid. 30. v. 21.
(3) Ps. 88. v. 50.
(4) Lib. de curâ pro mortuis.

mens, et personne ne pense à les soulager! Déplorons une si injuste conduite; n'oublions rien pour leur procurer cette paix ineffable et éternelle, qui est l'unique objet de leurs desirs; ne laissons point sans secours ces pieux Fidèles qui sont tombés entre les mains du Dieu vivant; tâchons de les conduire à l'immortalité bienheureuse par nos prières, nos aumônes, nos austérités, nos jeûnes, par toutes sortes de bonnes œuvres, et surtout par l'oblation de l'auguste sacrifice de nos autels; la victime sainte et sans tache qui est immolée pour les vivans et pour les morts (1), suivant la doctrine du concile de Trente, fléchira la colère de Dieu, et nous fera tous participer à la gloire éternelle. *Amen.*

(1) Conc. trid. Sess. 22. de sacr. Miss. cap. 2. in fine.

CCXXXIII. DISCOURS.

DE LA FÊTE DE LA DÉDICACE.

Elegi et sanctificavi locum istum.

J'ai choisi et consacré ce lieu.

II. Paralip. 7. v. 16.

Si les hommes vouloient rendre à Dieu leur culte à proportion de ce qui est dû à sa souveraine grandeur, ou des bienfaits qu'ils reçoivent de sa libéralité toute divine, il faudroit, M. F. que toutes les maisons des villes et des campagnes, et même tous les lieux de la terre fussent changés en autant de temples et d'églises, ou plutôt qua tout ce vaste univers ne fut plus qu'un seul temple, que tous les hommes fussent autant de prêtres et de sacrificateurs, et que tous les momens de leur vie ne fussent employés qu'à offrir des sacrifices à cet Etre Suprême. Mais comme Dieu a bien voulu condescendre à notre foiblesse et s'accommoder à nos manières, il s'est seulement réservé certains lieux qui sont plus particulièrement consacrés à son honneur et à son culte ; lieux qu'il remplit plus visiblement de sa présence, et où il veut être adoré et servi avec un plus profond respect. Or ces lieux qu'il a choisis de la sorte sont nos églises qui lui ont été solennellement consacrées par des cérémonies particulières que nous appelons *dédicace* et *consécration ;* ce qui nous

oblige de les considérer comme des lieux destinés au culte de cette divine majesté, des lieux sacrés et sanctifiés pour être la demeure de la Divinité ; en sorte que ceux qui les fréquentent doivent d'un côté être pénétrés des sentimens de respect, de crainte et de vénération qui sont dûs à celui qui veut bien y habiter d'une manière spéciale, et d'un autre côté être animés d'une véritable confiance de participer aux bienfaits qu'il répand abondamment sur ceux qui y viennent dans un esprit de foi et de religion.

Mais hélas ! M. F., à voir le peu de respect, de zèle, de dévotion et de piété que la plupart des chrétiens de nos jours font paroître dans nos églises, ne pourroit-on pas leur appliquer ce que l'Apôtre S. Paul dit aux habitans d'Athènes (1) en voyant dans leur ville un autel consacré au Dieu inconnu, *ignoto Deo*, qu'ils ne connoissent pas le Dieu qu'ils y adorent ? S'ils comprenoient que c'est un Dieu de majesté jaloux de sa gloire et de l'honneur qui lui est dû, terrible dans les vengeances qu'il tire des impiétés que l'on commet en sa présence, en sa propre maison, sensible jusqu'à l'indignation du peu de zèle que l'on fait paroître pour la décoration et la décence de sa demeure ; ils concevroient combien ce lieu est redoutable ; ils apprendroient à n'y paroître jamais qu'avec la frayeur dans le cœur, le silence, le respect, la retenue ; ils craindroient en un mot de profaner

(1) Act. 17. v. 23.

un lieu si saint et si auguste, sanctifié par tant de mystères et de cérémonies religieuses. Puissé-je donc aujourd'hui, en vous rappelant la destination de nos églises au culte du Dieu vivant, par leur dédicace et leur consécration, ranimer les sentimens de votre foi et de votre piété pour ces lieux sacrés !

Rien n'a été plus solennel chez les Juifs que la dédicace de leur temple ; à voir le concours du monde qui s'y assembloit, le nombre prodigieux de victimes que l'on y immoloit, la pompe des cérémonies augustes que l'on y pratiquoit, c'étoit plutôt le triomphe public de la religion que la fête particulière du temple. Comme Dieu ne pouvoit donner aux Israélites de plus tendre marque de son amour que d'habiter au milieu d'eux, ils ne croyoient pas pouvoir lui donner des marques plus éclatantes de leur gratitude, que de perpétuer la mémoire de ce jour heureux, que d'en faire passer le souvenir jusqu'à la postérité par une solennité qui se renouveloit tous les ans. C'est de là, M. F., et sur ce modèle que l'Eglise célèbre la dédicace des temples dans le christianisme ; elle veut exciter parmi les Fidèles et renouveler les sentimens de reconnoissance dont ils doivent être pénétrés envers un Dieu qui a bien voulu établir sa demeure au milieu de nous, et fixer son tabernacle parmi des hommes mortels. Les chrétiens doivent même solenniser la dédicace de leurs temples avec une piété d'autant plus religieuse, une vénération d'autant plus profonde, et un amour d'autant plus ardent,

qu'ils possedent la réalité des biens, dont l'ancien peuple de Dieu n'eut jamais que l'image et la figure.

Pour concevoir une idée de la sainteté que nos églises ont acquise par la dédicace qui en a été faite, il suffiroit de considérer que c'est ici le lieu où le Saint des Saints, le Sauveur et le Rédempteur de l'univers demeure jour et nuit, et qu'il consacre par la présence réelle de son corps adorable. C'est de là principalement que doit naître ce profond respect, cette sainte frayeur dont tous ceux qui ont quelque sentiment de foi et de religion doivent être frappés en entrant dans nos églises.

Quels seroient vos sentimens, M. F., si vous entriez dans la grotte de Bethléem où J. C. est né, ou dans le saint Sépulcre où son corps sacré a reposé ? Ces saints lieux rappelant à vos esprits le souvenir des augustes mystères qui s'y sont accomplis, ne vous inspireroient-ils pas des sentimens extraordinaires de piété ? Mais si votre foi n'est pas tout-à-fait éteinte, quand vous entrez dans nos églises, ne devriez-vous pas avoir les mêmes dispositions ? Ne devriez-vous pas vous dire à vous-mêmes : J'entre dans le lieu où mon Dieu a voulu se rendre présent ; oui, ce même Dieu, créateur et souverain Seigneur de toutes choses, que les Anges adorent dans le Ciel, et devant lequel ils s'anéantissent par de profonds respects, réside véritablement dans ce lieu. Je suis dans un lieu où le même sacrifice qui fut offert autrefois sur le Calvaire pour mon salut, est tous les jours renou-

velé, et la même victime immolée pour mon amour ; c'est à la vérité d'une autre manière, mais qui n'est ni moins sainte ni moins digne de mes adorations. Cet autel devant lequel je suis est le lieu où le même sang de mon Sauveur, qui a coulé sur la Croix, coule encore tous les jours pour moi, et dont le mérite m'est appliqué dans les Sacremens que je reçois. Cet autel seul ne déploie-t-il pas à mes yeux tous les mystères de la religion? C'est là que vous consommez votre justice, ô mon Dieu ! en immolant tous les jours votre prôpre Fils. C'est là que vous consommez votre amour, en me donnant toute la personne de ce Fils adorable pour être la nourriture de mon ame. C'est là que vous accomplissez les oracles des prophètes, toutes les figures, toutes les cérémonies de l'ancienne loi. Cet autel, ô divin Jésus ! est comme le sacré sein de Marie, dans lequel vous vous incarnez, comme la crêche, où vous naissez, comme le Calvaire, où vous vous immolez, comme le Ciel, où vous êtes assis sur les aîles des Chérubins, à la droite de votre Père. C'est là que vous triomphez de la mort, et que vous donnez la vie ; là, vous payez pour nous, vous priez pour nous ; là, vous nous consolez, vous nous fortifiez, vous nous soutenez. Là, vous renouvelez, vous rassemblez, vous perpétuez toutes les merveilles de votre puissance, de votre bonté, de vos infinies miséricordes. Ce n'est plus comme autrefois un de vos Anges qui, du propitiatoire, annonçoit vos volontés aux hommes. C'est vous-même encore une fois, adorable Sauveur, qui vous offrez pour nous sur cet autel ; le pain qui

y est consacré, devient notre nourriture ; le vin mystérieux que nous y buvons est ce breuvage délicieux dont s'enivrent les Saints dans la patrie céleste. Ah ! M. F., comment pouvons-nous jeter les yeux sur cet autel sans être pénétrés de respect, ravis d'admiration, embrasés d'amour ; sans que nos entrailles soient émues, sans que notre cœur tressaille de joie, et s'élance vers Jésus-Christ ?

La dédicace des églises nous rappelle bien d'autres consécrations ? La Foi nous apprend que nous avons été consacrés à Dieu par le Baptême pour être ses temples, et l'Apôtre a eu raison de nous dire (1) : Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'esprit de Dieu habite en vous ? *Nescitis quia templum Dei estis, et spiritus Dei habitat in vobis ?*

Les temples matériels sont saints (2), *templum Dei sanctum est.* Mais leur sainteté se rapporte à la nôtre, et la nôtre à Dieu. D'où il suit, M. F., que la solennité des dédicaces n'est pas seulement la fête de nos églises, mais elle est encore la fête de nous-mêmes (3), *nostra est quia de ecclesiâ nostrâ ; magis autem nostra quia de nobis ipsis.* Peut-être que vous serez étonnés et que vous rougirez d'entendre qu'on célèbre votre fête, comme si vous étiez des Saints déjà canonisés ? Mais que votre surprise cesse ; Saint Jean nous dit (4) qu'il a vu une cité sainte qui descendoit du ciel, parée et préparée comme une épouse pour son époux. Si elle est des-

(1) 1. Cor. 3. v. 16.
(2) 1. Cor. 3. v. 17.
(3) Div. Bern.
(4) Apoc. 21. v. 2.

cendue du ciel, elle est donc en terre ; or, il n'y a point d'autre cité sainte en terre qui soit épouse de Jésus-Christ que les ames saintes rachetées et sanctifiées par son sang ; c'est donc de ces ames saintes que nous célébrons aujourd'hui la dédicace. Tel étoit le raisonnement de S. Bernard aux Chrétiens de son temps : « J'ai peur, ajoutoit-il, qu'il ne » se trouve quelqu'un parmi vous, ou qui entre en » vanité de ce qu'on célèbre sa fête, ou qui plutôt » ne le veuille pas croire ; mais vous devez vous » garder de l'un et de l'autre. Je désire cependant, » poursuivoit le S. Docteur, que vous ayez une » grande estime de vous-mêmes, considérant que » vous êtes les temples de Dieu ; et d'un autre côté » que vous l'ayez très-petite, connoissant votre » indignité et vos propres infirmités, et ce qui » doit surtout vous inspirer ces sentimens d'humi- » lité, c'est qu'il est écrit que Dieu perdra celui » qui aura violé son temple (1), *si violaverit, dis-* » *perdet illum Dominus.* Or, vous avez été con- » sacrés les temples de Dieu par le Baptême ; vous » avez donc tout sujet de trembler sous ces épou- » vantables paroles, si vous n'avez pas maintenu » inviolable cette consécration. »

Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise et solenniser chrétiennement la fête de la Dédicace, nous devons d'abord remercier Dieu de ce qu'il veut bien habiter dans nos temples, et le prier d'accorder ses grâces à ceux qui y vont. Nous devons lui témoigner la plus vive reconnoissance pour tous les biens dont il nous

(1) 1. Cor. 3. v. 17.

comble sans cesse, et surtout de ce qu'un Dieu si saint veut bien résider par un effort de la plus incompréhensible charité dans nos temples et nos églises. Nous devons en second lieu ranimer notre respect pour ces lieux sacrés et nous écrier avec Jacob (1) : En vérité ce lieu-ci est saint, et je n'y faisois pas attention, *verè locus iste sanctus est, et ego nesciebam.*

Oui, M. F., ce lieu qui nous rassemble est saint; c'est pour cela que l'Eglise a pris tant de précautions, pour le consacrer et le préparer à servir de demeure à l'Homme-Dieu; voilà la raison de ce pompeux appareil, qui en a accompagné la dédicace de tant de cérémonies vénérables, de tant de prières, de bénédictions, d'encens et d'onctions saintes qui y ont été si religieusement employées. C'est cette sainteté de la maison de Dieu qui pénétroit autrefois les Fidèles d'un respect si profond à la vue de ces édifices sacrés, où les empereurs et les premières têtes du monde venoient humilier leur grandeur; où les rois et les peuples réunis sous les yeux du pasteur formoient un spectacle si digne de la majesté de la religion. Avec quelle édifiante gravité les voyoit-on se placer par ordre dans ces augustes basiliques, recueillir toute leur attention pendant les sacrés mystères, et rendre comme à l'envi leurs hommages à l'Agneau divin immolé sur l'autel !

Mais de nos jours quelle différence ! et comment y paroît-on ? Autrefois, disoit S. Chrysostôme, les maisons particulières des Fidèles étoient comme des

(1) Gen. 28. v. 16.

églises par la modestie, le silence, la paix qui y régnoient ; Dieu étoit au milieu d'eux, et ils sentoient partout sa présence. De nos jours nos églises sont comme des maisons particulières par les profanations qui s'y commettent, non par des infidèles, par des barbares ou par des hérétiques, mais par les domestiques même de la Foi, par les propres enfans de l'Eglise, par les prétendus Chrétiens de nos jours qui entrent dans les temples avec des yeux superbes et altiers pour y déshonorer Dieu et scandaliser leurs frères. Et en effet, M. F., où voit-on des ris plus dissolus, des postures plus indécentes, des entretiens plus libres? Où l'impiété affecte-t-elle de montrer un front plus hardi ? On parle sans retenue, on promène ses regards dans le lieu saint, comme dans un lieu de spectacle ; on observe tout ce qui s'y passe, on compte tous ceux qui entrent, on se salue les uns les autres, on ne rougit pas de s'y abandonner au sommeil ! Quoi donc? continuoit S. Chrysostôme en parlant du peuple d'Antioche, vous osez vous tenir debout, rire, causer durant les saints mystères ! Je suis surpris que vous ne soyez pas sur l'heure écrasés de la foudre, et que nous, qui vous tolérons, n'en soyons pas écrasés aussi. Que pensez-vous, M. F., de ce discours ? Jamais le saint docteur tonna-t-il en chaire d'une manière plus forte ? Autant de paroles, autant de coups de foudre. Mais contre qui éclate-t-il ? Est-ce contre les plus sacriléges profanateurs des saints mystères ? C'est contre ceux qui y rient, qui y parlent, qui s'y tiennent debout, *stant recti*, *rident*, *loquuntur*. Esprits célestes, qui êtes ici prosternés

devant l'Agneau; cendres sacrées des martyrs, qui reposez sous l'autel, et vous, dépouilles mortelles de nos pères, qui êtes cachées au fond de ces sépulcres, vous êtes les témoins de ces affreux désordres, et vous révélerez un jour à la face du ciel et de la terre les abominations de Juda.

Mais laissons ce triste détail; gémissons plutôt de tant d'excès, d'attentats et d'irrévérence; soyons-en saisis de componction et de douleur; mêlons désormais nos larmes avec ce sang adorable qui coule sur nos autels; soutenons par la ferveur de nos prières les mains tremblantes des ministres du sanctuaire qui, comme Moïse, les élèvent pour nous vers le Ciel; humilions profondément nos têtes coupables, et portons sur nos visages abattus les marques d'une salutaire confusion. Renouvelons aussi dans ce jour solennel notre consécration à Dieu et les promesses de notre Baptême, afin que nous soyons nous-mêmes les vrais temples vivans de l'Esprit-Saint, et qu'après avoir vécu avec toute la sainteté que demande la perfection de notre état, nous puissions jouir dans le Ciel d'une gloire immortelle. *Amen.*

De la fête de l'Ange gardien.

(Voyez ci-devant le CCIV. discours.

De la fête du Patron.

(Voyez ci-devant le CCV. discours.)

Du jour anniversaire du Baptême.

(Voyez ci-devant le CXVII. discours, tom. IV.)

FIN DU TOME SEPTIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

CXCIX. Discours. De la salutation angélique. *pag.* 1
CC. Suite de la salutation angélique. 11
CCI. Fin de la salutation angélique. 29
CCII. Du Chapelet et du Rosaire. 34
CCIII. De la prière dite *Angelus*. 47
CCIV. De la dévotion à l'Ange gardien. 58
CCV. De la dévotion aux saints Patrons. 70
CCVI. De l'emploi de la journée. 84
CCVII. Du travail. 95
CCVIII. Suite de l'exercice de la journée. 107
CCIX. De ce que l'on doit faire en différentes circonstances. 121
CCX. Des maladies. 131
CCXI. De l'Avent. 145
CCXII. De la fête de la Conception. 158
CCXIII. Des Quatre-Temps. 169
CCXIV. De la fête de Noël. 178
CCXV. De la fête de la Circoncision. 191
CCXVI. De la fête de l'Epiphanie. 204
CCXVII. De la fête de S. François de Sales, patron du diocèse de Genève. 215
CCXVIII. De la présentation de Jésus au Temple, et de la Purification de la sainte Vierge. 230
CCXIX. Du Carême. 242
CCXX. De la Semaine sainte. 258
CCXXI. De la fête de l'Annonciation. 278
CCXXII. De la fête de Pâques. 291
CCXXIII. Des Rogations. 307
CCXXIV. De la fête de l'Ascension de J. C. 321

CCXXV. De la fête de la Pentecôte. *pag.* 336
CCXXVI. De la fête de la sainte Trinité. 350
De la fête du S. Sacrement, (*voyez tome V.*)
CCXXVII. De la fête de S. Jean-Baptiste. 362
CCXXVIII. De la fête de S. Pierre et de S. Paul. 373
CCXXIX. De la fête de l'Assomption de la Ste. Vierge 391
CCXXX. De la fête de la Nativité de la Ste. Vierge. 403
CCXXXI. De la fête de la Toussaint. 416
CCXXXII. Du jour des Morts. 427
CCXXXIII. De la fête de la Dédicace. 438

Fin de la Table du Tome septième et dernier.

897
238.1
duC45
Du Clot
AUTHOR
Explication de la Doctrine
vol 7